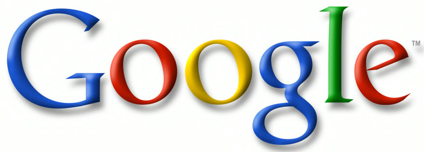



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07581455 2

LES
AVENTURES
DE
TÉLÉMAQUE,
FILS D'ULYSSE.
II.

LES

AVENTURES

DE

TÉLÉMAQUE,

PAR M.r DE FÉNÉLON;

NOUVELLE ÉDITION,

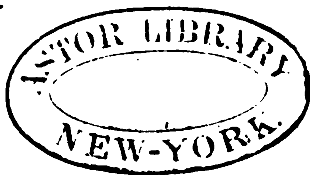
COLLATIONNÉE SUR LES MANUSCRITS ET LES IMPRIMÉS;

AUGMENTÉE d'un Précis de la Vie de Fénélon; des principales Variantes; d'une Liste raisonnée des Editions qui ont paru jusqu'à ce jour, et d'une Table des Matières;

PAR J.-F. ADRY.

TOME SECOND.





A PARIS,
CHEZ LOUIS DUPRAT-DUVERGER,
Rue des Grands-Augustins, n.° 21.

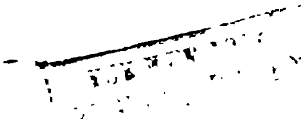
DE L'IMPRIMERIE D'ADRIEN ÉGRON.

M. DCCC. XI.

LIVRE XIII.

SOMMAIRE.

Idoménée raconte à Mentor sa confiance en Protésilas, et les artifices de ce favori, qui étoit de concert avec Timocrate pour faire périr Philoclès, et pour le trahir lui-même. Il lui avoue que, prévenu par ces deux hommes contre Philoclès, il avoit chargé Timocrate de l'aller tuer dans une expédition où il commandoit sa flotte; que celui-ci ayant manqué son coup, Philoclès l'avoit épargné, et s'étoit retiré en l'île de Samos, après avoir remis le commandement de la flotte à Polymène, que lui, Idoménée, avoit nommé dans son ordre par écrit; que, malgré la trahison de Protésilas, il n'avoit pu se résoudre à se défaire de lui.





Idoménée raconte à Mentor les artifices de ses Favoris.

Monnet Inv. Del - Duranton, aquâ forti - Robert De Launay, Direxit

LES
AVENTURES
DE
TÉLÉMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

LIVRE TREIZIÈME.

DÉJA la réputation du gouvernement doux et modéré d'Idoménée attire en foule de tous côtés des peuples qui viennent s'incorporer au sien, et chercher leur bonheur sous une si aimable domination. Déjà ces campagnes, qui avoient été si long-temps couvertes de ronces et d'épines, promettent de riches moissons et des fruits jusqu'alors inconnus. La terre ouvre son sein au tranchant de la charrue, et prépare ses richesses pour récompenser le laboureur : l'espérance reluit de tous côtés. On voit dans les vallons et sur les collines les troupeaux de moutons qui bondissent

sur l'herbe, et les grands troupeaux de bœufs et de génisses qui font retentir les hautes montagnes de leurs mugissements; ces troupeaux servent à engraisser les campagnes. C'est Mentor qui a trouvé le moyen d'avoir ces troupeaux. Mentor conseilla à Idoménée de faire avec les Peucètes, peuples voisins, un échange de toutes les choses superflues qu'on ne vouloit plus souffrir dans Salente, avec ces troupeaux qui manquoient aux Salentins.

En même temps la ville et les villages d'alentour étoient pleins d'une belle jeunesse qui avoit langui long-temps dans la misère, et qui n'avoit osé se marier de peur d'augmenter leurs maux. Quand ils virent qu'Idoménée prenoit des sentiments d'humanité, et qu'il vouloit être leur père, ils ne craignirent plus la faim ni les autres fléaux par lesquels le ciel afflige la terre. On n'entendoit plus que des cris de joie, que les chansons des bergers et des laboureurs qui célébroient leurs hyménées. On auroit cru voir le Dieu Pan avec une foule de Satyres et de Faunes, mêlés parmi les Nymphes, et dansants au son de la flûte à l'ombre des bois. Tout étoit tranquille et riant; mais la joie étoit modérée; et ces plaisirs ne servoient qu'à délasser des longs travaux : ils en étoient plus vifs et plus purs.

Les vieillards, étonnés de voir ce qu'ils n'auroient osé espérer dans la suite d'un si long âge, pleuroient par un excès de joie mêlé de tendresse : ils levoient leurs mains tremblantes vers le ciel : Bénissez, disoient-ils, ô grand Jupiter, le roi qui vous ressemble, et qui est le plus grand don que vous nous ayez fait.

Il est né pour le bien des hommes : rendez-lui tous les biens que nous recevons de lui. Nos arrière-neveux, venus de ces mariages qu'il favorise, lui devront tout, jusqu'à leur naissance, et il sera véritablement le père de tous ses sujets. Les jeunes hommes et les jeunes filles qui s'épousoient, ne faisoient éclater leur joie qu'en chantant les louanges de celui de qui cette joie si douce leur étoit venue. Les bouches, et encore plus les cœurs, étoient sans cesse remplis de son nom. On se croyoit heureux de le voir ; on craignoit de le perdre : sa perte eût été la désolation de chaque famille.

Alors Idoménée avoua à Mentor qu'il n'avoit jamais senti de plaisir aussi touchant que celui d'être aimé, et de rendre tant de gens heureux. Je ne l'aurois jamais cru, disoit-il : il me sembloit que toute la grandeur des princes ne consistoit qu'à se faire craindre ; que le reste des hommes étoit fait pour eux : et tout ce que j'avois ouï dire des rois qui avoient été l'amour et les délices de leurs peuples, me paroissoit une pure fable ; j'en reconnois maintenant la vérité. Mais il faut que je vous raconte comment on avoit empoisonné mon cœur, dès ma plus tendre enfance, sur l'autorité des rois. C'est ce qui a causé tous les malheurs de ma vie. Alors Idoménée commença cette narration :

Protésilas, qui est un peu plus âgé que moi, fut celui de tous les jeunes gens que j'aimai le plus. Son naturel vif et hardi étoit selon mon goût ; il entra dans mes plaisirs ; il flatta mes passions ; il me rendit suspect un autre jeune homme que j'aimois aussi, et qui se nommoit Philoclès. Celui-ci avoit la crainte des Dieux, et

l'âme grande, mais modérée; il mettoit la grandeur, non à s'élever, mais à se vaincre, et à ne faire rien de bas. Il me parloit librement sur mes défauts; et lors même qu'il n'osoit me parler, son silence et la tristesse de son visage, me faisoient assez entendre ce qu'il vouloit me reprocher.

Dans les commencements, cette sincérité me plaisoit, et je lui protestois souvent que je l'écouterois avec confiance toute ma vie, pour me préserver des flatteurs. Il me disoit tout ce que je devois faire pour marcher sur les traces de Minos, et pour rendre mon royaume heureux. Il n'avoit pas une aussi profonde sagesse que vous, ô Mentor! mais ses maximes étoient bonnes, je le reconnois maintenant. Peu à peu les artifices de Protésilas, qui étoit jaloux et plein d'ambition, me dégoûtèrent de Philoclès. Celui-ci étoit sans empressement, et laissoit l'autre prévaloir; il se contentoit de me dire toujours la vérité lorsque je voulois l'entendre. C'étoit mon bien, et non sa fortune, qu'il cherchoit.

Protésilas me persuada insensiblement que c'étoit un esprit chagrin et superbe qui critiquoit toutes mes actions, qui ne me demandoit rien, parce qu'il avoit la fierté de ne vouloir rien tenir de moi, et d'aspirer à la réputation d'un homme qui est au-dessus de tous les honneurs; il ajouta que ce jeune homme qui me parloit si librement sur mes défauts, en parloit aux autres avec la même liberté; qu'il faisoit assez entendre qu'il ne m'estimoit guère, et qu'en rabaissant ainsi ma réputation, il vouloit, par l'éclat d'une vertu austère, s'ouvrir un chemin à la royauté.

D'abord je ne pus croire que Philoclès voulût me détrôner; il y a dans la vertu une véritable candeur et une ingénuité que rien ne peut contrefaire, et à laquelle on ne se méprend point, pourvu qu'on y soit attentif. Mais la fermeté de Philoclès contre mes foiblesses commençoit à me lasser. Les complaisances de Protésilas, et son industrie inépuisable pour m'inventer de nouveaux plaisirs, me faisoient sentir encore plus impatiemment l'austérité de l'autre.

Cependant Protésilas, ne pouvant souffrir que je ne crusse pas tout ce qu'il me disoit contre son ennemi, prit le parti de ne m'en plus parler, et de me persuader par quelque chose de plus fort que toutes les paroles. Voici comment il acheva de me tromper : il me conseilla d'envoyer Philoclès commander les vaisseaux qui devoient attaquer ceux de Carpathie; et pour m'y déterminer, il me dit : Vous savez que je ne suis pas suspect dans les louanges que je lui donne; j'avoue qu'il a du courage et du génie pour la guerre; il vous servira mieux qu'un autre, et je préfère l'intérêt de votre service à tous mes ressentiments contre lui.

Je fus ravi de trouver cette droiture et cette équité dans le cœur de Protésilas, à qui j'avois confié l'administration de mes plus grandes affaires. Je l'embrassai dans un transport de joie, et je me crus trop heureux d'avoir donné toute ma confiance à un homme qui me paroissoit ainsi au-dessus de toute passion et de tout intérêt. Mais, hélas! que les princes sont dignes de compassion! Cet homme me connoissoit mieux que je ne me connoissois moi-même; il savoit que les rois sont

d'ordinaire défiants et inappliqués : défiants, par l'expérience continuelle qu'ils ont des artifices des hommes corrompus dont ils sont environnés; inappliqués, parce que les plaisirs les entraînent, et qu'ils sont accoutumés à avoir des gens chargés de penser pour eux, sans qu'ils en prennent eux-mêmes la peine. Il comprit donc qu'il ne lui seroit pas difficile de me mettre en défiance et en jalousie contre un homme qui ne manqueroit pas de faire de grandes actions, surtout l'absence lui donnant une entière facilité de lui tendre des piéges.

Philoclès, en partant, prévit ce qui lui pouvoit arriver. Souvenez-vous, me dit-il, que je ne pourrai plus me défendre; que vous n'écouterez que mon ennemi; et qu'en vous servant au péril de ma vie, je courrai risque de n'avoir pour récompense que votre indignation. Vous vous trompez, lui dis-je : Protésilas ne parle point de vous comme vous parlez de lui ; il vous loue ; il vous estime; il vous croit digne des plus importants emplois : s'il commençoit à me parler contre vous, il perdroit ma confiance. Ne craignez rien, allez, et ne songez qu'à me bien servir. Il partit, et me laissa dans une étrange situation.

Il faut vous l'avouer, Mentor, je voyois clairement combien il m'étoit nécessaire d'avoir plusieurs hommes que je consultasse, et que rien n'étoit plus mauvais, ni pour ma réputation, ni pour le succès des affaires, que de me livrer à un seul. J'avois éprouvé que les sages conseils de Philoclès m'avoient garanti de plusieurs fautes dangereuses, où la hauteur de Protésilas

m'auroit fait tomber. Je sentois bien qu'il y avoit dans Philoclès un fonds de probité et de maximes équitables, qui ne se faisoit point sentir de même dans Protésilas; mais j'avois laissé prendre à Protésilas un ton décisif auquel je ne pouvois presque plus résister. J'étois fatigué de me trouver toujours entre deux hommes que je ne pouvois accorder; et, dans cette lassitude, j'aimois mieux, par foiblesse, hasarder quelque chose aux dépens des affaires, et respirer en liberté. Je n'eusse osé me dire à moi-même une si honteuse raison du parti que je venois de prendre; mais cette honteuse raison, que je n'osois développer, ne laissoit pas d'agir secrètement au fond de mon cœur, et d'être le vrai motif de tout ce que je faisois.

Philoclès surprit les ennemis, remporta une pleine victoire, et se hâtoit de revenir pour prévenir les mauvais offices qu'il avoit à craindre; mais Protésilas, qui n'avoit pas encore eu le temps de me tromper, lui écrivit que je désirois qu'il fît une descente dans l'île de Carpathie, pour profiter de la victoire. En effet, il m'avoit persuadé que je pourrois facilement faire la conquête de cette île; mais il fit ensorte que plusieurs choses nécessaires manquèrent à Philoclès dans cette entreprise, et il l'assujettit à certains ordres qui causèrent divers contre-temps dans l'exécution.

Cependant il se servit d'un domestique très-corrompu que j'avois auprès de moi, et qui observoit jusqu'aux moindres choses pour lui en rendre compte, quoiqu'ils parussent ne se voir guère, et n'être d'accord en rien.

Ce domestique, nommé Timocrate, me vint dire un jour en grand secret qu'il avoit découvert une affaire très-dangereuse. Philoclès, me dit-il, veut se servir de votre armée navale pour se faire roi de l'île de Carpathie : les chefs des troupes sont attachés à lui ; tous les soldats sont gagnés par ses largesses, et plus encore par la licence pernicieuse où il les laisse vivre ; il est enflé de sa victoire. Voilà une lettre qu'il a écrite à un de ses amis sur son projet de se faire roi : on n'en peut plus douter après une preuve si évidente.

Je lus cette lettre, et elle me parut de la main de Philoclès, car on avoit parfaitement imité son écriture ; et c'étoit Protésilas qui l'avoit faite avec Timocrate. Cette lettre me jeta dans une étrange surprise. Je la relisois sans cesse, et ne pouvois me persuader qu'elle fût de Philoclès, repassant dans mon esprit troublé toutes les marques touchantes qu'il m'avoit données de son désintéressement et de sa bonne foi. Cependant que pouvois-je faire? quel moyen de résister à une lettre où je croyois être sûr de reconnoître l'écriture de Philoclès ?

Quand Timocrate vit que je ne pouvois plus résister à son artifice, il le poussa plus loin. Oserai-je, me dit-il en hésitant, vous faire remarquer un mot qui est dans cette lettre? Philoclès dit à son ami, qu'il peut parler en confiance à Protésilas sur une chose qu'il ne désigne que par un chiffre : assurément Protésilas est entré dans le dessein de Philoclès, et ils se sont raccommodés à vos dépens. Vous savez que c'est Protésilas qui vous a pressé d'envoyer Philoclès contre les

Carpathiens. Depuis un certain temps il a cessé de vous parler contre lui, comme il le faisoit souvent autrefois : au contraire, il le loue, il l'excuse en toute occasion. Ils se voyoient depuis quelque temps avec assez d'honnêteté. Sans doute Protésilas a pris, avec Philoclès, des mesures pour partager avec lui la conquête de Carpathie. Vous voyez même qu'il a voulu qu'on fît cette entreprise contre toutes les règles, et qu'il s'expose à faire périr votre armée navale, pour contenter son ambition. Croyez-vous qu'il voulût ainsi servir à celle de Philoclès, s'ils étoient encore mal ensemble ? Non, non, on ne peut plus douter que ces deux hommes ne soient réunis pour s'élever ensemble à une grande autorité, et peut-être pour renverser le trône où vous régnez. En vous parlant ainsi, je sais que je m'expose à leur ressentiment, si, malgré mes avis sincères, vous leur laissez encore votre autorité dans les mains; mais qu'importe, pourvu que je vous dise la vérité.

Ces dernières paroles de Timocrate firent une grande impression sur moi : je ne doutai plus de la trahison de Philoclès, et je me défiai de Protésilas comme de son ami. Cependant Timocrate me disoit sans cesse : Si vous attendez que Philoclès ait conquis l'île de Carpathie, il ne sera plus temps d'arrêter ses desseins : hâtez-vous de vous en assurer pendant que vous le pouvez. J'avois horreur de la profonde dissimulation des hommes; je ne savois plus à qui me fier. Après avoir découvert la trahison de Philoclès, je ne voyois plus d'homme sur la terre dont la vertu me pût

rassurer. J'étois résolu de faire périr au plutôt ce perfide; mais je craignois Protésilas, et je ne savois comment faire à son égard. Je craignois de le trouver coupable, et je craignois aussi de me fier à lui.

Enfin, dans mon trouble, je ne pus m'empêcher de lui dire que Philoclès m'étoit devenu suspect. Il en parut surpris; il me représenta sa conduite droite et modérée; il m'exagéra ses services; en un mot, il fit tout ce qu'il falloit pour me persuader qu'il étoit trop bien avec lui. D'un autre côté, Timocrate ne perdit pas un moment pour me faire remarquer cette intelligence, et pour m'obliger à perdre Philoclès pendant que je pouvois encore m'assurer de lui. Voyez, mon cher Mentor, combien les rois sont malheureux, et exposés à être le jouet des autres hommes, lors même que les autres hommes paroissent tremblants à leurs pieds.

Je crus faire un coup d'une profonde politique, et déconcerter Protésilas, en envoyant secrètement à l'armée navale Timocrate, pour faire mourir Philoclès. Protésilas poussa jusqu'au bout la dissimulation, et me trompa d'autant mieux, qu'il parut plus naturellement comme un homme qui se laissoit tromper. Timocrate partit donc, et trouva Philoclès assez embarrassé dans sa descente : il manquoit de tout; car Protésilas, ne sachant si la lettre supposée pourroit faire périr son ennemi, vouloit avoir en même temps une autre ressource prête, par le mauvais succès d'une entreprise dont il m'avoit fait tant espérer, et qui ne manqueroit pas de m'irriter contre Philoclès. Celui-ci soutenoit cette guerre si difficile par son cou-

rage, par son génie, et par l'amour que les troupes avoient pour lui. Quoique tout le monde reconnût dans l'armée que cette descente étoit téméraire et funeste pour les Crétois, chacun travailloit à la faire réussir, comme s'il eût vu sa vie et son bonheur attachés au succès. Chacun étoit content de hasarder sa vie à toute heure, sous un chef si sage et si appliqué à se faire aimer.

Timocrate avoit tout à craindre en voulant faire périr ce chef au milieu d'une armée qui l'aimoit avec tant de passion ; mais l'ambition furieuse est aveugle. Timocrate ne trouvoit rien de difficile pour contenter Protésilas, avec lequel il s'imaginoit me gouverner absolument après la mort de Philoclès. Protésilas ne pouvoit souffrir un homme de bien, dont la seule vue étoit un reproche secret de ses crimes, et qui pouvoit, en m'ouvrant les yeux, renverser ses projets.

Timocrate s'assura de deux capitaines qui étoient sans cesse auprès de Philoclès; il leur promit de ma part de grandes récompenses, et ensuite il dit à Philoclès qu'il étoit venu pour lui dire, par mon ordre, des choses secrètes qu'il ne devoit lui confier qu'en présence de ces deux capitaines. Philoclès se renferma avec eux et avec Timocrate. Alors Timocrate donna un coup de poignard à Philoclès. Le coup glissa et n'enfonça guère avant. Philoclès, sans s'étonner, lui arracha le poignard, s'en servit contre lui et contre les deux autres; en même temps, il cria. On accourut; on enfonça la porte; on dégagea Philoclès des mains de ces trois hommes, qui, étant troublés, l'avoient at-

taqué foiblement. Ils furent pris, et on les auroit d'abord déchirés, tant l'indignation de l'armée étoit grande, si Philoclès n'eût arrêté la multitude. Ensuite il prit Timocrate en particulier, et lui demanda avec douceur ce qui l'avoit obligé à commettre une action si noire. Timocrate, qui craignoit qu'on ne le fît mourir, se hâta de montrer l'ordre que je lui avois donné par écrit de tuer Philoclès; et comme les traîtres sont toujours lâches, il songea à sauver sa vie en découvrant à Philoclès toute la trahison de Protésilas.

Philoclès, effrayé de voir tant de malice dans les hommes, prit un parti plein de modération : il déclara à toute l'armée que Timocrate étoit innocent; il le mit en sûreté, et le renvoya en Crète; il céda le commandement de l'armée à Polymène, que j'avois nommé, dans mon ordre écrit de ma main, pour commander quand on auroit tué Philoclès. Enfin, il exhorta les troupes à la fidélité qu'elles me devoient, et passa, pendant la nuit, dans une légère barque, qui le conduisit dans l'île de Samos, où il vit tranquillement dans la pauvreté et dans la solitude, travaillant à faire des statues pour gagner sa vie, ne voulant plus entendre parler des hommes trompeurs et injustes, mais sur-tout des rois, qu'il croit les plus malheureux et les plus aveugles de tous les hommes.

En cet endroit, Mentor arrêta Idoménée : Hé bien! dit-il, fûtes-vous long-temps à découvrir la vérité? Non, répondit Idoménée; je compris peu-à-peu les artifices de Protésilas et de Timocrate : ils se brouillèrent même; car les méchants ont bien de la peine à

demeurer unis. Leur division acheva de me montrer le fond de l'abyme où ils m'avoient jeté. Hé bien! reprit Mentor, ne prîtes-vous point le parti de vous défaire de l'un et de l'autre? Hélas! répondit Idoménée, est-ce que vous ignorez la foiblesse et l'embarras des princes? Quand ils sont une fois livrés à des hommes qui ont l'art de se rendre nécessaires, ils ne peuvent plus espérer aucune liberté. Ceux qu'ils méprisent le plus sont ceux qu'ils traitent le mieux et qu'ils comblent de bienfaits: j'avois horreur de Protésilas, et je lui laissois toute l'autorité. Etrange illusion! je me savois bon gré de le connoître; et je n'avois pas la force de reprendre l'autorité que je lui avois abandonnée. D'ailleurs, je le trouvois commode, complaisant, industrieux pour flatter mes passions, ardent pour mes intérêts. Enfin, j'avois une raison pour m'excuser en moi-même de ma foiblesse, c'est que je ne connoissois point de véritable vertu: faute d'avoir su choisir des gens de bien qui conduisissent mes affaires, je croyois qu'il n'y en avoit pas sur la terre, et que la probité étoit un beau fantôme. Qu'importe, disois-je, de faire un grand éclat pour sortir des mains d'un homme corrompu, et pour tomber dans celles de quelque autre, qui ne sera ni plus désintéressé, ni plus sincère que lui?

Cependant l'armée navale, commandée par Polymène, revint. Je ne songeai plus à la conquête de l'île de Carpathie; et Protésilas ne put dissimuler si profondément, que je ne découvrisse combien il étoit affligé de savoir que Philoclès étoit en sûreté dans Samos.

Mentor interrompit encore Idoménée pour lui demander s'il avoit continué, après une si noire trahison, à confier toutes ses affaires à Protésilas.

J'étois, lui répondit Idoménée, trop ennemi des affaires et trop inappliqué, pour pouvoir me tirer de ses mains : il auroit fallu renverser l'ordre que j'avois établi pour ma commodité, et instruire un nouvel homme; c'est ce que je n'eus jamais la force d'entreprendre. J'aimai mieux fermer les yeux pour ne pas voir les artifices de Protésilas. Je me consolois seulement en faisant entendre à certaines personnes de confiance que je n'ignorois pas sa mauvaise foi. Ainsi, je m'imaginois n'être trompé qu'à demi, puisque je savois que j'étois trompé. Je faisois même de temps en temps sentir à Protésilas que je supportois son joug avec impatience. Je prenois souvent plaisir à le contredire, à blâmer publiquement quelque chose qu'il avoit fait, et à décider contre son sentiment; mais comme il connoissoit ma lenteur et ma paresse, il ne s'embarrassoit point de tous mes chagrins. Il revenoit opiniâtrément à la charge; il usoit tantôt de manières pressantes, tantôt de souplesse et d'insinuation : sur-tout quand il s'appercevoit que j'étois peiné contre lui, il redoubloit ses soins pour me fournir de nouveaux amusements propres à m'amollir, ou pour m'embarquer en quelque affaire où il eût occasion de se rendre nécessaire, et de faire valoir son zèle pour ma réputation.

Quoique je fusse en garde contre lui, cette manière de flatter mes passions m'entraînoit toujours : il savoit mes secrets; il me soulageoit dans mes embarras; il

faisoit trembler tout le monde par mon autorité. Enfin, je ne pus me résoudre à le perdre. Mais, en le maintenant dans sa place, je mis tous les gens de bien hors d'état de me représenter mes véritables intérêts : depuis ce moment, on n'entendit plus dans mes conseils aucune parole libre; la vérité s'éloigna de moi : l'erreur, qui prépare la chute des rois, me punit d'avoir sacrifié Philoclès à la cruelle ambition de Protésilas : ceux mêmes qui avoient le plus de zèle pour l'état et pour ma personne, se crurent dispensés de me détromper, après un si terrible exemple.

Moi-même, mon cher Mentor, je craignois que la vérité ne perçât le nuage, et qu'elle ne parvînt jusqu'à moi malgré les flatteurs; car, n'ayant plus la force de la suivre, sa lumière m'étoit importune. Je sentois en moi-même qu'elle m'eût causé de cruels remords, sans pouvoir me tirer d'un si funeste engagement. Ma mollesse et l'ascendant que Protésilas avoit pris insensiblement sur moi, me jetoient dans une espèce de désespoir de rentrer jamais en liberté. Je ne voulois ni voir un si honteux état, ni le laisser voir aux autres. Vous savez, cher Mentor, la vaine hauteur et la fausse gloire dans laquelle on élève les rois : ils ne veulent jamais avoir tort. Pour couvrir une faute, il en faut faire cent. Plutôt que d'avouer qu'on s'est trompé, et que de se donner la peine de revenir de son erreur, il faut se laisser tromper toute sa vie. Voilà l'état des princes foibles et inappliqués; c'étoit précisément le mien, lorsqu'il fallut que je partisse pour le siége de Troie.

En partant, je laissai Protésilas maître des affaires : il les conduisit en mon absence avec hauteur et inhumanité. Tout le royaume de Crète gémissoit sous sa tyrannie ; mais personne n'osoit me mander l'oppression des peuples : on savoit que je craignois de voir la vérité, et que j'abandonnois à la cruauté de Protésilas tous ceux qui entreprenoient de parler contre lui. Mais moins on osoit éclater, plus le mal étoit violent. Dans la suite, il me contraignit de chasser le vaillant Mérion, qui m'avoit suivi avec tant de gloire au siége de Troie. Il en étoit devenu jaloux, comme de tous ceux que j'aimois et qui montroient quelque vertu.

Il faut que vous sachiez, mon cher Mentor, que tous mes malheurs sont venus de là. Ce n'est pas tant la mort de mon fils qui causa la révolte des Crétois, que la vengeance des Dieux irrités contre mes foiblesses, et la haine des peuples, que Protésilas m'avoit attirée. Quand je répandis le sang de mon fils, les Crétois, lassés d'un gouvernement rigoureux, avoient épuisé toute leur patience ; et l'horreur de cette dernière action ne fit que montrer au-dehors ce qui étoit depuis longtemps dans le fond des cœurs.

Timocrate me suivit au siége de Troie, et rendoit compte secrètement, par ses lettres à Protésilas, de tout ce qu'il pouvoit découvrir. Je sentois bien que j'étois en captivité ; mais je tâchois de n'y pas penser, désespérant d'y remédier. Quand les Crétois, à mon arrivée, se révoltèrent, Protésilas et Timocrate furent les premiers à s'enfuir. Ils m'auroient sans doute abandonné, si je n'eusse été contraint de m'enfuir presque

aussitôt qu'eux. Comptez, mon cher Mentor, que les hommes insolents pendant la prospérité, sont toujours foibles et tremblants dans la disgrace. La tête leur tourne aussitôt que l'autorité absolue leur échappe. On les voit aussi rampants qu'ils ont été hautains; et c'est en un moment qu'ils passent d'une extrémité à l'autre.

Mentor dit à Idoménée : Mais d'où vient que, connoissant à fond ces deux méchants hommes, vous les gardez encore auprès de vous comme je le vois? Je ne suis pas surpris qu'ils vous aient suivi, n'ayant rien de meilleur à faire pour leurs intérêts; je comprends même que vous avez fait une action généreuse de leur donner un asile dans votre nouvel établissement; mais pourquoi vous livrer encore à eux, après tant de cruelles expériences?

Vous ne savez pas, répondit Idoménée, combien toutes les expériences sont inutiles aux princes amollis et inappliqués qui vivent sans réflexion. Ils sont mécontents de tout, et ils n'ont le courage de rien redresser. Tant d'années d'habitude étoient des chaînes de fer qui me lioient à ces deux hommes, et ils m'obsédoient à toute heure. Depuis que je suis ici, ils m'ont jeté dans toutes les dépenses excessives que vous avez vues; ils ont épuisé cet état naissant; ils m'ont attiré cette guerre qui m'alloit accabler sans vous. J'aurois bientôt éprouvé à Salente les mêmes malheurs que j'ai sentis en Crète; mais vous m'avez enfin ouvert les yeux, et vous m'avez inspiré le courage qui me manquoit pour me mettre hors de servitude. Je ne sais ce que vous avez fait en

moi, mais depuis que vous êtes ici, je me sens un autre homme.

Mentor demanda ensuite à Idoménée quelle étoit la conduite de Protésilas dans ce changement des affaires. Rien n'est plus artificieux, répondit Idoménée, que ce qu'il a fait depuis votre arrivée. D'abord il n'oublia rien pour jeter indirectement quelque défiance dans mon esprit. Il ne disoit rien contre vous; mais je voyois divers gens qui venoient m'avertir que ces deux étrangers étoient fort à craindre. L'un, disoient-ils, est le fils du trompeur Ulysse; l'autre est un homme caché et d'un esprit profond : ils sont accoutumés à errer de royaume en royaume; qui sait s'ils n'ont point formé quelque dessein sur celui-ci ? Ces aventuriers racontent eux-mêmes qu'ils ont causé de grands troubles dans tous les pays où ils ont passé : voici un état naissant et mal affermi; les moindres mouvements pourroient le renverser.

Protésilas ne disoit rien; mais il tâchoit de me faire entrevoir le danger et l'excès de toutes ces réformes que vous me faisiez entreprendre. Il me prenoit par mon propre intérêt. Si vous mettez, disoit-il, les peuples dans l'abondance, ils ne travailleront plus; ils deviendront fiers, indociles, et seront toujours prêts à se révolter : il n'y a que la foiblesse et la misère qui les rende souples, et qui les empêche de résister à l'autorité. Souvent il tâchoit de reprendre son ancienne autorité pour m'entraîner, et il la couvroit d'un prétexte de zèle pour mon service. En voulant soulager les peuples, me disoit-il, vous rabaissez la puissance

royale ; et par-là vous faites au peuple même un tort irréparable ; car il a besoin qu'on le tienne bas pour son propre repos.

A tout cela, je répondois que je saurois bien tenir les peuples dans leur devoir, en me faisant aimer d'eux ; en ne ralâchant rien de mon autorité, quoique je les soulageasse ; en punissant avec fermeté tous les coupables ; enfin, en donnant aux enfants une bonne éducation, et à tout le peuple une exacte discipline, pour le tenir dans une vie simple, sobre et laborieuse. Eh quoi ! disois-je, ne peut-on pas soumettre un peuple sans le faire mourir de faim ? Quelle inhumanité ! quelle politique brutale ! Combien voyons-nous de peuples traités doucement, et très-fidèles à leurs souverains ! Ce qui cause les révoltes, c'est l'ambition et l'inquiétude des grands d'un état, quand on ne sait pas les tenir dans le devoir, et qu'on a laissé leurs passions s'étendre sans bornes ; c'est la licence des autres ordres de l'état, si on néglige de la réprimer ; c'est la multitude des grands et des petits qui vivent dans la mollesse, dans le luxe et dans l'oisiveté ; c'est la trop grande abondance d'hommes adonnés à la guerre, qui ont négligé toutes les occupations utiles dans le temps de paix ; enfin, c'est le désespoir des peuples maltraités ; c'est la dureté, la hauteur des rois, et leur mollesse, qui les rend incapables de veiller sur tous les membres de l'état pour prévenir les troubles. Voilà ce qui cause les révoltes, et non pas le pain qu'on laisse manger en paix au laboureur, après qu'il l'a gagné à la sueur de son visage.

Quand Protésilas a vu que j'étois inébranlable dans ces maximes, il a pris un parti tout opposé à sa conduite passée : il a commencé à suivre les maximes qu'il n'avoit pu détruire ; il a fait semblant de les goûter, d'en être convaincu, de m'avoir obligation de l'avoir éclairé là-dessus. Il va au-devant de tout ce que je pourrois souhaiter pour soulager les pauvres ; il est le premier à me représenter leurs besoins, et à crier contre les dépenses excessives. Vous savez même qu'il vous loue, qu'il vous témoigne de la confiance, et qu'il n'oublie rien pour vous plaire. Pour Timocrate, il commence à n'être plus si bien avec Protésilas ; il a songé à se rendre indépendant : Protésilas en est jaloux ; et c'est en partie par leurs différends que j'ai découvert leur perfidie.

Mentor, souriant, répondit ainsi à Idoménée : Quoi donc ! vous avez été foible jusqu'à vous laisser tyranniser, pendant tant d'années, par deux traîtres dont vous connoissiez la trahison ! Ah ! vous ne savez pas, répondit Idoménée, ce que peuvent les hommes artificieux sur un roi foible et inappliqué qui s'est livré à eux pour toutes ses affaires. D'ailleurs, je vous ai déjà dit que Protésilas entre maintenant dans toutes vos vues pour le bien public.

Mentor reprit ainsi le discours d'un air grave : je ne vois que trop combien les méchants prévalent sur les bons auprès des rois ; vous en êtes un terrible exemple. Mais vous dites que je vous ai ouvert les yeux sur Protésilas ; et ils sont encore fermés pour laisser le gouvernement de vos affaires à cet homme indigne de vivre.

Sachez que les méchants ne sont point des hommes incapables de faire le bien : ils le font indifféremment, de même que le mal, quand il peut servir à leur ambition. Le mal ne leur coûte rien à faire, parce qu'aucun sentiment de bonté ni aucun principe de vertu ne les retient; mais aussi ils font le bien sans peine, parce que leur corruption les porte à le faire pour paroître bons, et pour tromper le reste des hommes. A proprement parler, ils ne sont pas capables de la vertu, quoiqu'ils paroissent la pratiquer; mais ils sont capables d'ajouter à tous les autres vices, le plus horrible des vices, qui est l'hypocrisie. Tant que vous voudrez absolument faire le bien, Protésilas sera prêt à le faire avec vous, pour conserver l'autorité; mais si peu qu'il sente en vous de facilité à vous relâcher, il n'oubliera rien pour vous faire retomber dans l'égarement, et pour reprendre en liberté son naturel trompeur et féroce. Pouvez-vous vivre avec honneur et en repos, pendant qu'un tel homme vous obsède à toute heure, et que vous savez le sage et le fidèle Philoclès pauvre et déshonoré dans l'île de Samos.

Vous reconnoissez bien, ô Idoménée, que les hommes trompeurs et hardis, qui sont présents, entraînent les princes foibles ; mais vous devriez ajouter que les princes ont encore un autre malheur qui n'est pas moindre : c'est celui d'oublier facilement la vertu et les services d'un homme éloigné. La multitude des hommes qui environnent les princes, est cause qu'il n'y en a aucun qui fasse une impression profonde sur eux : ils ne sont frappés que de ce

qui est présent et qui les flatte; tout le reste s'efface bientôt. Sur-tout la vertu les touche peu, parce que la vertu, loin de les flatter, les contredit et les condamne dans leurs foiblesses. Faut-il s'étonner s'ils ne sont point aimés, puisqu'ils n'aiment rien que leur grandeur et leurs plaisirs?

FIN DU LIVRE TREIZIÈME.

LIVRE XIV.

SOMMAIRE.

MENTOR oblige Idoménée à faire conduire Protésilas et Timocrate en l'île de Samos, et à rappeler Philoclès pour le remettre en honneur auprès de lui. Hégésippe, qui est chargé de cet ordre, l'exécute avec joie. Il arrive avec ces deux hommes à Samos, où il revoit son ami Philoclès, content d'y mener une vie pauvre et solitaire. Celui-ci ne consent qu'avec beaucoup de peine, à retourner parmi les siens; mais, après avoir reconnu que les Dieux le veulent, il s'embarque avec Hégésippe, et arrive à Salente, où Idoménée, qui n'est plus le même homme, le reçoit avec amitié.



Mentor persuade à Idomenée de rappeller Philoclés.
Hégésippe en reçoit l'ordre avec joie.

Monnet Inv. Del. - Julie De Launay aqua forti - Robert De Launay Direxit.

LIVRE QUATORZIÈME.

Après avoir dit ces paroles, Mentor persuada à Idoménée qu'il falloit au plutôt chasser Protésilas et Timocrate, pour rappeler Philoclès. L'unique difficulté qui arrêtoit le roi, c'est qu'il craignoit la sévérité de Philoclès. J'avoue, disoit-il, que je ne puis m'empêcher de craindre un peu son retour, quoique je l'aime et que je l'estime. Je suis, depuis ma plus tendre jeunesse, accoutumé à des louanges, à des empressements et à des complaisances, que je ne saurois espérer de trouver dans cet homme. Dès que je faisois quelque chose qu'il n'approuvoit pas, son air triste me marquoit assez qu'il me condamnoit. Quand il étoit en particulier avec moi, ses manières étoient respectueuses et modérées, mais sèches.

Ne voyez-vous pas, lui répondit Mentor, que les princes gâtés par la flatterie trouvent sec et austère tout ce qui est libre et ingénu. Ils vont même jusqu'à s'imaginer qu'on n'est pas zélé pour leur service, et qu'on n'aime pas leur autorité, dès qu'on n'a point l'ame servile, et qu'on n'est pas prêt à les flatter dans l'usage le plus injuste de leur puissance. Toute parole

libre et généreuse leur paroît hautaine, critique et séditieuse. Ils deviennent si délicats, que tout ce qui n'est point flatterie les blesse et les irrite. Mais allons plus loin. Je suppose que Philoclès est effectivement sec et austère : son austérité ne vaut-elle pas mieux que la flatterie pernicieuse de vos conseillers? Où trouverez-vous un homme sans défaut? et le défaut de vous dire trop hardiment la vérité, n'est-il pas celui que vous devez le moins craindre? que dis-je! n'est-ce pas un défaut nécessaire pour corriger les vôtres, et pour vaincre le dégoût de la vérité où la flatterie vous a fait tomber? Il vous faut un homme qui n'aime que la vérité, et qui vous aime mieux que vous ne savez vous aimer vous-même; qui vous dise la vérité malgré vous; qui force tous vos retranchements : et cet homme nécessaire, c'est Philoclès. Souvenez-vous qu'un prince est trop heureux quand il naît un seul homme sous son règne avec cette générosité, qui est le plus précieux trésor de l'état; et que la plus grande punition qu'il doit craindre des Dieux, est de perdre un tel homme, s'il s'en rend indigne faute de savoir s'en servir.

Pour les défauts des gens de bien, il faut les savoir connoître, et ne laisser pas de se servir d'eux. Redressez-les; ne vous livrez jamais aveuglément à leur zèle indiscret; mais écoutez-les favorablement; honorez leur vertu; montrez au public que vous savez la distinguer, et sur-tout gardez-vous bien d'être plus long-temps comme vous avez été jusqu'ici. Les princes gâtés comme vous l'étiez, se contentant de mépriser les hommes corrompus, ne laissent pas de les employer

avec confiance, et de les combler de bienfaits: d'un autre côté, ils se piquent de connoître aussi les hommes vertueux; mais ils ne leur donnent que de vains éloges, n'osant ni leur confier les emplois, ni les admettre dans leur commerce familier, ni répandre des bienfaits sur eux.

Alors, Idoménée dit qu'il étoit honteux d'avoir tant tardé à délivrer l'innocence opprimée, et à punir ceux qui l'avoient trompé. Mentor n'eut même aucune peine à déterminer le roi à perdre son favori: car aussitôt qu'on est parvenu à rendre les favoris suspects et importuns à leurs maîtres, les princes, lassés et embarrassés, ne cherchent plus qu'à s'en défaire: leur amitié s'évanouit, les services sont oubliés: la chute des favoris ne leur coûte rien, pourvu qu'ils ne les voient plus.

Aussitôt le roi ordonna en secret à Hégésippe, qui étoit un des principaux officiers de sa maison, de prendre Protésilas et Timocrate, de les conduire en sûreté dans l'île de Samos, de les y laisser, et de ramener Philoclès de ce lieu d'exil. Hégésippe, surpris de cet ordre, ne put s'empêcher de pleurer de joie. C'est maintenant, dit-il au roi, que vous allez charmer vos sujets. Ces deux hommes ont causé tous vos malheurs et tous ceux de vos peuples: il y a vingt ans qu'ils font gémir tous les gens de bien, et qu'à peine ose-t-on même gémir, tant leur tyrannie est cruelle; ils accablent tous ceux qui entreprennent d'aller à vous par un autre canal que le leur.

Ensuite Hégésippe découvrit au roi un grand nombre de perfidies et d'inhumanités commises par ces deux hommes, dont le roi n'avoit jamais entendu par-

ler, parce que personne n'osoit les accuser. Il lui raconta même ce qu'il avoit découvert d'une conjuration secrète pour faire périr Mentor. Le roi eut horreur de tout ce qu'il entendoit.

Hégésippe se hâta d'aller prendre Protésilas dans sa maison; elle étoit moins grande, mais plus commode et plus riante que celle du roi: l'architecture étoit de meilleur goût; Protésilas l'avoit ornée avec une dépense tirée du sang des misérables. Il étoit alors dans un salon de marbre auprès de ses bains, couché négligemment sur un lit de pourpre avec une broderie d'or; il paroissoit las et épuisé de ses travaux: ses yeux et ses sourcils montroient je ne sais quoi d'agité, de sombre et de farouche. Les plus grands de l'état étoient autour de lui, rangés sur des tapis, composant leur visage sur celui de Protésilas, dont ils observoient jusqu'au moindre clin d'œil. A peine ouvroit-il la bouche, que tout le monde se récrioit pour admirer ce qu'il alloit dire. Un des principaux de la troupe lui racontoit, avec des exagérations ridicules, ce que Protésilas lui-même avoit fait pour le roi. Un autre lui assuroit que Jupiter, ayant trompé sa mère, lui avoit donné la vie, et qu'il étoit fils du père des Dieux. Un poète venoit lui chanter des vers, où il disoit que Protésilas, instruit par les Muses, avoit égalé Apollon pour tous les ouvrages d'esprit. Un autre poète, encore plus lâche et plus impudent, l'appeloit, dans ses vers, l'inventeur des beaux arts et le père des peuples, qu'il rendoit heureux: il le dépeignoit tenant en main la corne d'abondance.

Protésilas écoutoit toutes ces louanges d'un air sec, distrait et dédaigneux, comme un homme qui sait bien qu'il en mérite encore de plus grandes, et qui fait trop de grace de se laisser louer. Il y avoit un flatteur qui prit la liberté de lui parler à l'oreille, pour lui dire quelque chose de plaisant contre la police que Mentor tâchoit d'établir. Protésilas sourit : toute l'assemblée se mit à rire, quoique la plupart ne pussent point encore savoir ce qu'on avoit dit. Mais Protésilas reprenant bientôt son air sévère et hautain, chacun rentra dans la crainte et dans le silence. Plusieurs nobles cherchoient le moment où Protésilas pourroit se retourner vers eux et les écouter : ils paroissoient émus et embarrassés ; c'est qu'ils avoient à lui demander des graces : leur posture suppliante parloit pour eux ; ils paroissoient aussi soumis qu'une mère aux pieds des autels, lorsqu'elle demande aux Dieux la guérison de son fils unique. Tous paroissoient contents, attendris, pleins d'admiration pour Protésilas, quoique tous eussent contre lui, dans le cœur, une rage implacable.

Dans ce moment Hégésippe entre, saisit l'épée de Protésilas, et lui déclare, de la part du roi, qu'il va l'emmener dans l'île de Samos. A ces paroles, toute l'arrogance de ce favori tomba comme un rocher qui se détache du sommet d'une montagne escarpée. Le voilà qui se jette tremblant aux pieds d'Hégésippe ; il pleure, il hésite, il bégaie, il tremble, il embrasse les genoux de cet homme qu'il ne daignoit pas, une heure auparavant, honorer d'un de ses regards. Tous ceux qui l'encensoient, le voyant perdu sans res-

source, changèrent leurs flatteries en des insultes sans pitié.

Hégésippe ne voulut lui laisser le temps ni de faire ses derniers adieux à sa famille, ni de prendre certains écrits secrets. Tout fut saisi, et porté au roi. Timocrate fut arrêté dans le même temps : et sa surprise fut extrême; car il croyoit qu'étant brouillé avec Protésilas, il ne pouvoit être enveloppé dans sa ruine. Ils partent dans un vaisseau qu'on avoit préparé : on arrive à Samos. Hégésippe y laisse ces deux malheureux; et pour mettre le comble à leur malheur, il les laisse ensemble. Là, ils se reprochent avec fureur, l'un à l'autre, les crimes qu'ils ont faits, et qui sont cause de leur chute : ils se trouvent sans espérance de revoir Salente, condamnés à vivre loin de leurs femmes et de leurs enfants; je ne dis pas loin de leurs amis, car ils n'en avoient point. On les laissoit dans une terre inconnue, où ils ne devoient plus avoir d'autre ressource, pour vivre, que leur travail, eux qui avoient passé tant d'années dans les délices et dans le faste. Semblables à deux bêtes farouches, ils étoient toujours prêts à se déchirer l'un l'autre.

Cependant Hégésippe demanda en quel lieu de l'île demeuroit Philoclès. On lui dit qu'il demeuroit assez loin de la ville, sur une montagne où une grotte lui servoit de maison. Tout le monde lui parla avec admiration de cet étranger. Depuis qu'il est dans cette île, lui disoit-on, il n'a offensé personne : chacun est touché de sa patience, de son travail et de sa tranquillité; n'ayant rien, il paroît toujours content. Quoiqu'il soit

ici loin des affaires, sans bien et sans autorité, il ne laisse pas d'obliger ceux qui le méritent, et il a mille industries pour faire plaisir à tous ses voisins.

Hégésippe s'avance vers cette grotte, il la trouve vuide et ouverte; car la pauvreté et la simplicité des mœurs de Philoclès faisoit qu'il n'avoit, en sortant, aucun besoin de fermer sa porte. Une natte de jonc grossier lui servoit de lit. Rarement il allumoit du feu, parce qu'il ne mangeoit rien de cuit: il se nourrissoit, pendant l'été, de fruits nouvellement cueillis, et, en hiver, de dattes et de figues sèches. Une claire fontaine, qui faisoit une nappe d'eau, en tombant d'un rocher, le désaltéroit. Il n'avoit dans sa grotte que les instruments nécessaires à la sculpture, et quelques livres qu'il lisoit à certaines heures, non pour orner son esprit, ni pour contenter sa curiosité, mais pour s'instruire en se délassant de ses travaux, et pour apprendre à être bon. Pour la sculpture, il ne s'y appliquoit que pour exercer son corps, fuir l'oisiveté, et gagner sa vie sans avoir besoin de personne.

Hégésippe, en entrant dans la grotte, admira les ouvrages qui étoient commencés. Il remarqua un Jupiter dont le visage serein étoit si plein de majesté, qu'on le reconnoissoit aisément pour le père des Dieux et des hommes. D'un autre côté paroissoit Mars avec une fierté rude et menaçante. Mais ce qui étoit de plus touchant, étoit une Minerve qui animoit les arts; son visage étoit noble et doux, sa taille grande et libre: elle étoit dans une action si vive, qu'on auroit pu croire qu'elle alloit marcher.

Hégésippe, ayant pris plaisir à voir ces statues, sortit de la grotte, et vit de loin, sous un grand arbre, Philoclès qui lisoit sur le gazon : il va vers lui ; et Philoclès, qui l'apperçoit, ne sait que croire. N'est-ce point là, dit-il en lui-même, Hégésippe avec qui j'ai si long-temps vécu en Crète ? Mais quelle apparence qu'il vienne dans une île si éloignée ? Ne seroit-ce point son ombre qui viendroit après sa mort des rives dn Styx ?

Pendant qu'il étoit dans ce doute, Hégésippe arriva si proche de lui, qu'il ne put s'empêcher de le reconnoître et de l'embrasser. Est-ce donc vous, dit-il, mon cher et ancien ami ? quel hasard, quelle tempête vous a jeté sur ce rivage ? pourquoi avez-vous abandonné l'île de Crète, est-ce une disgrace semblable à la mienne qui vous arrache à notre patrie ?

Hégésippe lui répondit : Ce n'est point une disgrace ; au contraire, c'est la faveur des Dieux qui m'amène ici. Aussitôt il lui raconta la longue tyrannie de Protésilas ; ses intrigues avec Timocrate ; les malheurs où ils avoient précipité Idoménée ; la chute de ce prince ; sa fuite sur les côtes de l'Hespérie ; la fondation de Salente ; l'arrivée de Mentor et de Télémaque ; les sages maximes dont Mentor avoit rempli l'esprit du roi, et la disgrace des deux traîtres. Il ajouta qu'il les avoit menés à Samos, pour y souffrir l'exil qu'ils avoient fait souffrir à Philoclès ; et il finit en lui disant qu'il avoit ordre de le conduire à Salente, où le roi, qui connoissoit son innocence, vouloit lui confier ses affaires et le combler de biens.

Voyez-vous, lui répondit Philoclès, cette grotte, plus propre à cacher des bêtes sauvages qu'à être habitée par des hommes? j'y ai goûté depuis tant d'années plus de douceur et de repos que dans les palais dorés de l'île de Crète. Les hommes ne me trompent plus; car je ne vois plus les hommes, et je n'entends plus leurs discours flatteurs et empoisonnés : je n'ai plus besoin d'eux; mes mains, endurcies au travail, me donnent facilement la nourriture simple qui m'est nécessaire : il ne me faut, comme vous voyez, qu'une légère étoffe pour me couvrir. N'ayant plus de besoin, jouissant d'un calme profond et d'une douce liberté, dont la sagesse de mes livres m'apprend à faire un bon usage, qu'irais-je encore chercher parmi les hommes jaloux, trompeurs et inconstants? Non, non, mon cher Hégésippe, ne m'enviez point mon bonheur. Protésilas s'est trahi lui-même, en voulant trahir le roi, et me perdre. Mais il ne m'a fait aucun mal; au contraire, il m'a fait le plus grand des biens, il m'a délivré du tumulte et de la servitude des affaires : je lui dois ma chère solitude, et tous les plaisirs innocents que j'y goûte.

Retournez, ô Hégésippe, retournez vers le roi; aidez-lui à supporter les misères de sa grandeur, et faites auprès de lui ce que vous voudriez que je fisse. Puisque ses yeux, si long-temps fermés à la vérité, ont été enfin ouverts par cet homme sage que vous nommez Mentor, qu'il le retienne auprès de lui. Pour moi, après mon naufrage, il ne me convient pas de quitter le port où la tempête m'a heureusement jeté, pour me remettre à la merci des vents. Oh! que les rois sont

à plaindre! oh! que ceux qui les servent sont dignes de compassion! S'ils sont méchants, combien font-ils souffrir les hommes! et quels tourments leur sont préparés dans le noir Tartare! S'ils sont bons, quelles difficultés n'ont-ils pas à vaincre! quels pièges à éviter! que de maux à souffrir! Encore une fois, Hégésippe, laissez-moi dans mon heureuse pauvreté.

Pendant que Philoclès parloit ainsi avec beaucoup de véhémence, Hégésippe le regardoit avec étonnement. Il l'avoit vu autrefois en Crète, pendant qu'il gouvernoit les plus grandes affaires, maigre, languissant, épuisé; c'est que son naturel ardent et austère le consumoit dans le travail; il ne pouvoit voir, sans indignation, le vice impuni; il vouloit dans les affaires une certaine exactitude qu'on n'y trouve jamais: ainsi ces emplois détruisoient sa santé délicate. Mais à Samos, Hégésippe le voyoit gras et vigoureux; malgré les ans, la jeunesse fleurie s'étoit renouvelée sur son visage; une vie sobre, tranquille et laborieuse lui avoit fait comme un nouveau tempérament.

Vous êtes surpris de me voir si changé, dit alors Philoclès en souriant; c'est ma solitude qui m'a donné cette fraîcheur et cette santé parfaite: mes ennemis m'ont donné ce que je n'aurois jamais pu trouver dans la plus grande fortune. Voulez-vous que je perde les vrais biens pour courir après les faux, et pour me replonger dans mes anciennes misères? ne soyez pas plus cruel que Protésilas; du moins ne m'enviez pas le bonheur que je tiens de lui.

Alors Hégésippe lui représenta, mais inutilement,

tout ce qu'il crut propre à le toucher. Etes-vous donc, lui disoit-il, insensible au plaisir de revoir vos proches et vos amis, qui soupirent après votre retour, et que la seule espérance de vous embrasser, comble de joie? Mais vous, qui craignez les Dieux, et qui aimez votre devoir, comptez-vous pour rien de servir votre roi, de l'aider dans tous les biens qu'il veut faire, et de rendre tant de peuples heureux? Est-il permis de s'abandonner à une philosophie sauvage, de se préférer à tout le reste du genre humain, et d'aimer mieux son repos que le bonheur de ses concitoyens? Au reste, on croira que c'est par ressentiment que vous ne voulez plus voir le roi. S'il vous a voulu faire du mal, c'est qu'il ne vous a point connu : ce n'étoit pas le véritable, le bon, le juste Philoclès qu'il a voulu faire périr, c'étoit un homme bien différent qu'il vouloit punir. Mais maintenant qu'il vous connoît, et qu'il ne vous prend plus pour un autre, il sent toute son ancienne amitié revivre dans son cœur : il vous attend; déjà il vous tend les bras pour vous embrasser; dans son impatience, il compte les jours et les heures. Aurez-vous le cœur assez dur pour être inexorable à votre roi et à tous vos plus tendres amis?

Philoclès, qui avoit d'abord été attendri en reconnoissant Hégésippe, reprit son air austère en écoutant ce discours. Semblable à un rocher contre lequel les vents combattent en vain, et où toutes les vagues vont se briser en gémissant, il demeuroit immobile; et les prières ni les raisons ne trouvoient aucune ouverture pour entrer dans son cœur. Mais au moment où Hégé-

sippe commençoit à désespérer de le vaincre, Philoclès, ayant consulté les Dieux, découvrit, par le vol des oiseaux, par les entrailles des victimes, et par divers autres présages, qu'il devoit suivre Hégésippe.

Alors, il ne résista plus, il se prépara à partir; mais ce ne fut pas sans regretter le désert où il avoit passé tant d'années. Hélas! disoit-il, faut-il que je vous quitte, ô aimable grotte, où le sommeil paisible venoit toutes les nuits me délasser des travaux du jour! ici les Parques me filoient, au milieu de ma pauvreté, des jours d'or et de soie. Il se prosterna, en pleurant, pour adorer la Naïade qui l'avoit si long-temps désaltéré par son onde claire, et les Nymphes qui habitoient dans toutes les montagnes voisines. Echo entendit ses regrets, et, d'une triste voix, les répéta à toutes les Divinités champêtres.

Ensuite, Philoclès vint à la ville avec Hégésippe, pour s'embarquer. Il crut que le malheureux Protésilas, plein de honte et de ressentiment, ne chercheroit point à le voir; mais il se trompoit; car les hommes corrompus n'ont aucune pudeur, et ils sont toujours prêts à toute sorte de bassesse. Philoclès se cachoit modestement de peur d'être vu par ce misérable : il craignoit d'augmenter sa misère en lui montrant un ennemi qu'on alloit élever sur ses ruines. Mais Protésilas cherchoit avec empressement Philoclès; il vouloit lui faire pitié, et l'engager à demander au roi qu'il pût retourner à Salente. Philoclès étoit trop sincère pour lui promettre de travailler à le faire rappeler, car il savoit mieux que personne combien son retour eût été pernicieux; mais

il lui parla fort doucement, lui témoigna de la compassion, tâcha de le consoler, l'exhorta à appaiser les Dieux par des mœurs pures et par une grande patience dans ses maux. Comme il avoit appris que le roi avoit ôté à Protésilas tous ses biens injustement acquis, il lui promit deux choses, qu'il exécuta fidèlement dans la suite : l'une fut de prendre soin de sa femme et de ses enfants, qui étoient demeurés à Salente dans une affreuse pauvreté, exposés à l'indignation publique; l'autre étoit d'envoyer à Protésilas, dans cette île éloignée, quelque secours d'argent pour adoucir sa misère.

Cependant les voiles s'enflent d'un vent favorable. Hégésippe, impatient, se hâte de faire partir Philoclès. Protésilas les voit embarquer : ses yeux demeurent attachés et immobiles sur le rivage; ils suivent le vaisseau qui fend les ondes, et que le vent éloigne toujours. Lors même qu'il ne peut plus le voir, il en repeint encore l'image dans son esprit. Enfin, troublé, furieux, livré à son désespoir, il s'arrache les cheveux, se roule sur le sable, reproche aux Dieux leur rigueur, appelle en vain à son secours la cruelle mort, qui, sourde à ses prières, ne daigne le délivrer de tant de maux, et qu'il n'a pas le courage de se donner lui-même.

Cependant le vaisseau, favorisé de Neptune et des vents, arriva bientôt à Salente. On vint dire au roi qu'il entroit déjà dans le port : aussitôt il courut au-devant de Philoclès avec Mentor; il l'embrassa tendrement, lui témoigna un sensible regret de l'avoir persécuté avec tant d'injustice. Cet aveu, bien loin de pa-

roître une foiblesse dans un roi, fut regardé par tous les Salentins comme l'effort d'une grande âme, qui s'élève au-dessus de ses propres fautes, en les avouant avec courage pour les réparer. Tout le monde pleuroit de joie de revoir l'homme de bien qui avoit toujours aimé le peuple, et d'entendre le roi parler avec tant de sagesse et de bonté.

Philoclès, avec un air respectueux et modeste, recevoit les caresses du roi, et avoit impatience de se dérober aux acclamations du peuple; il suivit le roi au palais. Bientôt Mentor et lui furent dans la même confiance que s'ils avoient passé leur vie ensemble, quoiqu'ils ne se fussent jamais vus; c'est que les Dieux, qui ont refusé aux méchants des yeux pour connoître les bons, ont donné aux bons de quoi se connoître les uns les autres. Ceux qui ont le goût de la vertu, ne peuvent être ensemble sans être unis par la vertu qu'ils aiment.

Bientôt Philoclès demanda au roi de se retirer, auprès de Salente, dans une solitude, où il continua à vivre pauvrement comme il avoit vécu à Samos. Le roi alloit avec Mentor le voir presque tous les jours dans son désert. C'est là qu'on examinoit les moyens d'affermir les lois, et de donner une forme solide au gouvernement pour le bonheur public.

Les deux principales choses qu'on examina, furent l'éducation des enfants, et la manière de vivre pendant la paix.

Pour les enfants, ils appartiennent moins à leurs parents qu'à la république, disoit Mentor; ils sont les

enfants du peuple, ils en sont l'espérance et la force, il n'est pas temps de les corriger quand ils sont corrompus. C'est peu que de les exclure des emplois, lorsqu'on voit qu'ils s'en sont rendus indignes : il vaut bien mieux prévenir le mal, que d'être réduit à le punir. Le roi, ajoutoit-il, qui est le père de tout son peuple, est encore plus particulièrement le père de toute la jeunesse, qui est la fleur de toute la nation. C'est dans la fleur qu'il faut préparer les fruits : que le roi ne dédaigne donc pas de veiller et de faire veiller sur l'éducation qu'on donne aux enfants ; qu'il tienne ferme pour faire observer les lois de Minos, qui ordonnent qu'on élève les enfants dans le mépris de la douleur et de la mort ; qu'on mette l'honneur à fuir les délices et les richesses ; que l'injustice, le mensonge, l'ingratitude et la mollesse passent pour des vices infâmes ; qu'on leur apprenne, dès leur plus tendre enfance, à chanter les louanges des héros qui ont été aimés des Dieux, qui ont fait des actions généreuses pour leur patrie et qui ont fait éclater leur courage dans les combats ; que le charme de la musique saisisse leurs ames pour rendre leurs mœurs douces et pures ; qu'ils apprennent à être tendres pour leurs amis ; fidèles à leurs alliés, équitables pour tous les hommes, même pour leurs plus cruels ennemis ; qu'ils craignent moins la mort et les tourments que le moindre reproche de leurs consciences. Si de bonne heure on remplit les enfants de ces grandes maximes, et qu'on les fasse entrer dans leur cœur par la douceur du chant, il y en aura peu qui ne s'enflamment de l'amour de la gloire et de la vertu.

Mentor ajoutoit qu'il étoit capital d'établir des écoles publiques, pour accoutumer la jeunesse aux plus rudes exercices du corps, et pour éviter la mollesse et l'oisiveté, qui corrompent les plus beaux naturels; il vouloit une grande variété de jeux et de spectacles qui animassent tout le peuple, mais surtout qui exerçassent les corps, pour les rendre adroits, souples et vigoureux: il ajoutoit des prix, pour exciter une noble émulation. Mais ce qu'il souhaitoit le plus pour les bonnes mœurs, c'est que les jeunes gens se mariassent de bonne heure, et que leurs parents, sans aucune vue d'intérêt, leur laissassent choisir des femmes agréables de corps et d'esprit, auxquelles ils pussent s'attacher.

Mais pendant qu'on préparoit ainsi les moyens de conserver la jeunesse pure, innocente, laborieuse, docile, et passionnée pour la gloire, Philoclès, qui aimoit la guerre, disoit à Mentor: En vain vous occuperez les jeunes gens à tous ces exercices, si vous les laissez languir dans une paix continuelle, où ils n'auront aucune expérience de la guerre, ni aucun besoin de s'éprouver sur la valeur. Par-là vous affoiblirez insensiblement la nation, les courages s'amolliront, les délices corrompront les mœurs. D'autres peuples belliqueux n'auront aucune peine à les vaincre; et, pour avoir voulu éviter les maux que la guerre entraîne après elle, ils tomberont dans une affreuse servitude.

Mentor lui répondit: Les maux de la guerre sont encore plus horribles que vous ne pensez. La guerre épuise un état et le met toujours en danger de périr, lors même qu'on remporte les plus grandes victoires.

Avec quelques avantages qu'on la commence, on n'est jamais sûr de la finir sans être exposé aux plus tragiques renversements de la fortune. Avec quelque supériorité de forces qu'on s'engage dans un combat, le moindre mécompte, une terreur panique, un rien, vous arrache la victoire qui étoit déjà dans vos mains, et la transporte chez vos ennemis. Quand même on tiendroit dans son camp la victoire comme enchaînée, on se détruiroit soi-même en détruisant ses ennemis; on dépeuple son pays; on laisse les terres presque incultes; on trouble le commerce; mais ce qui est bien pis, on affoiblit les meilleures lois, et on laisse corrompre les mœurs : la jeunesse ne s'adonne plus qu'aux vices; le pressant besoin fait qu'on souffre une licence pernicieuse dans les troupes; la justice, la police, tout souffre de ce désordre. Un roi qui verse le sang de tant d'hommes, et qui cause tant de malheurs pour acquérir un peu de gloire, ou pour étendre les bornes de son royaume, est indigne de la gloire qu'il cherche, et mérite de perdre ce qu'il possède, pour avoir voulu usurper ce qui ne lui appartenoit pas.

Mais voici le moyen d'exercer le courage d'une nation en temps de paix. Vous avez déjà vu les exercices du corps que nous établissons, les prix qui exciteront l'émulation, les maximes de gloire et de vertu dont on remplira les ames des enfants presque dès le berceau, par le chant des grandes actions des héros; ajoutez à ces secours celui d'une vie sobre et laborieuse. Mais ce n'est pas tout : aussitôt qu'un peuple allié de votre nation aura une guerre, il faut y envoyer

la fleur de votre jeunesse, sur-tout ceux en qui on remarquera le génie de la guerre, et qui seront les plus propres à profiter de l'expérience. Par-là vous conserverez une haute réputation chez vos alliés : votre alliance sera recherchée, on craindra de la perdre : sans avoir la guerre chez vous et à vos dépens, vous aurez toujours une jeunesse aguerrie et intrépide. Quoique vous ayez la paix chez vous, vous ne laisserez pas de traiter avec de grands honneurs ceux qui auront le talent de la guerre : car le vrai moyen d'éloigner la guerre et de conserver une longue paix, c'est de cultiver les armes ; c'est d'honorer les hommes excellents dans cette profession ; c'est d'en avoir toujours qui s'y soient exercés dans les pays étrangers, qui connoissent les forces, la discipline, et les manières de faire la guerre des peuples voisins ; c'est d'être également incapable et de faire la guerre par ambition et de la craindre par mollesse. Alors, étant toujours prêt à la faire pour la nécessité, on parvient à ne l'avoir presque jamais.

Pour les alliés, quand ils sont prêts à se faire la guerre les uns aux autres, c'est à vous à vous rendre médiateur. Par-là vous acquérez une gloire plus solide et plus sûre que celle des conquérants ; vous gagnez l'amour et l'estime des étrangers ; ils ont tous besoin de vous : vous régnez sur eux par la confiance, comme vous régnez sur vos sujets par l'autorité ; vous êtes le dépositaire des secrets, l'arbitre des traités, le maître des cœurs ; votre réputation vole dans tous les pays les plus éloignés ; votre nom est comme un parfum délicieux qui s'exhale de pays en pays chez les

peuples les plus reculés. En cet état, qu'un peuple voisin vous attaque contre les règles de la justice, il vous trouve aguerri et préparé ; mais ce qui est bien plus fort, il vous trouve aimé et secouru ; tous vos voisins s'arment pour vous, et sont persuadés que votre conservation fait la sûreté publique. Voilà un rempart bien plus assuré que toutes les murailles des villes, et que toutes les places les mieux fortifiées : voilà la véritable gloire. Mais qu'il y a peu de rois qui sachent la chercher, et qui ne s'en éloignent point ! ils courent après une ombre trompeuse, et laissent derrière eux le vrai honneur, faute de le connoître.

Après que Mentor eut parlé ainsi, Philoclès, étonné, le regardoit ; puis il jetoit les yeux sur le roi, et étoit charmé de voir avec quelle avidité Idoménée recueilloit, au fond de son cœur, toutes les paroles qui sortoient, comme un fleuve de sagesse, de la bouche de cet étranger.

Minerve, sous la figure de Mentor, établissoit ainsi, dans Salente, toutes les meilleures lois et les plus utiles maximes du gouvernement, moins pour faire fleurir le royaume d'Idoménée, que pour montrer à Télémaque, quand il reviendroit, un exemple sensible de ce qu'un sage gouvernement peut faire pour rendre les peuples heureux, et pour donner à un bon roi une gloire durable.

FIN DU LIVRE QUATORZIÈME.

LIVRE XV.

SOMMAIRE.

Télémaque, au camp des alliés, gagne l'inclination de Philoctète, d'abord indisposé contre lui à cause d'Ulysse, son père. Philoctète lui raconte ses aventures, où il fait entrer les particularités de la mort d'Hercule, causée par la tunique empoisonnée que le centaure Nessus avoit donnée à Déjanire. Il lui explique comment il obtint de ce héros ses flèches fatales, sans lesquelles la ville de Troie ne pouvoit être prise; comment il fut puni d'avoir trahi son secret, par tous les maux qu'il souffrit dans l'île de Lemnos, et comme Ulysse se servit de Néoptolème pour l'engager à aller au siége de Troie, où il fut guéri de sa blessure par les fils d'Esculape.



Philoctète raconte ses aventures à Télémaque.

Monnet Inv. Del.-Julie De Launay, aquâ forti-Robert De Launay, Direxit.

LIVRE QUINZIÈME.

Cependant Télémaque montroit son courage dans les périls de la guerre. En partant de Salente, il s'appliqua à gagner l'affection des vieux capitaines, dont la réputation et l'expérience étoient au comble. Nestor, qui l'avoit déjà vu à Pylos, et qui avoit toujours aimé Ulysse, le traitoit comme si c'eût été son propre fils. Il lui donnoit des instructions, qu'il appuyoit de divers exemples; il lui racontoit toutes les aventures de sa jeunesse, et tout ce qu'il avoit vu faire de plus remarquable aux héros de l'âge passé. La mémoire de ce sage vieillard, qui avoit vécu trois âges d'homme, étoit comme une histoire des anciens temps, gravée sur le marbre et sur l'airain.

Philoctète n'eut pas d'abord la même inclination pour Télémaque que Nestor : la haine qu'il avoit nourrie si long-temps dans son cœur contre Ulysse, l'éloignoit de son fils; et il ne pouvoit voir qu'avec peine tout ce qu'il sembloit que les Dieux préparoient en faveur de ce jeune homme, pour le rendre égal aux héros qui avoient renversé la ville de Troie. Mais enfin la modération de Télémaque vainquit tous les ressentiments de Philoctète; il ne put se défendre d'aimer

cette vertu douce et modeste. Il prenoit souvent Télémaque, et lui disoit : mon fils (car je ne crains plus de vous nommer ainsi), votre père et moi, je l'avoue, nous avons été long-temps ennemis l'un de l'autre : j'avoue même qu'après que nous eûmes fait tomber la superbe ville de Troie, mon cœur n'étoit point encore appaisé ; et quand je vous ai vu, j'ai senti de la peine à aimer la vertu dans le fils d'Ulysse. Je me le suis souvent reproché. Mais enfin la vertu, quand elle est douce, simple, ingénue et modeste, surmonte tout. Ensuite Philoctète s'engagea insensiblement à lui raconter ce qui avoit allumé, dans son cœur, tant de haine contre Ulysse.

Il faut, dit-il, reprendre mon histoire de plus haut. Je suivois par-tout le grand Hercule qui a délivré la terre de tant de monstres, et devant qui les autres héros n'étoient que comme sont les foibles roseaux auprès d'un grand chêne, ou comme les moindres oiseaux en présence de l'aigle. Ses malheurs et les miens vinrent d'une passion qui cause tous les désastres les plus affreux, c'est l'amour. Hercule, qui avoit vaincu tant de monstres, ne pouvoit vaincre cette passion honteuse, et le cruel enfant de Cupidon se jouoit de lui. Il ne pouvoit se ressouvenir, sans rougir de honte, qu'il avoit autrefois oublié sa gloire jusqu'à filer auprès d'Omphale, reine de Lydie, comme le plus lâche et le plus efféminé de tous les hommes, tant il avoit été entraîné par un amour aveugle. Cent fois il m'a avoué que cet endroit de sa vie avoit terni sa vertu, et presque effacé la gloire de tous ses travaux.

Cependant, ô Dieux! telle est la foiblesse et l'inconstance des hommes : ils se promettent tout d'eux-mêmes, et ne résistent à rien. Hélas! le grand Hercule retomba dans les piéges de l'amour qu'il avoit si souvent détestés : il aima Déjanire. Trop heureux s'il eût été constant dans cette passion pour une femme qui fut son épouse! Mais bientôt la jeunesse d'Iole, sur le visage de laquelle les graces étoient peintes, ravit son cœur. Déjanire brûla de jalousie; elle se ressouvint de cette fatale tunique que le Centaure Nessus lui avoit laissée en mourant, comme un moyen assuré de réveiller l'amour d'Hercule, toutes les fois qu'il paroîtroit la négliger pour en aimer quelque autre. Hélas! cette tunique, pleine du sang venimeux du Centaure, renfermoit le poison des flèches dont ce monstre avoit été percé. Vous savez que les flèches d'Hercule, qui tua ce perfide Centaure, avoient été trempées dans le sang de l'hydre de Lerne, et que ce sang empoisonnoit ces flèches, ensorte que toutes les blessures qu'elles faisoient, étoient incurables.

Hercule, s'étant revêtu de cette tunique, sentit bientôt le feu dévorant qui se glissoit jusques dans la moëlle de ses os : il poussoit des cris horribles dont le mont Œta résonnoit et faisoit retentir toutes les profondes vallées; la mer même en paroissoit émue : les taureaux les plus furieux, qui auroient mugi dans leurs combats, n'auroient pas fait un bruit aussi affreux. Le malheureux Lycas, qui lui avoit apporté de la part de Déjanire cette tunique, ayant osé s'approcher de lui, Hercule, dans le transport de sa douleur, le prit,

le fit pirouetter comme un frondeur fait, avec sa fronde, tourner la pierre qu'il veut jeter loin de lui. Ainsi Lycas, lancé du haut de la montagne par la puissante main d'Hercule, tomba dans les flots de la mer, où il fut changé tout à-coup en un rocher qui garde encore la figure humaine, et qui, étant toujours battu par les vagues irritées, épouvante de loin les sages pilotes.

Après ce malheur de Lycas, je crus que je ne pouvois plus me fier à Hercule; je songeois à me cacher dans les cavernes les plus profondes. Je le voyois déraciner sans peine, d'une main, les hauts sapins et les vieux chênes, qui, depuis plusieurs siècles, avoient méprisé les vents et les tempêtes. De l'autre main, il tâchoit en vain d'arracher, de dessus son dos, la fatale tunique; elle s'étoit collée sur sa peau, et comme incorporée à ses membres. A mesure qu'il la déchiroit, il déchiroit aussi sa peau et sa chair; son sang ruisseloit, et trempoit la terre. Enfin, sa vertu surmontant sa douleur, il s'écria : Tu vois, ô mon cher Philotecte, les maux que les Dieux me font souffrir : ils sont justes; c'est moi qui les ai offensés; j'ai violé l'amour conjugal. Après avoir vaincu tant d'ennemis, je me suis lâchement laissé vaincre par l'amour d'une beauté étrangère : je péris, et je suis content de périr pour appaiser les Dieux. Mais, hélas! cher ami, où est-ce que tu fuis? L'excès de la douleur m'a fait commettre, il est vrai, contre ce misérable Lycas, une cruauté que je me reproche; il n'a pas su quel poison il me présentoit; il n'a point mérité ce que je lui ai fait souffrir; mais crois-tu que je puisse oublier l'amitié que je

te dois, et vouloir t'arracher la vie? Non, non, je ne cesserai point d'aimer Philoctète. Philoctète recevra, dans son sein, mon ame prête à s'envoler : c'est lui qui recueillera mes cendres. Où es-tu donc, ô mon cher Philoctète? Philoctète, la seule espérance qui me reste ici-bas.

A ces mots, je me hâte de courir vers lui : il me tend les bras, et veut m'embrasser ; mais il se retient, dans la crainte d'allumer dans mon sein le feu cruel dont il est lui-même brûlé. Hélas! dit-il, je n'ose t'embrasser, cette consolation même ne m'est plus permise. En parlant ainsi, il assemble tous ces arbres qu'il vient d'abattre ; il en fait un bûcher sur le sommet de la montagne ; il monte tranquillement sur le bûcher ; il étend la peau du lion de Némée, qui avoit si long-temps couvert ses épaules lorsqu'il alloit, d'un bout de la terre à l'autre, abattre les monstres et délivrer les malheureux ; il s'appuie sur sa massue, et il m'ordonne d'allumer le feu du bûcher.

Mes mains tremblantes et saisies d'horreur ne purent lui refuser ce cruel office ; car la vie n'étoit plus pour lui un présent des Dieux, tant elle lui étoit funeste : je craignis même que l'excès de ses douleurs ne le transportât jusqu'à faire quelque chose d'indigne de cette vertu qui avoit étonné l'univers. Comme il vit que la flamme commençoit à prendre au bûcher : C'est maintenant, s'écria-t-il, mon cher Philoctète, que j'éprouve ta véritable amitié ; car tu aimes mon honneur plus que ma vie. Que les Dieux te le rendent! Je te laisse ce que j'ai de plus précieux sur la terre, ces

flèches trempées dans le sang de l'hydre de Lerne. Tu sais que les blessures qu'elles font sont incurables ; par elles tu seras invincible, comme je l'ai été, et aucun mortel n'osera combattre contre toi. Souviens-toi que je meurs fidèle à notre amitié, et n'oublie jamais combien tu m'as été cher. Mais s'il est vrai que tu sois touché de mes maux, tu peux me donner une dernière consolation : promets-moi de ne découvrir jamais à aucun mortel, ni ma mort, ni le lieu où tu auras caché mes cendres. Je le lui promis, hélas ! je le jurai même en arrosant son bûcher de mes larmes. Un rayon de joie parut dans ses yeux ; mais tout-à-coup un tourbillon de flamme qui l'enveloppa, étouffa sa voix et le déroba presque à ma vue. Je le voyois encore néanmoins au travers des flammes, avec un visage aussi serein que s'il eût été couronné de fleurs et couvert de parfums dans la joie d'un festin délicieux, au milieu de tous ses amis.

Le feu consuma bientôt tout ce qu'il y avoit de terrestre et de mortel en lui. Bientôt il ne lui resta rien de tout ce qu'il avoit reçu, dans sa naissance, de sa mère Alcmène ; mais il conserva, par l'ordre de Jupiter, cette nature subtile et immortelle, cette flamme céleste qui est le vrai principe de vie, et qu'il avoit reçue du père des Dieux. Ainsi il alla avec eux, sous les voûtes dorées du brillant Olympe, boire le nectar, où les Dieux lui donnèrent pour épouse l'aimable Hébé, qui est la Déesse de la jeunesse, et qui versoit le nectar dans la coupe du grand Jupiter, avant que Ganymède eût reçu cet honneur.

Pour moi, je trouvai une source inépuisable de douleurs dans ces flèches, qu'il m'avoit données pour m'élever au-dessus de tous les héros. Bientôt les rois ligués entreprirent de venger Ménélas de l'infâme Pâris, qui avoit enlevé Hélène, et de renverser l'empire de Priam. L'oracle d'Apollon leur fit entendre qu'ils ne devoient point espérer de finir heureusement cette guerre, à moins qu'ils n'eussent les flèches d'Hercule.

Ulysse, votre père, qui étoit toujours le plus éclairé et le plus industrieux dans tous les conseils, se chargea de me persuader d'aller avec eux au siége de Troie, et d'y apporter les flèches qu'il croyoit que j'avois. Il y avoit déjà long-temps qu'Hercule ne paroissoit plus sur la terre : on n'entendoit plus parler d'aucun nouvel exploit de ce héros; les monstres et les scélérats recommençoient à paroître impunément. Les Grecs ne savoient que croire de lui : les uns disoient qu'il étoit mort; d'autres soutenoient qu'il étoit allé jusques sous l'ourse glacée dompter les Scythes. Mais Ulysse soutint qu'il étoit mort, et entreprit de me le faire avouer : il me vint trouver dans un temps où je ne pouvois encore me consoler d'avoir perdu le grand Alcide. Il eut une peine extrême à m'aborder; car je ne pouvois plus voir les hommes : je ne pouvois souffrir qu'on m'arrachât de ces déserts du mont Œta, où j'avois vu périr mon ami; je ne songeois qu'à me repeindre l'image de ce héros, et qu'à pleurer à la vue de ces tristes lieux. Mais la douce et puissante persuasion étoit sur les lèvres de votre père : il parut presque aussi affligé que moi; il versa des larmes; il

sut gagner insensiblement mon cœur et attirer ma confiance ; il m'attendrit pour les rois grecs qui alloient combattre pour une juste cause, et qui ne pouvoient réussir sans moi. Il ne put néanmoins m'arracher le secret de la mort d'Hercule, que j'avois juré de ne dire jamais; mais il ne doutoit point qu'il ne fût mort, et il me pressoit de lui découvrir le lieu où j'avois caché ses cendres.

Hélas ! j'eus horreur de faire un parjure en lui disant un secret que j'avois promis aux Dieux de ne dire jamais; j'eus la foiblesse d'éluder mon serment, n'osant le violer; les Dieux m'en ont puni : je frappai du pied la terre, à l'endroit où j'avois mis les cendres d'Hercule. Ensuite j'allai joindre les rois ligués, qui me reçurent avec la même joie qu'ils auroient reçu Hercule même. Comme je passois dans l'île de Lemnos, je voulus montrer à tous les Grecs ce que mes flèches pouvoient faire; me préparant à percer un daim qui se lançoit dans un bois, je laissai tomber, par mégarde, la flèche de l'arc sur mon pied, et elle me fit une blessure que je ressens encore. Aussitôt j'éprouvai les mêmes douleurs qu'Hercule avoit souffertes; je remplissois nuit et jour l'île de mes cris; un sang noir et corrompu, coulant de ma plaie, infectoit l'air et répandoit dans le camp des Grecs une puanteur capable de suffoquer les hommes les plus vigoureux. Toute l'armée eut horreur de me voir dans cette extrémité; chacun conclut que c'étoit un supplice qui m'étoit envoyé par les justes Dieux.

Ulysse, qui m'avoit engagé dans cette guerre, fut

le premier à m'abandonner. J'ai reconnu depuis qu'il l'avoit fait, parce qu'il préféroit l'intérêt commun de la Grèce, et la victoire, à toutes les raisons d'amitié et de bienséance particulière. On ne pouvoit plus sacrifier dans le camp, tant l'horreur de ma plaie, son infection, et la violence de mes cris, troubloient toute l'armée. Mais au moment où je me vis abandonné de tous les Grecs, par les conseils d'Ulysse, cette politique me parut pleine de la plus horrible inhumanité et de la plus noire trahison. Hélas! j'étois aveugle, et je ne voyois pas qu'il étoit juste que les plus sages hommes fussent contre moi, de même que les Dieux que j'avois irrités.

Je demeurai, presque pendant tout le siége de Troie, seul, sans secours, sans espérance, sans soulagement, livré à d'horribles douleurs, dans cette île déserte et sauvage, où je n'entendois que le bruit des vagues de la mer qui se brisoient contre les rochers. Je trouvai, au milieu de cette solitude, une caverne vuide, dans un rocher qui élevoit vers le ciel deux pointes semblables à deux têtes : de ce rocher sortoit une fontaine claire. Cette caverne étoit la retraite des bêtes farouches, à la fureur desquelles j'étois exposé nuit et jour. J'amassai quelques feuilles pour me coucher. Il ne me restoit, pour tout bien, qu'un pot de bois grossièrement travaillé, et quelques habits déchirés, dont j'enveloppois ma plaie pour arrêter le sang, et dont je me servois aussi pour la nettoyer. Là, abandonné des hommes, et livré à la colère des Dieux, je passois mon temps à percer de mes flèches les colombes et les au-

tres oiseaux qui voloient autour de ce rocher. Quand j'avois tué quelque oiseau pour ma nourriture, il falloit que je me traînasse contre terre, avec douleur, pour aller amasser ma proie : ainsi mes mains me préparoient de quoi me nourrir.

Il est vrai que les Grecs, en partant, me laissèrent quelques provisions; mais elles durèrent peu. J'allumois du feu avec des cailloux. Cette vie, toute affreuse qu'elle est, m'auroit paru douce loin des hommes ingrats et trompeurs, si la douleur ne m'eût accablé, et si je n'eusse sans cesse repassé dans mon esprit ma triste aventure. Quoi! disois-je, tirer un homme de sa patrie, comme le seul homme qui puisse venger la Grèce, et puis l'abandonner dans cette île déserte pendant son sommeil! car ce fut pendant mon sommeil que les Grecs partirent. Jugez quelle fut ma surprise, et combien je versai de larmes à mon réveil, quand je vis les vaisseaux fendre les ondes. Hélas! cherchant de tous côtés dans cette île sauvage et horrible, je n'y trouvai que la douleur.

En effet, il n'y a ni port, ni commerce, ni hospitalité, ni homme qui y aborde volontairement. On n'y voit que les malheureux que les tempêtes y ont jetés, et on n'y peut espérer de société que par des naufrages: encore même ceux qui venoient en ce lieu, n'osoient me prendre pour me ramener; ils craignoient la colère des Dieux et celle des Grecs. Depuis dix ans je souffrois la douleur, la faim; je nourrissois une plaie qui me dévoroit; l'espérance même étoit éteinte dans mon cœur.

Tout-à-coup, revenant de chercher des plantes médicinales pour ma plaie, j'apperçus dans mon antre un jeune homme, beau et gracieux, mais fier et d'une taille de héros. Il me sembla que je voyois Achille, tant il en avoit les traits, les regards et la démarche : son âge seul me fit comprendre que ce ne pouvoit être lui. Je remarquai sur son visage, tout ensemble, la compassion et l'embarras : il fut touché de voir avec quelle peine et quelle lenteur je me traînois; les cris perçants et douloureux dont je faisois retentir les échos de tout le rivage, attendrirent son cœur.

O étranger! lui dis-je d'assez loin, quel malheur t'a conduit dans cette île inhabitée? je reconnois l'habit grec, cet habit qui m'est encore si cher. Oh! qu'il me tarde d'entendre ta voix, et de trouver sur tes lèvres cette langue que j'ai apprise dès l'enfance, et que je ne puis plus parler à personne depuis si long-temps dans cette solitude! Ne sois point effrayé de voir un homme si malheureux; tu dois en avoir pitié.

A peine Néoptolème m'eut dit, je suis Grec, que je m'écriai : O douce parole, après tant d'années de silence et de douleur sans consolation! ô mon fils! quel malheur! quelle tempête, ou plutôt quel vent favorable t'a conduit ici pour finir mes maux? Il me répondit : Je suis de l'île de Scyros, j'y retourne; on dit que je suis fils d'Achille : tu sais tout.

Des paroles si courtes ne contentoient pas ma curiosité; je lui dis : O fils d'un père que j'ai tant aimé! cher nourrisson de Lycomède? comment viens-tu donc ici? d'où viens-tu? Il me répondit qu'il venoit du siége

de Troie. Tu n'étois pas, lui dis-je, de la première expédition. Et toi, me dit-il, en étois-tu? Alors je lui répondis: Tu ne connois, je le vois bien, ni le nom de Philoctète, ni ses malheurs. Hélas! infortuné que je suis! mes persécuteurs m'insultent dans ma misère: la Grèce ignore ce que je souffre; ma douleur augmente. Les Atrides m'ont mis en cét état: que les Dieux le leur rendent!

Ensuite je lui racontai de quelle manière les Grecs m'avoient abandonné. Aussitôt qu'il eut écouté mes plaintes, il fit les siennes. Après la mort d'Achille, me dit-il.... D'abord je l'interrompis, en lui disant: Quoi! Achille est mort! Pardonne-moi, mon fils, si je trouble ton récit par les larmes que je dois à ton père. Néoptolème me répondit: Vous me consolez en m'interrompant: qu'il m'est doux de voir Philoctète pleurer mon père!

Néoptolème, reprenant son discours, me dit: Après la mort d'Achille, Ulysse et Phénix me vinrent chercher, assurant qu'on ne pouvoit, sans moi, renverser la ville de Troie. Ils n'eurent aucune peine à m'emmener, car la douleur de la mort d'Achille, et le désir d'hériter de sa gloire dans cette célèbre guerre, m'engageoient assez à les suivre. J'arrive au siége; l'armée s'assemble autour de moi: chacun jure qu'il revoit Achille; mais, hélas! il n'étoit plus. Jeune et sans expérience, je croyois pouvoir tout espérer de ceux qui me donnoient tant de louanges. D'abord je demande aux Atrides les armes de mon père; ils me répondent cruellement: Tu auras le reste de ce qui lui ap-

partenoit; mais pour ses armes, elles sont destinées à Ulysse.

Aussitôt je me trouble, je pleure, je m'emporte; mais Ulysse, sans s'émouvoir, me disoit: Jeune homme, tu n'étois pas avec nous dans les périls de ce long siége; tu n'as pas mérité de telles armes, et tu parles déjà trop fièrement; jamais tu ne les auras. Dépouillé injustement par Ulysse, je m'en retourne dans l'île de Scyros, moins indigné contre Ulysse que contre les Atrides. Que quiconque est leur ennemi, puisse être l'ami des Dieux! O Philoctète! j'ai tout dit.

Alors je demandai à Néoptolème comment Ajax Télamonien n'avoit pas empêché cette injustice. Il est mort, me répondit-il. Il est mort! m'écriai-je; et Ulysse ne meurt point! Au contraire, il fleurit dans l'armée! Ensuite je lui demandai des nouvelles d'Antiloque, fils du sage Nestor, et de Patrocle, si chéri par Achille. Ils sont morts aussi, me dit-il. Aussitôt je m'écriai encore: Quoi! morts! Hélas! que me dis-tu? Ainsi la cruelle guerre moissonne les bons, et épargne les méchants. Ulysse est donc en vie? Thersite l'est aussi, sans doute? Voilà ce que font les Dieux, et nous les louerions encore!

Pendant que j'étois dans cette fureur contre votre père, Néoptolème continuoit à me tromper; il ajouta ces tristes paroles: Loin de l'armée grecque, où le mal prévaut sur le bien, je vais vivre content dans la sauvage île de Scyros. Adieu: je pars; que les Dieux vous guérissent!

Aussitôt je lui dis: O mon fils, je te conjure, par

les mânes de ton père, par ta mère, par tout ce que tu as de plus cher sur la terre, de ne me pas laisser seul dans les maux que tu vois. Je n'ignore pas combien je te serai à charge; mais il y auroit de la honte à m'abandonner; jette-moi à la proue, à la poupe, dans la sentine même, par-tout où je t'incommoderai le moins. Il n'y a que les grands cœurs qui sachent combien il y a de gloire à être bon. Ne me laisse point en un désert où il n'y a aucun vestige d'homme; mène-moi dans ta patrie ou dans l'Eubée, qui n'est pas loin du mont Œta, de Trachine, et des bords agréables du fleuve Sperchius : renvoye-moi à mon père. Hélas! je crains qu'il ne soit mort! Je lui avois mandé de m'envoyer un vaisseau : ou il est mort, ou bien ceux qui m'avoient promis de lui dire ma misère ne l'ont pas fait. J'ai recours à toi, ô mon fils! Souviens-toi de la fragilité des choses humaines. Celui qui est dans la prospérité doit craindre d'en abuser, et secourir les malheureux.

Voilà ce que l'excès de la douleur me faisoit dire à Néoptolème; il me promit de m'emmener. Alors je m'écriai encore : O heureux jour! ô aimable Néoptolème, digne de la gloire de son père! chers compagnons de ce voyage, souffrez que je dise adieu à cette triste demeure. Voyez où j'ai vécu; comprenez ce que j'ai souffert : nul autre n'eût pu le souffrir; mais la nécessité m'avoit instruit, et elle apprend aux hommes ce qu'ils ne pourroient jamais savoir autrement. Ceux qui n'ont jamais souffert ne savent rien; ils ne connoissent ni les biens, ni les maux : ils ignorent les hommes; ils

s'ignorent eux-mêmes. Après avoir parlé ainsi, je pris mon arc et mes flèches.

Néoptolème me pria de souffrir qu'il baisât ces armes si célèbres et consacrées par l'invincible Hercule. Je lui répondis : Tu peux tout ; c'est toi, mon fils, qui me rends aujourd'hui la lumière, ma patrie, mon père accablé de vieillesse, mes amis, moi-même : tu peux toucher ces armes, et te vanter d'être seul d'entre les Grecs qui ait mérité de les toucher. Aussitôt Néoptolème entre dans ma grotte pour admirer mes armes.

Cependant une douleur cruelle me saisit, elle me trouble, je ne sais plus ce que je fais ; je demande un glaive tranchant pour couper mon pied ; je m'écrie : O mort tant désirée ! que ne viens-tu ? O jeune homme ! brûle-moi tout-à-l'heure comme je brûlai le fils de Jupiter. O terre ! ô terre ! reçois un mourant qui ne peut plus se relever ! De ce transport de douleur, je tombai soudainement, selon ma coutume, dans un assoupissement profond ; une grande sueur commença à me soulager ; un sang noir et corrompu coula de ma plaie. Pendant mon sommeil, il eût été facile à Néoptolème d'emporter mes armes, et de partir ; mais il étoit fils d'Achille, et n'étoit pas né pour tromper.

En m'éveillant, je reconnus son embarras : il soupiroit comme un homme qui ne sait pas dissimuler, et qui agit contre son cœur. Me veux-tu donc surprendre, lui dis-je : qu'y a-t-il donc ? Il faut, me répondit-il, que vous me suiviez au siége de Troie. Je repris aussitôt : Ah ! qu'as-tu dit, mon fils ? Rends-moi cet arc ; je suis trahi ! ne m'arrache pas la vie. Hélas ! il ne ré-

pond rien; il me regarde tranquillement, rien ne le touche. O rivages! ô promontoires de cette île! ô bêtes farouches! ô rochers escarpés! c'est à vous que je me plains; car je n'ai que vous à qui je puisse me plaindre: vous êtes accoutumés à mes gémissements. Faut-il que je sois trahi par le fils d'Achille! il m'enlève l'arc sacré d'Hercule; il veut me traîner dans le camp des Grecs pour triompher de moi; il ne voit pas que c'est triompher d'un mort, d'une ombre, d'une image vaine. Oh! s'il m'eût attaqué dans ma force....! mais, encore à présent, ce n'est que par surprise. Que ferai-je? Rends, mon fils: sois semblable à ton père, semblable à toi-même. Que dis-tu?... Tu ne dis rien! O rocher sauvage! je reviens à toi, nu, misérable, abandonné, sans nourriture; je mourrai seul dans cet antre: n'ayant plus mon arc pour tuer les bêtes, les bêtes me dévoreront; n'importe. Mais, mon fils, tu ne parois pas méchant, quelque conseil te pousse; rends-moi mes armes, va-t-en.

Néoptolème, les larmes aux yeux, disoit tout bas: Plût aux Dieux que je ne fusse jamais parti de Scyros! Cependant je m'écrie: Ah! que vois-je? n'est-ce pas Ulysse? Aussitôt j'entends sa voix, et il me répond: Oui; c'est moi. Si le sombre royaume de Pluton se fût entr'ouvert, et que j'eusse vu le noir Tartare que les Dieux mêmes craignent d'entrevoir, je n'aurois pas été saisi, je l'avoue, d'une plus grande horreur. Je m'écriai encore: O terre de Lemnos, je te prends à témoin! O soleil, tu le vois, et tu le souffres! Ulysse me répondit sans s'émouvoir: Jupiter le veut, et je l'exécute. Oses-tu,

lui disois-je, nommer Jupiter? Vois-tu ce jeune homme qui n'étoit point né pour la fraude, et qui souffre en exécutant ce que tu l'obliges de faire? Ce n'est pas pour vous tromper, me dit Ulysse, ni pour vous nuire, que nous venons; c'est pour vous délivrer, vous guérir, vous donner la gloire de renverser Troie, et vous ramener dans votre patrie. C'est vous, et non pas Ulysse, qui êtes l'ennemi de Philoctète.

Alors je dis à votre père tout ce que la fureur pouvoit m'inspirer : Puisque tu m'as abandonné sur ce rivage, lui disois-je, que ne m'y laisses-tu en paix? Va chercher la gloire des combats et tous les plaisirs; jouis de ton bonheur avec les Atrides : laisse-moi ma misère et ma douleur. Pourquoi m'enlever? Je ne suis plus rien; je suis déjà mort. Pourquoi ne crois-tu pas encore aujourd'hui, comme tu le croyois autrefois, que je ne saurois partir; que mes cris et l'infection de ma plaie troubleroient les sacrifices? O Ulysse, auteur de mes maux, que les Dieux puissent te....! Mais les Dieux ne m'écoutent point; au contraire, ils excitent mon ennemi. O terre de ma patrie, que je ne reverrai jamais!.... O Dieux, s'il en reste encore quelqu'un d'assez juste pour avoir pitié de moi, punissez, punissez Ulysse; alors je me croirai guéri.

Pendant que je parlois ainsi, votre père, tranquille, me regardoit avec un air de compassion, comme un homme qui, loin d'être fâché, supporte et excuse le trouble d'un malheureux que la fortune a aigri. Je le voyois semblable à un rocher qui, sur le sommet d'une montagne, se joue de la fureur des vents et laisse épui-

ser leur rage, pendant qu'il demeure immobile. Ainsi votre père, demeurant dans le silence, attendoit que ma colère fût épuisée; car il savoit qu'il ne faut attaquer les passions des hommes, pour les réduire à la raison, que quand elles commencent à s'affoiblir par une espèce de lassitude. Ensuite il me dit ces paroles : O Philoctète, qu'avez-vous fait de votre raison et de votre courage? voici le moment de s'en servir. Si vous refusez de nous suivre pour remplir les grands desseins de Jupiter sur vous, adieu; vous êtes indigne d'être le libérateur de la Grèce et le destructeur de Troie. Demeurez à Lemnos; ces armes, que j'emporte, me donneront une gloire qui vous étoit destinée. Néoptolème, partons; il est inutile de lui parler : la compassion pour un seul homme ne doit pas nous faire abandonner le salut de la Grèce entière.

Alors, je me sentis comme une lionne à qui on vient d'arracher ses petits; elle remplit les forêts de ses rugissements. O caverne, disois-je, jamais je ne te quitterai; tu seras mon tombeau! O séjour de ma douleur, plus de nourriture, plus d'espérance! Qui me donnera un glaive pour me percer? Oh! si les oiseaux de proie pouvoient m'enlever!.... Je ne les percerai plus de mes flèches! O arc précieux, arc consacré par les mains du fils de Jupiter! O cher Hercule, s'il te reste encore quelque sentiment, n'es-tu pas indigné? Cet arc n'est plus dans les mains de ton fidèle ami; il est dans les mains impures et trompeuses d'Ulysse. Oiseaux de proie, bêtes farouches, ne fuyez plus cette caverne, mes mains n'ont plus de flèches. Misérable, je ne puis vous nuire,

venez me dévorer! ou plutôt que la foudre de l'impitoyable Jupiter m'écrase!

Votre père ayant tenté tous les autres moyens pour me persuader, jugea enfin que le meilleur étoit de me rendre mes armes; il fit signe à Néoptolème, qui me les rendit aussitôt. Alors je lui dis: Digne fils d'Achille, tu montres que tu l'es; mais laisse-moi percer mon ennemi. J'allois tirer une flèche contre votre père; mais Néoptolème m'arrêta, en me disant: La colère vous trouble, et vous empêche de voir l'indigne action que vous voulez faire.

Pour Ulysse, il paroissoit aussi tranquille contre mes flèches que contre mes injures. Je me sentis touché de cette intrépidité et de cette patience. J'eus honte d'avoir voulu, dans ce premier transport, me servir de mes armes pour tuer celui qui me les avoit fait rendre; mais comme mon ressentiment n'étoit pas encore appaisé, j'étois inconsolable de devoir mes armes à un homme que je haïssois tant. Cependant Néoptolème me disoit: Sachez que le divin Hélénus, fils de Priam, étant sorti de la ville de Troie par l'ordre et par l'inspiration des Dieux, nous a dévoilé l'avenir. La malheureuse Troie tombera, a-t-il dit; mais elle ne peut tomber qu'après qu'elle aura été attaquée par celui qui tient les flèches d'Hercule. Cet homme ne peut guérir que quand il sera devant les murailles de Troie; les enfants d'Esculape le guériront.

En ce moment, je sentis mon cœur partagé; j'étois touché de la naïveté de Néoptolème, et de la bonne foi avec laquelle il m'avoit rendu mon arc; mais je ne

pouvois me résoudre à voir encore le jour s'il falloit céder à Ulysse, et une mauvaise honte me tenoit en suspens. Me verra-t-on, disois-je en moi-même, avec Ulysse et avec les Atrides? Que croira-t-on de moi?

Pendant que j'étois dans cette incertitude, tout-à-coup j'entends une voix plus qu'humaine : je vois Hercule dans un nuage éclatant; il étoit environné de rayons de gloire. Je reconnus facilement ses traits un peu rudes, son corps robuste et ses manières simples; mais il avoit une hauteur et une majesté qui n'avoient jamais paru si grandes en lui quand il domptoit les monstres. Il me dit :

Tu entends, tu vois Hercule. J'ai quitté le haut Olympe pour t'annoncer les ordres de Jupiter. Tu sais par quels travaux j'ai acquis l'immortalité : il faut que tu ailles avec le fils d'Achille, pour marcher sur mes traces dans le chemin de la gloire. Tu guériras; tu perceras de mes flèches Pâris, auteur de tant de maux. Après la prise de Troie, tu enverras de riches dépouilles à Péan, ton père, sur le mont Œta; ces dépouilles seront mises sur mon tombeau, comme un monument de la victoire due à mes flèches. Et toi, ô fils d'Achille! je te déclare que tu ne peux vaincre sans Philoctète, ni Philoctète sans toi. Allez donc comme deux lions qui cherchent ensemble leur proie. J'enverrai Esculape à Troie pour guérir Philoctète. Sur-tout, ô Grecs, aimez et observez la religion : le reste meurt; elle ne meurt jamais.

Après avoir entendu ces paroles, je m'écriai : O heureux jour, douce lumière, tu te montres enfin après

tant d'années! Je t'obéis, je pars après avoir salué ces lieux. Adieu, cher antre. Adieu, Nymphes de ces prés humides; je n'entendrai plus le bruit sourd des vagues de cette mer. Adieu, rivage où tant de fois j'ai souffert les injures de l'air. Adieu, promontoires où Echo répéta tant de fois mes gémissements. Adieu, douces fontaines qui me fûtes si amères. Adieu, ô terre de Lemnos; laisse-moi partir heureusement, puisque je vais où m'appelle la volonté des Dieux et de mes amis.

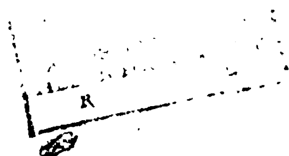
Ainsi nous partîmes : nous arrivâmes au siége de Troie. Machaon et Podalyre, par la divine science de leur père Esculape, me guérirent, ou du moins me mirent dans l'état où vous me voyez. Je ne souffre plus; j'ai retrouvé toute ma vigueur : mais je suis un peu boîteux. Je fis tomber Pâris comme un timide faon de biche qu'un chasseur perce de ses traits. Bientôt Ilion fut réduite en cendres; vous savez le reste. J'avois néanmoins encore je ne sais quelle aversion pour le sage Ulysse, par le souvenir de mes maux; sa vertu ne pouvoit appaiser ce ressentiment; mais la vue d'un fils qui lui ressemble, et que je ne puis m'empêcher d'aimer, m'attendrit le cœur pour le père même.

FIN DU LIVRE QUINZIÈME.

LIVRE XVI.

SOMMAIRE.

TÉLÉMAQUE entre en différend avec Phalante pour des prisonniers qu'ils se disputent ; il combat et vainc Hippias, qui, méprisant sa jeunesse, prend de hauteur ces prisonniers pour son frère Phalante. Mais, étant peu content de sa victoire, il gémit en secret de sa témérité et de sa faute, qu'il voudroit réparer. Au même temps Adraste, roi des Dauniens, étant informé que les rois alliés ne songent qu'à pacifier le différend de Télémaque et d'Hippias, va les attaquer à l'improviste. Après avoir surpris cent de leurs vaisseaux pour transporter ses troupes dans leur camp, il y met d'abord le feu, commence l'attaque par le quartier de Phalante, tue son frère Hippias, et Phalante lui-même est tout percé de ses coups.





Télémaque gémit de sa Victoire sur Hippias.

Monnet Inv. Del.- Iulie De Launay, aqua forti- Robert De Launay, Direxit.

LIVRE SEIZIÈME.

PENDANT que Philoctète avoit raconté ainsi ses aventures, Télémaque étoit demeuré comme suspendu et immobile. Ses yeux étoient attachés sur ce grand homme qui parloit. Toutes les passions différentes qui avoient agité Hercule, Philoctète, Ulysse, Néoptolème, paroissoient tour-à-tour sur le visage naïf de Télémaque, à mesure qu'elles étoient représentées dans la suite de cette narration. Quelquefois il s'écrioit et interrompoit Philoctète sans y penser; quelquefois il paroissoit rêveur comme un homme qui pense profondément à la suite des affaires. Quand Philoctète dépeignoit l'embarras de Néoptolème, qui ne savoit pas dissimuler, Télémaque paroissoit dans le même embarras; et dans ce moment on l'auroit pris pour Néoptolème.

Cependant l'armée des alliés marchoit en bon ordre contre Adraste, roi des Dauniens, qui méprisoit les Dieux, et qui ne cherchoit qu'à tromper les hommes. Télémaque trouva de grandes difficultés pour se ménager parmi tant de rois jaloux les uns des autres. Il falloit ne se rendre suspect à aucun, et se faire aimer de tous. Son naturel étoit bon et sincère, mais peu

caressant ; il ne s'avisoit guère de ce qui pouvoit faire plaisir aux autres : il n'étoit point attaché aux richesses, mais il ne savoit point donner. Ainsi, avec un cœur noble et porté au bien, il ne paroissoit ni obligeant, ni sensible à l'amitié, ni libéral, ni reconnoissant des soins qu'on prenoit pour lui, ni attentif à distinguer le mérite. Il suivoit son goût sans réflexion. Sa mère Pénélope l'avoit nourri, malgré Mentor, dans une hauteur et dans une fierté qui ternissoient tout ce qu'il y avoit de plus aimable en lui. Il se regardoit comme étant d'une autre nature que le reste des hommes ; les autres ne lui sembloient mis sur la terre par les Dieux, que pour lui plaire, pour le servir, pour prévenir tous ses désirs, et pour rapporter tout à lui comme à une Divinité. Le bonheur de le servir étoit, selon lui, une assez haute récompense pour ceux qui le servoient. Il ne falloit jamais rien trouver d'impossible quand il s'agissoit de le contenter ; et les moindres retardements irritoient son naturel ardent.

Ceux qui l'auroient vu ainsi dans son naturel, auroient jugé qu'il étoit incapable d'aimer autre chose que lui-même ; qu'il n'étoit sensible qu'à sa gloire et à son plaisir ; mais cette indifférence pour les autres, et cette attention continuelle sur lui-même, ne venoient que du transport continuel où il étoit jeté par la violence de ses passions. Il avoit été flatté par sa mère dès le berceau, et il étoit un grand exemple du malheur de ceux qui naissent dans l'élévation. Les rigueurs de la fortune, qu'il sentit dès sa première jeunesse, n'avoient pu modérer cette impétuosité et cette hauteur. Dé-

pourvu de tout, abandonné, exposé à tant de maux, il n'avoit rien perdu de sa fierté; elle se relevoit toujours, comme la palme souple se relève sans cesse d'elle-même, quelque effort qu'on fasse pour l'abaisser.

Pendant que Télémaque étoit avec Mentor, ces défauts ne paroissoient point, et ils diminuoient tous les jours. Semblable à un coursier fougueux qui bondit dans les vastes prairies, que ni les rochers escarpés, ni les précipices, ni les torrents n'arrêtent, qui ne connoît que la voix et la main d'un seul homme capable de le dompter; Télémaque, plein d'une noble ardeur, ne pouvoit être retenu que par le seul Mentor. Mais aussi un de ses regards l'arrêtoit tout-à-coup dans sa plus grande impétuosité : il entendoit d'abord ce que signifioit ce regard; il rappeloit aussitôt dans son cœur tous les sentiments de vertu. La sagesse de Mentor rendoit en un moment son visage doux et serein. Neptune, quand il élève son trident, et qu'il menace les flots soulevés, n'appaise point plus soudainement les noires tempêtes.

Quand Télémaque se trouva seul, toutes ses passions, suspendues comme un torrent arrêté par une forte digue, reprirent leur cours : il ne put souffrir l'arrogance des Lacédémoniens, et de Phalante qui étoit à leur tête. Cette colonie, qui étoit venue fonder Tarente, étoit composée de jeunes hommes nés pendant le siége de Troie, qui n'avoient eu aucune éducation; leur naissance illégitime, le déréglement de leurs mères, la licence dans laquelle ils avoient été élevés, leur donnoient je ne sais quoi de farouche et

de barbare. Ils ressembloient plutôt à une troupe de brigands qu'à une colonie grecque.

Phalante, en toute occasion, cherchoit à contredire Télémaque; souvent il l'interrompoit dans les assemblées, méprisant ses conseils comme ceux d'un jeune homme sans expérience : il en faisoit des railleries, le traitant de foible et d'efféminé; il faisoit remarquer aux chefs de l'armée ses moindres fautes. Il tâchoit de semer par-tout la jalousie, et de rendre la fierté de Télémaque odieuse à tous les alliés.

Un jour Télémaque ayant fait sur les Dauniens quelques prisonniers, Phalante prétendit que ces captifs devoient lui appartenir, parce que c'étoit lui, disoit-il, qui, à la tête de ses Lacédémoniens, avoit défait cette troupe d'ennemis; et que Télémaque, trouvant les Dauniens déjà vaincus et mis en fuite, n'avoit eu d'autre peine que celle de leur donner la vie et de les mener dans le camp. Télémaque soutenoit, au contraire, que c'étoit lui qui avoit empêché Phalante d'être vaincu, et qui avoit remporté la victoire sur les Dauniens. Ils allèrent tous deux défendre leur cause dans l'assemblée des rois alliés. Télémaque s'y emporta jusqu'à menacer Phalante; ils se fussent battus sur-le-champ, si on ne les eût arrêtés.

Phalante avoit un frère nommé Hippias, célèbre dans toute l'armée par sa valeur, par sa force, et par son adresse. Pollux, disoient les Tarentins, ne combattoit pas mieux du ceste : Castor n'eût pu le surpasser pour conduire un cheval; il avoit presque la taille et la force d'Hercule. Toute l'armée le craignoit;

car il étoit encore plus querelleur et plus brutal qu'il n'étoit fort et vaillant.

Hippias, ayant vu avec quelle hauteur Télémaque avoit menacé son frère, va à la hâte prendre les prisonniers pour les emmener à Tarente, sans attendre le jugement de l'assemblée. Télémaque, à qui on vint le dire en secret, sortit en frémissant de rage. Tel qu'un sanglier écumant, qui cherche le chasseur par lequel il a été blessé, on le voyoit errer dans le camp, cherchant des yeux son ennemi, et branlant le dard dont il le vouloit percer; enfin, il le rencontre; et, en le voyant, sa fureur redouble. Ce n'étoit plus ce sage Télémaque, instruit par Minerve sous la figure de Mentor, c'étoit un frénétique ou un lion furieux.

Aussitôt il crie à Hippias : Arrête, ô le plus lâche de tous les hommes ! arrête, nous allons voir si tu pourras m'enlever les dépouilles de ceux que j'ai vaincus. Tu ne les conduiras point à Tarente; va, descends tout-à-l'heure sur les rives sombres du Styx. Il dit, et il lança son dard; mais il le lança avec tant de fureur, qu'il ne put mesurer son coup; le dard ne toucha point Hippias. Aussitôt Télémaque prend son épée, dont la garde étoit d'or, et que Laërte lui avoit donnée, quand il partit d'Ithaque, comme un gage de sa tendresse. Laërte s'en étoit servi, avec beaucoup de gloire, pendant qu'il étoit jeune, et elle avoit été teinte du sang de plusieurs fameux capitaines des Epirotes, dans une guerre où Laërte fut victorieux. A peine Télémaque eut tiré cette épée, qu'Hippias, qui vouloit profiter de l'avantage de sa force, se jeta pour

l'arracher des mains du jeune fils d'Ulysse. L'épée se rompt dans leurs mains ; ils se saisissent et se serrent l'un l'autre. Les voilà comme deux bêtes cruelles qui cherchent à se déchirer, le feu brille dans leurs yeux ; ils se raccourcissent, ils s'alongent, ils se baissent, ils se relèvent, ils s'élancent, ils sont altérés de sang. Les voilà aux prises, pieds contre pieds, mains contre mains : ces deux corps entrelacés paroissent n'en faire qu'un. Mais Hippias, d'un âge plus avancé, sembloit devoir accabler Télémaque, dont la tendre jeunesse étoit moins nerveuse. Déjà Télémaque, hors d'haleine, sentoit ses genoux chanceler. Hippias, le voyant ébranlé, redouble ses efforts. C'étoit fait du fils d'Ulysse ; il alloit porter la peine de sa témérité et de son emportement, si Minerve, qui veilloit de loin sur lui, et qui ne le laissoit dans cette extrémité de péril que pour l'instruire, n'eût déterminé la victoire en sa faveur.

Elle ne quitta point le palais de Salente ; mais elle envoya Iris, la prompte messagère des Dieux. Celle-ci, volant d'une aile légère, fend les espaces immenses des airs, laissant après elle une longue trace de lumière, qui peignoit un nuage de mille diverses couleurs ; elle ne se reposa que sur le rivage de la mer où étoit campée l'armée innombrable des alliés : elle voit de loin la querelle, l'ardeur et les efforts des deux combattants ; elle frémit à la vue du danger où étoit le jeune Télémaque ; elle s'approche, enveloppée d'un nuage clair qu'elle avoit formé de vapeurs subtiles. Dans le moment où Hippias, sentant toute sa force, se crut victorieux, elle couvrit le jeune nourrisson de

Minerve de l'égide que la sage Déesse lui avoit confiée. Aussitôt Télémaque, dont les forces étoient épuisées, commence à se ranimer. A mesure qu'il se ranime, Hippias se trouble; il sent je ne sais quoi de divin qui l'étonne et qui l'accable. Télémaque le presse et l'attaque, tantôt dans une situation, tantôt dans une autre; il l'ébranle, il ne lui laisse aucun moment pour se rassurer; enfin, il le jette par terre et tombe sur lui. Un grand chêne du mont Ida, que la hache a coupé par mille coups dont toute la forêt a retenti, ne fait pas un plus horrible bruit en tombant; la terre en gémit; tout ce qui l'environne en est ébranlé.

Cependant la sagesse étoit revenue avec la force au dedans de Télémaque. A peine Hippias fut-il tombé sous lui, que le fils d'Ulysse comprit la faute qu'il avoit faite d'attaquer ainsi le frère d'un des rois alliés qu'il étoit venu secourir : il rappela en lui-même, avec confusion, les sages conseils de Mentor: il eut honte de sa victoire, et vit bien qu'il avoit mérité d'être vaincu. Cependant Phalante, transporté de fureur, accouroit au secours de son frère; il eût percé Télémaque d'un dard qu'il portoit, s'il n'eût craint de percer aussi Hippias que Télémaque tenoit sous lui dans la poussière. Le fils d'Ulysse eût pu, sans peine, ôter la vie à son ennemi; mais sa colère étoit appaisée, il ne songeoit plus qu'à réparer sa faute en montrant de la modération. Il se lève en disant : O Hippias! il me suffit de vous avoir appris à ne mépriser jamais ma jeunesse; vivez : j'admire votre force et votre courage. Les Dieux m'ont protégé, cédez à leur puissance:

ne songeons plus qu'à combattre ensemble contre les Dauniens.

Pendant que Télémaque parloit ainsi, Hippias se relevoit couvert de poussière et de sang, plein de honte et de rage. Phalante n'osoit ôter la vie à celui qui venoit de la donner si généreusement à son frère; il étoit en suspens et hors de lui-même. Tous les rois alliés accourent : ils mènent d'un côté Télémaque, et de l'autre Phalante et Hippias, qui, ayant perdu sa fierté, n'osoit lever les yeux. Toute l'armée ne pouvoit assez s'étonner que Télémaque, dans un âge si tendre, où les hommes n'ont point encore toute leur force, eût pu renverser Hippias, semblable en force et en grandeur à ces géants, enfants de la terre, qui tentèrent autrefois de chasser de l'Olympe les immortels.

Mais le fils d'Ulysse étoit bien éloigné de jouir du plaisir de cette victoire. Pendant qu'on ne pouvoit se lasser de l'admirer, il se retira dans sa tente, honteux de sa faute; et ne pouvant plus se supporter lui-même, il gémissoit de sa promptitude. Il reconnoissoit combien il étoit injuste et déraisonnable dans ses emportements; il trouvoit je ne sais quoi de vain, de foible et de bas dans cette hauteur démesurée. Il reconnoissoit que la véritable grandeur n'est que la modération, la justice, la modestie et l'humanité : il le voyoit; mais il n'osoit espérer de se corriger après tant de rechutes; il étoit aux prises avec lui-même, et on l'entendoit rugir comme un lion furieux.

Il demeura deux jours renfermé seul dans sa tente, ne pouvant se résoudre à se rendre dans aucune so-

ciété, et se punissant soi-même. Hélas! disoit-il, oserai-je revoir Mentor? Suis-je le fils d'Ulysse, le plus sage et le plus patient des hommes? Suis-je venu porter la division et le désordre dans l'armée des alliés? est-ce leur sang ou celui des Dauniens, leurs ennemis, que je dois répandre? J'ai été téméraire; je n'ai pas même su lancer mon dard; je me suis exposé avec Hippias, à forces inégales; je n'en devois attendre que la mort avec la honte d'être vaincu. Mais qu'importe? je ne serois plus; non, je ne serois plus ce téméraire Télémaque, ce jeune insensé, qui ne profite d'aucun conseil : ma honte finiroit avec ma vie. Hélas! si je pouvois au moins espérer de ne plus faire ce que je suis désolé d'avoir fait! trop heureux! trop heureux! mais peut-être qu'avant la fin du jour, je ferai et voudrai faire encore les mêmes fautes dont j'ai maintenant tant de honte et d'horreur. O funeste victoire! ô louanges que je ne puis souffrir, et qui sont de cruels reproches de ma folie!

Pendant qu'il étoit seul et inconsolable, Nestor et Philoctète le vinrent trouver. Nestor voulut lui remontrer le tort qu'il avoit; mais ce sage vieillard, reconnoissant bientôt la désolation du jeune homme, changea ses graves remontrances en des paroles de tendresse, pour adoucir son désespoir.

Les princes alliés étoient arrêtés par cette querelle, et ils ne pouvoient marcher vers les ennemis qu'après avoir réconcilié Télémaque avec Phalante et Hippias. On craignoit, à toute heure, que les troupes des Tarentins n'attaquassent les cent jeunes Crétois qui avoient

suivi Télémaque dans cette guerre : tout étoit dans le trouble pour la faute du seul Télémaque; et Télémaque, qui voyoit tant de maux présents et de périls pour l'avenir, dont il étoit l'auteur, s'abandonnoit à une douleur amère. Tous les princes étoient dans un extrême embarras : ils n'osoient faire marcher l'armée, de peur que dans la marche les Crétois de Télémaque et les Tarentins de Phalante ne combattissent les uns contre les autres. On avoit bien de la peine à les retenir au-dedans du camp, où ils étoient gardés de près. Nestor et Philoctète alloient et revenoient sans cesse de la tente de Télémaque à celle de l'implacable Phalante, qui ne respiroit que la vengeance. La douce éloquence de Nestor et l'autorité du grand Philoctète ne pouvoient modérer ce cœur farouche, qui étoit encore sans cesse irrité par les discours pleins de rage de son frère Hippias. Télémaque étoit bien plus doux; mais il étoit abattu par une douleur que rien ne pouvoit consoler.

Pendant que les princes étoient dans cette agitation, toutes les troupes étoient consternées : tout le camp paroissoit comme une maison désolée qui vient de perdre un père de famille, l'appui de tous ses proches et la douce espérance de ses petits-enfants.

Dans ce désordre et cette consternation de l'armée, on entend tout-à-coup un bruit effroyable de chariots, d'armes, de hennissements de chevaux, de cris d'hommes; les uns vainqueurs et animés au carnage; les autres fuyants, ou mourants, ou blessés. Un tourbillon de poussière forme un épais nuage, qui couvre le ciel

et qui enveloppe tout le camp. Bientôt à la poussière se joint une fumée épaisse qui troubloit l'air et qui ôtoit la respiration. On entendoit un bruit sourd, semblable à celui des tourbillons de flamme que le mont Etna vomit du fond de ses entrailles embrasées, lorsque Vulcain, avec ses Cyclopes, y forge des foudres pour le père des Dieux. L'épouvante saisit les cœurs.

Adraste, vigilant et infatigable, avoit surpris les alliés; il leur avoit caché sa marche, et il étoit instruit de la leur. Il avoit fait une incroyable diligence pour faire le tour d'une montagne presque inaccessible, dont les alliés avoient saisi presque tous les passages; tenant ces défilés, ils se croyoient en pleine sûreté, et prétendoient même pouvoir, par ces passages qu'ils occupoient, tomber sur l'ennemi derrière la montagne, quand quelques troupes, qu'ils attendoient, leur seroient venues. Adraste, qui répandoit l'argent à pleines mains pour savoir le secret de ses ennemis, avoit appris leur résolution; car Nestor et Philoctète, ces deux capitaines d'ailleurs si sages et si expérimentés, n'étoient pas assez secrets dans leurs entreprises. Nestor, dans ce déclin de l'âge, se plaisoit trop à raconter ce qui pouvoit lui attirer quelque louange. Philoctète naturellement parloit moins; mais il étoit prompt; et si peu qu'on excitât sa vivacité, on lui faisoit dire ce qu'il avoit résolu de taire. Les gens artificieux avoient trouvé la clef de son cœur, pour en tirer les plus importants secrets. On n'avoit qu'à l'irriter : alors, fougueux et hors de lui-même, il éclatoit par des menaces; il se vantoit d'avoir des moyens sûrs de parvenir à ce

qu'il vouloit. Si peu qu'on parût douter de ses moyens, il se hâtoit de les expliquer inconsidérément; et le secret le plus intime échappoit du fond de son cœur. Semblable à un vase précieux, mais fêlé, d'où s'écoulent toutes les liqueurs les plus délicieuses, le cœur de ce grand capitaine ne pouvoit rien garder.

Les traîtres, corrompus par l'argent d'Adraste, ne manquoient pas de se jouer de la foiblesse de ces deux rois. Ils flattoient sans cesse Nestor par de vaines louanges; ils lui rappeloient ses victoires passées, admiroient sa prévoyance, ne se lassoient jamais de l'applaudir. D'un autre côté, ils tendoient des piéges continuels à l'humeur impatiente de Philoctète; ils ne lui parloient que de difficultés, de contretemps, de dangers, d'inconvénients, de fautes irremédiables. Aussitôt que ce naturel prompt étoit enflammé, sa sagesse l'abandonnoit, et il n'étoit plus le même homme.

Télémaque, malgré les défauts que nous avons vus, étoit bien plus prudent pour garder un secret : il y étoit accoutumé par ses malheurs, et par la nécessité où il avoit été, dès son enfance, de se cacher aux amants de Pénélope. Il savoit taire un secret sans dire aucun mensonge : il n'avoit point même un certain air réservé et mystérieux qu'ont d'ordinaire les gens secrets; il ne paroissoit point chargé du poids du secret qu'il devoit garder; on le trouvoit toujours libre, naturel, ouvert comme un homme qui a son cœur sur ses lèvres. Mais en disant tout ce qu'on pouvoit dire sans conséquence, il savoit s'arrêter précisément et sans affectation, aux choses qui pouvoient donner quelque soupçon et enta-

mer son secret : par-là son cœur étoit impénétrable et inaccessible. Ses meilleurs amis même ne savoient que ce qu'il croyoit utile de leur découvrir, pour en tirer de sages conseils, et il n'y avoit que le seul Mentor pour lequel il n'avoit aucune réserve. Il se confioit à d'autres amis, mais à divers degrés, et à proportion de ce qu'il avoit éprouvé leur amitié et leur sagesse.

Télémaque avoit souvent remarqué que les résolutions du conseil se répandoient un peu trop dans le camp; il en avoit averti Nestor et Philoctète. Mais ces deux hommes, si expérimentés, ne firent pas assez d'attention à un avis si salutaire : la vieillesse n'a plus rien de souple, la longue habitude la tient comme enchaînée; elle n'a plus de ressource contre ses défauts. Semblables aux arbres dont le tronc rude et noueux s'est durci par le nombre des années, et ne peut plus se redresser, les hommes, à un certain âge, ne peuvent presque plus se plier eux-mêmes contre certaines habitudes qui ont vieilli avec eux, et qui sont entrées jusques dans la moëlle de leurs os. Souvent ils les connoissent, mais trop tard; ils gémissent en vain ; et la tendre jeunesse est le seul âge où l'homme peut encore tout sur lui-même pour se corriger.

Il y avoit dans l'armée un Dolope, nommé Eurymaque, flatteur insinuant, sachant s'accommoder à tous les goûts et à toutes les inclinations des princes; inventif et industrieux pour trouver de nouveaux moyens de leur plaire. A l'entendre, rien n'étoit jamais difficile. Lui demandoit-on son avis, il devinoit celui qui seroit le plus agréable. Il étoit plaisant, rail-

leur contre les foibles, complaisant pour ceux qu'il craignoit, habile pour assaisonner une louange délicate qui fût bien reçue des hommes les plus modestes. Il étoit grave avec les graves, enjoué avec ceux qui étoient d'une humeur enjouée : il ne lui coûtoit rien de prendre toutes sortes de formes. Les hommes sincères et vertueux, qui sont toujours les mêmes, et qui s'assujettissent aux règles de la vertu, ne sauroient jamais être aussi agréables aux princes, que ceux qui flattent leurs passions dominantes. Eurymaque savoit la guerre; il étoit capable d'affaires : c'étoit un aventurier qui s'étoit donné à Nestor, et qui avoit gagné sa confiance. Il tiroit du fond de son cœur, un peu vain et sensible aux louanges, tout ce qu'il en vouloit savoir.

Quoique Philoctète ne se confiât point à lui, la colère et l'impatience faisoient en lui ce que la confiance faisoit dans Nestor. Eurymaque n'avoit qu'à le contredire; en l'irritant, il découvroit tout. Cet homme avoit reçu de grandes sommes d'Adraste, pour lui mander tous les desseins des alliés. Ce roi des Dauniens avoit dans l'armée un certain nombre de transfuges qui devoient, l'un après l'autre, s'échapper du camp des alliés et retourner au sien. A mesure qu'il y avoit quelque affaire importante à faire savoir à Adraste, Eurymaque faisoit partir un de ces transfuges. La tromperie ne pouvoit pas être facilement découverte, parce que ces transfuges ne portoient point de lettres. Si on les surprenoit, on ne trouvoit rien qui pût rendre Eurymaque suspect.

Cependant Adraste prévenoit toutes les entreprises

des alliés. A peine une résolution étoit-elle prise dans le conseil, que les Dauniens faisoient précisément ce qui étoit nécessaire pour en empêcher le succès. Télémaque ne se lassoit point d'en chercher la cause, et d'exciter la défiance de Nestor et de Philoctète; mais son soin étoit inutile; ils étoient aveuglés.

On avoit résolu, dans le conseil, d'attendre les troupes nombreuses qui devoient arriver, et on avoit fait avancer secrètement, pendant la nuit, cent vaisseaux pour conduire plus promptement ces troupes depuis une côte de la mer très-rude, où elles devoient arriver, jusqu'au lieu où l'armée campoit. Cependant on se croyoit en sûreté, parce qu'on tenoit avec des troupes les détroits de la montagne voisine, qui est une côte presque inaccessible de l'Apennin. L'armée étoit campée sur les bords du fleuve Galèse, assez près de la mer. Cette campagne délicieuse est abondante en pâturages et en tous les fruits qui peuvent nourrir une armée. Adraste étoit derrière la montagne, et on comptoit qu'il ne pouvoit passer; mais comme il sut que les alliés étoient encore foibles, qu'il leur venoit un grand secours, que les vaisseaux attendoient des troupes qui devoient arriver, et que l'armée étoit divisée par la querelle de Télémaque avec Phalante, il se hâta de faire un grand tour. Il vint en diligence jour et nuit sur le bord de la mer, et passa par des chemins qu'on avoit toujours cru absolument impraticables. Ainsi la hardiesse et le travail obstiné surmontent les plus grands obstacles; ainsi il n'y a presque rien d'impossible à ceux qui savent oser et souffrir; ainsi

ceux qui s'endorment, comptant que les choses difficiles sont impossibles, méritent d'être surpris et accablés.

Adraste surprit au point du jour les cent vaisseaux qui appartenoient aux alliés. Comme ces vaisseaux étoient mal gardés, et qu'on ne se défioit de rien, il s'en saisit sans résistance, et s'en servit pour transporter ses troupes, avec une incroyable diligence, à l'embouchure du Galèse; puis il remonta très-promptement sur les bords du fleuve. Ceux qui étoient dans les postes avancés autour du camp, vers la rivière, crurent que ces vaisseaux leur amenoient les troupes qu'on attendoit; on poussa d'abord de grands cris de joie. Adraste et ses soldats descendirent avant qu'on pût les reconnoître : ils tombent sur les alliés, qui ne se défient de rien; ils les trouvent dans un camp tout ouvert, sans ordre, sans chefs, sans armes.

Le côté du camp qu'il attaqua d'abord fut celui des Tarentins où commandoit Phalante. Les Dauniens y entrèrent avec tant de vigueur, que cette jeunesse lacédémonienne, étant surprise, ne put résister. Pendant qu'ils cherchent leurs armes, et qu'ils s'embarrassent les uns les autres dans cette confusion, Adraste fait mettre le feu au camp. Aussitôt la flamme s'élève des pavillons et monte jusqu'aux nues : le bruit du feu est semblable à celui d'un torrent qui inonde toute une campagne, et qui entraîne, par sa rapidité, les grands chênes avec leurs profondes racines, les moissons, les granges, les étables et les troupeaux. Le vent pousse impétueusement la flamme de pavillon en pa-

villon, et bientôt tout le camp est comme une vieille forêt qu'une étincelle de feu a embrasée.

Phalante, qui voit le péril de plus près qu'un autre, ne peut y remédier. Il comprend que toutes ses troupes vont périr dans cet incendie, si on ne se hâte d'abandonner le camp; mais il comprend aussi combien le désordre de cette retraite est à craindre devant un ennemi victorieux : il commence à faire sortir sa jeunesse lacédémonienne encore à demi-désarmée. Mais Adraste ne les laisse point respirer : d'un côté, une troupe d'archers adroits perce de flèches innombrables les soldats de Phalante; de l'autre, des frondeurs jettent une grêle de grosses pierres. Adraste lui-même, l'épée à la main, marchant à la tête d'une troupe choisie des plus intrépides Dauniens, poursuit, à la lueur du feu, les troupes qui s'enfuient. Il moissonne par le fer tranchant tout ce qui a échappé au feu; il nage dans le sang; il ne peut s'assouvir de carnage : les lions et les tigres n'égalent point sa furie quand ils égorgent les bergers avec leurs troupeaux. Les troupes de Phalante succombent, et le courage les abandonne : la pâle mort, conduite par une Furie infernale, dont la tête est hérissée de serpents, glace le sang de leurs veines; leurs membres engourdis se roidissent, et leurs genoux chancelants leur ôtent même l'espérance de la fuite.

Phalante, à qui la honte et le désespoir donnent encore un reste de force et de vigueur, élève les mains et les yeux vers le ciel; il voit tomber à ses pieds son frère Hippias, sous les coups de la main foudroyante

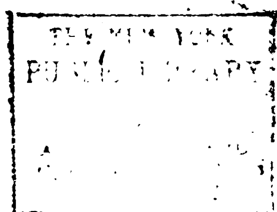
d'Adraste. Hippias, étendu par terre, se roule dans la poussière; un sang noir et bouillonnant sort, comme un ruisseau, de la profonde blessure qui lui traverse le côté; ses yeux se ferment à la lumière; son ame furieuse s'enfuit avec tout son sang. Phalante lui-même, tout couvert du sang de son frère, et ne pouvant le secourir, se voit enveloppé par une foule d'ennemis qui s'efforcent de le renverser; son bouclier est percé de mille traits; il est blessé en plusieurs endroits de son corps; il ne peut plus rallier ses troupes fugitives: les Dieux le voient, et ils n'ent ont aucune pitié.

FIN DU LIVRE SEIZIÈME.

LIVRE XVII.

SOMMAIRE.

Télémaque s'étant revêtu de ses armes divines, court au secours de Phalante; renverse d'abord Iphiclès, fils d'Adraste; repousse l'ennemi victorieux, et remporteroit sur lui une victoire complète, si une tempête survenant ne faisoit finir le combat. Ensuite Télémaque fait emporter les blessés, prend soin d'eux, et principalement de Phalante. Il fait l'honneur des obsèques de son frère Hippias, dont il lui va présenter les cendres qu'il a recueillies dans une urne d'or.





Télémaque présidant aux Obsèques d'Hippias.

Monnet Inv. Del. - Duranton, aquâ forti - Roberbert De Launay, Direxit.

LIVRE DIX-SEPTIÈME.

Jupiter, au milieu de toutes les Divinités célestes, regardoit du haut de l'Olympe ce carnage des alliés. En même temps il consultoit les immuables destinées, et voyoit tous les chefs dont la trame devoit ce jour-là être tranchée par le ciseau de la Parque. Chacun des Dieux étoit attentif pour découvrir, sur le visage de Jupiter, quelle seroit sa volonté. Mais le père des Dieux et des hommes leur dit d'une voix douce et majestueuse : Vous voyez en quelle extrémité sont réduits les alliés ; vous voyez Adraste qui renverse tous ses ennemis ; mais ce spectacle est bien trompeur, la gloire et la prospérité des méchants est courte : Adraste, impie, et odieux par sa mauvaise foi, ne remportera point une entière victoire. Ce malheur n'arrive aux alliés que pour leur apprendre à se corriger et à mieux garder le secret de leurs entreprises. Ici la sage Minerve prépare une nouvelle gloire à son jeune Télémaque, dont elle fait ses délices. Alors Jupiter cessa de parler. Tous les Dieux en silence continuoient à regarder le combat.

Cependant Nestor et Philoctète furent avertis qu'une partie du camp étoit déjà brûlée ; que la flamme, pous-

sée par les vents, s'avançoit toujours; que leurs troupes étoient en désordre, et que Phalante ne pouvoit plus soutenir les efforts des ennemis. A peine ces funestes paroles frappent leurs oreilles qu'ils courent aux armes, assemblent les capitaines, et ordonnent qu'on se hâte de sortir du camp pour éviter cet incendie.

Télémaque, qui étoit abattu et inconsolable, oublie sa douleur: il prend ses armes, don précieux de la sage Minerve, qui, paroissant sous la figure de Mentor, fit semblant de les avoir reçues d'un excellent ouvrier de Salente, mais qui les avoit fait faire à Vulcain dans les cavernes fumantes du mont Etna.

(1) Ces armes étoient polies comme une glace, et brillantes comme les rayons du soleil. On y voyoit Neptune et Pallas qui disputoient entre eux à qui auroit la gloire de donner son nom à une ville naissante. Neptune de son trident frappoit la terre, et on en voyoit sortir un cheval fougueux: le feu sortoit de ses yeux et l'écume de sa bouche; ses crins flottoient au gré du vent; ses jambes souples et nerveuses se replioient avec vigueur et légèreté. Il ne marchoit point, il sautoit à force de reins, mais avec tant de vîtesse, qu'il ne laissoit aucune trace de ses pas: on croyoit l'entendre hennir.

De l'autre côté, Minerve donnoit aux habitants de sa nouvelle ville l'olive, fruit de l'arbre qu'elle avoit planté: le rameau, auquel pendoit son fruit, représen-

---

(1) Voyez à la fin des Variantes l'histoire d'Œdipe, qui, dans les premières éditions, remplaçoit cette dispute entre Neptune et Pallas.

toit la douce paix avec l'abondance, préférable aux troubles de la guerre dont ce cheval étoit l'image. La Déesse demeuroit victorieuse par ses dons simples et utiles, et la superbe Athènes portoit son nom.

On voyoit aussi Minerve assemblant autour d'elle tous les beaux-arts, qui étoient des enfants tendres et ailés : ils se réfugioient autour d'elle, étant épouvantés des fureurs brutales de Mars qui ravage tout, comme les agneaux bêlants se réfugient autour de leur mère à la vue d'un loup affamé, qui, d'une gueule béante et enflammée, s'élance pour les dévorer. Minerve, d'un visage dédaigneux et irrité, confondoit, par l'excellence de ses ouvrages, la folle témérité d'Arachné, qui avoit osé disputer avec elle pour la perfection des tapisseries. On voyoit cette malheureuse, dont tous les membres exténués se défiguroient et se changeoient en araignée.

Auprès de cet endroit paroissoit encore Minerve, qui, dans la guerre des Géants, servoit de conseil à Jupiter même, et soutenoit tous les autres Dieux étonnés. Elle étoit aussi représentée, avec sa lance et son égide, sur les bords du Xanthe et du Simoïs, menant Ulysse par la main, ranimant les troupes fugitives des Grecs, soutenant les efforts des plus vaillants capitaines troyens, et du redoutable Hector même; enfin, introduisant Ulysse dans cette fatale machine qui devoit, en une seule nuit, renverser l'empire de Priam.

D'un autre côté, le bouclier représentoit Cérès dans les fertiles campagnes d'Enna, qui sont au milieu de la Sicile. On voyoit la Déesse qui rassembloit les peuples

épars çà et là, cherchant leur nourriture par la chasse, ou cueillant les fruits sauvages qui tomboient des arbres. Elle montroit à ces hommes grossiers l'art d'adoucir la terre, et de tirer de son sein fécond leur nourriture. Elle leur présentoit une charrue, et y faisoit atteler des bœufs. On voyoit la terre s'ouvrir en sillons par le tranchant de la charrue; puis on appercevoit les moissons dorées qui couvroient ces fertiles campagnes: le moissonneur, avec sa faux, coupoit les doux fruits de la terre, et se payoit de toutes ses peines. Le fer, destiné ailleurs à tout détruire, ne paroissoit employé en ce lieu qu'à préparer l'abondance et à faire naître tous les plaisirs.

Les Nymphes, couronnées de fleurs, dansoient ensemble dans une prairie, sur le bord d'une rivière, auprès d'un bocage: Pan jouoit de la flûte, les Faunes et les Satyres folâtres sautoient dans un coin. Bacchus y paroissoit aussi couronné de lierre, appuyé d'une main sur son thyrse, et tenant de l'autre une vigne ornée de pampres et de plusieurs grappes de raisin. C'étoit une beauté molle, avec je ne sais quoi de noble, de passionné et de languissant: il étoit tel qu'il parut à la malheureuse Ariadne, lorsqu'il la trouva seule, abandonnée, et abîmée dans la douleur, sur un rivage inconnu.

Enfin, on voyoit de toutes parts un peuple nombreux: des vieillards qui alloient porter dans les temples les prémices de leurs fruits; de jeunes hommes qui revenoient vers leurs épouses, lassés du travail de la journée: les femmes alloient au-devant d'eux, menant par la main leurs petits enfants qu'elles caressoient. On

voyoit aussi des bergers qui paroissoient chanter, et quelques-uns dansoient au son du chalumeau. Tout représentoit la paix, l'abondance et les délices : tout paroissoit riant et heureux. On voyoit même dans les pâturages les loups se jouer au milieu des moutons : le lion et le tigre, ayant quitté leur férocité, paissoient avec les tendres agneaux ; un petit berger les menoit ensemble sous sa houlette ; et cette aimable peinture rappeloit tous les charmes de l'âge d'or.

Télémaque, s'étant revêtu de ces armes divines, au lieu de prendre son bouclier ordinaire, prit la terrible égide que Minerve lui avoit envoyée, en la confiant à Iris, prompte messagère des Dieux. Iris lui avoit enlevé son bouclier sans qu'il s'en apperçût, et lui avoit donné en la place cette égide redoutable aux Dieux mêmes.

En cet état, il court hors du camp pour en éviter les flammes ; il appelle à lui, d'une voix forte, tous les chefs de l'armée, et cette voix ranime déjà tous les alliés éperdus. Un feu divin étincelle dans les yeux du jeune guerrier. Il paroît toujours doux, toujours libre et tranquille, toujours appliqué à donner les ordres, comme pourroit faire un sage vieillard attentif à régler sa famille et à instruire ses enfants. Mais il est prompt et rapide dans l'exécution : semblable à un fleuve impétueux, qui non-seulement roule avec précipitation ses flots écumeux, mais qui entraîne encore dans sa course les plus pesants vaisseaux dont il est chargé.

Philoctète, Nestor, les chefs des Manduriens et des

autres nations, sentent dans le fils d'Ulysse je ne sais quelle autorité à laquelle il faut que tous cèdent : l'expérience des vieillards leur manque, le conseil et la sagesse sont ôtés à tous les commandants; la jalousie même, si naturelle aux hommes, s'éteint dans les cœurs; tous se taisent; tous admirent Télémaque; tous se rangent pour lui obéir, sans y faire de réflexion, et comme s'ils y eussent été accoutumés. Il s'avance, et monte sur une colline, d'où il observe la disposition des ennemis : puis tout-à-coup il juge qu'il faut se hâter de les surprendre dans le désordre où ils se sont mis en brûlant le camp des alliés. Il fait le tour en diligence, et tous les capitaines les plus expérimentés le suivent.

Il attaque les Dauniens par derrière, dans un temps où ils croyoient l'armée des alliés enveloppée dans les flammes de l'embrasement. Cette surprise les trouble; ils tombent sous la main de Télémaque comme les feuilles, dans les derniers jours de l'automne, tombent des forêts quand un fier aquilon, ramenant l'hiver, fait gémir les troncs des vieux arbres, et en agite toutes les branches. La terre est couverte des hommes que Télémaque renverse. De son dard il perce le cœur d'Iphiclès, le plus jeune des enfants d'Adraste; celui-ci osa se présenter contre lui au combat, pour sauver la vie de son père, qui pensa être surpris par Télémaque. Le fils d'Ulysse et Iphiclès étoient tous deux beaux, vigoureux, pleins d'adresse et de courage, de la même taille, de la même douceur, du même âge, tous deux chéris de leurs parents; mais Iphiclès étoit comme une fleur qui s'épanouit dans un champ, et qui doit être

coupée par le tranchant de la faux du moissonneur. Ensuite Télémaque renverse Euphorion, le plus célèbre de tous les Lydiens venus en Etrurie. Enfin, son glaive perce Cléomènes, nouveau marié, qui avoit promis à son épouse de lui porter les riches dépouilles des ennemis, mais qui ne devoit jamais la revoir.

Adraste frémit de rage voyant la mort de son fils, celle de plusieurs capitaines, et la victoire qui échappe de ses mains. Phalante, presque abattu à ses pieds, est comme une victime à demi-égorgée qui se dérobe au couteau sacré, et qui s'enfuit loin de l'autel. Il ne falloit plus à Adraste qu'un moment pour achever la perte du Lacédémonien.

Phalante, noyé dans son sang et dans celui des soldats qui combattent avec lui, entend les cris de Télémaque qui s'avance pour le secourir. En ce moment la vie lui est rendue, un nuage qui couvroit déjà ses yeux se dissipe. Les Dauniens, sentant cette attaque imprévue, abandonnent Phalante pour aller repousser un plus dangereux ennemi. Adraste est tel qu'un tigre à qui des bergers assemblés arrachent la proie qu'il étoit prêt à dévorer. Télémaque le cherche dans la mêlée, et veut finir tout-à-coup la guerre, en délivrant les alliés de leur implacable ennemi.

Mais Jupiter ne vouloit pas donner au fils d'Ulysse une victoire si prompte et si facile: Minerve même vouloit qu'il eût à souffrir des maux plus longs, pour mieux apprendre à gouverner les hommes. L'impie Adraste fut donc conservé par le père des Dieux, afin que Télémaque eût le temps d'acquérir plus de gloire

et plus de vertu. Un nuage épais, que Jupiter assembla dans les airs, sauva les Dauniens; un tonnerre effroyable déclara la volonté des Dieux : on auroit cru que les voûtes éternelles du haut Olympe alloient s'écrouler sur les têtes des foibles mortels; les éclairs fendoient la nue de l'un à l'autre pôle; et dans le moment où ils éblouissoient les yeux par leurs feux perçants, on retomboit dans les affreuses ténèbres de la nuit. Une pluie abondante qui tomba dans l'instant, servit encore à séparer les deux armées.

Adraste profita du secours des Dieux, sans être touché de leur pouvoir, et mérita, par cette ingratitude, d'être réservé à une plus cruelle vengeance. Il se hâta de faire passer ses troupes entre le camp à demi-brûlé et un marais qui s'étendoit jusqu'à la rivière : il le fit avec tant d'industrie et de promptitude, que cette retraite montra combien il avoit de ressources et de présence d'esprit. Les alliés, animés par Télémaque, vouloient le poursuivre; mais à la faveur de cet orage il leur échappa, comme un oiseau d'une aile légère échappe aux filets des chasseurs.

Les alliés ne songèrent plus qu'à rentrer dans leur camp, et qu'à réparer leurs pertes. En y rentrant, ils virent ce que la guerre a de plus lamentable : les malades et les blessés, manquant de force pour se traîner hors des tentes, n'avoient pu se garantir du feu; ils paroissoient à demi-brûlés, poussant vers le ciel, d'une voix plaintive et mourante, des cris douloureux. Le cœur de Télémaque en fut percé, il ne put retenir ses larmes; il détourna plusieurs fois ses yeux, étant saisi

d'horreur et de compassion; il ne pouvoit voir, sans frémir, ces corps encore vivants et dévoués à une longue et cruelle mort; ils paroissoient semblables à la chair des victimes qu'on a brûlées sur les autels, et dont l'odeur se répand de tous côtés.

Hélas! s'écrioit Télémaque, voilà donc les maux que la guerre entraîne après elle! Quelle fureur aveugle pousse les malheureux mortels! ils ont si peu de jours à vivre sur la terre; ces jours sont si misérables; pourquoi précipiter une mort déjà si prochaine? pourquoi ajouter tant de désolations affreuses à l'amertume dont les Dieux ont rempli cette vie si courte? Les hommes sont tous frères, et ils s'entre-déchirent; les bêtes farouches sont moins cruelles qu'eux. Les lions ne font point la guerre aux lions, ni les tigres aux tigres; ils n'attaquent que les animaux d'espèce différente: l'homme seul, malgré sa raison, fait ce que les animaux sans raison ne firent jamais. Mais encore, pourquoi ces guerres? N'y a-t-il pas assez de terre dans l'univers pour en donner à tous les hommes plus qu'ils n'en peuvent cultiver? Combien y a-t-il de terres désertes! le genre humain ne sauroit les remplir. Quoi donc! une fausse gloire, un vain titre de conquérant qu'un prince veut acquérir, allume la guerre dans des pays immenses! Ainsi un seul homme, donné au monde par la colère des Dieux, en sacrifie brutalement tant d'autres à sa vanité: il faut que tout périsse, que tout nage dans le sang, que tout soit dévoré par les flammes, que ce qui échappe au fer et au feu ne puisse échapper à la faim encore plus cruelle, afin qu'un seul homme, qui

se joue de la nature humaine entière, trouve dans cette destruction générale son plaisir et sa gloire! Quelle gloire monstrueuse! Peut-on trop abhorrer et trop mépriser des hommes qui ont tellement oublié l'humanité? Non, non, bien loin d'être des demi-Dieux, ce ne sont pas même des hommes; ils doivent être en exécration à tous les siècles dont ils ont cru être admirés. Oh! que les rois doivent bien prendre garde aux guerres qu'ils entreprennent! Elles doivent être justes: ce n'est pas assez, il faut qu'elles soient nécessaires pour le bien public. Le sang du peuple ne doit être versé que pour sauver ce même peuple dans les besoins extrêmes. Mais les conseils flatteurs, les fausses idées de gloire, les vaines jalousies, l'injuste avidité qui se couvre de beaux prétextes, enfin, les engagements insensibles entraînent presque toujours les rois dans des guerres où ils se rendent malheureux, où ils hasardent tout sans nécessité, et où ils font autant de mal à leurs sujets qu'à leurs ennemis. Ainsi raisonnoit Télémaque.

Mais il ne se contentoit pas de déplorer les maux de la guerre; il tâchoit de les adoucir. On le voyoit aller dans les tentes secourir lui-même les malades et les mourants; il leur donnoit de l'argent et des remèdes; il les consoloit et les encourageoit par des discours pleins d'amitié, et envoyoit visiter ceux qu'il ne pouvoit visiter lui-même.

Parmi les Crétois qui étoient avec lui, il y avoit deux vieillards, dont l'un se nommoit Traumaphile, et l'autre Nosophuge.

Traumaphile avoit été au siége de Troie avec Ido-

ménée, et avoit appris des enfants d'Esculape l'art divin de guérir les plaies. Il répandoit dans les blessures les plus profondes et les plus envenimées une liqueur odoriférante, qui consumoit les chairs mortes et corrompues sans avoir besoin de faire aucune incision, et qui formoit promptement de nouvelles chairs plus saines et plus belles que les premières.

Pour Nosophuge, il n'avoit jamais vu les enfants d'Esculape; mais il avoit eu, par le moyen de Mérion, un livre sacré et mystérieux qu'Esculape avoit donné à ses enfants. D'ailleurs, Nosophuge étoit ami des Dieux; il avoit composé des hymnes en l'honneur des enfants de Latone; il offroit tous les jours le sacrifice d'une brebis blanche et sans tache à Apollon, par lequel il étoit souvent inspiré. A peine avoit-il vu un malade, qu'il connoissoit à ses yeux, à la couleur de son teint, à la conformation de son corps, et à sa respiration, la cause de sa maladie. Tantôt il donnoit des remèdes qui faisoient suer, et il montroit par le succès des sueurs, combien la transpiration, diminuée ou facilitée, déconcerte ou rétablit toute la machine du corps; tantôt il donnoit, pour les maux de langueur, certains breuvages qui fortifioient peu à peu les parties nobles, et qui rajeunissoient les hommes en adoucissant leur sang. Mais il assuroit que c'étoit faute de vertu et de courage que les hommes avoient si souvent besoin de la médecine. C'est une honte, disoit-il, pour les hommes qu'ils aient tant de maladies; car les bonnes mœurs produisent la santé. Leur intempérance, disoit-il encore, change en poisons mortels les aliments

destinés à conserver la vie. Les plaisirs, pris sans modération, abrègent plus les jours que les remèdes ne peuvent les prolonger. Les pauvres sont moins souvent malades faute de nourriture, que les riches ne le deviennent pour en prendre trop. Les aliments qui flattent trop le goût, et qui font manger au-delà du besoin, empoisonnent au lieu de nourrir. Les remèdes sont eux-mêmes de véritables maux qui ruinent la nature, et dont il ne faut se servir que dans les pressants besoins. Le grand remède, qui est toujours innocent, et toujours d'un usage utile, c'est la sobriété, c'est la tempérance dans les plaisirs, c'est la tranquillité de l'esprit, c'est l'exercice du corps. Par-là on fait un sang doux et tempéré, on dissipe toutes les humeurs superflues. Ainsi le sage Nosophuge étoit moins admirable par ses remèdes, que par le régime qu'il conseilloit pour prévenir les maux, et pour rendre les remèdes inutiles.

Ces deux hommes furent envoyés par Télémaque pour visiter tous les malades de l'armée. Ils en guérirent beaucoup par leurs remèdes; mais ils en guérirent bien davantage par le soin qu'ils prirent pour les faire servir à propos; car ils s'appliquoient à les tenir proprement, à empêcher le mauvais air par cette propreté, à leur faire garder un régime de sobriété exacte dans leur convalescence. Tous les soldats, touchés de ces secours, rendoient graces aux Dieux d'avoir envoyé Télémaque dans l'armée des alliés.

Ce n'est pas un homme, disoient-ils, c'est sans doute quelque Divinité bienfaisante sous une figure

humaine. Du moins, si c'est un homme, il ressemble moins au reste des hommes qu'aux Dieux; il n'est sur la terre que pour faire du bien: il est encore plus aimable par sa douceur et par sa bonté que par sa valeur. Oh! si nous pouvions l'avoir pour roi! mais les Dieux le réservent pour quelque peuple plus heureux qu'ils chérissent, et chez lequel ils veulent renouveler l'âge d'or.

Télémaque, pendant qu'il alloit la nuit visiter les quartiers du camp, par précaution contre les ruses d'Adraste, entendoit ces louanges, qui n'étoient point suspectes de flatterie, comme celles que les flatteurs donnent souvent en face aux princes, supposant qu'ils n'ont ni modestie ni délicatesse, et qu'il n'y a qu'à les louer sans mesure pour s'emparer de leur faveur. Le fils d'Ulysse ne pouvoit goûter que ce qui étoit vrai; il ne pouvoit souffrir d'autres louanges que celles qu'on lui donnoit en secret loin de lui, et qu'il avoit véritablement méritées. Son cœur n'étoit pas insensible à celles-là; il sentoit ce plaisir si doux et si pur que les Dieux ont attaché à la seule vertu, et que les méchants, faute de l'avoir éprouvé, ne peuvent ni concevoir ni croire; mais il ne s'abandonnoit point à ce plaisir: aussitôt revenoient en foule dans son esprit toutes les fautes qu'il avoit faites; il n'oublioit point sa hauteur naturelle et son indifférence pour les hommes; il avoit une honte secrète d'être né si dur, et de paroître si humain. Il renvoyoit à la sage Minerve toute la gloire qu'on lui donnoit, et qu'il ne croyoit pas mériter.

C'est vous, disoit-il, ô grande Déesse, qui m'avez donné Mentor pour m'instruire et pour corriger mon mauvais naturel; c'est vous qui me donnez la sagesse de profiter de mes fautes pour me défier de moi-même; c'est vous qui retenez mes passions impétueuses; c'est vous qui me faites sentir le plaisir de soulager les malheureux : sans vous je serois haï et digne de l'être; sans vous je ferois des fautes irréparables; je serois comme un enfant, qui, ne sentant pas sa foiblesse, quitte sa mère, et tombe dès le premier pas.

Nestor et Philoctète étoient étonnés de voir Télémaque devenu si doux, si attentif à obliger les hommes, si officieux, si secourable, si ingénieux pour prévenir tous leurs besoins; ils ne savoient que croire, ils ne reconnoissoient plus en lui le même homme. Ce qui les surprit davantage, fut le soin qu'il prit des funérailles d'Hippias; il alla lui-même retirer son corps sanglant et défiguré de l'endroit où il étoit caché sous un monceau de corps morts; il versa sur lui des larmes pieuses; il dit : O grande ombre, tu le sais maintenant combien j'ai estimé ta valeur! il est vrai que ta fierté m'avoit irrité, mais tes défauts venoient d'une jeunesse ardente; je sais combien cet âge a besoin qu'on lui pardonne : nous eussions dans la suite été sincèrement unis; j'avois tort de mon côté. O Dieux! pourquoi me le ravir avant que j'aie pu le forcer de m'aimer?

Ensuite Télémaque fit laver le corps dans des liqueurs odoriférantes; puis on prépara par son ordre un bûcher. Les grands pins, gémissants sous les coups

des haches, tombent en roulant du haut des montagnes. Les chênes, ces vieux enfants de la terre qui sembloient menacer le ciel, les hauts peupliers, les ormeaux, dont les têtes sont si vertes et si ornées d'un épais feuillage, les hêtres, qui sont l'honneur des forêts, viennent tomber sur les bords du fleuve Galèse; là s'élève avec ordre un bûcher qui ressemble à un bâtiment régulier; la flamme commence à paroître, un tourbillon de fumée monte jusqu'au ciel.

Les Lacédémoniens s'avancent d'un pas lent et lugubre, tenant leurs piques renversées et leurs yeux baissés; la douleur amère est peinte sur ces visages farouches, et les larmes coulent abondamment. Puis on voyoit venir Phérécide, vieillard moins abattu par le nombre des années que par la douleur de survivre à Hippias, qu'il avoit élevé depuis son enfance. Il levoit vers le ciel ses mains et ses yeux noyés de larmes. Depuis la mort d'Hippias, il refusoit toute nourriture; le doux sommeil n'avoit pu appesantir ses paupières, ni suspendre un moment sa cuisante peine : il marchoit d'un pas tremblant, suivant la foule, et ne sachant où il alloit. Nulle parole ne sortoit de sa bouche, car son cœur étoit trop serré; c'étoit un silence de désespoir et d'abattement; mais quand il vit le bûcher allumé, il parut tout-à-coup furieux, et il s'écria: O Hippias, Hippias, je ne te verrai plus! Hippias n'est plus, et je vis encore! O mon cher Hippias, c'est moi cruel, moi impitoyable, qui t'ai appris à mépriser la mort; je croyois que tes mains fermeroient mes yeux, et que tu recueillerois mon dernier soupir. O Dieux

cruels, vous prolongez ma vie pour me faire voir la fin de celle d'Hippias! O cher enfant que j'ai nourri, et qui m'as coûté tant de soins, je ne te verrai plus; mais je verrai ta mère qui mourra de tristesse, en me reprochant ta mort; je verrai ta jeune épouse frappant sa poitrine, arrachant ses cheveux; et j'en serai cause! O chère ombre, appelle-moi sur les rives du Styx; la lumière m'est odieuse : c'est toi seul, mon cher Hippias, que je veux revoir. Hippias! Hippias! ô mon cher Hippias! je ne vis encore que pour rendre à tes cendres le dernier devoir.

Cependant on voyoit le corps du jeune Hippias étendu, qu'on portoit dans un cercueil orné de pourpre, d'or et d'argent. La mort, qui avoit éteint ses yeux, n'avoit pu effacer toute sa beauté, et les grâces étoient à demi-peintes sur son visage pâle; on voyoit flotter autour de son cou, plus blanc que la neige, mais penché sur l'épaule, ses longs cheveux noirs, plus beaux que ceux d'Atys ou de Ganymède, qui alloient être réduits en cendres : on remarquoit dans le côté la blessure profonde par où tout son sang s'étoit écoulé, et qui l'avoit fait descendre dans le royaume sombre de Pluton.

Télémaque, triste et abattu, suivoit de près le corps, et lui jetoit des fleurs. Quand on fut arrivé au bûcher, le fils d'Ulysse ne put voir la flamme pénétrer les étoffes qui enveloppoient le corps, sans répandre de nouvelles larmes. Adieu, dit-il, ô magnanime Hippias! car je n'ose te nommer mon ami : appaise-toi, ô ombre qui as mérité tant de gloire! Si je

ne t'aimois, j'envierois ton bonheur; tu es délivré des misères où nous sommes encore, et tu en es sorti par le chemin le plus glorieux. Hélas! que je serois heureux de finir de même! Que le Styx n'arrête point ton ombre; que les Champs-Elysées lui soient ouverts; que la Renommée conserve ton nom dans tous les siècles, et que tes cendres reposent en paix!

A peine eut-il dit ces paroles entremêlées de soupirs, que toute l'armée poussa un cri: on s'attendrissoit sur Hippias, dont on racontoit les grandes actions; et la douleur de sa mort, rappelant toutes ses bonnes qualités, faisoit oublier les défauts qu'une jeunesse impétueuse et une mauvaise éducation lui avoient donnés. Mais on étoit encore plus touché des sentiments tendres de Télémaque. Est-ce donc là, disoit-on, ce jeune Grec si fier, si hautain, si dédaigneux, si intraitable? Le voilà devenu doux, humain, tendre. Sans doute Minerve, qui a tant aimé son père, l'aime aussi; sans doute elle lui a fait les plus précieux dons que les Dieux puissent faire aux hommes, en lui donnant, avec la sagesse, un cœur sensible à l'amitié.

Le corps étoit déjà consumé par les flammes. Télémaque lui-même arrosa de liqueurs parfumées ses cendres encore fumantes; puis il les mit dans une urne d'or qu'il couronna de fleurs, et il porta cette urne à Phalante. Celui-ci étoit étendu, percé de diverses blessures; et, dans son extrême foiblesse, il entrevoyoit, près de lui, les portes sombres des enfers.

Déjà Traumaphile et Nosophuge, envoyés par le fils d'Ulysse, lui avoient donné tous les secours de

leur art : ils rappeloient peu-à-peu son ame prête à s'envoler; de nouveaux esprits le ranimoient insensiblement; une force douce et pénétrante, un baume de vie s'insinuoit de veine en veine jusqu'au fond de son cœur; une chaleur agréable le déroboit aux mains glacées de la mort. En ce moment, la défaillance cessant, la douleur succéda; il commença à sentir la perte de son frère, qu'il n'avoit point été jusqu'alors en état de sentir. Hélas! disoit-il, pourquoi prend-on de si grands soins de me faire vivre? ne me vaudroit-il pas mieux mourir et suivre mon cher Hippias? Je l'ai vu périr auprès de moi! O Hippias, la douceur de ma vie, mon frère, mon cher frère, tu n'es plus! je ne pourrai donc plus ni te voir, ni t'entendre, ni t'embrasser, ni te dire mes peines, ni te consoler dans les tiennes! O Dieux ennemis des hommes! il n'y a plus d'Hippias pour moi! est-il possible! Mais n'est-ce point un songe? Non, il n'est que trop vrai. O Hippias, je t'ai perdu, je t'ai vu mourir; et il faut que je vive encore autant qu'il sera nécessaire pour te venger; je veux immoler à tes mânes le cruel Adraste teint de ton sang.

Pendant que Phalante parloit ainsi, les deux hommes divins tâchoient d'appaiser sa douleur, de peur qu'elle n'augmentât ses maux, et n'empêchât l'effet des remèdes. Tout-à-coup il apperçoit Télémaque qui se présente à lui. D'abord son cœur fut combattu par deux passions contraires : il conservoit un ressentiment de tout ce qui s'étoit passé entre Télémaque et Hippias; la douleur de la perte d'Hippias rendoit ce

ressentiment encore plus vif; d'un autre côté, il ne pouvoit ignorer qu'il devoit la conservation de sa vie à Télémaque, qui l'avoit tiré sanglant et à demi-mort des mains d'Adraste. Mais, quand il vit l'urne d'or où étoient renfermées les cendres si chères de son frère Hippias, il versa un torrent de larmes; il embrassa d'abord Télémaque sans pouvoir lui parler, et lui dit enfin d'une voix languissante entrecoupée de sanglots:

Digne fils d'Ulysse, votre vertu me force à vous aimer; je vous dois ce reste de vie qui va s'éteindre, mais je vous dois quelque chose qui m'est bien plus cher. Sans vous, le corps de mon frère auroit été la proie des vautours; sans vous, son ombre, privée de la sépulture, seroit malheureusement errante sur les rives du Styx, toujours repoussée par l'impitoyable Caron. Faut-il que je doive tant à un homme que j'ai tant haï. O Dieux, récompensez-le, et délivrez-moi d'une vie si malheureuse. Pour vous, ô Télémaque, rendez-moi les derniers devoirs que vous avez rendus à mon frère, afin que rien ne manque à votre gloire.

A ces paroles, Phalante demeura épuisé et abattu d'un excès de douleur. Télémaque se tint auprès de lui sans oser lui parler, et attendant qu'il reprît ses forces. Bientôt Phalante, revenant de cette défaillance, prit l'urne des mains de Télémaque, la baisa plusieurs fois, l'arrosa de ses larmes, et dit: O chères, ô précieuses cendres, quand est-ce que les miennes seront renfermées avec vous dans cette même urne? O ombre d'Hippias, je te suis dans les enfers: Télémaque nous vengera tous deux.

Cependant le mal de Phalante diminua de jour en jour par les soins des deux hommes qui avoient la science d'Esculape. Télémaque étoit sans cesse avec eux auprès du malade, pour les rendre plus attentifs à avancer sa guérison; et toute l'armée admiroit bien plus la bonté de cœur avec laquelle il secouroit son plus grand ennemi, que la valeur et la sagesse qu'il avoit montrées en sauvant, dans la bataille, l'armée des alliés.

En même temps, Télémaque se montroit infatigable dans les plus rudes travaux de la guerre : il dormoit peu, et son sommeil étoit souvent interrompu, ou par les avis qu'il recevoit à toutes les heures de la nuit comme du jour, ou par la visite de tous les quartiers du camp, qu'il ne faisoit jamais deux fois de suite aux mêmes heures, pour mieux surprendre ceux qui n'étoient pas assez vigilants. Il revenoit souvent couvert de sueur et de poussière : sa nourriture étoit simple; il vivoit comme les soldats, pour leur donner l'exemple de la sobriété et de la patience. L'armée ayant peu de vivres dans ce campement, il jugea nécessaire d'arrêter les murmures des soldats, en souffrant lui-même volontairement les mêmes incommodités qu'eux. Son corps, loin de s'affoiblir dans une vie si pénible, se fortifioit et s'endurcissoit chaque jour : il commençoit à n'avoir plus ces graces si tendres, qui sont comme la fleur de la première jeunesse; son teint devenoit plus brun et moins délicat, ses membres moins mous et plus nerveux.

FIN DU LIVRE DIX-SEPTIÈME.

LIVRE XVIII.

SOMMAIRE.

TÉLÉMAQUE, persuadé par divers songes que son père Ulysse n'est plus sur la terre, exécute son dessein de l'aller chercher dans les enfers. Il se dérobe du camp, étant suivi de deux Crétois jusqu'à un temple près de la fameuse caverne d'Achérontia. Il s'y enfonce au travers des ténèbres, arrive au bord du Styx, et Caron le reçoit dans sa barque. Il va se présenter devant Pluton, qu'il trouve préparé à lui permettre de chercher son père. Il traverse le Tartare, où il voit les tourments que souffrent les ingrats, les parjures, les hypocrites, et sur-tout les mauvais rois.



Télémaque l'épée à la main, s'enfonce dans les ténèbres de l'Achéron.

Monnet Inv. Del. - Julie De Launay, aquâ forti - Robert De Launay, Direxit.

LIVRE DIX-HUITIÈME.

Adraste, dont les troupes avoient été considérablement affoiblies dans le combat, s'étoit retiré derrière la montagne d'Aulon, pour attendre divers secours et pour tâcher de surprendre encore une fois ses ennemis; semblable à un lion affamé, qui, ayant été repoussé d'une bergerie, s'en retourne dans les sombres forêts et rentre dans sa caverne, où il aiguise ses dents et ses griffes, attendant le moment favorable pour égorger tous les troupeaux.

Télémaque, ayant pris soin de mettre une exacte discipline dans tout le camp, ne songea plus qu'à exécuter un dessein qu'il avoit conçu, et qu'il cacha à tous les chefs de l'armée. Il y avoit déjà long-temps qu'il étoit agité, pendant toutes les nuits, par des songes qui lui représentoient son père Ulysse. Cette chère image revenoit toujours sur la fin de la nuit, avant que l'aurore vînt chasser du ciel, par ses feux naissants, les inconstantes étoiles, et de dessus la terre le doux sommeil suivi des songes voltigeants. Tantôt il croyoit voir Ulysse nu, dans une île fortunée, sur la rive d'un fleuve, dans une prairie ornée de fleurs, et environné de Nymphes qui lui jetoient des habits pour

se couvrir; tantôt il croyoit l'entendre parler dans un palais tout éclatant d'or et d'ivoire, où des hommes couronnés de fleurs l'écoutoient avec plaisir et admiration. Souvent Ulysse lui apparoissoit tout-à-coup dans des festins où la joie éclatoit parmi les délices, et où l'on entendoit les tendres accords d'une voix avec une lyre, plus douce que la lyre d'Apollon et que les voix de toutes les Muses.

Télémaque, en s'éveillant, s'attristoit de ces songes si agréables. O mon père! ô mon cher père Ulysse! s'écrioit-il, les songes les plus affreux me seroient plus doux! Ces images de félicité me font comprendre que vous êtes déjà descendu dans le séjour des ames bienheureuses, que les Dieux récompensent de leur vertu par une éternelle tranquillité. Je crois voir les Champs-Élysées. Oh! qu'il est cruel de n'espérer plus! Quoi donc, ô mon cher père! je ne vous verrai jamais! jamais je n'embrasserai celui qui m'aimoit tant, et que je cherche avec tant de peine! jamais je n'entendrai parler cette bouche d'où sortoit la sagesse! jamais je ne baiserai ces mains, ces chères mains, ces mains victorieuses qui ont abattu tant d'ennemis! elles ne puniront point les insensés amants de Pénélope, et Ithaque ne se relèvera jamais de sa ruine! O dieux, ennemis de mon père, vous m'envoyez ces songes funestes pour arracher toute espérance de mon cœur; c'est m'arracher la vie. Non, je ne puis plus vivre dans cette incertitude. Que dis-je, hélas! je ne suis que trop certain que mon père n'est plus. Je vais chercher son ombre jusques dans les enfers. Thésée y est bien des-

cendu; Thésée, cet impie qui vouloit outrager les Divinités infernales; et moi, j'y vais conduit par la piété. Hercule y descendit : je ne suis pas Hercule; mais il est beau d'oser l'imiter. Orphée a bien touché, par le récit de ses malheurs, le cœur de ce Dieu qu'on dépeint comme inexorable : il obtint de lui qu'Eurydice retourneroit parmi les vivants. Je suis plus digne de compassion qu'Orphée; car ma perte est plus grande. Qui pourra comparer une jeune fille, semblable à tant d'autres, avec le sage Ulysse admiré de toute la Grèce? Allons; mourons, s'il le faut. Pourquoi craindre la mort quand on souffre tant dans la vie? O Pluton, ô Proserpine, j'éprouverai bientôt si vous êtes aussi impitoyables qu'on le dit! O mon père! après avoir parcouru en vain les terres et les mers pour vous trouver, je vais voir si vous n'êtes point dans les sombres demeures des morts. Si les Dieux me refusent de vous posséder sur la terre et à la lumière du soleil, peut-être ne me refuseront-ils pas de voir au moins votre ombre dans le royaume de la nuit.

En disant ces paroles, Télémaque arrosoit son lit de ses larmes : aussitôt il se levoit et cherchoit, par la lumière, à soulager la douleur cuisante que ces songes lui avoient causée; mais c'étoit une flèche qui avoit percé son cœur, et qu'il portoit par-tout avec lui.

Dans cette peine, il entreprit de descendre aux enfers par un lieu célèbre qui n'étoit pas éloigné du camp; on l'appeloit Achérontia, à cause qu'il y avoit en ce lieu une caverne affreuse, de laquelle on descendoit sur les rives de l'Achéron, par lequel les Dieux mêmes

craignent de jurer. La ville étoit sur un rocher, posée comme un nid sur le haut d'un arbre : au pied de ce rocher on trouvoit la caverne, de laquelle les timides mortels n'osoient approcher; les bergers avoient soin d'en détourner leurs troupeaux. La vapeur soufrée du marais stygien, qui s'exhaloit sans cesse par cette ouverture, empestoit l'air. Tout autour, il ne croissoit ni herbe ni fleurs; on n'y sentoit jamais les doux zéphyrs, ni les grâces naissantes du printemps, ni les riches dons de l'automne : la terre, aride, y languissoit; on y voyoit seulement quelques arbustes dépouillés et quelques cyprès funestes. Au loin même, tout à l'entour, Cérès refusoit aux laboureurs ses moissons dorées. Bacchus sembloit en vain y promettre ses doux fruits : les grappes de raisin se desséchoient au lieu de mûrir. Les Naïades, tristes, ne faisoient point couler une onde pure; leurs flots étoient toujours amers et troubles. Les oiseaux ne chantoient jamais dans cette terre hérissée de ronces et d'épines, et n'y trouvoient aucun bocage pour se retirer : ils alloient chanter leurs amours sous un ciel plus doux. Là, on n'entendoit que le croassement des corbeaux et la voix lugubre des hiboux : l'herbe même y étoit amère, et les troupeaux qui la paissoient, ne sentoient point la douce joie qui les fait bondir. Le taureau fuyoit la génisse; et le berger, tout abattu, oublioit sa musette et sa flûte.

De cette caverne sortoit, de temps en temps, une fumée noire et épaisse, qui faisoit une espèce de nuit au milieu du jour. Les peuples voisins redoubloient alors leurs sacrifices pour appaiser les Divinités infer-

nales ; mais souvent les hommes, à la fleur de leur âge et dès leur plus tendre jeunesse, étoient les seules victimes que ces Divinités cruelles prenoient plaisir à immoler par une funeste contagion.

C'est là que Télémaque résolut de chercher le chemin de la sombre demeure de Pluton. Minerve, qui veilloit sans cesse sur lui, et qui le couvroit de son égide, lui avoit rendu Pluton favorable. Jupiter même, à la prière de Minerve, avoit ordonné à Mercure, qui descend chaque jour aux enfers pour livrer à Caron un certain nombre de morts, de dire au roi des ombres qu'il laissât entrer le fils d'Ulysse dans son empire.

Télémaque se dérobe du camp pendant la nuit ; il marche à la clarté de la lune, et il invoque cette puissante Divinité, qui, étant dans le ciel le brillant astre de la nuit, et sur la terre la chaste Diane, est aux enfers la redoutable Hécate. Cette Divinité écouta favorablement ses vœux, parce que son cœur étoit pur, et qu'il étoit conduit par l'amour pieux qu'un fils doit à son père. A peine fût-il auprès de l'entrée de la caverne, qu'il entendit l'empire souterrain mugir. La terre trembloit sous ses pas ; le ciel s'arma d'éclairs et de feux qui sembloient tomber sur la terre. Le fils d'Ulysse sentit son cœur ému ; tout son corps étoit couvert d'une sueur glacée ; mais son courage le soutint : il leva les yeux et les mains au ciel. Grands Dieux, s'écria-t-il, j'accepte ces présages que je crois heureux ; achevez votre ouvrage. Il dit, et, redoublant ses pas, il se présente hardiment.

Aussitôt la fumée épaisse qui rendoit l'entrée de la

caverne funeste à tous les animaux, dès qu'ils en approchoient, se dissipe; l'odeur empoisonnée cessa pour un peu de temps. Télémaque entra seul; car quel autre mortel eût osé le suivre! Deux Crétois, qui l'avoient accompagné jusqu'à une certaine distance de la caverne, et auxquels il avoit confié son dessein, demeurèrent tremblants et à demi-morts assez loin de là, dans un temple, faisant des vœux, et n'espérant plus de revoir Télémaque.

Cependant le fils d'Ulysse, l'épée à la main, s'enfonce dans ces ténèbres horribles. Bientôt il apperçoit une foible et sombre lueur, telle qu'on la voit pendant la nuit sur la terre : il remarque les ombres légères qui voltigent autour de lui ; il les écarte avec son épée ; ensuite il voit les tristes bords du fleuve marécageux dont les eaux bourbeuses et dormantes ne font que tournoyer. Il découvre, sur ce rivage, une foule innombrable de morts privés de la sépulture, qui se présentent en vain à l'impitoyable Caron. Ce Dieu, dont la vieillesse éternelle est toujours triste et chagrine, mais pleine de vigueur, les menace, les repousse, et admet d'abord dans la barque le jeune Grec. En entrant, Télémaque entend les gémissements d'une ombre qui ne pouvoit se consoler.

Quel est donc, lui dit-il, votre malheur? qui étiez-vous sur la terre? J'étois, lui répondit cette ombre, Nabopharzan, roi de la superbe Babylone ; tous les peuples de l'Orient trembloient au seul bruit de mon nom : je me faisois adorer, par les Babyloniens, dans un temple de marbre où j'étois représenté par une sta-

tue d'or, devant laquelle on brûloit nuit et jour les plus précieux parfums de l'Ethiopie; jamais personne n'osa me contredire sans être aussitôt puni : on inventoit chaque jour de nouveaux plaisirs pour me rendre la vie plus délicieuse. J'étois encore jeune et robuste; hélas! que de prospérités ne me restoit-il pas encore à goûter sur le trône? mais une femme que j'aimois, et qui ne m'aimoit pas, m'a bien fait sentir que je n'étois pas Dieu; elle m'a empoisonné : je ne suis plus rien. On mit hier, avec pompe, mes cendres dans une urne d'or; on pleura; on s'arracha les cheveux; on fit semblant de vouloir se jeter dans les flammes de mon bûcher pour mourir avec moi : on va encore gémir au pied du superbe tombeau où l'on a mis mes cendres; mais personne ne me regrette; ma mémoire est en horreur même dans ma famille, et ici bas, je souffre déjà d'horribles traitements.

Télémaque, touché de ce spectacle, lui dit : Etiez-vous véritablement heureux pendant votre règne? sentiez-vous cette douce paix sans laquelle le cœur demeure toujours serré et flétri au milieu des délices? Non, répondit le Babylonien; je ne sais même ce que vous voulez dire. Les sages vantent cette paix comme l'unique bien : pour moi, je ne l'ai jamais sentie; mon cœur étoit sans cesse agité de désirs nouveaux, de crainte et d'espérance. Je tâchois de m'étourdir moi-même par l'ébranlement de mes passions; j'avois soin d'entretenir cette ivresse pour la rendre continuelle : le moindre intervalle de raison tranquille m'eût été trop amer. Voilà la paix dont j'ai joui; toute autre

me paroît une fable et un songe : voilà les biens que je regrette.

En parlant ainsi, le Babylonien pleuroit comme un homme lâche qui a été amolli par les prospérités, et qui n'est point accoutumé à supporter constamment un malheur. Il avoit, auprès de lui, quelques esclaves qu'on avoit fait mourir pour honorer ses funérailles : Mercure les avoit livrés à Caron avec leur roi, et leur avoit donné une puissance absolue sur ce roi qu'ils avoient servi sur la terre. Ces ombres d'esclaves ne craignoient plus l'ombre de Nabopharzan ; elles la tenoient enchaînée, et lui faisoient les plus cruelles indignités. L'une lui disoit : N'étions-nous pas hommes aussi bien que toi ? comment étois-tu assez insensé pour te croire un Dieu ? et ne falloit-il pas te souvenir que tu étois de la race des autres hommes ? Une autre, pour lui insulter, disoit : Tu avois raison de ne vouloir pas qu'on te prît pour un homme ; car tu étois un monstre sans humanité. Une autre lui disoit : Hé bien ! où sont maintenant tes flatteurs ? Tu n'as plus rien à donner, malheureux ! tu ne peux plus faire aucun mal ; te voilà devenu esclave de tes esclaves mêmes : les Dieux sont lents à faire justice ; mais enfin ils la font.

A ces dures paroles, Nabopharzan se jetoit le visage contre terre, arrachant ses cheveux dans un excès de rage et de désespoir. Mais Caron disoit aux esclaves : Tirez-le par sa chaîne ; relevez-le malgré lui : il n'aura pas même la consolation de cacher sa honte ; il faut que toutes les ombre du Styx en soient témoins, pour

justifier les Dieux qui ont souffert si long-temps que cet impie régnât sur la terre. Ce n'est encore là, ô Babylonien, que le commencement de tes douleurs ; prépare-toi à être jugé par l'inflexible Minos, juge des enfers.

Pendant ce discours du terrible Caron, la barque touchoit déjà le rivage de l'empire de Pluton : toutes les ombres accouroient pour considérer cet homme vivant qui paroissoit au milieu de ces morts dans la barque ; mais dans le moment où Télémaque mit pied à terre, elles s'enfuirent, semblables aux ombres de la nuit que la moindre clarté du jour dissipe. Caron, montrant au jeune Grec un front moins ridé et des yeux moins farouches qu'à l'ordinaire, lui dit : Mortel chéri des Dieux, puisqu'il t'est donné d'entrer dans le royaume de la nuit, inaccessible aux autres vivants, hâte-toi d'aller où les destins t'appellent ; va par ce chemin sombre au palais de Pluton, que tu trouveras sur son trône ; il te permettra d'entrer dans les lieux dont il m'est défendu de te découvrir le secret.

Aussitôt Télémaque s'avance à grands pas : il voit de tous côtés voltiger les ombres, plus nombreuses que les grains de sable qui couvrent les rivages de la mer ; et, dans l'agitation de cette multitude infinie, il est saisi d'une horreur divine, observant le profond silence de ces vastes lieux. Ses cheveux se dressent sur sa tête quand il aborde le noir séjour de l'impitoyable Pluton ; il sent ses genoux chancelants ; la voix lui manque ; et c'est avec peine qu'il peut prononcer au Dieu ces paroles : Vous voyez, ô terrible Divinité, le

fils du malheureux Ulysse; je viens vous demander si mon père est descendu dans votre empire, ou s'il est encore errant sur la terre.

Pluton étoit sur un trône d'ébène; son visage étoit pâle et sévère; ses yeux creux et étincelants; son front ridé et menaçant. La vue d'un homme vivant lui étoit odieuse, comme la lumière offense les yeux des animaux qui ont accoutumé de ne sortir de leurs retraites que pendant la nuit. A son côté paroissoit Proserpine, qui attiroit seule ses regards, et qui sembloit un peu adoucir son cœur: elle jouissoit d'une beauté toujours nouvelle; mais elle paroissoit avoir joint à ses graces divines je ne sais quoi de dur et de cruel de son époux.

Au pied du trône étoit la Mort, pâle et dévorante, avec sa faux tranchante qu'elle aiguisoit sans cesse. Autour d'elle voloient les noirs soucis; les crúelles défiances; les vengeances toutes dégouttantes de sang et couvertes de plaies; les haines injustes; l'avarice qui se ronge elle-même; le désespoir qui se déchire de ses propres mains; l'ambition forcenée qui renverse tout; la trahison qui veut se repaître de sang, et qui ne peut jouir des maux qu'elle a faits; l'envie qui verse son venin mortel autour d'elle, et qui se tourne en rage, dans l'impuissance où elle est de nuire; l'impiété qui se creuse elle-même un abyme sans fond, où elle se précipite sans espérance; les spectres hideux; les fantômes qui représentent les morts pour épouvanter les vivants; les songes affreux; les insomnies aussi cruelles que les tristes songes. Toutes ces images funestes envi-

ronnoient le fier Pluton, et remplissoient le palais où il habite.

Il répondit à Télémaque d'une voix basse qui fit mugir le fond de l'Erèbe : Jeune mortel, le destin t'a fait violer cet asyle sacré des ombres ; suis ta haute destinée : je ne te dirai point où est ton père ; il suffit que tu sois libre de le chercher. Puisqu'il a été roi sur la terre, tu n'as qu'à parcourir d'un côté l'endroit du noir Tartare où les mauvais rois sont punis, de l'autre les Champs-Elysées où les bons rois sont récompensés. Mais tu ne peux aller d'ici dans les Champs-Elysées, qu'après avoir passé par le Tartare : hâte-toi d'y aller, et de sortir de mon empire.

A l'instant Télémaque semble voler dans ces espaces vuides et immenses, tant il lui tarde de savoir s'il verra son père, et de s'éloigner de la présence horrible du tyran qui tient en crainte les vivants et les morts. Il apperçoit bientôt assez près de lui le noir Tartare : il en sortoit une fumée noire et épaisse, dont l'odeur empestée donneroit la mort, si elle se répandoit dans la demeure des vivants : cette fumée couvroit un fleuve de feu et des tourbillons de flamme, dont le bruit, semblable à celui des torrents les plus impétueux quand ils s'élancent des plus hauts rochers dans le fond des abymes, faisoit qu'on ne pouvoit rien entendre distinctement dans ces tristes lieux.

Télémaque, secrètement animé par Minerve, entre sans crainte dans ce gouffre. D'abord il apperçut un grand nombre d'hommes qui avoient vécu dans les plus basses conditions, et qui étoient punis pour avoir

cherché les richesses par des fraudes, des trahisons et des cruautés. Il y remarqua beaucoup d'impies hypocrites, qui, faisant semblant d'aimer la religion, s'en étoient servis comme d'un beau prétexte pour contenter leur ambition, et pour se jouer des hommes crédules : ces hommes, qui avoient abusé de la vertu même, quoiqu'elle soit le plus grand don des Dieux, étoient punis comme les plus scélérats de tous les hommes. Les enfants qui avoient égorgé leurs pères et leurs mères, les épouses qui avaient trempé leurs mains dans le sang de leurs époux, les traîtres qui avoient livré leur patrie après avoir violé tous les serments, souffroient des peines moins cruelles que ces hypocrites. Les trois juges des enfers l'avoient ainsi voulu; et voici leur raison : c'est que ces hypocrites ne se contentent pas d'être méchants comme le reste des impies; ils veulent encore passer pour bons, et font, par leur fausse vertu, que les hommes n'osent plus se fier à la véritable. Les Dieux, dont ils se sont joués, et qu'ils ont rendus méprisables aux hommes, prennent plaisir à employer toute leur puissance pour se venger de leur insulte.

Auprès de ceux-ci paroissoient d'autres hommes que le vulgaire ne croit guère coupables, et que la vengeance divine poursuit impitoyablement : ce sont les ingrats, les menteurs, les flatteurs qui ont loué le vice; les critiques malins qui ont tâché de flétrir la plus pure vertu; enfin, ceux qui ont jugé témérairement des choses sans les connoître à fond, et qui par-là ont nui à la réputation des innocents.

Mais parmi toutes les ingratitudes, celle qui étoit punie comme la plus noire, c'est celle qui se commet envers les Dieux. Quoi donc! disoit Minos, on passe pour un monstre quand on manque de reconnoissance pour son père, ou pour un ami de qui on a reçu quelques secours; et on fait gloire d'être ingrat envers les Dieux, de qui on tient la vie et tous les biens qu'elle renferme! Ne leur doit-on pas sa naissance plus qu'au père et à la mère de qui on est né? Plus les crimes sont impunis et excusés sur la terre, plus ils sont dans les enfers l'objet d'une vengeance implacable à qui rien n'échappe.

Télémaque, voyant les trois juges qui étoient assis et qui condamnoient un homme, osa leur demander quels étoient ses crimes. Aussitôt le condamné prenant la parole, s'écria : Je n'ai jamais fait aucun mal; j'ai mis tout mon plaisir à faire du bien; j'ai été magnifique, libéral, juste, compâtissant : que peut-on donc me reprocher? Alors Minos lui dit : On ne te reproche rien à l'égard des hommes; mais ne devois-tu pas moins aux hommes qu'aux Dieux? Quelle est donc cette justice dont tu te vantes? Tu n'as manqué à aucun devoir envers les hommes qui ne sont rien; tu as été vertueux; mais tu as rapporté toute ta vertu à toi-même, et non aux Dieux qui te l'avoient donnée; car tu voulois jouir du fruit de ta propre vertu, et te renfermer en toi-même : tu as été ta divinité. Mais les Dieux, qui ont tout fait, et qui n'ont rien fait que pour eux-mêmes, ne peuvent renoncer à leurs droits : tu les as oubliés; ils t'oublieront; ils te livreront à toi-

même, puisque tu as voulu être à toi et non pas à eux. Cherche donc maintenant, si tu le peux, ta consolation dans ton propre cœur. Te voilà à jamais séparé des hommes, auxquels tu as voulu plaire; te voilà seul avec toi-même qui étois ton idole: apprends qu'il n'y a point de véritable vertu sans le respect et l'amour des Dieux, à qui tout est dû. Ta fausse vertu, qui a long-temps ébloui les hommes faciles à tromper, va être confondue. Les hommes, ne jugeant des vices et des vertus que par ce qui les choque ou les accommode, sont aveugles et sur le bien et sur le mal: ici, une lumière divine renverse tous leurs jugements superficiels; elle condamne souvent ce qu'ils admirent, et justifie ce qu'ils condamnent.

A ces mots ce philosophe, comme frappé d'un coup de foudre, ne pouvoit se supporter soi-même. La complaisance qu'il avoit eue autrefois à contempler sa modération, son courage, et ses inclinations généreuses, se change en désespoir. La vue de son propre cœur, ennemi des Dieux, devient son supplice: il se voit, et ne peut cesser de se voir; il voit la vanité des jugements des hommes, auxquels il a voulu plaire dans toutes ses actions; il se fait une révolution universelle de tout ce qui est au-dedans de lui, comme si on bouleversoit toutes ses entrailles; il ne se trouve plus le même: tout appui lui manque dans son cœur; sa conscience, dont le témoignage lui avoit été si doux, s'élève contre lui et lui reproche amèrement l'égarement et l'illusion de toutes ses vertus, qui n'ont point eu le culte de la divinité pour principe et pour fin: il est

troublé, consterné, plein de honte, de remords et de désespoir. Les Furies ne le tourmentent point, parce qu'il leur suffit de l'avoir livré à lui-même, et que son propre cœur venge assez les Dieux méprisés. Il cherche les lieux les plus sombres pour se cacher aux autres morts, ne pouvant se cacher à lui-même; il cherche les ténèbres, et ne peut les trouver : une lumière importune le suit par-tout; par-tout les rayons perçants de la vérité vont venger la vérité qu'il a négligé de suivre. Tout ce qu'il a aimé lui devient odieux, comme étant la source de ses maux qui ne peuvent jamais finir. Il dit en lui-même : O insensé! je n'ai donc connu, ni les Dieux, ni les hommes, ni moi-même! Non, je n'ai rien connu, puisque je n'ai jamais aimé l'unique et véritable bien : tous mes pas ont été des égarements; ma sagesse n'étoit que folie; ma vertu n'étoit qu'un orgueil impie et aveugle : j'étois moi-même mon idole.

Enfin, Télémaque apperçut les rois qui étoient condamnés pour avoir abusé de leur puissance. D'un côté, une Furie vengeresse leur présentoit un miroir, qui leur montroit toute la difformité de leurs vices : là, ils voyoient et ne pouvoient s'empêcher de voir leur vanité grossière et avide des plus ridicules louanges; leur dureté pour les hommes, dont ils auroient dû faire la félicité; leur insensibilité pour la vertu; leur crainte d'entendre la vérité; leur inclination pour les hommes lâches et flatteurs; leur inapplication; leur mollesse; leur indolence; leur défiance déplacée; leur faste et leur excessive magnificence fondée sur la ruine des peu-

ples; leur ambition pour acheter un peu de vaine gloire par le sang de leurs citoyens; enfin, leur cruauté qui cherche chaque jour de nouvelles délices parmi les larmes et le désespoir de tant de malheureux. Ils se voyoient sans cesse dans ce miroir : ils se trouvoient plus horribles et plus monstrueux que n'est la Chimère vaincue par Bellérophon, ni l'Hydre de Lerne abattue par Hercule, ni Cerbère même, quoiqu'il vomisse, de ses trois gueules béantes, un sang noir et venimeux, qui est capable d'empester toute la race des mortels vivant sur la terre.

En même temps, d'un autre côté, une autre Furie leur répétoit avec insulte toutes les louanges que leurs flatteurs leur avoient données pendant leur vie, et leur présentoit un autre miroir, où ils se voyoient tels que la flatterie les avoit dépeints : l'opposition de ces deux peintures, si contraires, étoit le supplice de leur vanité. On remarquoit que les plus méchants d'entre ces rois, étoient ceux à qui on avoit donné les plus magnifiques louanges pendant leur vie, parce que les méchants sont plus craints que les bons, et qu'ils exigent sans pudeur les lâches flatteries des poètes et des orateurs de leur temps.

On les entend gémir dans ces profondes ténèbres, où ils ne peuvent voir que les insultes et les dérisions qu'ils ont à souffrir : ils n'ont rien autour d'eux qui ne les repousse, qui ne les contredise, qui ne les confonde. Au lieu que sur la terre, ils se jouoient de la vie des hommes, et prétendoient que tout étoit fait pour les servir; dans le Tartare, ils sont livrés à tous les caprices

de certains esclaves qui leur font sentir à leur tour une cruelle servitude : ils servent avec douleur, et il ne leur reste aucune apparence de pouvoir jamais adoucir leur captivité; ils sont sous les coups de ces esclaves, devenus leurs tyrans impitoyables, comme une enclume est sous les coups des marteaux des Cyclopes, quand Vulcain les presse de travailler dans les fournaises ardentes du mont Etna.

Là, Télémaque apperçut des visages pâles, hideux et consternés. C'est une tristesse noire qui ronge ces criminels : ils ont horreur d'eux-mêmes, et ils ne peuvent non plus se délivrer de cette horreur que de leur propre nature; ils n'ont point besoin d'autre châtiment de leurs fautes que de leurs fautes mêmes : ils les voient sans cesse dans toute leur énormité : elles se présentent à eux, comme des spectres horribles; elles les poursuivent. Pour s'en garantir, ils cherchent une mort plus puissante que celle qui les a séparés de leurs corps. Dans le désespoir où ils sont, ils appellent à leur secours une mort qui puisse éteindre tout sentiment et toute connoissance en eux; ils demandent aux abymes de les engloutir, pour se dérober aux rayons vengeurs de la vérité qui les persécute; mais ils sont réservés à la vengeance qui distille sur eux, goutte à goutte, et qui ne tarira jamais. La vérité qu'ils ont craint de voir, fait leur supplice; ils la voient, et n'ont des yeux que pour la voir s'élever contre eux; sa vue les perce, les déchire, les arrache à eux-mêmes : elle est comme la foudre; sans rien détruire au dehors, elle pénètre jusqu'au fond des entrailles. Semblable à

un métal dans une fournaise ardente, l'ame est comme fondue par ce feu vengeur; il ne laisse aucune consistance, et il ne consume rien : il dissout jusqu'aux premiers principes de la vie, et on ne peut mourir. On est arraché à soi-même; on n'y peut plus trouver ni appui, ni repos pour un seul instant : on ne vit plus que par la rage qu'on a contre soi-même, et par une perte de toute espérance qui rend forcené.

Parmi ces objets qui faisoient dresser les cheveux de Télémaque sur sa tête, il vit plusieurs des anciens rois de Lydie, qui étoient punis, pour avoir préféré les délices d'une vie molle au travail pour le soulagement des peuples, qui doit être inséparable de la royauté.

Ces rois se reprochoient, les uns aux autres, leur aveuglement. L'un disoit à l'autre, qui avoit été son fils : Ne vous avois-je pas recommandé souvent, pendant ma vieillesse et avant ma mort, de réparer les maux que j'avois faits par ma négligence? Le fils répondoit: Ah! malheureux père! c'est vous qui m'avez perdu! c'est votre exemple qui m'a inspiré le faste, l'orgueil, la volupté, et la dureté pour les hommes! En vous voyant régner avec tant de mollesse, et entouré de lâches flatteurs, je me suis accoutumé à aimer la flatterie et les plaisirs. J'ai cru que le reste des hommes étoit à l'égard des rois, ce que les chevaux et les autres bêtes de charge sont à l'égard des hommes, c'est-à-dire, des animaux dont on ne fait cas qu'autant qu'ils rendent de services, et qu'ils donnent de commodités. Je l'ai cru, c'est vous qui me l'avez fait croire; et maintenant je souffre tant de maux pour

vous avoir imité. A ces reproches, ils ajoutoient les plus affreuses malédictions, et paroissoient animés de rage pour s'entre-déchirer.

Autour de ces rois voltigeoient encore, comme des hibous dans la nuit, les cruels soupçons, les vaines alarmes, les défiances qui vengent les peuples de la dureté de leurs rois, la faim insatiable des richesses, la fausse gloire, toujours tyrannique, et la mollesse lâche qui redouble tous les maux qu'on souffre, sans pouvoir jamais donner de solides plaisirs.

On voyoit plusieurs de ces rois sévèrement punis, non pour les maux qu'ils avoient faits, mais pour avoir négligé le bien qu'ils auroient dû faire. Tous les crimes des peuples qui viennent de la négligence avec laquelle on fait observer les lois, étoient imputés aux rois qui ne doivent régner qu'afin que les lois règnent par leur ministère. On leur imputoit aussi tous les désordres qui viennent du faste, du luxe, et de tous les autres excès qui jettent les hommes dans un état violent, et dans la tentation de mépriser les lois pour acquérir du bien. Sur-tout on traitoit rigoureusement les rois qui, au lieu d'être de bons et vigilants pasteurs des peuples, n'avoient songé qu'à ravager le troupeau comme des loups dévorants.

Mais ce qui consterna davantage Télémaque, ce fut de voir, dans cet abîme de ténèbres et de maux, un grand nombre de rois qui, ayant passé sur la terre pour des rois assez bons, avoient été condamnés aux peines du Tartare, pour s'être laissé gouverner par des hommes méchants et artificieux. Ils étoient punis pour les

maux qu'ils avoient laissé faire par leur autorité. De plus la plupart de ces rois n'avoient été ni bons ni méchants, tant leur foiblesse avoit été grande; ils n'avoient jamais craint de ne pas connoître la vérité; ils n'avoient point eu le goût de la vertu, et n'avoient point mis leur plaisir à faire du bien.

FIN DU LIVRE DIX-HUITIÈME.

LIVRE XIX.

SOMMAIRE.

Télémaque entre dans les Champs-Elysées, où il est reconnu par Arcésius, son bisaïeul, qui l'assure qu'Ulysse est vivant; qu'il le reverra à Ithaque, et qu'il y régnera après lui. Arcésius lui dépeint la félicité dont jouissent les hommes justes, sur-tout les bons rois qui, pendant leur vie, ont servi les Dieux et fait le bonheur des peuples qu'ils ont gouvernés. Il lui fait remarquer que les héros, qui ont seulement excellé dans l'art de faire la guerre, sont beaucoup moins heureux dans un lieu séparé. Il donne des instructions à Télémaque: puis celui-ci s'en va pour rejoindre en diligence le camp des alliés,



Télémaque est reconnu dans les Champs Elysées par Arcesius son aïeul.

Monnet Inv. Del.-Julie De Launay, aqua forti-Robert De Launay, Direxit.

LIVRE DIX-NEUVIÈME.

LORSQUE Télémaque sortit de ces lieux, il se sentit soulagé, comme s'il avoit ôté une montagne de dessus sa poitrine : il comprit, par ce soulagement, les malheurs de ceux qui y étoient renfermés sans espérance d'en sortir jamais. Il étoit effrayé de voir combien les rois étoient plus rigoureusement tourmentés que les autres coupables. Quoi! disoit-il, tant de devoirs, tant de périls, tant de pièges, tant de difficultés de connoître la vérité pour se défendre contre les autres et contre soi-même! enfin, tant de tourments horribles dans les enfers, après avoir été si agité, si envié, si traversé dans une vie courte! O insensé celui qui cherche à régner! Heureux celui qui se borne à une condition privée et paisible, où la vertu lui est moins difficile!

En faisant ces réflexions, il se troubloit au dedans de lui-même : il frémit, et tomba dans une consternation qui lui fit sentir quelque chose du désespoir de ces malheureux qu'il venoit de considérer. Mais à mesure qu'il s'éloignoit de ce triste séjour des ténèbres, de l'horreur et du désespoir, son courage commença

peu-à-peu à renaître : il respiroit, et entrevoyoit déjà de loin la douce et pure lumière du séjour des héros.

C'est dans ce lieu qu'habitoient tous les bons rois, qui avoient jusqu'alors gouverné les hommes : ils étoient séparés du reste des justes. Comme les méchants princes souffroient dans le Tartare des supplices infiniment plus rigoureux que les autres coupables d'une condition privée, aussi les bons rois jouissoient, dans les Champs-Elysées, d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reste des hommes qui avoient aimé la vertu sur la terre.

Télémaque s'avança vers ces rois, qui étoient dans des bocages odoriférants, sur des gazons toujours renaissants et fleuris : mille petits ruisseaux d'une onde pure arrosoient ces beaux lieux et y faisoient sentir une délicieuse fraîcheur; un nombre infini d'oiseaux faisoient résonner ces bocages de leurs doux chants. On voyoit tout ensemble les fleurs du printemps qui naissoient sous les pas, avec les plus riches fruits de l'automne qui pendoient des arbres. Là, jamais on ne ressentit les ardeurs de la canicule; là, jamais les noirs aquilons n'osèrent souffler, ni faire sentir les rigueurs de l'hiver. Ni la guerre altérée de sang, ni la cruelle envie qui mort d'une dent venimeuse, et qui porte des vipères entortillées dans son sein et autour de ses bras, ni les jalousies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains désirs, n'approchent jamais de cet heureux séjour de la paix. Le jour n'y finit point, et la nuit, avec ses sombres voiles, y est inconnue; une lumière pure et douce se répand autour des corps de ces hom-

mes justes, et les environne de ses rayons comme d'un vêtement. Cette lumière n'est point semblable à la lumière sombre qui éclaire les yeux des misérables mortels, et qui n'est que ténèbres; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière : elle pénètre plus subtilement les corps les plus épais, que les rayons du soleil ne pénètrent le plus pur cristal : elle n'éblouit jamais; au contraire, elle fortifie les yeux et porte dans le fond de l'ame je ne sais quelle sérénité : c'est d'elle seule que ces hommes bienheureux sont nourris; elle sort d'eux et elle y entre; elle les pénètre et s'incorpore à eux comme les aliments s'incorporent à nous. Ils la voient, ils la sentent, ils la respirent; elle fait naître en eux une source intarissable de paix et de joie : ils sont plongés dans cet abyme de délices comme les poissons dans la mer; ils ne veulent plus rien; ils ont tout sans rien avoir, car le goût de lumière pure appaise la faim de leur cœur; tous leurs désirs sont rassasiés, et leur plénitude les élève au-dessus de tout ce que les hommes vuides et affamés cherchent sur la terre : toutes les délices qui les environnent ne leur sont rien, parce que le comble de leur félicité, qui vient du dedans, ne leur laisse aucun sentiment pour tout ce qu'ils voient de délicieux au dehors; ils sont tels que les Dieux, qui, rassasiés de nectar et d'ambroisie, ne daigneroient pas se nourrir de viandes grossières qu'on leur présenteroit à la table la plus exquise des hommes mortels. Tous les maux s'enfuient loin de ces lieux tranquilles : la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les espérances mêmes, qui

coûtent souvent autant de peines que les craintes, les divisions, les dégoûts, les dépits, ne peuvent y avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace qui, de leurs fronts couverts de neige et de glace depuis l'origine du monde, fendent les nues, seroient renversées de leurs fondements posés au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes justes ne pourroient pas même être émus : seulement ils ont pitié des misères qui accablent les hommes vivant dans le monde; mais c'est une pitié douce et paisible qui n'altère en rien leur immuable félicité. Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire toute divine est peinte sur leur visage; mais leur joie n'a rien de folâtre ni d'indécent; c'est une joie douce, noble, pleine de majesté; c'est un goût sublime de la vérité et de la vertu qui les transporte : ils sont, sans interruption, à chaque moment, dans le même saisissement de cœur où est une mère qui revoit son cher fils qu'elle avoit cru mort; et cette joie, qui échappe bientôt à la mère, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes; jamais elle ne languit un instant; elle est toujours nouvelle pour eux : ils ont le transport de l'ivresse sans en avoir le trouble et l'aveuglement.

Ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils voient et de ce qu'ils goûtent : ils foulent à leurs pieds les molles délices et les vaines grandeurs de leurs anciennes conditions qu'ils déplorent; ils repassent avec plaisir ces tristes, mais courtes années, où ils ont eu besoin de combattre contre eux-mêmes et contre le torrent des hommes corrompus, pour devenir bons; ils admirent

le secours des Dieux qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu, au milieu de tant de périls. Je ne sais quoi de divin coule sans cesse au travers de leurs cœurs comme un torrent de la Divinité même qui s'unit à eux ; ils voient, ils goûtent qu'ils sont heureux, et sentent qu'ils le seront toujours. Ils chantent les louanges des Dieux, et ils ne font, tous ensemble, qu'une seule voix, une seule pensée, un seul cœur : une même félicité fait comme un flux et reflux dans ces ames unies.

Dans ce ravissement divin, les siècles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels ; et cependant mille et mille siècles écoulés n'ôtent rien à leur félicité toujours nouvelle et toujours entière. Ils règnent tous ensemble, non sur des trônes que la main des hommes peut renverser, mais en eux-mêmes, avec une puissance immuable ; car ils n'ont plus besoin d'être redoutables par une puissance empruntée d'un peuple vil et misérable. Ils ne portent plus ces vains diadêmes, dont l'éclat cache tant de craintes et de noirs soucis : les Dieux mêmes les ont couronnés de leurs propres mains, avec des couronnes que rien ne peut flétrir.

Télémaque, qui cherchoit son père, et qui avoit craint de le trouver dans ces beaux lieux, fut si saisi de ce goût de paix et de félicité, qu'il eût voulu y trouver Ulysse, et qu'il s'affligeoit d'être contraint lui-même de retourner ensuite dans la société des mortels. C'est ici, disoit-il, que la véritable vie se trouve, et la nôtre n'est qu'une mort. Mais ce qui l'étonnoit, c'étoit

d'avoir vu tant de rois punis dans le Tartare, et d'en voir si peu dans les Champs-Elysées; il comprit qu'il y a peu de rois assez fermes et assez courageux pour résister à leur propre puissance, et pour rejeter la flatterie de tant de gens qui excitent leurs passions. Ainsi, les bons rois sont très-rares; et la plupart sont si méchants, que les Dieux ne seroient pas justes si, après avoir souffert qu'ils aient abusé de leur puissance pendant la vie, ils ne les punissoient après leur mort.

Télémaque, ne voyant point son père Ulysse parmi tous ces rois, chercha du moins des yeux le divin Laërte, son grand-père. Pendant qu'il le cherchoit inutilement, un vieillard vénérable et plein de majesté, s'avança vers lui. Sa vieillesse ne ressembloit point à celle des hommes que le poids des années accable sur la terre; on voyoit seulement qu'il avoit été vieux avant sa mort : c'étoit un mélange de tout ce que la vieillesse a de grave, avec toutes les graces de la jeunesse; car les graces renaissent même dans les vieillards les plus caducs, au moment où ils sont introduits dans les Champs-Elysées. Cet homme s'avançoit avec empressement, et regardoit Télémaque, avec complaisance, comme une personne qui lui étoit fort chère. Télémaque, qui ne le reconnoissoit point, étoit en peine et en suspens.

Je te pardonne, ô mon cher fils! lui dit ce vieillard, de ne me point reconnoître; je suis Arcésius, père de Laërte. J'avois fini mes jours avant qu'Ulysse, mon petit-fils, partît pour aller au siége de Troie; alors tu étois encore un petit enfant entre les bras de

ta nourrice : dès-lors j'avois conçu de toi de grandes espérances ; elles n'ont point été trompeuses, puisque je te vois descendu dans le royaume de Pluton pour chercher ton père, et que les Dieux te soutiennent dans cette entreprise. O heureux enfant, les Dieux t'aiment et te préparent une gloire égale à celle de ton père ! O heureux moi-même de te revoir ! Cesse de chercher Ulysse en ces lieux : il vit encore, et il est réservé pour relever notre maison dans l'île d'Ithaque. Laërte même, quoique le poids des années l'ait abattu, jouit encore de la lumière, et attend que son fils revienne lui fermer les yeux. Ainsi les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin, et qui le soir sont flétries et foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide ; rien ne peut arrêter le temps, qui entraîne après lui tout ce qui paroît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils ! mon cher fils ! toi-même, qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive et si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussitôt séchée qu'éclose ; tu te verras changé insensiblement : les graces riantes, les doux plaisirs qui t'accompagnent, la force, la santé, la joie, s'évanouiront comme un beau songe ; il ne t'en restera qu'un triste souvenir : la vieillesse languissante et ennemie des plaisirs viendra rider ton visage, courber ton corps, affoiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la source de la joie, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur.

Ce temps te paroît éloigné : hélas ! tu te trompes, mon fils; il se hâte, le voilà qui arrive : ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi ; et le présent qui s'enfuit est déja bien loin, puisqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, et ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur le présent ; mais soutiens-toi dans le sentier rude et âpre de la vertu, par la vue de l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs pures et par l'amour de la justice, une place dans l'heureux séjour de la paix.

Tu reverras enfin bientôt ton père reprendre l'autorité dans Ithaque. Tu es né pour régner après lui ; mais, hélas ! ô mon fils, que la royauté est trompeuse ! quand on la regarde de loin, on ne voit que grandeur, éclat et délices ; mais de près, tout est épineux. Un particulier peut, sans déshonneur, mener une vie douce et obscure. Un roi ne peut, sans se déshonorer, préférer une vie douce et oisive aux fonctions pénibles du gouvernement : il se doit à tous les hommes qu'il gouverne, et il ne lui est jamais permis d'être à lui-même : ses moindres fautes sont d'une conséquence infinie, parce qu'elles causent le malheur des peuples, quelquefois pendant plusieurs siècles : il doit réprimer l'audace des méchants, soutenir l'innocence, dissiper la calomnie. Ce n'est pas assez pour lui de ne faire aucun mal; il faut qu'il fasse tous les biens possibles dont l'état a besoin. Ce n'est pas assez de faire le bien par soi-même, il faut encore empêcher tous les maux que les autres feroient, s'ils n'étoient retenus. Crains donc, mon fils, crains une condition si périlleuse : arme-toi

de courage contre toi-même, contre tes passions, et contre les flatteurs.

En disant ces paroles, Arcésius paroissoit animé d'un feu divin, et montroit à Télémaque un visage plein de compassion pour les maux qui accompagnent la royauté. Quand elle est prise, disoit-il, pour se contenter soi-même, c'est une monstrueuse tyrannie; quand elle est prise pour remplir ses devoirs et pour conduire un peuple innombrable comme un père conduit ses enfants, c'est une servitude accablante qui demande un courage et une patience héroïques. Aussi est-il certain que ceux qui ont régné avec une sincère vertu, possèdent ici tout ce que la puissance des Dieux peut donner pour rendre une félicité complète.

Pendant qu'Arcésius parloit de la sorte, ses paroles entroient jusqu'au fond du cœur de Télémaque: elles s'y gravoient comme un habile ouvrier, avec son burin, grave sur l'airain les figures ineffaçables qu'il veut montrer aux yeux de la plus reculée postérité. Ces sages paroles étoient comme une flamme subtile qui pénétroit dans les entrailles du jeune Télémaque; il se sentoit ému et embrasé; je ne sais quoi de divin sembloit fondre son cœur au dedans de lui. Ce qu'il portoit dans la partie la plus intime de lui-même, le consumoit secrètement; il ne pouvoit ni le contenir, ni le supporter, ni résister à une si violente impression: c'étoit un sentiment vif et délicieux, qui étoit mêlé d'un tourment capable d'arracher la vie.

Ensuite, Télémaque commença à respirer plus li-

brement. Il reconnut dans le visage d'Arcésius une grande ressemblance avec Laërte; il croyoit même se ressouvenir confusément d'avoir vu en Ulysse, son père, des traits de cette même ressemblance, lorsqu'Ulysse partit pour le siége de Troie.

Ce ressouvenir attendrit son cœur; des larmes douces et mêlées de joie coulèrent de ses yeux : il voulut embrasser une personne si chère; plusieurs fois il l'essaya inutilement : cette ombre vaine échappa à ses embrassements comme un songe trompeur se dérobe à l'homme qui croit en jouir; tantôt la bouche altérée de cet homme dormant poursuit une eau fugitive; tantôt ses lèvres s'agitent pour former des paroles que sa langue engourdie ne peut proférer; ses mains s'étendent avec effort et ne prennent rien : ainsi Télémaque ne peut contenter sa tendresse; il voit Arcésius, il l'entend, il lui parle, il ne peut le toucher. Enfin, il lui demande qui sont ces hommes qu'il voit autour de lui.

Tu vois, mon fils, lui répondit le sage vieillard, les hommes qui ont été l'ornement de leurs siècles, la gloire et le bonheur du genre humain. Tu vois le petit nombre de rois qui ont été dignes de l'être, et qui ont fait avec fidélité la fonction des Dieux sur la terre. Ces autres que tu vois assez près d'eux, mais séparés par ce petit nuage, ont une gloire beaucoup moindre : ce sont des héros, à la vérité; mais la récompense de leur valeur et de leurs expéditions militaires ne peut être comparée avec celle des rois sages, justes et bienfaisants.

Parmi ces héros, tu vois Thésée, qui a le visage un peu triste; il a ressenti le malheur d'être trop crédule pour une femme artificieuse, et il est encore affligé d'avoir si injustement demandé à Neptune la mort cruelle de son fils Hippolyte : heureux s'il n'eût point été si prompt et si facile à irriter! Tu vois aussi Achille appuyé sur sa lance à cause de cette blessure qu'il reçut au talon de la main du lâche Pâris, et qui finit sa vie. S'il eût été aussi sage, juste et modéré, qu'il étoit intrépide, les Dieux lui auroient accordé un long règne; mais ils ont eu pitié des Phthiotes et des Dolopes, sur lesquels il devoit naturellement régner après Pélée: ils n'ont pas voulu livrer tant de peuples à la merci d'un homme fougueux, plus facile à irriter que la mer la plus orageuse. Les Parques ont accourci le fil de ses jours, et il a été comme une fleur à peine éclose que le tranchant de la charrue coupe, et qui tombe avant la fin du jour où on l'avoit vu naître. Les Dieux n'ont voulu s'en servir que comme des torrents et des tempêtes pour punir les hommes de leurs crimes; ils ont fait servir Achille à abattre les murs de Troie, pour venger le parjure de Laomédon et les injustes amours de Pâris. Après avoir employé ainsi cet instrument de leurs vengeances, ils se sont appaisés, et ils ont refusé aux larmes de Thétis de laisser plus long-temps sur la terre ce jeune héros qui n'y étoit propre qu'à troubler les hommes, qu'à renverser les villes et les royaumes.

Mais vois-tu cet autre avec ce visage farouche? c'est Ajax, fils de Télamon, et cousin d'Achille : tu

n'ignores pas, sans doute, quelle fut sa gloire dans les combats? Après la mort d'Achille, il prétendit qu'on ne pouvoit donner ses armes à nul autre qu'à lui; ton père ne crut pas les lui devoir céder: les Grecs jugèrent en faveur d'Ulysse. Ajax se tua de désespoir; l'indignation et la fureur sont encore peintes sur son visage. N'approche pas de lui, mon fils, car il croiroit que tu voudrois lui insulter dans son malheur, et il est juste de le plaindre: ne remarques-tu pas qu'il nous regarde avec peine, et qu'il entre brusquement dans ce sombre bocage, parce que nous lui sommes odieux? Tu vois de cet autre côté Hector, qui eût été invincible si le fils de Thétis n'eût point été au monde dans le même temps. Mais voilà Agamemnon qui passe, et qui porte encore sur lui les marques de la perfidie de Clytemnestre. O mon fils, je frémis en pensant aux malheurs de cette famille de l'impie Tantale. La division des deux frères Atrée et Thyeste a rempli cette maison d'horreur et de sang. Hélas! combien un crime en attire d'autres! Agamemnon, revenant à la tête des Grecs, du siége de Troie, n'a pas eu le temps de jouir en paix de la gloire qu'il avoit acquise: telle est la destinée de presque tous les conquérants. Tous ces hommes que tu vois ont été redoutables dans la guerre; mais ils n'ont point été aimables et vertueux: aussi ne sont-ils que dans la seconde demeure des Champs-Elysées.

Pour ceux-ci, ils ont régné avec justice, et ont aimé leurs peuples: ils sont les amis des Dieux, pendant qu'Achille et Agamemnon, pleins de leurs querelles et de leurs combats, conservent encore ici leurs peines et

leurs défauts naturels. Pendant qu'ils regrettent en vain la vie qu'ils ont perdue, et qu'ils s'affligent de n'être plus que des ombres impuissantes et vaines, ces rois justes, étant purifiés par la lumière divine dont ils sont nourris, n'ont plus rien à désirer pour leur bonheur : ils regardent avec compassion les inquiétudes des mortels, et les plus grandes affaires qui agitent les hommes ambitieux, leur paroissent comme des jeux d'enfants : leurs cœurs sont rassasiés de la vérité et de la vertu qu'ils puisent dans la source. Ils n'ont plus rien à souffrir ni d'autrui ni d'eux-mêmes ; plus de désirs, plus de besoins, plus de crainte : tout est fini pour eux, excepté leur joie qui ne peut finir.

Considère, mon fils, cet ancien roi Inachus qui fonda le royaume d'Argos. Tu le vois avec cette vieillesse si douce et si majestueuse : les fleurs naissent sous ses pas ; sa démarche légère ressemble au vol d'un oiseau ; il tient dans sa main une lyre d'ivoire, et, dans un transport éternel, il chante les merveilles des Dieux. Il sort de son cœur et de sa bouche un parfum exquis ; l'harmonie de sa lyre et de sa voix raviroit les hommes et les Dieux. Il est ainsi récompensé pour avoir aimé le peuple qu'il assembla dans l'enceinte de ses nouveaux murs, et auquel il donna des lois.

De l'autre côté, tu peux voir, entre ces myrtes, Cécrops, Egyptien, qui le premier régna dans Athènes, ville consacrée à la sage Déesse dont elle porte le nom. Cécrops, apportant des lois utiles de l'Egypte, qui a été pour la Grèce la source des lettres et des bonnes mœurs, adoucit les naturels farouches des bourgs de

l'Attique, et les unit par les liens de la société. Il fut juste, humain, compâtissant : il laissa les peuples dans l'abondance, et sa famille dans la médiocrité, ne voulant point que ses enfants eussent l'autorité après lui, parce qu'il jugeoit que d'autres en étoient plus dignes.

Il faut que je te montre aussi dans cette petite vallée Erichthon, qui inventa l'usage de l'argent pour la monnoie : il le fit en vue de faciliter le commerce entre les îles de la Grèce; mais il prévit l'inconvénient attaché à cette invention. Appliquez-vous, disoit-il à tous ces peuples, à multiplier chez vous les richesses naturelles, qui sont les véritables : cultivez la terre pour avoir une grande abondance de blé, de vin, d'huile et de fruits; ayez des troupeaux innombrables qui vous nourrissent de leur lait, et qui vous couvrent de leur laine : par-là vous vous mettrez en état de ne craindre jamais la pauvreté. Plus vous aurez d'enfants, plus vous serez riches, pourvu que vous les rendiez laborieux; car la terre est inépuisable, et elle augmente sa fécondité à proportion du nombre de ses habitants qui ont soin de la cultiver; elle les paie tous libéralement de leur peine, au lieu qu'elle se rend avare et ingrate pour ceux qui la cultivent négligemment. Attachez-vous donc principalement aux véritables richesses qui satisfont au vrai besoin des hommes. Pour l'argent monnoyé, il ne faut en faire aucun cas, qu'autant qu'il est nécessaire, ou pour les guerres inévitables qu'on a à soutenir au-dehors, ou pour le commerce des marchandises nécessaires qui manquent dans votre pays : encore seroit-il à souhaiter qu'on laissât

tomber le commerce, à l'égard de toutes les choses qui ne servent qu'à entretenir le luxe, la vanité et la mollesse.

Le sage Erichthon disoit souvent : Je crains bien, mes enfants, de vous avoir fait un présent funeste en vous donnant l'invention de la monnoie. Je prévois qu'elle excitera l'avarice, l'ambition, le faste; qu'elle entretiendra une infinité d'arts pernicieux qui ne vont qu'à amollir et qu'à corrompre les mœurs; qu'elle vous dégoûtera de l'heureuse simplicité qui fait tout le repos et toute la sûreté de la vie; qu'enfin, elle vous fera mépriser l'agriculture, qui est le fondement de la vie humaine, et la source de tous les vrais biens; mais les Dieux me sont témoins que j'ai eu le cœur pur, en vous donnant cette invention utile en elle-même. Enfin, quand Erichthon apperçut que l'argent corrompoit les peuples, comme il l'avoit prévu, il se retira de douleur sur une montagne sauvage, où il vécut pauvre et éloigné des hommes jusqu'à une extrême vieillesse, sans vouloir se mêler du gouvernement des villes.

Peu de temps après lui, on vit paroître dans la Grèce le fameux Triptolème, à qui Cérès avoit enseigné l'art de cultiver les terres, et de les couvrir tous les ans d'une moisson dorée. Ce n'est pas que les hommes ne connussent déjà le blé et la manière de le multiplier en le semant, mais ils ignoroient la perfection du labourage; et Triptolème, envoyé par Cérès, vint, la charrue en main, offrir les dons de la Déesse à tous les peuples qui auroient assez de courage pour vaincre leur paresse naturelle, et pour s'adonner à un travail

assidu. Bientôt Triptolème apprit aux Grecs à fendre la terre et à la fertiliser, en déchirant son sein : bientôt les moissonneurs ardents et infatigables firent tomber, sous leurs faucilles tranchantes, tous les jaunes épis qui couvroient les campagnes. Les peuples mêmes sauvages et farouches, qui couroient çà et là dans les forêts d'Epire et d'Etolie pour se nourrir de glands, adoucirent leurs mœurs et se soumirent à des lois, quand ils eurent appris à faire croître des moissons et à se nourrir du pain.

Triptolème fit sentir aux Grecs le plaisir qu'il y a à ne devoir ses richesses qu'à son travail, et à trouver dans son champ tout ce qu'il faut pour rendre la vie commode et heureuse. Cette abondance si simple et si innocente, qui est attachée à l'agriculture, les fit souvenir des sages conseils d'Erichthon ; ils méprisèrent l'argent et toutes les richesses artificielles, qui ne sont richesses que par l'imagination des hommes, qui les tentent de chercher des plaisirs dangereux, et qui les détournent du travail où ils trouveroient tous les biens réels, avec des mœurs pures, dans une pleine liberté. On comprit donc qu'un champ fertile et bien cultivé est le vrai trésor d'une famille, assez sage pour vouloir vivre frugalement comme ses pères ont vécu. Heureux les Grecs, s'ils étoient demeurés fermes dans ces maximes, si propres à les rendre puissants, libres, heureux, et dignes de l'être par une solide vertu ! Mais, hélas ! ils commencent à admirer les fausses richesses, ils négligent peu à peu les vraies, et ils dégénèrent de cette merveilleuse simplicité.

O mon fils, tu régneras un jour; alors souviens-toi de ramener les hommes à l'agriculture, d'honorer cet art, de soulager ceux qui s'y appliquent, et de ne souffrir point que les hommes vivent ni oisifs, ni occupés à des arts qui entretiennent le luxe et la mollesse. Ces deux hommes, qui ont été si sages sur la terre, sont ici chéris des Dieux. Remarquez, mon fils, que leur gloire surpasse autant celle d'Achille et des autres héros qui n'ont excellé que dans les combats, qu'un doux printemps est au-dessus de l'hiver glacé, et que la lumière du soleil est plus éclatante que celle de la lune.

Pendant qu'Arcésius parloit de la sorte, il apperçut que Télémaque avoit toujours les yeux arrêtés du côté d'un petit bois de lauriers, et d'un ruisseau bordé de violettes, de roses, de lis, et de plusieurs autres fleurs odoriférantes, dont les vives couleurs ressembloient à celles d'Iris, quand elle descend du ciel sur la terre pour annoncer à quelque mortel les ordres des Dieux. C'étoit le grand roi Sésostris, que Télémaque reconnut dans ce beau lieu; il étoit mille fois plus majestueux qu'il ne l'avoit jamais été sur son trône d'Egypte. Des rayons d'une lumière douce sortoient de ses yeux, et ceux de Télémaque en étoient éblouis. A le voir, on eût cru qu'il étoit enivré de nectar, tant l'esprit divin l'avoit mis dans un transport au-dessus de la raison humaine, pour récompenser ses vertus.

Télémaque dit à Arcésius: Je reconnois, ô mon père, Sésostris, ce sage roi d'Egypte, que j'y ai vu il n'y a pas long-temps.

Le voilà, répondit Arcésius, et tu vois, par son

exemple, combien les Dieux sont magnifiques à récompenser les bons rois; mais il faut que tu saches que toute cette félicité n'est rien en comparaison de celle qui lui étoit destinée, si une trop grande prospérité ne lui eût fait oublier les règles de la modération et de la justice. La passion de rabaisser l'orgueil et l'insolence des Tyriens l'engagea à prendre leur ville. Cette conquête lui donna le désir d'en faire d'autres : il se laissa séduire par la vaine gloire des conquérants; il subjugua, ou pour mieux dire, il ravagea toute l'Asie. A son retour en Egypte, il trouva que son frère s'étoit emparé de la royauté, et avoit altéré, par un gouvernement injuste, les meilleures lois du pays. Ainsi, ses grandes conquêtes ne servirent qu'à troubler son royaume. Mais ce qui le rendit plus inexcusable, c'est qu'il fut enivré de sa propre gloire : il fit atteler à un char les plus superbes d'entre les rois qu'il avoit vaincus. Dans la suite, il reconnut sa faute, et eut honte d'avoir été si inhumain. Tel fut le fruit de ses victoires. Voilà ce que les conquérants font contre leurs états et contre eux-mêmes, en voulant usurper ceux de leurs voisins. Voilà ce qui fit décheoir un roi d'ailleurs si juste et si bienfaisant; et c'est ce qui diminue la gloire que les Dieux lui avoient préparée.

Ne vois-tu pas cet autre, ô mon fils, dont la blessure paroît si éclatante? C'est un roi de Carie, nommé Dioclides, qui se dévoua pour son peuple dans une bataille, parce que l'oracle avoit dit que, dans la guerre des Cariens et des Lyciens, la nation dont le roi périroit seroit victorieuse.

Considère cet autre; c'est un sage législateur, qui, ayant donné à sa nation des lois propres à les rendre bons et heureux, leur fit jurer qu'ils ne violeroient jamais aucune de ces lois pendant son absence; après quoi il partit, s'exila lui-même de sa patrie, et mourut pauvre dans une terre étrangère, pour obliger son peuple, par son serment, à garder à jamais des lois si utiles.

Cet autre que tu vois est Eunésyme, roi des Pyliens, et un des ancêtres du sage Nestor. Dans une peste qui ravageoit la terre, et qui couvroit de nouvelles ombres les bords de l'Achéron, il demanda aux Dieux d'appaiser leur colère, en payant par sa mort pour tant de milliers d'hommes innocents. Les Dieux l'exaucèrent, et lui firent trouver ici la vraie royauté, dont toutes celles de la terre ne sont que de vaines ombres.

Ce vieillard, que tu vois couronné de fleurs, est le fameux Bélus : il régna en Egypte, et il épousa Anchinoé, fille du Dieu Nilus, qui cache la source de ses eaux, et qui enrichit les terres qu'il arrose par ses inondations. Il eut deux fils; Danaüs, dont tu sais l'histoire, et Egyptus, qui donna son nom à ce beau royaume. Bélus se croyoit plus riche par l'abondance où il mettoit son peuple, et par l'amour de ses sujets pour lui, que par tous les tributs qu'il auroit pu leur imposer. Ces hommes, que tu crois morts, vivent, mon fils; et c'est la vie qu'on traîne misérablement sur la terre, qui n'est qu'une mort : les noms seulement sont changés. Plaise aux Dieux de te rendre assez bon pour mériter cette vie heureuse, que rien ne peut plus

finir ni troubler. Hâte-toi, il est temps d'aller chercher ton père. Avant que de le trouver, hélas! que tu verras répandre de sang! Mais quelle gloire t'attend dans les campagnes de l'Hespérie! Souviens-toi des conseils du sage Mentor : pourvu que tu les suives, ton nom sera grand parmi tous les peuples et dans tous les siècles.

Il dit : et aussitôt il conduisit Télémaque vers la porte d'ivoire, par où l'on peut sortir du ténébreux empire de Pluton. Télémaque, les larmes aux yeux, le quitta sans pouvoir l'embrasser; et, sortant de ces sombres lieux, il retourna en diligence vers le camp des alliés, après avoir rejoint, sur le chemin, les deux jeunes Crétois qui l'avoient accompagné jusqu'auprès de la caverne, et qui n'espéroient plus de le revoir.

FIN DU LIVRE DIX-NEUVIÈME.

LIVRE XX.

SOMMAIRE.

Dans une assemblée des chefs, Télémaque fait prévaloir son avis pour ne pas surprendre Venuse, laissée par les deux partis en dépôt aux Lucaniens. Il fait voir sa sagesse à l'occasion de deux transfuges, dont l'un, nommé Acante, avoit entrepris de l'empoisonner : l'autre, nommé Dioscore, offroit aux alliés la tête d'Adraste. Dans le combat qui s'engage ensuite, Télémaque porte la mort par-tout où il va pour trouver Adraste ; et ce roi, qui le cherche aussi, rencontre et tue Pisistrate, fils de Nestor. Philoctète survient ; et dans le temps où il va percer Adraste, il est blessé lui-même, et obligé de se retirer du combat. Télémaque court aux cris de ses alliés, dont Adraste fait un carnage horrible. Il combat cet ennemi, et lui donne la vie à des conditions qu'il lui impose. Adraste, relevé, veut surprendre Télémaque ; celui-ci le saisit une seconde fois, et lui ôte la vie.



Télémaque découvre la trahison d'Acante.

Monnet inv. Del-Charon, aquâ forti-Robert De Launay, Direxit.

LIVRE VINGTIÈME.

Cependant les chefs de l'armée s'assemblèrent pour délibérer s'il falloit s'emparer de Venuse. C'étoit une ville forte qu'Adraste avoit autrefois usurpée sur ses voisins, les Apuliens-Peucètes. Ceux-ci étoient entrés contre lui dans la ligue, pour demander justice de cette invasion. Adraste, pour les appaiser, avoit mis cette ville en dépôt entre les mains des Lucaniens; mais il avoit corrompu par argent, et la garnison lucanienne, et celui qui la commandoit; de manière que les Lucaniens avoient moins d'autorité effective que lui dans Venuse; et les Apuliens, qui avoient consenti que la garnison lucanienne gardât Venuse, avoient été trompés dans cette négociation.

Un citoyen de Venuse, nommé Démophante, avoit offert secrètement aux alliés de leur livrer la nuit une des portes de la ville. Cet avantage étoit d'autant plus grand, qu'Adraste avoit mis toutes ses provisions de guerre et de bouche dans un château voisin de Venuse, qui ne pouvoit se défendre si Venuse étoit prise. Philoctète et Nestor avoient déjà opiné qu'il falloit profiter d'une si heureuse occasion. Tous les chefs, entraînés par leur autorité, et éblouis par l'utilité d'une si

facile entreprise, applaudissoient à ce sentiment; mais Télémaque, à son tour, fit les derniers efforts pour les en détourner.

Je n'ignore pas, leur dit-il, que si jamais un homme a mérité d'être surpris et trompé, c'est Adraste, lui qui a si souvent trompé tout le monde. Je vois bien qu'en surprenant Venuse, vous ne ferez que vous mettre en possession d'une ville qui vous appartient, puisqu'elle est aux Apuliens, qui sont un des peuples de votre ligue. J'avoue que vous le pourriez faire avec d'autant plus d'apparence de raison, qu'Adraste, qui a mis cette ville en dépôt, a corrompu le commandant et la garnison, pour y entrer quand il le jugera à-propos. Enfin, je comprends, comme vous, que, si vous preniez Venuse, vous seriez, dès le lendemain, maîtres du château où sont tous les préparatifs de guerre qu'Adraste y a assemblés, et qu'ainsi vous finiriez en deux jours cette guerre si formidable. Mais ne vaut-il pas mieux périr, que de vaincre par de tels moyens? Faut-il repousser la fraude par la fraude? Sera-t-il dit que tant de rois ligués, pour punir l'impie Adraste de ses tromperies, seront trompeurs comme lui? S'il nous est permis de faire comme Adraste, il n'est pas coupable, et nous avons tort de le vouloir punir. Quoi! l'Hespérie entière, soutenue de tant de colonies grecques et des héros revenus du siége de Troie, n'a-t-elle point d'autres armes contre la perfidie et les parjures d'Adraste, que la perfidie et le parjure?

Vous avez juré, par les choses les plus sacrées, que vous laisseriez Venuse en dépôt dans les mains des Lucaniens. La garnison lucanienne, dites-vous, est

corrompue par l'argent d'Adraste ; je le crois comme vous ; mais cette garnison est toujours à la solde des Lucaniens ; elle n'a point refusé de leur obéir ; elle a gardé, au moins en apparence, la neutralité. Adraste, ni les siens, ne sont jamais entrés dans Venuse : le traité subsiste ; votre serment n'est point oublié des Dieux. Ne gardera-t-on les paroles données, que quand on manquera de prétextes plausibles pour les violer ? Ne sera-t-on fidèle et religieux pour les serments, que quand on n'aura rien à gagner en violant sa foi ? Si l'amour de la vertu et la crainte des Dieux ne vous touchent plus, au moins soyez touchés de votre réputation et de votre intérêt. Si vous montrez aux hommes cet exemple pernicieux de manquer de parole et de violer votre serment pour terminer une guerre, quelles guerres n'exciterez-vous point par cette conduite impie ! Quel voisin ne sera point contraint de craindre tout de vous, et de vous détester ? qui pourra désormais, dans les nécessités les plus pressantes, se fier à vous ? Quelle sûreté pourrez-vous donner quand vous voudrez être sincères, et qu'il vous importera de persuader à vos voisins votre sincérité ? Sera-ce un traité solennel ? vous en aurez foulé un aux pieds ? Sera-ce un serment ? eh ! ne saura-t-on pas que vous comptez les Dieux pour rien, quand vous espérez tirer du parjure quelque avantage ? La paix n'aura donc pas plus de sûreté que la guerre à votre égard. Tout ce qui viendra de vous sera reçu comme une guerre, ou feinte, ou déclarée : vous serez les ennemis perpétuels de tous ceux qui auront le malheur

d'être vos voisins ; toutes les affaires qui demandent de la réputation, de la probité et de la confiance, vous deviendront impossibles : vous n'aurez plus de ressource pour faire croire ce que vous promettrez.

Voici, ajouta Télémaque, un motif encore plus pressant qui doit vous frapper, s'il vous reste quelque sentiment de probité et quelque prévoyance sur vos intérêts : c'est qu'une conduite si trompeuse attaque par le dedans toute votre ligue, et va la ruiner ; votre parjure va faire triompher Adraste.

A ces paroles, toute l'assemblée émue lui demanda, comment il osoit dire qu'une action qui donneroit une victoire certaine à la ligue, pouvoit la ruiner?

Comment, leur répondit-il, pourrez-vous vous confier les uns aux autres, si une fois vous rompez l'unique lien de la société et de la confiance, qui est la bonne foi! Après que vous aurez posé pour maxime qu'on peut violer les règles de la probité et de la fidélité pour un grand intérêt, qui d'entre vous pourra se fier à un autre, quand cet autre pourra trouver un grand avantage à lui manquer de parole et à le tromper? Où en serez-vous? Quel est celui d'entre vous qui ne voudra point prévenir les artifices de son voisin par les siens? Que devient une ligue de tant de peuples, lorsqu'ils sont convenus entre eux, par une délibération commune, qu'il est permis de surprendre son voisin, et de violer la foi donnée? Quelle sera votre défiance mutuelle, votre division, votre ardeur à vous détruire les uns les autres! Adraste n'aura plus

besoin de vous attaquer ; vous vous déchirerez assez vous-mêmes ; vous justifierez ses perfidies.

O rois sages et magnanimes, ô vous qui commandez avec tant d'expérience sur des peuples innombrables, ne dédaignez pas d'écouter les conseils d'un jeune homme ! Si vous tombiez dans les plus affreuses extrémités où la guerre précipite quelquefois les hommes, il faudroit vous relever par votre vigilance et par les efforts de votre vertu ; car le vrai courage ne se laisse jamais abattre. Mais si vous aviez une fois rompu la barrière de l'honneur et de la bonne foi, cette perte est irréparable ; vous ne pourriez plus ni rétablir la confiance nécessaire au succès de toutes les affaires importantes, ni ramener les hommes aux principes de la vertu, après que vous leur auriez appris à les mépriser. Que craignez-vous ? N'avez-vous pas assez de courage pour vaincre sans tromper ? Votre vertu, jointe aux forces de tant de peuples, ne vous suffit-elle pas ? Combattons, mourons s'il le faut, plutôt que de vaincre si indignement. Adraste, l'impie Adraste, est dans nos mains, pourvu que nous ayons horreur d'imiter sa lâcheté et sa mauvaise foi.

Lorsque Télémaque acheva ce discours, il sentit que la douce persuasion avoit coulé de ses lèvres, et avoit passé jusqu'au fond des cœurs. Il remarqua un profond silence dans l'assemblée ; chacun pensoit, non à lui ni aux graces de ses paroles, mais à la force de la vérité qui se faisoit sentir dans la suite de son raisonnement : l'étonnement étoit peint sur les visages. Enfin, on entendit un murmure sourd qui se répandoit

peu-à-peu dans l'assemblée : les uns regardoient les autres, et n'osoient parler les premiers; on attendoit que les chefs de l'armée se déclarassent ; et chacun avoit de la peine à retenir ses sentiments. Enfin, le grave Nestor prononça ces paroles :

Digne fils d'Ulysse, les Dieux vous ont fait parler; et Minerve, qui a tant de fois inspiré votre père, a mis dans votre cœur le conseil sage et généreux que vous avez donné. Je ne regarde point votre jeunesse; je ne considère que Minerve dans tout ce que vous venez de dire. Vous avez parlé pour la vertu ; sans elle les plus grands avantages sont de vraies pertes; sans elle on s'attire bientôt la vengeance de ses ennemis, la défiance de ses alliés, l'horreur de tous les gens de bien, et la juste colère des Dieux. Laissons donc Venuse entre les mains des Lucaniens, et ne songeons plus qu'à vaincre Adraste par notre courage.

Il dit, et toute l'assemblée applaudit à ses sages paroles ; mais, en applaudissant, chacun étonné tournoit les yeux vers le fils d'Ulysse, et on croyoit voir reluire en lui la sagesse de Minerve qui l'inspiroit.

Il s'éleva bientôt une autre question dans le conseil des rois, où il n'acquit pas moins de gloire. Adraste, toujours cruel et perfide, envoya dans le camp un transfuge nommé Acante, qui devoit empoisonner les plus illustres chefs de l'armée : sur-tout il avoit ordre de ne rien épargner pour faire mourir le jeune Télémaque, qui étoit déjà la terreur des Dauniens. Télémaque, qui avoit trop de courage et de candeur pour être enclin à la défiance, reçut sans peine avec amitié ce

malheureux, qui avoit vu Ulysse en Sicile, et qui lui racontoit les aventures de ce héros. Il le nourrissoit, et tâchoit de le consoler dans son malheur; car Acante se plaignoit d'avoir été trompé et traité indignement par Adraste. Mais c'étoit nourrir et réchauffer dans son sein une vipère venimeuse toute prête à faire une blessure mortelle.

On surprit un autre transfuge, nommé Arion, qu'Acante envoyoit vers Adraste, pour lui apprendre l'état du camp des alliés, et pour lui assurer qu'il empoisonneroit, le lendemain, les principaux rois avec Télémaque, dans un festin que celui-ci leur devoit donner. Arion, pris, avoua sa trahison. On soupçonna qu'il étoit d'intelligence avec Acante, parce qu'ils étoient bons amis; mais Acante, profondément dissimulé et intrépide, se défendoit avec tant d'art, qu'on ne pouvoit le convaincre, ni découvrir le fond de la conjuration.

Plusieurs des rois furent d'avis qu'il falloit, dans le doute, sacrifier Acante à la sûreté publique. Il faut, disoient-ils, le faire mourir; la vie d'un seul homme n'est rien quand il s'agit d'assurer celle de tant de rois. Qu'importe qu'un innocent périsse, quand il s'agit de conserver ceux qui représentent les Dieux au milieu des hommes?

Quelle maxime inhumaine! quelle politique barbare! répondit Télémaque. Quoi! vous êtes si prodigues du sang humain, ô vous qui êtes établis les pasteurs des hommes, et qui ne commandez sur eux que pour les conserver, comme un pasteur conserve

son troupeau ! vous êtes donc des loups cruels, et non pas des pasteurs ; du moins vous n'êtes pasteurs que pour tondre et pour égorger le troupeau, au lieu de le conduire dans les pâturages. Selon vous, on est coupable dès qu'on est accusé ; un soupçon mérite la mort : les innocents sont à la merci des envieux et des calomniateurs ; et à mesure que la défiance tyrannique croîtra dans vos cœurs, il faudra aussi vous égorger plus de victimes.

Télémaque disoit ces paroles avec une autorité et une véhémence qui entraînoient les cœurs, et qui couvroient de honte les auteurs d'un si lâche conseil. Ensuite, se radoucissant, il leur dit : Pour moi, je n'aime pas assez la vie pour vouloir vivre à ce prix ; j'aime mieux qu'Acante soit méchant que si je l'étois, et qu'il m'arrache la vie par une trahison, que si je le faisois moi-même périr injustement dans le doute. Mais écoutez, ô vous qui, étant établis rois, c'est-à-dire, juges des peuples, devez savoir juger les hommes avec justice, prudence et modération, laissez-moi interroger Acante en votre présence.

Aussitôt il interroge cet homme sur son commerce avec Arion ; il le presse sur une infinité de circonstances ; il fait semblant plusieurs fois de le renvoyer à Adraste comme un transfuge digne d'être puni, pour observer s'il auroit peur d'être ainsi renvoyé, ou non ; mais le visage et la voix d'Acante demeurèrent tranquilles. Enfin, ne pouvant tirer la vérité du fond de son cœur, il lui dit : Donnez-moi votre anneau, je veux l'envoyer à Adraste. A cette demande de son

anneau, Acante pâlit; il fut embarrassé. Télémaque, dont les yeux étoient toujours attachés sur lui, s'en apperçut; il prit cet anneau. Je m'en vais, lui dit-il, l'envoyer à Adraste par les mains d'un Lucanien, nommé Polytrope, que vous connoissez, et qui paroîtra y aller secrètement de votre part. Si nous pouvons découvrir par cette voie votre intelligence avec Adraste, on vous fera périr impitoyablement par les tourments les plus cruels : si, au contraire, vous avouez dès-à-présent votre faute, on vous la pardonnera, et on se contentera de vous envoyer dans une île de la mer où vous ne manquerez de rien. Alors Acante avoua tout; et Télémaque obtint des rois qu'on lui donneroit la vie, parce qu'il la lui avoit promise. On l'envoya dans une des îles Echinades, où il vécut en paix.

Peu de temps après, un Daunien, d'une naissance obscure, mais d'un esprit violent et hardi, nommé Dioscore, vint la nuit dans le camp des alliés leur offrir d'égorger dans sa tente le roi Adraste. Il le pouvoit; car on est maître de la vie des autres, quand on ne compte plus pour rien la sienne. Cet homme ne respiroit que la vengeance, parce qu'Adraste lui avoit enlevé sa femme qu'il aimoit éperduement, et qui étoit égale en beauté à Vénus même. Il étoit résolu, ou de faire périr Adraste et de reprendre sa femme, ou de périr lui-même. Il avoit des intelligences secrètes pour entrer la nuit dans la tente du roi, et pour être favorisé dans son entreprise par plusieurs capitaines dauniens; mais il croyoit avoir besoin que les rois alliés

attaquassent en même temps le camp d'Adraste, afin que dans ce trouble il pût plus facilement se sauver, et enlever sa femme. Il étoit content de périr, s'il ne pouvoit l'enlever après avoir tué le roi.

Aussitôt que Dioscore eut expliqué aux rois son dessein, tout le monde se tourna vers Télémaque, comme pour lui demander une décision.

Les Dieux, répondit-il, qui nous ont préservés des traîtres, nous défendent de nous en servir. Quand même nous n'aurions pas assez de vertu pour détester la trahison, notre seul intérêt suffit pour la rejeter: dès que nous l'aurons autorisée par notre exemple, nous mériterons qu'elle se tourne contre nous; dès ce moment, qui d'entre nous sera en sûreté? Adraste pourra bien éviter le coup qui le menace, et le faire retomber sur les rois alliés. La guerre ne sera plus une guerre; la sagesse et la vertu ne seront plus d'aucun usage: on ne verra plus que perfidie, trahison et assassinats. Nous en ressentirions nous-mêmes les funestes suites, et nous le mériterions, puisque nous aurions autorisé le plus grand des maux. Je conclus donc qu'il faut renvoyer le traître à Adraste. J'avoue que ce roi ne le mérite pas; mais toute l'Hespérie et toute la Grèce, qui ont les yeux sur nous, méritent que nous tenions cette conduite pour en être estimés. Nous nous devons à nous-mêmes, enfin, nous devons aux Dieux justes cette horreur de la perfidie.

Aussitôt on envoya Dioscore à Adraste, qui frémit du péril où il avoit été, et qui ne pouvoit assez s'étonner de la générosité de ses ennemis; car les mé-

chants ne peuvent comprendre la pure vertu. Adraste admiroit, malgré lui, ce qu'il venoit de voir, et n'osoit le louer. Cette action noble des alliés rappeloit un honteux souvenir de toutes ses tromperies et de toutes ses cruautés. Il cherchoit à rabaisser la générosité de ses ennemis, et étoit honteux de paroître ingrat, pendant qu'il leur devoit la vie; mais les hommes corrompus s'endurcissent bientôt contre tout ce qui pourroit les toucher. Adraste, qui vit que la réputation des alliés augmentoit tous les jours, crut qu'il étoit pressé de faire contre eux quelque action éclatante : comme il n'en pouvoit faire aucune de vertu, il voulut du moins tâcher de remporter quelque grand avantage sur eux par les armes, et il se hâta de combattre.

Le jour du combat étant venu, à peine l'aurore ouvroit au soleil les portes de l'orient, dans un chemin semé de roses, que le jeune Télémaque, prévenant par ses soins la vigilance des plus vieux capitaines, s'arracha d'entre les bras du doux sommeil, et mit en mouvement tous les officiers. Son casque, couvert de crins flottants, brilloit déjà sur sa tête, et sa cuirasse sur son dos éblouissoit les yeux de toute l'armée : l'ouvrage de Vulcain avoit, outre sa beauté naturelle, l'éclat de l'égide qui y étoit cachée. Il tenoit sa lance d'une main, de l'autre il montroit les divers postes qu'il falloit occuper.

Minerve avoit mis dans ses yeux un feu divin, et sur son visage une majesté fière qui promettoit déjà la victoire. Il marchoit, et tous les rois, oubliant leur âge et leur dignité, se sentoient entraînés par une force

supérieure qui leur faisoit suivre ses pas. La foible jalousie ne peut plus entrer dans les cœurs; tout cède à celui que Minerve conduit invisiblement par la main. Son action n'avoit plus rien d'impétueux ni de précipité; il étoit doux, tranquille, patient, toujours prêt à écouter les autres et à profiter de leurs conseils; mais actif, prévoyant, attentif aux besoins les plus éloignés, arrangeant toutes choses à propos, ne s'embarrassant de rien, et n'embarrassant point les autres: excusant les fautes, réparant les mécomptes, prévenant les difficultés, ne demandant jamais rien de trop à personne, inspirant par-tout la liberté et la confiance.

Donnoit-il un ordre, c'étoit dans les termes les plus simples et les plus clairs: il le répétoit pour mieux instruire celui qui devoit l'exécuter. Il voyoit dans ses yeux s'il l'avoit bien compris: il lui faisoit ensuite expliquer familièrement comment il avoit compris ses paroles, et le principal but de son entreprise. Quand il avoit ainsi éprouvé le bon sens de celui qu'il envoyoit, et qu'il l'avoit fait entrer dans ses vues, il ne le faisoit partir qu'après lui avoir donné quelque marque d'estime et de confiance pour l'encourager. Ainsi, tous ceux qu'il envoyoit étoient pleins d'ardeur pour lui plaire et pour réussir; mais ils n'étoient point gênés par la crainte qu'il leur imputeroit le mauvais succès; car il excusoit toutes les fautes qui ne venoient point de mauvaise volonté.

L'horizon paroissoit rouge et enflammé par les premiers rayons du soleil, et la mer étoit pleine des feux

du jour naissant. Toute la côte étoit couverte d'hommes, d'armes, de chevaux et de chariots en mouvement : c'étoit un bruit confus semblable à celui des flots en courroux, quand Neptune excite, au fond de ses abymes, les noires tempêtes. Ainsi Mars commençoit, par le bruit des armes, et par l'appareil frémissant de la guerre, à semer la rage dans tous les cœurs. La campagne étoit pleine de piques hérissées, semblables aux épis qui couvrent les sillons fertiles dans le temps des moissons. Déjà s'élevoit un nuage de poussière qui déroboit peu-à-peu aux yeux des hommes la terre et le ciel. La confusion, l'horreur, le carnage, l'impitoyable mort s'avançoient.

A peine les premiers traits étoient jetés, que Télémaque, levant les yeux et les mains vers le ciel, prononça ces paroles :

O Jupiter, père des Dieux et des hommes, vous voyez de notre côté la justice et la paix que nous n'avons point eu honte de rechercher. C'est à regret que nous combattons; nous voudrions épargner le sang des hommes; nous ne haïssons point cet ennemi même, quoiqu'il soit cruel, perfide et sacrilége. Voyez, et décidez entre lui et nous : s'il faut mourir, nos vies sont dans vos mains : s'il faut délivrer l'Hespérie et abattre le tyran, ce sera votre puissance et la sagesse de Minerve, votre fille, qui nous donneront la victoire; la gloire vous en sera due. C'est vous qui, la balance en main, réglez le sort des combats : nous combattons pour vous; et, puisque vous êtes juste, Adraste est plus votre ennemi que le nôtre. Si votre

cause est victorieuse, avant la fin du jour le sang d'une hécatombe entière ruissellera sur vos autels.

Il dit, et à l'instant il pousse ses coursiers fougueux et écumants dans les rangs les plus pressés des ennemis. Il rencontra d'abord Périandre, Locrien, couvert de la peau d'un lion qu'il avoit tué dans la Cilicie, pendant qu'il y avoit voyagé : il étoit armé, comme Hercule, d'une massue énorme ; sa taille et sa force le rendoient semblable aux géants. Dès qu'il vit Télémaque, il méprisa sa jeunesse et la beauté de son visage. C'est bien à toi, dit-il, jeune efféminé, à nous disputer la gloire des combats! va, enfant, va parmi les ombres chercher ton père. En disant ces paroles, il leva sa massue noueuse, pesante, armée de pointes de fer; elle paroît comme un mât de navire : chacun craint le coup de sa chute. Elle menace la tête du fils d'Ulysse ; mais il se détourne du coup, et se lance sur Périandre avec la rapidité d'un aigle qui fend les airs. La massue, en tombant, brise la roue d'un char auprès de celui de Télémaque. Cependant le jeune Grec perce d'un trait Périandre à la gorge; le sang qui coule à gros bouillons de sa large plaie, étouffe sa voix : ses chevaux fougueux, ne sentant plus sa main défaillante, et les rênes flottant sur leur cou, l'emportent çà et là ; il tombe de dessus son char, les yeux fermés à la lumière, et la pâle mort étant déjà peinte sur son visage défiguré. Télémaque eut pitié de lui ; il donna aussitôt son corps à ses domestiques, et garda, comme une marque de sa victoire, la peau du lion avec la massue.

Ensuite il cherche Adraste dans la mêlée; mais, en le cherchant, il précipite dans les enfers une foule de combattants : Hilée, qui avoit attelé à son char deux coursiers semblables à ceux du soleil, et nourris dans les vastes prairies qu'arrose l'Aufide; Démoléon, qui, dans la Sicile, avoit autrefois presque égalé Eryx dans les combats du ceste; Crantor, qui avoit été hôte et ami d'Hercule, lorsque ce fils de Jupiter, passant par l'Hespérie, y ôta la vie à l'infâme Cacus; Ménécrate, qui ressembloit, disoit-on, à Pollux dans la lutte; Hypocoon, Salapien, qui imitoit l'adresse et la bonne grace de Castor pour mener un cheval; le fameux chasseur Eurymède, toujours teint du sang des ours et des sangliers qu'il tuoit dans les sommets couverts de neige du froid Apennin, et qui avoit été, disoit-on, si cher à Diane, qu'elle lui avoit appris elle-même à tirer des flèches; Nicostrate, vainqueur d'un géant qui vomissoit le feu dans les rochers du mont Gargan; Eléanthe, qui devoit épouser la jeune Pholoé, fille du fleuve Liris. Elle avoit été promise par son père à celui qui la délivreroit d'un serpent ailé qui étoit né sur le bord du fleuve, et qui devoit la dévorer dans peu de jours, suivant la prédiction d'un oracle. Ce jeune homme, par un excès d'amour, se dévoua pour tuer le monstre; il réussit; mais il ne put goûter le fruit de sa victoire; et pendant que Pholoé, se préparant à un doux hyménée, attendoit impatiemment Eléanthe, elle apprit qu'il avoit suivi Adraste dans les combats, et que la Parque avoit tranché cruellement ses jours. Elle remplit de ses gémissements les bois et les mon-

tagnes qui sont auprès du fleuve; elle noya ses yeux de larmes, arracha ses beaux cheveux; elle oublia les guirlandes de fleurs qu'elle avoit accoutumé de cueillir, et accusa le ciel d'injustice. Comme elle ne cessoit de pleurer nuit et jour, les Dieux, touchés de ses regrets, et pressés par les prières du fleuve, mirent fin à sa douleur. A force de verser des larmes, elle fut tout-à-coup changée en fontaine qui, coulant dans le sein du fleuve, va joindre ses eaux à celles du Dieu son père; mais l'eau de cette fontaine est encore amère; l'herbe du rivage ne fleurit jamais, et on ne trouve d'autre ombrage que celui des cyprès sur ses tristes bords.

Cependant Adraste, qui apprit que Télémaque répandoit de tous côtés la terreur, le cherchoit avec empressement. Il espéroit de vaincre facilement le fils d'Ulysse dans un âge encore si tendre, et il menoit autour de lui trente Dauniens d'une force, d'une adresse et d'une audace extraordinaire, auxquels il avoit promis de grandes récompenses s'ils pouvoient, dans le combat, faire périr Télémaque, de quelque manière que ce pût être. S'il l'eût rencontré dans le commencement du combat, sans doute ces trente hommes, environnant le char de Télémaque, pendant qu'Adraste l'auroit attaqué de front, n'auroient eu aucune peine à le tuer; mais Minerve les fit égarer.

Adraste crut voir et entendre Télémaque dans un endroit de la plaine enfoncé, au pied d'une colline, où il y avoit une foule de combattants; il court, il vole, il veut se rassasier de sang; mais, au lieu de

Télémaque, il trouve le vieux Nestor, qui, d'une main tremblante, jetoit au hasard quelques traits inutiles. Adraste, dans sa fureur, veut le percer; mais une troupe de Pyliens se jeta autour de Nestor.

Alors une nuée de traits obscurcit l'air et couvrit tous les combattants; on n'entendoit que les cris plaintifs des mourants, et le bruit des armes de ceux qui tomboient dans la mêlée; la terre gémissoit sous un monceau de corps morts; des ruisseaux de sang couloient de toutes parts. Bellone et Mars, avec les Furies infernales, vêtues de robes toutes dégouttantes de sang, repaissoient leurs yeux cruels de ce spectacle, et renouveloient sans cesse la rage dans les cœurs. Ces divinités, ennemies des hommes, repoussoient, loin des deux partis, la pitié généreuse, la valeur modérée, la douce humanité. Ce n'étoit plus, dans cet amas confus d'hommes acharnés les uns sur les autres, que massacre, vengeance, désespoir, et fureur brutale; la sage et invincible Pallas elle-même l'ayant vu, frémit et recula d'horreur.

Cependant Philoctète, marchant à pas lents, et tenant dans ses mains les flèches d'Hercule, s'avançoit au secours de Nestor. Adraste, n'ayant pu atteindre le divin vieillard, avoit lancé ses traits sur plusieurs Pyliens, auxquels il avoit fait mordre la poussière. Déjà il avoit abattu Eusilas, si léger à la course, qu'à peine il imprimoit la trace de ses pas dans le sable, et qu'il devançoit dans son pays les plus rapides flots de l'Eurotas et de l'Alphée. A ses pieds étoient tombés Entyphron, plus beau qu'Hylas, aussi ardent chasseur

qu'Hippolyte; Ptérélas, qui avoit suivi Nestor au siége de Troie, et qu'Achille même avoit aimé à cause de son courage et de sa force; Aristogiton, qui, s'étant baigné dans les ondes du fleuve Achéloüs, avoit reçu secrètement de ce Dieu la vertu de prendre toutes sortes de formes. En effet, il étoit si souple et si prompt dans tous ses mouvements, qu'il échappoit aux mains les plus fortes; mais Adraste, d'un coup de lance, le rendit immobile; et son ame s'enfuit d'abord avec son sang.

Nestor, qui voyoit tomber ses plus vaillants capitaines sous la main du cruel Adraste, comme les épis dorés, pendant la moisson, tombent sous la faux tranchante d'un infatigable moissonneur, oublioit le danger où il s'exposoit inutilement. Sa sagesse l'avoit quitté; il ne songeoit plus qu'à suivre des yeux Pisistrate, son fils, qui, de son côté, soutenoit avec ardeur le combat pour éloigner le péril de son père. Mais le moment fatal étoit venu où Pisistrate devoit faire sentir à Nestor, combien on est souvent malheureuxx d'avoir trop vécu.

Pisistrate porta un coup de lance si violent contre Adraste, que le Daunien devoit succomber; mais il l'évita: et pendant que Pisistrate, ébranlé du faux coup qu'il avoit donné, ramenoit sa lance, Adraste le perça d'un javelot au milieu du ventre. Ses entrailles commencèrent à sortir avec un ruisseau de sang; son teint se flétrit comme une fleur que la main d'une Nymphe a cueillie dans les prés: ses yeux étoient déjà presque éteints et sa voix défaillante. Alcée, son

gouverneur, qui étoit auprès de lui, le soutint comme il alloit tomber, et n'eut le temps que de le mener entre les bras de son père. Là, il voulut parler et donner les dernières marques de sa tendresse; mais, en ouvrant la bouche, il expira.

Pendant que Philoctète répandoit autour de lui le carnage et l'horreur, pour repousser les efforts d'Adraste, Nestor tenoit serré entre ses bras le corps de son fils : il remplissoit l'air de ses cris, et ne pouvoit souffrir la lumière. Malheureux, disoit-il, d'avoir été père, et d'avoir vécu si long-temps! Hélas! cruelles destinées, pourquoi n'avez-vous pas fini ma vie, ou à la chasse du sanglier de Calydon, ou au voyage de Colchos, ou au premier siége de Troie? Je serois mort avec gloire et sans amertume; maintenant je traîne une vieillesse douloureuse, méprisée et impuissante; je ne vis plus que pour les maux; je n'ai plus de sentiment que pour la tristesse. O mon fils! ô mon fils! ô mon cher Pisistrate! quand je perdis ton frère Antiloque, je t'avois pour me consoler; je ne t'ai plus, rien ne me consolera : tout est fini pour moi. L'espérance, seul adoucissement des peines des hommes, n'est plus un bien qui me regarde. Antiloque, Pisistrate, ô chers enfants, je crois que c'est aujourd'hui que je vous perds tous deux; la mort de l'un rouvre la plaie que l'autre avoit faite au fond de mon cœur. Je ne vous verrai plus! qui fermera mes yeux? qui recueillera mes cendres? O Pisistrate! tu es mort, comme ton frère, en homme courageux; il n'y a que moi qui ne puis mourir.

En disant ces paroles, il voulut se percer lui-même d'un dard qu'il tenoit; mais on arrêta sa main, on lui arracha le corps de son fils: et comme cet infortuné vieillard tomboit en défaillance, on le porta dans sa tente, où ayant un peu repris ses forces, il voulut retourner au combat; mais on le retint malgré lui.

Cependant Adraste et Philoctète se cherchoient; leurs yeux étoient étincelants comme ceux d'un lion et d'un léopard qui cherchent à se déchirer l'un l'autre dans les campagnes qu'arrose le Caïstre. Les menaces, la fureur guerrière et la cruelle vengeance éclatent dans leurs yeux farouches; ils portent une mort certaine par-tout où ils lancent leurs traits; tous les combattants les regardent avec effroi. Déjà ils se voient l'un l'autre, et Philoctète tient en main une de ces flèches terribles qui n'ont jamais manqué leur coup dans ses mains, et dont les blessures sont irremédiables; mais Mars, qui favorisoit le cruel et intrépide Adraste, ne put souffrir qu'il pérît sitôt; il vouloit, par lui, prolonger les horreurs de la guerre et multiplier le carnage. Adraste étoit encore dû à la justice des Dieux, pour punir les hommes et pour verser leur sang.

Dans le moment où Philoctète veut l'attaquer, il est blessé lui-même par un coup de lance que lui donne Amphimaque, jeune Lucanien, plus beau que le fameux Nirée, dont la beauté ne cédoit qu'à celle d'Achille parmi tous les Grecs qui combattirent au siége de Troie. A peine Philoctète eut reçu le coup, qu'il tira sa flèche contre Amphimaque; elle lui perça le cœur. Aussitôt ses beaux yeux noirs s'éteignirent et

furent couverts des ténèbres de la mort : sa bouche, plus vermeille que les roses dont l'aurore naissante sème l'horizon, se flétrit; une pâleur affreuse ternit ses joues : ce visage si tendre et si délicat tout-à-coup se défigura. Philoctète lui-même en eut pitié. Tous les combattants gémirent en voyant ce jeune homme tomber dans son sang, où il se rouloit, et ses cheveux, aussi beaux que ceux d'Apollon, traînés dans la poussière.

Philoctète, ayant vaincu Amphimaque, fut contraint de se retirer du combat; il perdoit son sang et ses forces; son ancienne blessure même, dans l'effort du combat, sembloit prête à se rouvrir et à renouveler ses douleurs : car les enfants d'Esculape, avec leur science divine, n'avoient pu le guérir entièrement. Le voilà prêt à tomber sur un monceau de corps sanglants qui l'environnent. Archidamas, le plus fier et le plus adroit de tous les Œbaliens, qu'il avoit menés avec lui pour fonder Pétilie, l'enlève du combat, dans le moment où Adraste l'auroit abattu sans peine à ses pieds. Adraste ne trouve plus rien qui ose lui résister, ni retarder la victoire. Tout tombe, tout s'enfuit; c'est un torrent qui, ayant surmonté ses bords, entraîne, par ses vagues furieuses, les moissons, les troupeaux, les bergers et les villages.

Télémaque entendit de loin les cris des vainqueurs, et il vit le désordre des siens, qui fuyoient devant Adraste, comme une troupe de cerfs timides traverse les vastes campagnes, les bois, les montagnes, et les fleuves même les plus rapides, quand ils sont poursuivis par des chasseurs.

Télémaque gémit; l'indignation paroît dans ses yeux: il quitte les lieux où il a combattu long-temps avec tant de danger et de gloire. Il court pour soutenir les siens; il s'avance, tout couvert du sang d'une multitude d'ennemis qu'il a étendus sur la poussière. De loin, il pousse un cri qui se fait entendre aux deux armées.

Minerve avoit mis je ne sais quoi de terrible dans sa voix, dont les montagnes voisines retentirent. Jamais Mars, dans la Thrace, n'a fait entendre plus fortement sa cruelle voix, quand il appelle les Furies infernales, la guerre et la mort. Le cri de Télémaque porte le courage et l'audace dans le cœur des siens; il glace d'épouvante les ennemis: Adraste même a honte de se sentir troublé. Je ne sais combien de funestes présages le font frémir, et ce qui l'anime est plutôt un désespoir qu'une valeur tranquille. Trois fois ses genoux tremblants commencèrent à se dérober sous lui, trois fois il recula sans songer à ce qu'il faisoit: une pâleur de défaillance, une sueur froide se répandoient dans tous ses membres; sa voix enrouée et hésitante ne pouvoit achever aucune parole; ses yeux, pleins d'un feu sombre et étincelant, paroissoient sortir de sa tête; on le voyoit, comme Oreste, agité par les Furies; tous ses mouvements étoient convulsifs. Alors il commence à croire qu'il y a des Dieux: il s'imagine les voir irrités, et entendre une voix sourde qui sort du fond de l'abîme pour l'appeler dans le noir Tartare: tout lui fait sentir une main céleste et invisible, suspendue sur sa tête, qui alloit s'appesantir

pour le frapper ; l'espérance étoit éteinte au fond de son cœur : son audace se dissipoit comme la lumière du jour disparoît quand le soleil se couche dans le sein des ondes, et que la terre s'enveloppe des ombres de la nuit.

L'impie Adraste, trop long-temps souffert sur la terre, si les hommes n'eussent eu besoin d'un tel châtiment ; l'impie Adraste touchoit enfin à sa dernière heure. Il court forcené au-devant de son inévitable destin : l'horreur, les cuisants remords, la consternation, la fureur, la rage, le désespoir, marchent avec lui. A peine voit-il Télémaque, qu'il croit voir l'Averne qui s'ouvre, et les tourbillons de flammes qui sortent du noir Phlégéton, prêtes à le dévorer. Il s'écrie, et sa bouche demeure ouverte, sans qu'il puisse prononcer aucune parole : tel qu'un homme dormant, qui, dans un songe affreux, ouvre la bouche et fait des efforts pour parler ; mais la parole lui manque toujours, et il la cherche en vain. D'une main tremblante et précipitée, Adraste lance son dard contre Télémaque. Celui-ci, intrépide, comme l'ami des Dieux, se couvre de son bouclier ; il semble que la Victoire, le couvrant de ses ailes, tient déjà une couronne suspendue au-dessus de sa tête : le courage doux et paisible reluit dans ses yeux ; on le prendroit pour Minerve même, tant il paroît sage et mesuré au milieu des plus grands périls. Le dard, lancé par Adraste, est repoussé par le bouclier. Alors Adraste se hâte de tirer son épée, pour ôter au fils d'Ulysse l'avantage de lancer son dard à son tour. Télémaque, voyant Adraste

l'épée à la main, se hâte de la mettre aussi, et laisse son dard inutile.

Quand on les vit ainsi tous deux combattre de près, tous les autres combattants, en silence, mirent bas les armes pour les regarder attentivement, et on attendit de leur combat la destinée de toute la guerre. Les deux glaives, brillants comme les éclairs d'où partent les foudres, se croisent plusieurs fois, et portent des coups inutiles sur les armes polies qui en retentissent. Les deux combattants s'alongent, se replient, s'abaissent, se relèvent tout-à-coup, et enfin se saisissent. Le lierre, en naissant au pied d'un ormeau, n'en serre pas plus étroitement le tronc dur et noueux par ses rameaux entrelacés jusqu'aux plus hautes branches de l'arbre, que ces deux combattants se serrent l'un l'autre. Adraste n'avoit encore rien perdu de sa force. Télémaque n'avoit pas encore toute la sienne. Adraste fait plusieurs efforts pour surprendre son ennemi et pour l'ébranler. Il tâche de saisir l'épée du jeune Grec, mais en vain : dans le moment où il la cherche, Télémaque l'enlève de terre et le renverse sur le sable. Alors cet impie, qui avoit toujours méprisé les Dieux, montre une lâche crainte de la mort : il a honte de demander la vie, et il ne peut s'empêcher de témoigner qu'il la désire : il tâche d'émouvoir la compassion de Télémaque. Fils d'Ulysse, lui dit-il enfin, c'est maintenant que je connois les justes Dieux; ils me punissent comme je l'ai mérité : il n'y a que le malheur qui ouvre les yeux des hommes pour voir la vérité; je la vois, elle me condamne. Mais qu'un roi malheureux

vous fasse souvenir de votre père, qui est loin d'Ithaque, et qu'il touche votre cœur.

Télémaque, qui, le tenant sous ses genoux, avoit le glaive déjà levé pour lui percer la gorge, répondit aussitôt : Je n'ai voulu que la victoire et la paix des nations que je suis venu secourir ; je n'aime point à répandre le sang. Vivez donc, Adraste ; mais vivez pour réparer vos fautes : rendez tout ce que vous avez usurpé ; rétablissez le calme et la justice sur la côte de la grande Hespérie, que vous avez souillée par tant de massacres et de trahisons ; vivez, et devenez un autre homme. Apprenez par votre chute que les Dieux sont justes, que les méchants sont malheureux ; qu'ils se trompent en cherchant la félicité dans la violence, dans l'inhumanité et dans le mensonge ; qu'enfin rien n'est si doux ni si heureux que la simple et constante vertu. Donnez-nous pour ôtage votre fils Métrodore, avec douze des principaux de votre nation.

A ces paroles, Télémaque laisse relever Adraste, et lui tend la main, sans se défier de sa mauvaise foi ; mais aussitôt Adraste lui lance un second dard fort court, qu'il tenoit caché. Le dard étoit si aigu et lancé avec tant d'adresse, qu'il eût percé les armes de Télémaque, si elles n'eussent été divines. En même temps Adraste se jette derrière un arbre pour éviter la poursuite de Télémaque. Alors celui-ci s'écrie : Dauniens, vous le voyez, la victoire est à nous ; l'impie ne se sauve que par la trahison. Celui qui ne craint point les Dieux craint la mort ; au contraire, celui qui les craint ne craint qu'eux.

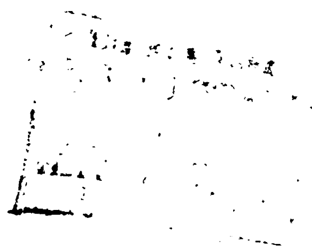
En disant ces paroles, il s'avance vers les Dauniens, et fait signe aux siens, qui étoient de l'autre côté de l'arbre, de couper le chemin au perfide Adraste. Adraste craint d'être surpris, fait semblant de retourner sur ses pas, et veut renverser les Crétois qui se présentent à son passage; mais tout-à-coup Télémaque, prompt comme la foudre que la main du père des Dieux lance du haut de l'Olympe sur les têtes coupables, vient fondre sur son ennemi; il le saisit d'une main victorieuse; il le renverse, comme le cruel aquilon abat les tendres moissons qui dorent la campagne. Il ne l'écoute plus, quoique l'impie ose encore une fois essayer d'abuser de la bonté de son cœur : il lui enfonce son glaive, et le précipite dans les flammes du noir Tartare, digne châtiment de ses crimes.

FIN DU LIVRE VINGTIÈME.

LIVRE XXI.

SOMMAIRE.

ADRASTE étant mort, les Dauniens tendent les mains aux alliés en signe de paix, et leur demandent un roi de leur nation. Nestor, inconsolable d'avoir perdu son fils, s'absente de l'assemblée des chefs, où plusieurs opinent qu'il faut partager le pays des vaincus, et céder à Télémaque le terroir d'Arpi. Bien loin d'accepter cette offre, Télémaque fait voir que l'intérêt commun des alliés est de choisir Polydamas pour roi des Dauniens, et de leur laisser leurs terres. Il persuade ensuite à ces peuples de donner la contrée d'Arpi à Diomède, survenu fortuitement. Les troubles étant ainsi finis, tous se séparent pour s'en retourner chacun dans son pays.





Les Cendres de Pisistrate sont mises dans une Urne d'Or, et Télémaque confie à Callimaque ce précieux Trésor.

Monnet Inv. Del. Julie De Launay, aquâ forti - Robert De Launay, Direxit.

LIVRE VINGT-UNIEME.

A PEINE Adraste fut mort, que tous les Dauniens, loin de déplorer leur défaite et la perte de leur chef, se réjouirent de leur délivrance; ils tendirent les mains aux alliés en signe de paix et de réconciliation. Métrodore, fils d'Adraste, que son père avoit nourri dans des maximes de dissimulation, d'injustice et d'inhumanité, s'enfuit lâchement. Mais un esclave, complice de ses infamies et de ses cruautés, qu'il avoit affranchi et comblé de biens, et auquel seul il se confia dans sa fuite, ne songea qu'à le trahir pour son propre intérêt: il le tua par derrière pendant qu'il fuyoit, lui coupa la tête, et la porta dans le camp des alliés, espérant une grande récompense d'un crime qui finissoit la guerre. Mais on eut horreur de ce scélérat, et on le fit mourir. Télémaque, ayant vu la tête de Métrodore, qui étoit un jeune homme d'une merveilleuse beauté, et d'un naturel excellent, que les plaisirs et les mauvais exemples avoient corrompu, ne put retenir ses larmes. Hélas! s'écria-t-il, voilà ce que fait le poison de la prospérité pour un jeune prince : plus il a d'élévation et de vivacité, plus il s'égare et s'éloigne de tout

sentiment de vertu. Et maintenant je serois peut-être de même, si les malheurs où je suis né, graces aux Dieux, et les instructions de Mentor, ne m'avoient appris à me modérer.

Les Dauniens assemblés demandèrent, comme l'unique condition de paix, qu'on leur permît de faire un roi de leur nation, qui pût effacer, par ses vertus, l'opprobre dont l'impie Adraste avoit couvert la royauté. Ils remercioient les Dieux d'avoir frappé le tyran; ils venoient en foule baiser la main de Télémaque, qui avoit été trempée dans le sang de ce monstre, et leur défaite étoit pour eux comme un triomphe. Ainsi tomba en ce moment, sans aucune ressource, cette puissance qui menaçoit toutes les autres dans l'Hespérie, et qui faisoit trembler tant de peuples. Semblable à ces terrains qui paroissent fermes et immobiles, mais que l'on sape peu-à-peu par-dessous: long-temps on se moque du foible travail qui en attaque les fondements; rien ne paroît affoibli, tout est uni, rien ne s'ébranle; cependant tous les soutiens sont détruits peu-à-peu jusqu'au moment où, tout-à-coup, le terrain s'affaisse et ouvre un abyme. Ainsi une puissance injuste et trompeuse, quelque prospérité qu'elle se procure par ses violences, creuse elle-même un précipice sous ses pieds. La fraude et l'inhumanité sapent peu-à-peu tous les plus solides fondements de l'autorité légitime: on l'admire, on la craint, on tremble devant elle, jusqu'au moment où elle n'est déjà plus; elle tombe de son propre poids, et rien ne la peut relever, parce qu'elle a détruit, de ses propres mains, les vrais sou-

tiens de la bonne foi et de la justice, qui attirent l'amour et la confiance.

Les chefs de l'armée s'assemblèrent, dès le lendemain, pour accorder un roi aux Dauniens. On prenoit plaisir à voir les deux camps confondus par une amitié si inespérée, et les deux armées qui n'en faisoient plus qu'une. Le sage Nestor ne put se trouver dans ce conseil, parce que la douleur, jointe à la vieillesse, avoit flétri son cœur, comme la pluie abat et fait languir le soir une fleur, qui étoit le matin, pendant la naissance de l'aurore, la gloire et l'ornement des vertes campagnes. Ses yeux étoient devenus deux fontaines de larmes qui ne pouvoient tarir : loin d'eux s'enfuyoit le doux sommeil, qui charme les plus cuisantes peines; l'espérance, qui est la vie du cœur de l'homme, étoit éteinte en lui. Toute nourriture étoit amère à cet infortuné vieillard; la lumière même lui étoit odieuse : son ame ne demandoit plus qu'à quitter son corps, et qu'à se plonger dans l'éternelle nuit de l'empire de Pluton. Tous ses amis lui parloient en vain; son cœur en défaillance étoit dégoûté de toute amitié, comme un malade est dégoûté des meilleurs aliments. A tout ce qu'on pouvoit lui dire de plus touchant, il ne répondoit que par des gémissements et des sanglots. De temps en temps on l'entendoit dire : O Pisistrate, Pisistrate! Pisistraste, mon fils, tu m'appelles! Je te suis, Pisistrate; tu me rendras la mort douce. O mon cher fils! je ne désire plus pour tout bien que de te revoir sur les rives du Styx. Puis il passoit des heures entières sans prononcer aucune parole, mais gémissant,

levant les mains et les yeux noyés de larmes vers le ciel.

Cependant les princes assemblés attendoient Télémaque, qui étoit auprès du corps de Pisistrate : il répandoit sur son corps des fleurs à pleines mains ; il y ajoutoit des parfums exquis, et versoit des larmes amères. O mon cher compagnon, lui disoit-il, je n'oublierai jamais de t'avoir vu à Pylos, de t'avoir suivi à Sparte, de t'avoir retrouvé sur les bords de la grande Hespérie ; je te dois mille et mille soins : je t'aimois, tu m'aimois aussi ; j'ai connu ta valeur, elle auroit surpassé celle de plusieurs Grecs fameux. Hélas ! elle t'a fait mourir avec gloire, mais elle a dérobé au monde une vertu naissante qui eût égalé celle de ton père : oui, ta sagesse et ton éloquence, dans un âge mûr, auroient été semblables à celle de ce vieillard, l'admiration de toute la Grèce. Tu avois déjà cette douce insinuation à laquelle on ne peut résister quand il parle ; ces manières naïves de raconter ; cette sage modération qui est un charme pour appaiser les esprits irrités ; cette autorité qui vient de la prudence et de la force des bons conseils. Quand tu parlois, tous prêtoient l'oreille, tous étoient prévenus, tous avoient envie de trouver que tu avois raison ; ta parole simple et sans faste couloit doucement dans les cœurs, comme la rosée sur l'herbe naissante. Hélas ! tant de biens que nous possédions, il y a quelques heures, nous sont enlevés à jamais. Pisistrate, que j'ai embrassé ce matin, n'est plus ; il ne nous en reste qu'un douloureux souvenir. Au moins si tu avois fermé les yeux de Nestor avant

que nous eussions fermé les tiens, il ne verroit pas tout ce qu'il voit, et il ne seroit pas le plus malheureux de tous les pères.

Après ces paroles, Télémaque fit laver la plaie sanglante qui étoit dans le côté de Pisistrate; il le fit étendre sur un lit de pourpre, où, la tête penchée avec la pâleur de la mort, il ressembloit à un jeune arbre qui, ayant couvert la terre de son ombre, et poussé vers le ciel ses rameaux fleuris, a été entamé par le tranchant de la cognée d'un bûcheron : il ne tient plus à sa racine ni à la terre, mère féconde qui nourrit ses tiges dans son sein; il languit, sa verdure s'efface; il ne peut plus se soutenir, il tombe: ses rameaux, qui cachoient le ciel, traînent sur la poussière, flétris et desséchés; il n'est plus qu'un tronc abattu et dépouillé de toutes ses graces. Ainsi Pisistrate, en proie à la mort, étoit déjà emporté par ceux qui devoient le mettre sur le bûcher fatal. Déjà la flamme montoit vers le ciel. Une troupe de Pyliens, les yeux baissés et pleins de larmes, leurs armes renversées, le conduisoit lentement. Le corps est bientôt brûlé: les cendres sont mises dans une urne d'or; et Télémaque, qui prend soin de tout, confie cette urne comme un grand trésor à Callimaque, qui avoit été le gouverneur de Pisistrate. Gardez, lui dit-il, ces cendres, tristes, mais précieux restes de celui que vous avez aimé; gardez-les pour son père. Mais attendez à les lui donner, quand il aura assez de force pour les demander : ce qui irrite la douleur en un temps, l'adoucit en un autre.

Ensuite Télémaque entra dans l'assemblée des rois

ligués, où, dès qu'on l'apperçut, chacun garda le silence pour l'écouter; il en rougit, et on ne pouvoit le faire parler. Les louanges qu'on lui donna, par des acclamations publiques, sur tout ce qu'il venoit de faire, augmentèrent sa honte; il auroit voulu se pouvoir cacher; ce fut la première fois qu'il parut embarrassé et incertain. Enfin, il demanda comme une grace qu'on ne lui donnât plus aucune louange. Ce n'est pas, dit-il, que je ne les aime, sur-tout quand elles sont données par de si bons juges de la vertu; mais c'est que je crains de les aimer trop : elles corrompent les hommes; elles les remplissent d'eux-mêmes; elles les rendent vains et présomptueux. Il faut les mériter et les fuir : les meilleures louanges ressemblent aux fausses. Les plus méchants de tous les hommes, qui sont les tyrans, sont ceux qui se font le plus louer par des flatteurs. Quel plaisir y a-t-il à être loué comme eux? Les bonnes louanges sont celles que vous me donnerez en mon absence, si je suis assez heureux pour en mériter. Si vous me croyez véritablement bon, vous devez croire aussi que je veux être modeste et craindre la vanité : épargnez-moi donc, si vous m'estimez, et ne me louez pas comme un homme amoureux de louanges.

Après avoir parlé ainsi, Télémaque ne répondit plus rien à ceux qui continuoient de l'élever jusques au ciel; et, par un air d'indifférence, il arrêta bientôt les louanges qu'on lui donnoit. On commença à craindre de le fâcher en le louant; ainsi les louanges finirent; mais l'admiration augmenta, tout le monde sachant la tendresse qu'il avoit témoignée à Pisistrate, et le soin qu'il

avoit pris de lui rendre les derniers devoirs. Toute l'armée fut plus touchée de ces marques de la bonté de son cœur, que de tous les prodiges de sagesse et de valeur qui venoient d'éclater en lui. Il est sage, il est vaillant, se disoient-ils en secret les uns aux autres; il est l'ami des Dieux, et le vrai héros de notre âge; il est au-dessus de l'humanité; mais tout cela n'est que merveilleux, tout cela ne fait que nous étonner. Il est humain, il est bon, il est ami fidèle et tendre : il est compâtissant, libéral, bienfaisant, et tout entier à ceux qu'il doit aimer; il est les délices de ceux qui vivent avec lui; il s'est défait de sa hauteur, de son indifférence et de sa fierté : voilà ce qui est d'usage; voilà ce qui touche les cœurs; voilà ce qui nous attendrit pour lui, et nous rend sensibles à toutes ses vertus; voilà ce qui fait que nous donnerions tous nos vies pour lui.

A peine ces discours furent-ils finis, qu'on se hâta de parler de la nécessité de donner un roi aux Dauniens. La plupart des princes qui étoient dans le conseil, opinoient qu'il falloit partager entre eux ce pays comme une terre conquise. On offrit à Télémaque, pour sa part, la fertile contrée d'Arpi, qui porte deux fois l'an les riches dons de Cérès, les doux présents de Bacchus, et les fruits toujours verts de l'olivier consacré à Minerve. Cette terre, lui disoit-on, doit vous faire oublier la pauvre Ithaque avec ses cabanes, les rochers affreux de Dulichie, et les bois sauvages de Zacinthe. Ne cherchez plus ni votre père, qui doit être péri dans les flots, au promontoire de Capharée, par

la vengeance de Nauplius et par la colère de Neptune; ni votre mère, que ses amants possèdent depuis votre départ; ni votre patrie, dont la terre n'est point favorisée du ciel comme celle que nous vous offrons.

Il écoutoit patiemment ces discours; mais les rochers de Thrace et de Thessalie ne sont pas plus sourds ni plus insensibles aux plaintes des amants désespérés, que Télémaque l'étoit à toutes ces offres. Pour moi, répondit-il, je ne suis touché ni des richesses, ni des délices : qu'importe de posséder une plus grande étendue de terre, et de commander à un plus grand nombre d'hommes? on n'en a que plus d'embarras et moins de liberté : la vie est assez pleine de malheurs pour les hommes les plus sages et les plus modérés, sans y ajouter encore la peine de gouverner les autres hommes, indociles, inquiets, injustes, trompeurs et ingrats. Quand on veut être le maître des hommes pour l'amour de soi-même, n'y regardant que sa propre autorité, ses plaisirs et sa gloire, on est impie, on est tyran, on est le fléau du genre humain. Quand, au contraire, on ne veut gouverner les hommes que selon les vraies règles, pour leur propre bien, on est moins leur maître que leur tuteur; on n'en a que la peine qui est infinie, et on est bien éloigné de vouloir étendre plus loin son autorité. Le berger qui ne mange point le troupeau, qui le défend des loups en exposant sa vie, qui veille nuit et jour pour le conduire dans les bons pâturages, n'a point d'envie d'augmenter le nombre de ses moutons, et d'enlever ceux du voisin; ce seroit augmenter sa peine. Quoique je n'aie jamais gouverné,

ajoutoit Télémaque, j'ai appris par les lois, et par les hommes sages qui les ont faites, combien il est pénible de conduire les villes et les royaumes. Je suis donc content de ma pauvre Ithaque, quoiqu'elle soit petite et pauvre : j'aurai assez de gloire, pourvu que j'y règne avec justice, piété et courage ; encore même n'y règnerai-je que trop tôt. Plaise aux Dieux que mon père, échappé à la fureur des vagues, y puisse régner jusqu'à la plus extrême vieillesse, et que je puisse apprendre long-temps sous lui comment il faut vaincre ses passions pour savoir modérer celles de tout un peuple !

Ensuite Télémaque dit : Ecoutez, ô princes assemblés ici, ce que je crois vous devoir dire pour votre intérêt. Si vous donnez aux Dauniens un roi juste, il les conduira avec justice, il leur apprendra combien il est utile de conserver la bonne foi, et de n'usurper jamais le bien de ses voisins : c'est ce qu'ils n'ont jamais pu comprendre sous l'impie Adraste. Tandis qu'ils seront conduits sous un roi sage et modéré, vous n'aurez rien à craindre ; ils vous devront ce bon roi que vous leur aurez donné ; ils vous devront la paix et la prospérité dont ils jouiront : ces peuples, loin de vous attaquer, vous béniront sans cesse, et le roi et le peuple seront l'ouvrage de vos mains. Si, au contraire, vous voulez partager leur pays entre vous, voici les malheurs que je vous prédis : ce peuple, poussé au désespoir, recommencera la guerre ; il combattra justement pour sa liberté, et les Dieux, ennemis de la tyrannie, combattront avec lui. Si les Dieux s'en mêlent, tôt ou

tard vous serez confondus, et vos prospérités se dissiperont comme la fumée; le conseil et la sagesse seront ôtés à vos chefs, le courage à vos armées, l'abondance à vos terres. Vous vous flatterez; vous serez téméraires dans vos entreprises; vous ferez taire les gens de bien qui voudront dire la vérité; vous tomberez tout-à-coup, et l'on dira de vous : Sont-ce donc là ces peuples florissants qui devoient faire la loi à toute la terre? et maintenant ils fuient devant leurs ennemis; ils sont le jouet des nations qui les foulent aux pieds; voilà ce que les Dieux ont fait; voilà ce que méritent les peuples injustes, superbes et inhumains. De plus, considérez que, si vous entreprenez de partager entre vous cette conquête, vous réunissez contre vous tous les peuples voisins : votre ligue, formée pour défendre la liberté commune de l'Hespérie contre l'usurpateur Adraste, deviendra odieuse; et c'est vous-mêmes que tous les peuples accuseront, avec raison, de vouloir usurper la tyrannie universelle.

Mais je suppose que vous soyez victorieux, et des Dauniens et de tous les autres peuples, cette victoire vous détruira : voici comment. Considérez que cette entreprise vous désunira tous : comme elle n'est point fondée sur la justice, vous n'aurez point de règle pour borner entre vous les prétentions de chacun; chacun voudra que sa part de la conquête soit proportionnée à sa puissance; nul d'entre vous n'aura assez d'autorité parmi les autres pour faire le partage paisiblement : voilà la source d'une guerre dont vos petits-enfants ne verront pas la fin. Ne vaut-il pas mieux être juste et

modéré, que de suivre son ambition avec tant de périls, et au travers de tant de malheurs inévitables? La paix profonde, les plaisirs doux et innocents qui l'accompagnent, l'heureuse abondance, l'amitié de ses voisins, la gloire qui est inséparable de la justice, l'autorité qu'on acquiert en se rendant par la bonne foi l'arbitre de tous les peuples étrangers, ne sont-ce pas des biens plus désirables que la folle vanité d'une conquête injuste? O princes! ô rois! vous voyez que je vous parle sans intérêt : écoutez donc celui qui vous aime assez pour vous contredire et pour vous déplaire, en vous représentant la vérité.

Pendant que Télémaque parloit ainsi, avec une autorité qu'on n'avoit jamais vue en nul autre, et que tous les princes étonnés et en suspens admiroient la sagesse de ses conseils, on entendit un bruit confus qui se répandit dans tout le camp, et qui vint jusqu'au lieu où se tenoit l'assemblée. Un étranger, dit-on, est venu aborder sur ces côtes avec une troupe d'hommes armés. Cet inconnu est d'une haute mine, tout paroît héroïque en lui; on voit aisément qu'il a long-temps souffert, et que son grand courage l'a mis au-dessus de toutes ses souffrances. D'abord les peuples du pays qui gardent la côte, ont voulu le repousser comme un ennemi qui vient faire une irruption; mais, après avoir tiré son épée avec un air intrépide, il a déclaré qu'il sauroit se défendre si on l'attaquoit, mais qu'il ne demandoit que la paix et l'hospitalité. Aussitôt il a présenté un rameau d'olivier, comme suppliant. On l'a écouté; il a demandé à être conduit vers ceux qui gouvernent dans

cette côte de l'Hespérie, et on l'amène ici pour le faire parler aux rois assemblés.

A peine ce discours fût-il achevé, qu'on vit entrer cet inconnu avec une majesté qui surprit toute l'assemblée. On auroit cru facilement que c'étoit le Dieu Mars, quand il assemble sur les montagnes de la Thrace ses troupes sanguinaires. Il commença à parler ainsi :

O vous, pasteurs des peuples, qui êtes sans doute assemblés ici pour défendre la patrie contre ses ennemis, ou pour faire fleurir les plus justes lois, écoutez un homme que la fortune a persécuté. Fassent les Dieux que vous n'éprouviez jamais de semblables malheurs! Je suis Diomède, roi d'Etolie, qui blessa Vénus au siége de Troie. La vengeance de cette Déesse me poursuit dans tout l'univers. Neptune, qui ne peut rien refuser à la divine fille de la mer, m'a livré à la rage des vents et des flots, qui ont brisé plusieurs fois mes vaisseaux contre les écueils. L'inexorable Vénus m'a ôté toute espérance de revoir mon royaume, ma famille, et cette douce lumière du pays où j'ai commencé de voir le jour en naissant. Non, je ne reverrai jamais tout ce qui m'a été le plus cher au monde. Je viens, après tant de naufrages, chercher sur ces rives inconnues un peu de repos et une retraite assurée. Si vous craignez les Dieux, et sur-tout Jupiter, qui a soin des étrangers, si vous êtes sensibles à la compassion, ne me refusez pas, dans ces vastes pays, quelque coin de terre stérile, ou quelques déserts; quelques sables, ou quelques rochers escarpés, pour y fonder, avec mes compagnons, une ville qui soit du moins une triste

image de notre patrie perdue. Nous ne demandons qu'un peu d'espace qui vous soit inutile. Nous vivrons en paix avec vous dans une étroite alliance; vos ennemis seront les nôtres; nous entrerons dans tous vos intérêts : nous ne demandons que la liberté de vivre selon nos lois.

Pendant que Diomède parloit ainsi, Télémaque, ayant les yeux attachés sur lui, montra sur son visage toutes les différentes passions. Quand Diomède commença à parler de ses longs malheurs, il espéra que cet homme majestueux seroit son père. Aussitôt qu'il eut déclaré qu'il étoit Diomède, le visage de Télémaque se flétrit comme une belle fleur que les noirs aquilons viennent de ternir de leur souffle cruel. Ensuite les paroles de Diomède, qui se plaignoit de la longue colère d'une Divinité, l'attendrirent par le souvenir des mêmes disgraces souffertes par son père et par lui: des larmes mêlées et de douleur et de joie coulèrent sur ses joues, et il se jeta tout-à-coup sur Diomède pour l'embrasser.

Je suis, dit-il, le fils d'Ulysse que vous avez connu, et qui ne vous fut pas inutile quand vous prîtes les chevaux fameux de Rhésus. Les Dieux l'ont traité sans pitié comme vous. Si les oracles de l'Erèbe ne sont pas trompeurs, il vit encore; mais, hélas, il ne vit point pour moi. J'ai abandonné Ithaque pour le chercher; je ne puis revoir maintenant ni Ithaque, ni lui : jugez par mes malheurs de la compassion que j'ai pour les vôtres. C'est l'avantage qu'il y a à être malheureux, qu'on sait compâtir aux peines d'autrui.

Quoique je ne sois ici qu'étranger, je puis, ô grand Diomède (car, malgré les misères qui ont accablé ma patrie dans mon enfance, je n'ai pas été assez mal élevé pour ignorer quelle est votre gloire dans les combats), je puis, ô le plus invincible de tous les Grecs après Achille, vous procurer quelques secours. Ces princes que vous voyez sont humains; ils savent qu'il n'y a ni vertu, ni vrai courage, ni gloire solide, sans l'humanité. Le malheur ajoute un nouveau lustre à la gloire des grands hommes; il leur manque quelque chose quand ils n'ont jamais été malheureux; il manque dans leur vie des exemples de patience et de fermeté; la vertu souffrante attendrit tous les cœurs qui ont quelque goût pour la vertu. Laissez-nous donc le soin de vous consoler : puisque les Dieux vous mènent à nous, c'est un présent qu'ils nous font, et nous devons nous croire heureux de pouvoir adoucir vos peines.

Pendant qu'il parloit, Diomède étonné, le regardoit fixement, et sentoit son cœur tout ému. Ils s'embrassoient comme s'ils avoient été long-temps liés d'une amitié étroite. O digne fils du sage Ulysse! disoit Diomède, je reconnois en vous la douceur de son visage, la grace de ses discours, la force de son éloquence, la noblesse de ses sentiments, la sagesse de ses pensées.

Cependant Philoctète embrassa aussi le grand fils de Tydée; ils se racontoient leurs tristes aventures. Ensuite Philoctète lui dit : Sans doute vous serez bien aise de revoir le sage Nestor; il vient de perdre Pisis-

trate, le dernier de ses enfants; il ne lui reste plus dans la vie qu'un chemin de larmes qui le mène vers le tombeau. Venez le consoler : un ami malheureux est plus propre qu'un autre à soulager son cœur. Ils allèrent aussitôt dans la tente de Nestor, qui reconnut à peine Diomède, tant la tristesse abattoit son esprit et ses sens. D'abord Diomède pleura avec lui, et leur entrevue fut pour le vieillard un redoublement de douleur; mais peu-à-peu la présence de cet ami appaisa son cœur. On reconnut aisément que ses maux étoient un peu suspendus par le plaisir de raconter ce qu'il avoit souffert, et d'entendre à son tour ce qui étoit arrivé à Diomède.

Pendant qu'ils s'entretenoient, les rois assemblés avec Télémaque examinoient ce qu'ils devoient faire. Télémaque leur conseilloit de donner à Diomède le pays d'Arpi, et de choisir pour roi des Dauniens, Polydamas, qui étoit de leur nation. Ce Polydamas étoit un fameux capitaine, qu'Adraste, par jalousie, n'avoit jamais voulu employer, de peur qu'on n'attribuât à cet homme habile les succès dont il espéroit d'avoir seul toute la gloire. Polydamas l'avoit souvent averti, en particulier, qu'il exposoit trop sa vie et le salut de son état dans cette guerre contre tant de nations conjurées; il l'avoit voulu engager à tenir une conduite plus droite et plus modérée avec ses voisins. Mais les hommes qui haïssent la vérité, haïssent aussi les gens qui ont la hardiesse de la dire; ils ne sont touchés ni de leur sincérité, ni de leur zèle, ni de leur désintéressement. Une prospérité trompeuse endurcissoit le cœur

d'Adraste contre les plus salutaires conseils; en ne les suivant pas, il triomphoit tous les jours de ses ennemis: la hauteur, la mauvaise foi, la violence, mettoient toujours la victoire dans son parti: tous les malheurs dont Polydamas l'avoit si long-temps menacé, n'arrivoient pas. Adraste se moquoit d'une sagesse timide qui prévoit toujours des inconvénients; Polydamas lui étoit insupportable : il l'éloigna de toutes les charges; il le laissa languir dans la solitude et dans la pauvreté.

D'abord Polydamas fut accablé de cette disgrace; mais elle lui donna ce qui lui manquoit, en lui ouvrant les yeux sur la vanité des grandes fortunes : il devint sage à ses dépens; il se réjouit d'avoir été malheureux; il apprit peu-à-peu à se taire, à vivre de peu, à se nourrir tranquillement de la vérité, à cultiver en lui les vertus secrètes qui sont encore plus estimables que les éclatantes; enfin, à se passer des hommes. Il demeura au pied du mont Gargan, dans un désert, où un rocher en demi-voûte lui servoit de toit. Un ruisseau, qui tomboit de la montagne, appaisoit sa soif; quelques arbres lui donnoient leurs fruits: il avoit deux esclaves qui cultivoient un petit champ; il travailloit lui-même avec eux de ses propres mains : la terre le payoit de ses peines avec usure, et ne le laissoit manquer de rien. Il avoit non-seulement des fruits et des légumes en abondance, mais encore toutes sortes de fleurs odoriférantes. Là, il déploroit le malheur des peuples que l'ambition insensée d'un roi entraîne à leur perte; là, il attendoit chaque jour que les Dieux, justes, quoique patients, fissent tomber Adraste. Plus

sa prospérité croissoit, plus il croyoit voir de près sa chute irremédiable; car l'imprudence heureuse dans ses fautes, et la puissance montée jusqu'au dernier excès d'autorité absolue, sont les avant-coureurs du renversement des rois et des royaumes. Quand il apprit la défaite et la mort d'Adraste, il ne témoigna aucune joie, ni de l'avoir prévue, ni d'être délivré de ce tyran; il gémit seulement, par la crainte de voir les Dauniens dans la servitude.

Voilà l'homme que Télémaque proposa pour le faire régner. Il y avoit déjà quelque temps qu'il connoissoit son courage et sa vertu; car Télémaque, selon les conseils de Mentor, ne cessoit de s'informer partout des qualités bonnes et mauvaises de toutes les personnes qui étoient dans quelque emploi considérable, non-seulement dans les nations alliées qui servoient en cette guerre, mais encore chez les ennemis. Son principal soin étoit de découvrir et d'examiner par-tout les hommes qui avoient quelque talent, ou une vertu particulière.

Les princes alliés eurent d'abord quelque répugnance à mettre Polydamas dans la royauté. Nous avons éprouvé, disoient-ils, combien un roi des Dauniens, quand il aime la guerre, et qu'il la sait faire, est redoutable à ses voisins. Polydamas est un grand capitaine, et il peut nous jeter dans de grands périls. Mais Télémaque leur répondit: Polydamas, il est vrai, sait la guerre; mais il aime la paix; et voilà les deux choses qu'il faut souhaiter. Un homme qui connoît les malheurs, les dangers et les difficultés de la guerre, est

bien plus capable de l'éviter qu'un autre qui n'en a aucune expérience. Il a appris à goûter le bonheur d'une vie tranquille ; il a condamné les entreprises d'Adraste; il en a prévu les suites funestes. Un prince foible, ignorant et sans expérience, est plus à craindre pour vous qu'un homme qui connoîtra et qui décidera tout par lui-même. Le prince foible et ignorant ne verra que par les yeux d'un favori passionné, ou d'un ministre flatteur, inquiet et ambitieux : ainsi ce prince aveugle s'engagera à la guerre sans la vouloir faire. Vous ne pourrez jamais vous assurer de lui, car il ne pourra jamais être sûr de lui-même; il vous manquera de parole; il vous réduira bientôt à cette extrémité, qu'il faudra, ou que vous le fassiez périr, ou qu'il vous accable. N'est-il pas plus utile, plus sûr, et en même temps plus juste et plus noble, de répondre fidèlement à la confiance des Dauniens, et de leur donner un roi digne de commander?

Toute l'assemblée fut persuadée par ces discours. On alla proposer Polydamas aux Dauniens, qui attendoient une réponse avec impatience. Quand ils entendirent le nom de Polydamas, ils répondirent : Nous reconnoissons bien maintenant que les princes alliés veulent agir de bonne foi avec nous, et faire une paix éternelle, puisqu'ils nous veulent donner pour roi un homme si vertueux, et si capable de nous gouverner. Si on nous eût proposé un homme lâche, efféminé, et mal instruit, nous aurions cru qu'on ne cherchoit qu'à nous abattre et qu'à corrompre la forme de notre gouvernement; nous aurions conservé en secret un vif

ressentiment d'une conduite si dure et si artificieuse; mais le choix de Polydamas nous montre une véritable candeur. Les alliés, sans doute, n'attendent rien de nous que de juste et de noble, puisqu'ils nous accordent un roi qui est incapable de faire rien contre la liberté et contre la gloire de notre nation : aussi pouvons-nous protester, à la face des justes Dieux, que les fleuves remonteront vers leurs sources avant que nous cessions d'aimer des rois si bienfaisants. Puissent nos derniers neveux se ressouvenir du bienfait que nous recevons aujourd'hui, et renouveler, de génération en génération, la paix de l'âge d'or dans toute la côte de l'Hespérie!

Télémaque leur proposa ensuite de donner à Diomède les campagnes d'Arpi, pour y fonder une colonie. Ce nouveau peuple, leur disoit-il, vous devra son établissement dans un pays que vous n'occupez point. Souvenez-vous que tous les hommes doivent s'entr'aimer; que la terre est trop vaste pour eux; qu'il faut bien avoir des voisins, et qu'il vaut mieux en avoir qui vous soient obligés de leur établissement. Soyez touchés du malheur d'un roi qui ne peut retourner dans son pays. Polydamas et lui étant unis ensemble par les liens de la justice et de la vertu, qui sont les seuls durables, vous entretiendront dans une paix profonde, et vous rendront redoutables à tous les peuples voisins qui penseroient à s'agrandir. Vous voyez, ô Dauniens, que nous avons donné à votre terre un roi capable d'en élever la gloire jusqu'au ciel : donnez aussi, puisque nous vous le demandons, une terre qui vous est

inutile, à un roi qui est digne de toutes sortes de secours.

Les Dauniens répondirent qu'ils ne pouvoient rien refuser à Télémaque, puisque c'étoit lui qui leur avoit procuré Polydamas pour roi. Aussitôt ils partirent pour l'aller chercher dans son désert, et pour le faire régner sur eux. Avant que de partir, ils donnèrent les fertiles plaines d'Arpi à Diomède, pour y fonder un nouveau royaume. Les alliés en furent ravis, parce que cette colonie des Grecs pourroit secourir puissamment le parti des alliés, si jamais les Dauniens vouloient renouveler les usurpations dont Adraste avoit donné le mauvais exemple.

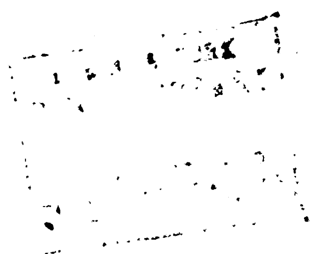
Tous les princes ne songèrent qu'à se séparer. Télémaque, les larmes aux yeux, partit avec sa troupe, après avoir embrassé tendrement le vaillant Diomède, le sage et inconsolable Nestor, et le fameux Philoctète, digne héritier des flèches d'Hercule.

FIN DU LIVRE VINGT-UNIÈME.

LIVRE XXII.

SOMMAIRE.

Télémaque, arrivant à Salente, est surpris de voir la campagne si bien cultivée, et de trouver si peu de magnificence dans la ville. Mentor lui explique les raisons de ce changement, lui fait remarquer les défauts qui empêchent d'ordinaire un état de fleurir, et lui propose pour modèle la conduite et le gouvernement d'Idoménée. Télémaque ouvre ensuite son cœur à Mentor sur son inclination pour Antiope, fille de ce roi, et sur son dessein de l'épouser. Mentor en loue avec lui les bonnes qualités, l'assure que les Dieux la lui destinent; mais que présentement il ne doit songer qu'à partir pour Ithaque, et qu'à délivrer Pénélope des poursuites de ses prétendants.





Télémaque ouvre son Cœur à Mentor, sur son inclination pour Antiope.

Monnet Inv. Del.-Julie De Launay, aquâ fort.-Robert De Launay, Direxit.

LIVRE VINGT-DEUXIÈME.

Le jeune fils d'Ulysse brûloit d'impatience de retrouver Mentor à Salente, et de s'embarquer avec lui pour revoir Ithaque, où il espéroit que son père seroit arrivé. Quand il s'approcha de Salente, il fut bien étonné de voir toute la campagne des environs, qu'il avoit laissée presqu'inculte et déserte, cultivée comme un jardin, et pleine d'ouvriers diligents : il reconnut l'ouvrage et la sagesse de Mentor. Ensuite, entrant dans la ville, il remarqua qu'il y avoit beaucoup moins d'artisans pour les délices de la vie, et beaucoup moins de magnificence. Télémaque en fut choqué; car il aimoit naturellement toutes les choses qui ont de l'éclat et de la politesse. Mais d'autres pensées occupèrent aussitôt son esprit; il vit de loin venir à lui Idoménée avec Mentor. Alors son cœur fut ému de joie et de tendresse : malgré tous les succès qu'il avoit eus dans la guerre contre Adraste, il craignoit que Mentor ne fût pas content de lui; et à mesure qu'il s'avançoit, il cherchoit dans les yeux de Mentor pour voir s'il n'avoit rien à se reprocher.

D'abord Idoménée embrassa Télémaque comme son propre fils; ensuite Télémaque se jeta au cou de Men-

tor, et l'arrosa de ses larmes. Mentor lui dit : Je suis content de vous : vous avez fait de grandes fautes; mais elles vous ont servi à vous connoître et à vous défier de vous-même. Souvent on tire plus de fruit de ses fautes que de ses belles actions. Les grandes actions enflent le cœur, et inspirent une présomption dangereuse; les fautes font rentrer l'homme en lui-même, et lui rendent la sagesse qu'il avoit perdue dans les bons succès. Ce qui vous reste à faire, c'est de louer les Dieux, et de ne vouloir pas que les hommes vous louent. Vous avez fait de grandes choses; mais avouez la vérité, ce n'est guère vous par qui elles ont été faites : n'est-il pas vrai qu'elles vous sont venues comme quelque chose d'étranger qui étoit mis en vous ? n'étiez-vous pas capable de les gâter, et par votre promptitude, et par votre imprudence? Ne sentiez-vous pas que Minerve vous a comme transformé en un autre homme au-dessus de vous-même, pour faire par vous ce que vous avez fait? elle a tenu tous vos défauts en suspens, comme Neptune, quand il appaise les tempêtes, et suspend les flots irrités.

Pendant qu'Idoménée interrogeoit avec curiosité les Crétois qui étoient revenus de la guerre, Télémaque écoutoit les sages conseils de Mentor; ensuite il regardoit de tous côtés avec étonnement, et lui disoit: Voici un changement dont je ne comprends pas bien la raison; est-il arrivé quelque calamité à Salente pendant mon absence? d'où vient qu'on n'y remarque plus cette magnificence qui éclatoit par-tout avant mon départ? Je ne vois plus ni or, ni argent, ni pierres pré-

cieuses; les habits sont simples; les bâtiments qu'on y fait sont moins vastes et moins ornés; les arts languissent, la ville est devenue une solitude.

Mentor lui répondit en souriant : Avez-vous remarqué l'état de la campagne autour de la ville ? Oui, reprit Télémaque; j'ai vu par-tout le labourage en honneur et les champs défrichés. Lequel vaut mieux, ajouta Mentor, ou une ville superbe en marbre, en or et en argent, avec une campagne négligée et stérile; ou une campagne cultivée et fertile, avec une ville médiocre et modeste dans ses mœurs? Une grande ville fort peuplée d'artisans occupés à amollir les mœurs par les délices de la vie, quand elle est entourée d'un royaume pauvre et mal cultivé, ressemble à un monstre dont la tête est d'une grosseur énorme, et dont tout le corps exténué et privé de nourriture, n'a aucune proportion avec cette tête. C'est le nombre du peuple, et l'abondance des aliments, qui forme la vraie force et la vraie richesse d'un royaume. Idoménée a maintenant un peuple innombrable et infatigable dans le travail, qui remplit toute l'étendue de son pays : tout son pays n'est plus qu'une seule ville; Salente n'en est que le centre. Nous avons transporté, de la ville dans la campagne, les hommes qui manquoient à la campagne et qui étoient superflus dans la ville. De plus, nous avons attiré dans ce pays beaucoup de peuples étrangers. Plus ces peuples se multiplient, plus ils multiplient les fruits de la terre par leur travail; cette multiplication si douce et si paisible augmente plus son royaume qu'une conquête. On n'a rejeté de cette ville que les arts super-

flus, qui détournent les pauvres de la culture de la terre pour les vrais besoins, et qui corrompent les riches en les jetant dans le faste et dans la mollesse; mais nous n'avons fait aucun tort aux beaux-arts, ni aux hommes qui ont un vrai génie pour les cultiver. Ainsi Idoménée est beaucoup plus puissant qu'il ne l'étoit quand vous admiriez sa magnificence. Cet éclat éblouissant cachoit une foiblesse et une misère qui eussent bientôt renversé son empire : maintenant il a un plus grand nombre d'hommes, et il les nourrit plus facilement. Ces hommes, accoutumés au travail, à la peine, et au mépris de la vie par l'amour des bonnes lois, sont tout prêts à combattre pour défendre les terres cultivées de leurs propres mains. Bientôt cet état, que vous croyez déchu, sera la merveille de l'Hespérie.

Souvenez-vous, ô Télémaque, qu'il y a deux choses pernicieuses dans le gouvernement des peuples, auxquelles on n'apporte presque jamais aucun remède; la première est une autorité injuste et trop violente dans les rois; la seconde est le luxe qui corrompt les mœurs.

Quand les rois s'accoutument à ne connoître plus d'autres lois que leurs volontés absolues, et qu'ils ne mettent plus de frein à leurs passions, ils peuvent tout; mais, à force de tout pouvoir, ils sapent le fondement de leur puissance; ils n'ont plus de règle certaine ni de maximes de gouvernement; chacun à l'envi les flatte; ils n'ont plus de peuples; il ne leur reste que des esclaves dont le nombre diminue chaque jour. Qui leur dira la vérité? qui donnera des bornes à ce torrent?

Tout cède; les sages s'enfuient, se cachent, et gémissent. Il n'y a qu'une révolution soudaine et violente qui puisse ramener cette puissance débordée, dans son cours naturel : souvent même le coup qui pourroit la modérer, l'abat sans ressource. Rien ne menace tant d'une chute funeste qu'une autorité qu'on pousse trop loin : elle est semblable à un arc trop tendu, qui se rompt enfin tout-à-coup si on ne le relâche; mais qui est-ce qui osera le relâcher? Idoménée étoit gâté jusqu'au fond du cœur par cette autorité si flatteuse; il avoit été renversé de son trône; mais il n'avoit pas été détrompé. Il a fallu que les Dieux nous aient envoyés ici, pour le désabuser de cette puissance aveugle et outrée qui ne convient pas à des hommes; encore a-t-il fallu des espèces de miracles pour lui ouvrir les yeux.

L'autre mal, presque incurable, est le luxe. Comme la trop grande autorité empoisonne les rois, le luxe empoisonne toute une nation. On dit que le luxe sert à nourrir les pauvres aux dépens des riches; comme si les pauvres ne pouvoient pas gagner leur vie plus utilement, en multipliant les fruits de la terre, sans amollir les riches par des raffinements de volupté. Toute une nation s'accoutume à regarder comme des nécessités de la vie les choses superflues : ce sont tous les jours de nouvelles nécessités qu'on invente, et on ne peut plus se passer des choses qu'on ne connoissoit pas trente ans auparavant. Ce luxe s'appelle bon goût, perfection des arts, et politesse de la nation. Ce vice, qui en attire une infinité d'autres, est loué comme une vertu;

il répand sa contagion depuis le roi jusqu'aux derniers de la lie du peuple. Les proches parents du roi veulent imiter sa magnificence; les grands, celle des parents du roi; les gens médiocres veulent égaler les grands, car qui est-ce qui se fait justice? les petits veulent passer pour médiocres: tout le monde fait plus qu'il ne peut: les uns par faste, et pour se prévaloir de leurs richesses; les autres par mauvaise honte, et pour cacher leur pauvreté. Ceux mêmes qui sont assez sages pour condamner un si grand désordre, ne le sont pas assez pour oser lever la tête les premiers, et pour donner des exemples contraires. Toute une nation se ruine, toutes les conditions se confondent. La passion d'acquérir du bien pour soutenir une vaine dépense, corrompt les ames les plus pures: il n'est plus question que d'être riche; la pauvreté est une infamie. Soyez savant, habile, vertueux, instruisez les hommes, gagnez des batailles; sauvez la patrie; sacrifiez tous vos intérêts, vous êtes méprisé si vos talents ne sont relevés par le faste. Ceux mêmes qui n'ont pas de bien veulent paroître en avoir; ils en dépensent comme s'ils en avoient: on emprunte, on trompe, on use de mille artifices indignes pour parvenir. Mais qui remédiera à ces maux? il faut changer le goût et les habitudes de toute une nation; il faut lui donner de nouvelles lois. Qui le pourra entreprendre, si ce n'est un roi philosophe qui sache, par l'exemple de sa propre modération, faire honte à tous ceux qui aiment une dépense fastueuse, et encourager les sages qui seront bien aises d'être autorisés dans une honnête frugalité?

Télémaque, écoutant ce discours, étoit comme un homme qui revient d'un profond sommeil; il sentoit la vérité de ces paroles, et elles se gravoient dans son cœur, comme un savant sculpteur imprime les traits qu'il veut sur le marbre, en sorte qu'il lui donne de la tendresse, de la vie et du mouvement. Télémaque ne répondoit rien; mais, repassant tout ce qu'il venoit d'entendre, il parcouroit des yeux les choses qu'on avoit changées dans la ville. Ensuite il disoit à Mentor:

Vous avez fait d'Idoménée le plus sage de tous les rois; je ne le connois plus, ni lui ni son peuple. J'avoue même que ce que vous avez fait ici est infiniment plus grand que les victoires que nous venons de remporter. Le hasard et la force ont beaucoup de part aux succès de la guerre; il faut que nous partagions la gloire des combats avec nos soldats; mais tout votre ouvrage vient d'une seule tête; il a fallu que vous ayez travaillé seul coutre un roi et contre tout son peuple, pour les corriger. Les succès de la guerre sont toujours funestes et odieux: ici tout est l'ouvrage d'une sagesse céleste, tout est doux, tout est pur, tout est aimable, tout marque une autorité qui est au-dessus de l'homme. Quand les hommes veulent de la gloire, que ne la cherchent-ils dans cette application à faire du bien? Oh! qu'ils s'entendent mal en gloire, d'en espérer une solide en ravageant la terre et en répandant le sang humain!

Mentor montra sur son visage une joie sensible de voir Télémaque si désabusé des victoires et des conquêtes, dans un âge où il étoit si naturel qu'il fût enivré de la gloire qu'il avoit acquise.

Ensuite Mentor ajouta : Il est vrai que tout ce que vous voyez ici est bon et louable ; mais sachez qu'on pourroit faire des choses encore meilleures. Idoménée modère ses passions, et s'applique à gouverner son peuple avec justice ; mais il ne laisse pas de faire encore bien des fautes, qui sont les suites malheureuses de ses fautes anciennes. Quand les hommes veulent quitter le mal, le mal semble encore les poursuivre long-temps ; il leur reste de mauvaises habitudes, un naturel affoibli, des erreurs invétérées, et des préventions presque incurables. Heureux ceux qui ne se sont jamais égarés ! ils peuvent faire le bien plus parfaitement. Les Dieux, ô Télémaque, vous demanderont plus qu'à Idoménée, parce que vous avez connu la vérité dès votre jeunesse, et que vous n'avez jamais été livré aux séductions d'une trop grande prospérité.

Idoménée, continuoit Mentor, est sage et éclairé ; mais il s'applique trop au détail et ne médite pas assez le gros de ses affaires pour former des plans. L'habileté d'un roi, qui est au-dessus des hommes, ne consiste pas à faire tout par lui-même : c'est une vanité grossière que d'espérer d'en venir à bout, ou de vouloir persuader au monde qu'on en est capable. Un roi doit gouverner en choisissant et en conduisant ceux qui gouvernent sous lui : il ne faut pas qu'il fasse le détail, car c'est faire la fonction de ceux qui ont à travailler sous lui ; il doit seulement s'en faire rendre compte, et en savoir assez pour entrer dans ce compte avec discernement. C'est merveilleusement gouverner, que de choisir et d'appliquer, selon leurs talents, les gens qui

gouvernent. Le suprême et le parfait gouvernement consiste à gouverner ceux qui gouvernent : il faut les observer, les éprouver, les modérer, les corriger, les animer, les élever, les rabaisser, les changer de place, et les tenir toujours dans la main. Vouloir examiner tout par soi-même, c'est défiance, c'est petitesse; c'est se livrer à une jalousie pour les détails, qui consume le temps et la liberté d'esprit nécessaires pour les grandes choses. Pour former de grands desseins, il faut avoir l'esprit libre et reposé; il faut penser à son aise dans un entier dégagement de toutes les expéditions d'affaires épineuses. Un esprit épuisé par le détail est comme la lie du vin qui n'a plus de force ni de délicatesse. Ceux qui gouvernent par le détail sont toujours déterminés par le présent, sans étendre leurs vues sur un avenir éloigné; ils sont toujours entraînés par l'affaire du jour où ils sont, et cette affaire étant seule à les occuper, elle les frappe trop, elle rétrécit leur esprit; car on ne juge sainement des affaires que quand on les compare toutes ensemble, et qu'on les place toutes dans un certain ordre, afin qu'elles aient de la suite et de la proportion. Manquer à suivre cette règle dans le gouvernement, c'est ressembler à un musicien qui se contenteroit de trouver des sons harmonieux, et qui ne se mettroit point en peine de les unir et de les accorder pour en composer une musique douce et touchante. C'est ressembler aussi à un architecte qui croit avoir tout fait, pourvu qu'il assemble de grandes colonnes, et beaucoup de pierres bien taillées, sans penser à l'ordre et à la proportion des ornements de son édifice. Dans le

temps qu'il fait un salon, il ne prévoit pas qu'il faudra faire un escalier convenable; quand il travaille au corps du bâtiment, il ne songe ni à la cour, ni au portail. Son ouvrage n'est qu'un assemblage confus de parties magnifiques, qui ne sont point faites les unes pour les autres; cet ouvrage, loin de lui faire honneur, est un monument qui éternisera sa honte; car il fait voir que l'ouvrier n'a pas su penser avec assez d'étendue pour concevoir à-la-fois le dessein général de tout son ouvrage : c'est un caractère d'esprit court et subalterne. Quand on est né avec ce génie borné au détail, on n'est propre qu'à exécuter sous autrui. N'en doutez pas, ô mon cher Télémaque, le gouvernement d'un royaume demande une certaine harmonie comme la musique, et de justes proportions comme l'architecture.

Si vous voulez que je me serve encore de la comparaison de ces arts, je vous ferai entendre combien les hommes qui gouvernent par le détail, sont médiocres. Celui qui, dans un concert, ne chante que certaines choses, quoiqu'il les chante parfaitement, n'est qu'un chanteur : celui qui conduit tout le concert, et qui en règle à-la-fois toutes les parties, est le seul maître de musique. Tout de même celui qui taille les colonnes, ou qui élève un côté du bâtiment, n'est qu'un maçon; mais celui qui a pensé tout l'édifice, et qui en a toutes les proportions dans sa tête, est le seul architecte. Ainsi ceux qui travaillent, qui expédient, et qui font le plus d'affaires, sont ceux qui gouvernent le moins; ils ne sont que les ouvriers subalternes. Le vrai génie qui conduit l'état est celui qui, ne faisant

rien, fait tout faire; qui pense, qui invente, qui pénètre dans l'avenir, qui retourne dans le passé, qui arrange, qui proportionne, qui prépare de loin, qui se roidit sans cesse pour lutter contre la fortune comme un nageur contre le torrent de l'eau, qui est attentif nuit et jour pour ne laisser rien au hasard.

Croyez-vous, Télémaque, qu'un grand peintre travaille assidûment depuis le matin jusqu'au soir, pour expédier plus promptement ses ouvrages? Non; cette gêne et ce travail servile éteindroient tout le feu de son imagination : il ne travailleroit plus de génie; il faut que tout se fasse irrégulièrement et par saillies, suivant que son goût le mène et que son esprit l'excite. Croyez-vous qu'il passe son temps à broyer des couleurs et à préparer des pinceaux? non, c'est l'occupation de ses élèves. Il se réserve le soin de penser; il ne songe qu'à faire des traits hardis qui donnent de la noblesse, de la vie et de la passion à ses figures. Il a dans sa tête les pensées et les sentiments des héros qu'il veut représenter; il se transporte dans les siècles et dans toutes les circonstances où ils ont été : à cette espèce d'enthousiasme, il faut qu'il joigne une sagesse qui le retienne, que tout soit vrai, correct et proportionné l'un à l'autre. Croyez-vous, Télémaque, qu'il faille moins d'élévation de génie et d'efforts de pensées pour faire un bon roi, que pour faire un bon peintre? Concluez donc que l'occupation d'un roi doit être de penser, de former de grands projets, et de choisir les hommes propres à exécuter sous lui.

Télémaque lui répondit : Il me semble que je com-

prends tout ce que vous dites; mais si les choses alloient ainsi, un roi seroit souvent trompé, n'entrant point par lui-même dans le détail. C'est vous-même qui vous trompez, répartit Mentor: ce qui empêche qu'on ne soit trompé, c'est la connoissance générale du gouvernement. Les gens qui n'ont point de principes dans les affaires, et qui n'ont point de vrai discernement des esprits, vont toujours comme à tâtons; c'est un hasard quand ils ne se trompent pas; ils ne savent pas même précisément ce qu'ils cherchent, ni à quoi ils doivent tendre; ils ne savent que se défier, et se défient plutôt des honnêtes gens qui les contredisent, que des trompeurs qui les flattent. Au contraire, ceux qui ont des principes pour le gouvernement, et qui se connoissent en hommes, savent ce qu'ils doivent chercher en eux, et les moyens d'y parvenir; ils reconnoissent, du moins en gros, si les gens dont ils se servent sont des instruments propres à leurs desseins, et s'ils entrent dans leurs vues pour tendre au but qu'ils se proposent. D'ailleurs, comme ils ne se jettent pas dans des détails accablants, ils ont l'esprit plus libre pour envisager d'une seule vue le gros de l'ouvrage, et pour observer s'il s'avance vers la fin principale. S'ils sont trompés, du moins ils ne le sont guère dans l'essentiel. Ils sont, outre cela, au-dessus des petites jalousies qui marquent un esprit borné et une ame basse; ils comprennent qu'on ne peut éviter d'être trompé dans les grandes affaires, puisqu'il faut s'y servir des hommes qui sont si souvent trompeurs. On perd plus dans l'irrésolution où jette la défiance, qu'on

ne perdroit à se laisser un peu tromper. On est trop heureux quand on n'est trompé que dans les choses médiocres; les grandes ne laissent pas de s'acheminer, et c'est la seule chose dont un grand homme doit être en peine. Il faut réprimer sévèrement la tromperie quand on la découvre; mais il faut compter sur quelque tromperie, si on ne veut point être véritablement trompé. Un artisan, dans sa boutique, voit tout de ses propres yeux, et fait tout de ses propres mains; mais un roi, dans un grand état, ne peut tout faire ni tout voir. Il ne doit faire que les choses que nul autre ne peut faire sous lui; il ne doit voir que ce qui entre dans la décision des choses importantes.

Enfin, Mentor dit à Télémaque : Les Dieux vous aiment et vous préparent un règne plein de sagesse. Tout ce que vous voyez ici est fait moins pour la gloire d'Idoménée que pour votre instruction. Tous les sages établissements que vous admirez dans Salente, ne sont que l'ombre de ce que vous ferez un jour à Ithaque, si vous répondez par vos vertus à votre haute destinée. Il est temps que nous songions à partir d'ici; Idoménée tient un vaisseau prêt pour notre retour.

Aussitôt Télémaque ouvrit son cœur à son ami, mais avec quelque peine, sur un attachement qui lui faisoit regretter Salente. Vous me blâmerez, peut-être, lui dit-il, de prendre trop facilement des inclinations dans les lieux où je passe; mais mon cœur me feroit de continuels reproches, si je vous cachois que j'aime Antiope, fille d'Idoménée. Non, mon cher Mentor, ce n'est point une passion aveugle comme celle dont vous

m'avez guéri dans l'île de Calypso; j'ai bien reconnu la profondeur de la plaie que l'amour m'avoit faite auprès d'Eucharis: je ne puis encore prononcer son nom sans être troublé; le temps et l'absence n'ont pu l'effacer. Cette expérience funeste m'apprend à me défier de moi-même. Mais pour Antiope, ce que je sens n'a rien de semblable: ce n'est point un amour passionné; c'est goût, c'est estime, c'est persuasion que je serois heureux si je passois ma vie avec elle. Si jamais les Dieux me rendent mon père, et qu'il me permette de choisir une femme, Antiope sera mon épouse. Ce qui me touche en elle, c'est son silence, sa modestie, sa retraite, son travail assidu, son industrie pour les ouvrages de laine et de broderie, son application à conduire toute la maison de son père depuis que sa mère est morte, son mépris des vaines parures, l'oubli ou l'ignorance même qui paroît en elle de sa beauté. Quand Idoménée lui ordonne de mener les danses des jeunes Crétoises au son des flûtes, on la prendroit pour la riante Vénus, qui est accompagnée des Grâces. Quand il la mène avec lui à la chasse dans les forêts, elle paroît majestueuse et adroite à tirer de l'arc, comme Diane au milieu de ses Nymphes: elle seule ne le sait pas, et tout le monde l'admire. Quand elle entre dans le temple des Dieux, et qu'elle porte sur sa tête les choses sacrées dans des corbeilles, on croiroit qu'elle est elle-même la divinité qui habite dans le temple. Avec quelle crainte et quelle religion l'avons-nous vu offrir des sacrifices, et fléchir la colère des Dieux, quand il a fallu expier quelque faute ou détourner quelque funeste pré-

sage! Enfin, quand on la voit avec une troupe de filles, tenant en sa main une aiguille d'or, on croit que c'est Minerve même qui a pris sur la terre une forme humaine, et qui inspire aux hommes les beaux-arts; elle anime les autres à travailler; elle leur adoucit le travail et l'ennui par les charmes de sa voix, lorsqu'elle chante toutes les merveilleuses histoires des Dieux; elle surpasse la plus exquise peinture par la délicatesse de ses broderies. Heureux l'homme qu'un doux hymen unira avec elle! il n'aura à craindre que de la perdre et de lui survivre.

Je prends ici, mon cher Mentor, les Dieux à témoins que je suis prêt à partir: j'aimerai Antiope tant que je vivrai, mais elle ne retardera pas d'un moment mon retour à Ithaque. Si un autre la devoit posséder, je passerois le reste de mes jours avec tristesse et amertume; mais enfin je la quitterai, quoique je sache que l'absence peut me la faire perdre. Je ne veux ni lui parler, ni parler à son père de mon amour; car je ne dois en parler qu'à vous seul, jusqu'à ce qu'Ulysse, remonté sur son trône, m'ait déclaré qu'il y consent. Vous pouvez reconnoître par-là, mon cher Mentor, combien cet attachement est différent de la passion dont vous m'avez vu aveuglé pour Eucharis.

Mentor répondit: O Télémaque, je conviens de cette différence. Antiope est douce, simple, et sage; ses mains ne méprisent point le travail; elle prévoit de loin; elle pourvoit à tout; elle sait se taire, et agir de suite sans empressement; elle est à toute heure occu-

pée; elle ne s'embarrasse jamais, parce qu'elle fait chaque chose à propos : le bon ordre de la maison de son père est sa gloire; elle en est plus ornée que de sa beauté. Quoiqu'elle ait soin de tout, et qu'elle soit chargée de corriger, de refuser, d'épargner, choses qui font haïr presque toutes les femmes, elle s'est rendue aimable à toute la maison : c'est qu'on ne trouve en elle ni passion, ni entêtement, ni légèreté, ni humeur, comme dans les autres femmes; d'un seul regard, elle se fait entendre, et on craint de lui déplaire : elle donne des ordres précis, et elle n'ordonne que ce qu'on peut exécuter; elle reprend avec bonté, et en reprenant elle encourage. Le cœur de son père se repose sur elle, comme un voyageur abattu par les ardeurs du soleil se repose à l'ombre sur l'herbe tendre. Vous avez raison, Télémaque; Antiope est un trésor digne d'être recherché dans les terres les plus éloignées. Son esprit, non plus que son corps, ne se pare jamais de vains ornements; son imagination, quoique vive, est retenue : elle ne parle que pour la nécessité; et si elle ouvre la bouche, la douce persuasion et les graces naïves coulent de ses lèvres. Dès qu'elle parle, tout le monde se tait, et elle en rougit : peu s'en faut qu'elle ne supprime ce qu'elle a voulu dire, quand elle apperçoit qu'on l'écoute si attentivement. A peine l'avons-nous entendu parler.

Vous souvenez-vous, ô Télémaque, d'un jour que son père la fit venir? Elle parut les yeux baissés, couverte d'un grand voile; et elle ne parla que pour mo-

dérer la colère d'Idoménée, qui vouloit faire punir rigoureusement un de ses esclaves : d'abord elle entra dans sa peine, puis elle le calma; enfin elle lui fit entendre ce qui pouvoit excuser ce malheureux; et sans faire sentir au roi qu'il s'étoit trop emporté, elle lui inspira des sentiments de justice et de compassion. Thétis, quand elle flatte le vieux Nérée, n'appaise pas avec plus de douceur les flots irrités. Ainsi Antiope, sans prendre aucune autorité, et sans se prévaloir de ses charmes, maniera un jour le cœur de son époux, comme elle touche maintenant sa lyre, quand elle en veut tirer les plus tendres accords. Encore une fois, Télémaque, votre amour pour elle est juste; les Dieux vous la destinent : vous l'aimez d'un amour raisonnable; il faut attendre qu'Ulysse vous la donne. Je vous loue de n'avoir pas voulu lui découvrir vos sentiments; mais sachez que si vous eussiez pris quelques détours pour lui apprendre vos desseins, elle les auroit rejetés, et auroit cessé de vous estimer. Elle ne se promettra jamais à personne; elle se laissera donner par son père; elle ne prendra jamais pour époux qu'un homme qui craigne les Dieux, et qui remplisse toutes les bienséances. Avez-vous observé comme moi qu'elle se montre encore moins, et qu'elle baisse plus les yeux depuis votre retour? Elle sait tout ce qui vous est arrivé d'heureux dans la guerre; elle n'ignore ni votre naissance, ni vos aventures, ni tout ce que les Dieux ont mis en vous; c'est ce qui la rend si modeste et si réservée. Allons, Télémaque, allons vers Ithaque; il ne me reste plus qu'à vous faire

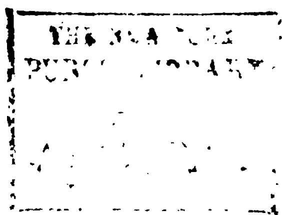
trouver votre père, et qu'à vous mettre en état d'obtenir une épouse digne de l'âge d'or : fût-elle bergère dans la froide Algide, au lieu qu'elle est fille du roi de Salente, vous serez trop heureux de la posséder.

FIN DU LIVRE VINGT-DEUXIÈME.

LIVRE XXIII.

SOMMAIRE.

IDOMÉNÉE, craignant le départ de ses deux hôtes, propose à Mentor plusieurs affaires embarrassantes, l'assurant qu'il ne les pourra régler sans son secours. Mentor lui explique comment il doit se comporter, et tient ferme pour remmener Télémaque. Idoménée essaie encore de les retenir en excitant la passion de ce dernier pour Antiope. Il les engage dans une partie de chasse, où il veut que sa fille se trouve. Elle y seroit déchirée par un sanglier, sans Télémaque qui la sauve. Il sent ensuite beaucoup de répugnance à la quitter, et à prendre congé du roi son père; mais, encouragé par Mentor, il surmonte sa peine, et s'embarque pour sa patrie.





Les Adieux de Télémaque et d'Idoménée. ils pleurent et n'osent se regarder.

Monnet Inv. Del.-Julie De Launay, aquâ forti-Robert De Launay, Direxit.

LIVRE VINGT-TROISIÈME.

IDOMÉNÉE, qui craignoit le départ de Télémaque et de Mentor, ne songeoit qu'à le retarder; il représenta à Mentor qu'il ne pouvoit régler sans lui un différend qui s'étoit élevé entre Diophane, prêtre de Jupiter Conservateur, et Héliodore, prêtre d'Apollon, sur les présages qu'on tire du vol des oiseaux et des entrailles des victimes.

Pourquoi, lui dit Mentor, vous mêleriez-vous des choses sacrées? laissez-en la décision aux Etruriens, qui ont la tradition des plus anciens oracles, et qui sont inspirés pour être les interprètes des Dieux : employez seulement votre autorité à étouffer ces disputes dès leur naissance. Ne montrez ni partialité ni prévention; contentez-vous d'appuyer la décision quand elle sera faite; souvenez-vous qu'un roi doit être soumis à la religion, et qu'il ne doit jamais entreprendre de la régler; la religion vient des Dieux, elle est au-dessus des rois. Si les rois se mêlent de la religion, au lieu de la protéger, ils la mettent en servitude. Les rois sont si puissants, et les autres hommes sont si foibles, que tout sera en péril d'être altéré au gré des rois, si on les fait entrer dans les questions qui regardent les choses sacrées.

Laissez donc en pleine liberté la décision aux amis des Dieux, et bornez-vous à réprimer ceux qui n'obéiroient pas à leur jugement quand il aura été prononcé.

Ensuite Idoménée se plaignit de l'embarras où il étoit sur un grand nombre de procès entre divers particuliers, qu'on le pressoit de juger.

Décidez, lui répondit Mentor, toutes les questions nouvelles qui vont à établir des maximes générales de jurisprudence, et à interpréter les lois; mais ne vous chargez jamais de juger les causes particulières; elles viendroient toutes en foule vous assiéger : vous seriez l'unique juge de votre peuple; tous les autres juges, qui sont sous vous, deviendroient inutiles; vous seriez accablé, et les petites affaires vous déroberoient aux grandes, sans que vous pussiez suffire à régler le détail des petites. Gardez-vous donc bien de vous jeter dans cet embarras; renvoyez les affaires des particuliers aux juges ordinaires : ne faites que ce que nul autre ne peut faire pour vous soulager; vous ferez alors les véritables fonctions de roi.

On me presse encore, disoit Idoménée, de faire certains mariages. Les personnes d'une naissance distinguée, qui m'ont suivi dans toutes les guerres, et qui ont perdu de très-grands biens en me servant, voudroient trouver une espèce de récompense en épousant certaines filles riches : je n'ai qu'un mot à dire pour leur procurer ces établissements.

Il est vrai, répondit Mentor, qu'il ne vous en coûteroit qu'un mot; mais ce mot lui-même vous coûteroit trop cher. Voudriez-vous ôter aux pères et aux

mères la liberté et la consolation de choisir leurs gendres, et par conséquent leurs héritiers? ce seroit mettre toutes les familles dans le plus rigoureux esclavage; vous vous rendriez responsable de tous les malheurs domestiques de vos citoyens. Les mariages ont assez d'épines sans leur donner encore cette amertume. Si vous avez des serviteurs fidèles à récompenser, donnez-leur des terres incultes; ajoutez-y des rangs et des honneurs proportionnés à leur condition et à leurs services; ajoutez-y, s'il le faut, quelque argent pris par vos épargnes sur les fonds destinés à votre dépense; mais ne payez jamais vos dettes en sacrifiant les filles riches malgré leur parenté.

Idoménée passa bientôt de cette question à une autre. Les Sibarites, disoit-il, se plaignent de ce que nous avons usurpé des terres qui leur appartenoient, et de ce que nous les avons données, comme des champs à défricher, aux étrangers que nous avons attirés depuis peu ici : céderai-je à ces peuples? Si je le fais, chacun croira qu'il n'a qu'à former des prétentions sur nous.

Il n'est pas juste, répondit Mentor, de croire les Sibarites dans leur propre cause; mais il n'est pas juste aussi de vous croire dans la vôtre. Qui croirons-nous donc? répartit Idoménée. Il ne faut croire, poursuivit Mentor, aucune des deux parties; mais il faut prendre pour arbitre un peuple voisin qui ne soit suspect d'aucun côté : tels sont les Sipontins; ils n'ont aucun intérêt contraire au vôtre.

Mais suis-je obligé, répondit Idoménée, à croire

quelque arbitre? ne suis-je pas roi? Un souverain est-il obligé à se soumettre à des étrangers sur l'étendue de sa domination?

Mentor reprit ainsi le discours : Puisque vous voulez tenir ferme, il faut que vous jugiez que votre droit est bon ; d'un autre côté, les Sibarites ne relâchent rien ; ils soutiennent que leur droit est certain. Dans cette opposition de sentiments, il faut qu'un arbitre, choisi par les parties, vous accommode, ou que le sort des armes décide ; il n'y a point de milieu. Si vous entriez dans une république où il n'y eût ni magistrats ni juges, et où chaque famille se crût en droit de se faire justice à elle-même, par violence, sur toutes ses prétentions contre ses voisins, vous déploreriez le malheur d'une telle nation, et vous auriez horreur de cet affreux désordre, où toutes les familles s'armeroient les unes contre les autres. Croyez-vous que les Dieux regardent avec moins d'horreur le monde entier, qui est la république universelle, si chaque peuple, qui n'y est que comme une grande famille, se croit en plein droit de se faire, par violence, justice à soi-même, sur toutes ses prétentions contre les autres peuples voisins? Un particulier qui possède un champ, comme l'héritage de ses ancêtres, ne peut s'y maintenir que par l'autorité des lois, et par le jugement du magistrat ; il seroit très-sévèrement puni comme un séditieux, s'il vouloit conserver, par la force, ce que la justice lui a donné. Croyez-vous que les rois puissent employer d'abord la violence pour soutenir leurs prétentions, sans avoir tenté toutes les voies de douceur

et d'humanité? La justice n'est-elle pas encore plus sacrée et plus inviolable pour les rois, par rapport à des pays entiers, que pour les familles, par rapport à quelques champs labourés? Sera-t-on injuste et ravisseur quand on ne prend que quelques arpents de terre? sera-t-on juste, sera-t-on héros, quand on prend des provinces? Si on se prévient, si on se flatte, si on s'aveugle dans les petits intérêts des particuliers, ne doit-on pas encore plus craindre de se flatter et de s'aveugler sur les grands intérêts d'état? Se croira-t-on soi-même dans une matière où l'on a tant de raisons de se défier de soi? ne craindra-t-on point de se tromper dans des cas où l'erreur d'un seul homme a des conséquences affreuses? L'erreur d'un roi qui se flatte sur ses prétentions, cause souvent des ravages, des famines, des massacres, des pertes, des dépravations de mœurs, dont les effets funestes s'étendent jusques dans les siècles les plus reculés. Un roi, qui assemble toujours tant de flatteurs autour de lui, ne craindra-t-il point d'être flatté en ces occasions? S'il convient de quelque arbitre pour terminer le différend, il montre son équité, sa bonne foi, sa modération. Il publie les solides raisons sur lesquelles sa cause est fondée. L'arbitre choisi est un médiateur amiable, et non un juge de rigueur. On ne se soumet pas aveuglément à ses décisions; mais on a pour lui une grande déférence: il ne prononce pas une sentence en juge souverain; mais il fait des propositions, et on sacrifie quelque chose par ses conseils pour conserver la paix. Si la guerre vient, malgré tous les soins qu'un roi prend

pour conserver la paix, il a du moins alors pour lui le témoignage de sa conscience, l'estime de ses voisins, et la juste protection des Dieux. Idoménée, touché de ce discours, consentit que les Sipontins fussent médiateurs entre lui et les Sibarites.

Alors le roi, voyant que tous les moyens de retenir les deux étrangers lui échappoient, essaya de les arrêter par un lien plus fort. Il avoit remarqué que Télémaque aimoit Antiope; et il espéra de le prendre par cette passion. Dans cette vue, il la fit chanter plusieurs fois pendant des festins. Elle le fit pour ne désobéir pas à son père, mais avec tant de modestie et de tristesse, qu'on voyoit bien la peine qu'elle souffroit en obéissant. Idoménée alla jusqu'à vouloir qu'elle chantât la victoire remportée sur les Dauniens et sur Adraste; mais elle ne put se résoudre à chanter les louanges de Télémaque; elle s'en défendit avec respect, et son père n'osa la contraindre. Sa voix douce et touchante pénétroit le cœur du fils d'Ulysse; il étoit tout ému. Idoménée, qui avoit les yeux attachés sur lui, jouissoit du plaisir de remarquer son trouble. Mais Télémaque ne faisoit pas semblant d'appercevoir le dessein du roi; il ne pouvoit s'empêcher, en ces occasions, d'être fort touché; mais la raison étoit en lui au-dessus du sentiment; et ce n'étoit plus ce même Télémaque qu'une passion tyrannique avoit autrefois captivé dans l'île de Calypso. Pendant qu'Antiope chantoit, il gardoit un profond silence; dès qu'elle avoit fini, il se hâtoit de tourner la conversation sur quelque autre matière.

Le roi, ne pouvant par cette voie réussir dans son

dessein, prit enfin la résolution de faire une grande chasse, dont il voulut donner le plaisir à sa fille. Antiope pleura, ne voulant point y aller; mais il fallut exécuter l'ordre absolu de son père. Elle monte un cheval écumant, fougueux et semblable à ceux que Castor domptoit pour les combats; elle le conduit sans peine : une troupe de jeunes filles la suit avec ardeur; elle paroît au milieu d'elles comme Diane dans les forêts. Le roi la voit, et il ne peut se lasser de la voir; en la voyant, il oublie tous ses malheurs passés. Télémaque la voit aussi, et il est encore plus touché de la modestie d'Antiope, que de son adresse et de toutes ses graces.

Les chiens poursuivoient un sanglier d'une grandeur énorme, et furieux comme celui de Calydon; ses longues soies étoient dures et hérissées comme des dards; ses yeux étincelants étoient pleins de sang et de feu; son souffle se faisoit entendre de loin, comme le bruit sourd des vents séditieux quand Eole les rappelle dans son antre pour appaiser les tempêtes : ses défenses, longues et crochues comme la faux tranchante des moissonneurs, coupoient le tronc des arbres. Tous les chiens qui osoient en approcher, étoient déchirés; les plus hardis chasseurs, en le poursuivant, craignoient de l'atteindre.

Antiope, légère à la course comme les vents, ne craignit point de l'attaquer de près; elle lui lance un trait qui le perce au-dessus de l'épaule. Le sang de l'animal farouche ruisselle, et le rend plus furieux; il se tourne vers celle qui l'a blessé. Aussitôt le cheval

d'Antiope, malgré sa fierté, frémit et recule; le sanglier monstrueux s'élance contre lui, semblable aux pesantes machines qui ébranlent les murailles des plus fortes villes. Le coursier chancelle et est abattu : Antiope se voit par terre hors d'état d'éviter le coup fatal de la défense du sanglier animé contre elle. Mais Télémaque, attentif au danger d'Antiope, étoit déjà descendu de cheval. Plus prompt que les éclairs, il se jette entre le cheval abattu et le sanglier, qui revient pour venger son sang; il tient dans ses mains un long dard, et l'enfonce presque tout entier dans l'horrible animal, qui tombe plein de rage.

A l'instant Télémaque en coupe la hure, qui fait encore peur quand on la voit de près, et qui étonne tous les chasseurs : il la présente à Antiope. Elle en rougit; elle consulte des yeux son père, qui, après avoir été saisi de frayeur, est transporté de joie de la voir hors de péril, et lui fait signe qu'elle doit accepter ce don. En le prenant, elle dit à Télémaque : Je reçois de vous avec reconnoissance un autre don plus grand, car je vous dois la vie. A peine eut-elle parlé, qu'elle craignit d'avoir trop dit; elle baissa les yeux; et Télémaque, qui vit son embarras, n'osa lui dire que ces paroles: Heureux le fils d'Ulysse d'avoir conservé une vie si précieuse! mais plus heureux encore s'il pouvoit passer la sienne auprès de vous! Antiope, sans lui répondre, rentra brusquement dans la troupe de ses jeunes compagnes, où elle remonta à cheval.

Idoménée auroit, dès ce moment, promis sa fille à Télémaque; mais il espéra d'enflammer davantage sa

passion en le laissant dans l'incertitude, et crut même le retenir encore à Salente par le désir d'assurer son mariage. Idoménée raisonnoit ainsi en lui-même; mais les Dieux se jouent de la sagesse des hommes. Ce qui devoit retenir Télémaque fut précisément ce qui le pressa de partir: ce qu'il commençoit à sentir le mit dans une juste défiance de lui-même.

Mentor redoubla ses soins pour inspirer à Télémaque un désir impatient de s'en retourner à Ithaque; il pressa Idoménée de le laisser partir; le vaisseau étoit déjà prêt. Ainsi Mentor, qui régloit tous les moments de la vie de Télémaque, pour l'élever à la plus haute gloire, ne l'arrêtoit en chaque lieu qu'autant qu'il le falloit pour exercer sa vertu, et pour lui faire acquérir de l'expérience. Mentor avoit eu soin de faire préparer ce vaisseau, dès l'arrivée de Télémaque.

Mais Idoménée, qui avoit eu beaucoup de répugnance à le voir préparer, tomba dans une tristesse mortelle et dans une désolation à faire pitié, lorsqu'il vit que ces deux hôtes, dont il avoit tiré tant de secours, alloient l'abandonner. Il se renfermoit dans les lieux les plus secrets de sa maison: là il soulageoit son cœur en poussant des gémissements et en versant des larmes; il oublioit le soin de se nourrir: le sommeil n'adoucissoit plus ses cuisantes peines; il se desséchoit, il se consumoit par ses inquiétudes. Semblable à un grand arbre qui couvre la terre de l'ombre de ses rameaux épais, et dont un ver commence à ronger la tige dans les canaux déliés où la sève coule pour sa nourriture; cet arbre, que les vents n'ont jamais ébran-

lé, que la terre féconde se plaît à nourrir dans son sein, et que la hache du laboureur a toujours respecté, ne laisse pas de languir sans qu'on puisse découvrir la cause de son mal; il se flétrit, il se dépouille de ses feuilles qui font sa gloire; il ne montre plus qu'un tronc couvert d'une écorce entr'ouverte, et des branches sèches: tel parut Idoménée dans sa douleur.

Télémaque, attendri, n'osoit lui parler: il craignoit le jour du départ, il cherchoit des prétextes pour le retarder; et il seroit demeuré long-temps dans cette incertitude, si Mentor ne lui eût dit: Je suis bien aise de vous voir si changé. Vous étiez né dur et hautain; votre cœur ne se laissoit toucher que de vos commodités et de vos intérêts; mais vous êtes enfin devenu homme, et vous commencez, par l'expérience de vos maux, à compâtir à ceux des autres. Sans cette compassion, on n'a ni bonté, ni vertu, ni capacité pour gouverner les hommes; mais il ne faut pas la pousser trop loin, ni tomber dans une amitié foible. Je parlerois volontiers à Idoménée pour le faire consentir à notre départ, et je vous épargnerois l'embarras d'une conversation si fâcheuse; mais je ne veux point que la mauvaise honte et la timidité dominent votre cœur. Il faut que vous vous accoutumiez à mêler le courage et la fermeté avec une amitié tendre et sensible. Il faut craindre d'affliger les hommes sans nécessité; il faut entrer dans leurs peines quand on ne peut éviter de leur en faire, et adoucir le plus qu'on peut le coup qu'il est impossible de leur épargner entièrement. C'est pour chercher cet adoucissement, répondit Télémaque,

que j'aimerois mieux qu'Idoménée apprît notre départ par vous que par moi.

Mentor lui dit aussitôt : Vous vous trompez, mon cher Télémaque ; vous êtes né comme les enfants des rois nourris dans la pourpre, qui veulent que tout se fasse à leur mode, et que toute la nature obéisse à leurs volontés, mais qui n'ont pas la force de résister à personne en face. Ce n'est pas qu'ils se soucient des hommes, ni qu'ils craignent par bonté de les affliger ; mais c'est pour leur propre commodité ; ils ne veulent point voir autour d'eux des visages tristes et mécontents. Les peines et les misères des hommes ne les touchent point, pourvu qu'elles ne soient pas sous leurs yeux ; s'ils en entendent parler, ce discours les importune et les attriste : pour leur plaire, il faut toujours dire que tout va bien ; et, pendant qu'ils sont dans leurs plaisirs, ils ne veulent rien voir ni entendre qui puisse interrompre leur joie. Faut-il reprendre, corriger, détromper quelqu'un, résister aux prétentions et aux passions injustes d'un homme importun ? ils en donneront toujours la commission à une autre personne, plutôt que de parler eux-mêmes avec une douce fermeté. Dans ces occasions, ils se laisseroient plutôt arracher les grâces les plus injustes ; ils gâteroient les affaires les plus importantes, faute de savoir décider contre le sentiment de ceux avec qui ils ont à faire tous les jours. Cette foiblesse qu'on sent en eux, fait que chacun ne songe qu'à s'en prévaloir : on les presse, on les importune, on les accable, et on réussit en les accablant. D'abord on les flatte et on les encense,

pour s'insinuer; mais dès qu'on est dans leur confiance, et qu'on est auprès d'eux dans les emplois de quelqu'autorité, on les mène loin, on leur impose le joug : ils en gémissent, ils veulent souvent le secouer; mais ils le portent toute leur vie. Ils sont jaloux de ne paroître point gouvernés, et ils le sont toujours : ils ne peuvent même se passer de l'être; car ils sont semblables à ces foibles tiges de vigne qui, n'ayant par elles-mêmes aucun soutien, rampent toujours autour du tronc de quelque grand arbre.

Je ne souffrirai point, ô Télémaque, que vous tombiez dans ce défaut, qui rend un homme imbécille pour le gouvernement. Vous qui êtes tendre jusqu'à n'oser parler à Idoménée, vous ne serez plus touché de ses peines dès que vous serez sorti de Salente; ce n'est point sa douleur qui vous attendrit, c'est sa présence qui vous embarrasse. Allez parler vous-même à Idoménée; apprenez dans cette occasion à être tendre et ferme tout ensemble; montrez-lui votre douleur de le quitter; mais montrez-lui aussi d'un ton décisif la nécessité de notre départ.

Télémaque n'osoit ni résister à Mentor, ni aller trouver Idoménée; il étoit honteux de sa crainte, et n'avoit pas le courage de la surmonter : il hésitoit; il faisoit deux pas, et revenoit incontinent pour alléguer à Mentor quelque nouvelle raison de différer. Mais le seul regard de Mentor lui ôtoit la parole, et faisoit disparoître tous ses beaux prétextes. Est-ce donc là, disoit Mentor en souriant, ce vainqueur des Dauniens, ce libérateur de la grande Hespérie, ce fils du sage

Ulysse, et qui doit être après lui l'oracle de la Grèce? il n'ose dire à Idoménée qu'il ne peut plus retarder son retour dans sa patrie, pour revoir son père! O peuple d'Ithaque, combien seriez-vous malheureux un jour, si vous aviez un roi que la mauvaise honte domine, et qui sacrifie les plus grands intérêts à ses foiblesses sur les plus petites choses! Voyez, Télémaque, quelle différence il y a entre la valeur dans les combats et le courage dans les affaires: vous n'avez point craint les armes d'Adraste, et vous craignez la tristesse d'Idoménée. Voilà ce qui déshonore les princes qui ont fait les plus grandes actions: après avoir paru des héros dans la guerre, ils se montrent les derniers des hommes dans les occasions communes, où d'autres se soutiennent avec vigueur.

Télémaque, sentant la vérité de ces paroles, et piqué de ce reproche, partit brusquement sans s'écouter lui-même; mais à peine commença-t-il à paroître dans le lieu où Idoménée étoit assis, les yeux baissés, languissant et abattu de tristesse, qu'ils se craignirent l'un l'autre; ils n'osoient se regarder. Ils s'entendoient sans se rien dire, et chacun craignoit que l'autre ne rompît le silence; ils se mirent tous deux à pleurer. Enfin Idoménée, pressé d'un excès de douleur, s'écria: A quoi sert de rechercher la vertu, si elle récompense si mal ceux qui l'aiment? Après m'avoir montré ma foiblesse, on m'abandonne! hé bien! je vais retomber dans tous mes malheurs: qu'on ne me parle plus de bien gouverner; non, je ne puis le faire; je suis las des hommes! Où voulez-vous aller, Télémaque? Votre père n'est

plus ; vous le cherchez inutilement. Ithaque est en proie à vos ennemis ; ils vous feront périr, si vous y retournez : quelqu'un d'entre eux aura épousé votre mère. Demeurez ici ; vous serez mon gendre et mon héritier ; vous régnerez après moi. Pendant ma vie même, vous aurez ici un pouvoir absolu ; ma confiance en vous sera sans bornes. Que si vous êtes insensible à tous ces avantages, du moins laissez-moi Mentor, qui est toute ma ressource. Parlez, répondez-moi, n'endurcissez point votre cœur, ayez pitié du plus malheureux de tous les hommes. Quoi ! vous ne dites rien ! Ah ! je comprends combien les Dieux me sont cruels, je le sens encore plus rigoureusement qu'en Crète, lorsque je perçai mon propre fils.

Enfin, Télémaque lui répondit d'une voix troublée et timide : Je ne suis point à moi ; les destinées me rappellent dans ma patrie. Mentor, qui a la sagesse des Dieux, m'ordonne en leur nom de partir. Que voulez-vous que je fasse ? Renoncerai-je à mon père, à ma mère, à ma patrie, qui me doit être encore plus chère qu'eux ? Étant né pour être roi, je ne suis pas destiné à une vie douce et tranquille, ni à suivre mes inclinations. Votre royaume est plus riche et plus puissant que celui de mon père ; mais je dois préférer ce que les Dieux me destinent à ce que vous avez la bonté de m'offrir. Je me croirois heureux si j'avois Antiope pour épouse, sans espérance de votre royaume ; mais, pour m'en rendre digne, il faut que j'aille où mes devoirs m'appellent, et que ce soit mon père qui vous la demande pour moi. Ne m'avez-vous pas promis de me

renvoyer à Ithaque ? N'est-ce pas sur cette promesse que j'ai combattu pour vous contre Adraste avec les alliés ? Il est temps que je songe à réparer mes malheurs domestiques. Les Dieux qui m'ont donné à Mentor, ont aussi donné Mentor au fils d'Ulysse, pour lui faire remplir ses destinées. Voulez-vous que je perde Mentor après avoir perdu tout le reste ? Je n'ai plus ni bien, ni retraite, ni père, ni mère, ni patrie assurée ; il ne me reste qu'un homme sage et vertueux, qui est le plus précieux don de Jupiter. Jugez vous-même si je puis y renoncer, et consentir qu'il m'abandonne. Non, je mourrois plutôt. Arrachez-moi la vie ; la vie n'est rien ; mais ne m'arrachez pas Mentor.

A mesure que Télémaque parloit, sa voix devenoit plus forte, et sa timidité disparoissoit. Idoménée ne savoit que répondre, et ne pouvoit demeurer d'accord de ce que le fils d'Ulysse lui disoit. Lorsqu'il ne pouvoit plus parler, du moins il tâchoit, par ses regards et par ses gestes, de faire pitié. Dans ce moment, il vit paroître Mentor, qui lui dit ces graves paroles :

Ne vous affligez point : nous vous quittons ; mais la sagesse qui préside aux conseils des Dieux demeurera sur vous : croyez seulement que vous êtes trop heureux que Jupiter nous ait envoyés ici pour sauver votre royaume, et pour vous ramener de vos égarements. Philoclès, que nous vous avons rendu, vous servira fidèlement : la crainte des Dieux, le goût de la vertu, l'amour des peuples, la compassion pour les misérables, seront toujours dans son cœur. Ecoutez-le,

servez-vous de lui avec confiance et sans jalousie. Le plus grand service que vous puissiez en tirer, est de l'obliger à vous dire tous vos défauts sans adoucissement. Voilà en quoi consiste le plus grand courage d'un bon roi, que de chercher de vrais amis qui lui fassent remarquer ses fautes. Pourvu que vous ayez ce courage, notre absence ne vous nuira point, et vous vivrez heureux; mais si la flatterie, qui se glisse comme un serpent, retrouve un chemin jusqu'à votre cœur, pour vous mettre en défiance contre les conseils désintéressés, vous êtes perdu. Ne vous laissez point abattre mollement à la douleur, mais efforcez-vous de suivre la vertu. J'ai dit à Philoclès tout ce qu'il doit faire pour vous soulager, et pour n'abuser jamais de votre confiance; je puis vous répondre de lui: les Dieux vous l'ont donné comme ils m'ont donné à Télémaque. Chacun doit suivre courageusement sa destinée; il est inutile de s'affliger. Si jamais vous aviez besoin de mon secours, après que j'aurai rendu Télémaque à son père et à son pays, je reviendrois vous voir. Que pourrois-je faire qui me donnât un plaisir plus sensible! Je ne cherche ni biens ni autorité sur la terre; je ne veux qu'aider ceux qui cherchent la justice et la vertu. Pourrois-je jamais oublier la confiance et l'amitié que vous m'avez témoignée!

A ces mots, Idoménée fut tout-à-coup changé; il sentit son cœur appaisé, comme Neptune de son trident appaise les flots en courroux et les plus noires tempêtes: il restoit seulement en lui une douleur douce et paisible; c'étoit plutôt une tristesse et un sentiment

tendre qu'une vive douleur. Le courage, la confiance, la vertu, l'espérance du secours des Dieux commencèrent à renaître au-dedans de lui.

Hé bien! dit-il, mon cher Mentor, il faut donc tout perdre, et ne se point décourager! Du moins souvenez-vous d'Idoménée quand vous serez arrivé à Ithaque, où votre sagesse vous comblera de prospérité. N'oubliez pas que Salente fut votre ouvrage, et que vous y avez laissé un roi malheureux qui n'espère qu'en vous. Allez, digne fils d'Ulysse, je ne vous retiens plus, je n'ai garde de résister aux Dieux qui m'avoient prêté un si grand trésor. Allez aussi, Mentor, le plus grand et le plus sage de tous les hommes (si toutefois l'humanité peut faire ce que j'ai vu en vous, et si vous n'êtes pas une Divinité sous une forme empruntée, pour instruire les hommes foibles et ignorants), allez, conduisez le fils d'Ulysse, plus heureux de vous avoir, que d'être le vainqueur d'Adraste. Allez tous deux : je n'ose plus parler, pardonnez mes soupirs. Allez, vivez, soyez heureux ensemble; il ne me reste plus rien au monde que le souvenir de vous avoir possédés ici. O beaux jours! trop heureux jours! jours dont je n'ai pas assez connu le prix! jours trop rapidement écoulés! vous ne reviendrez jamais! jamais mes yeux ne reverront ce qu'ils voient!

Mentor prit ce moment pour le départ; il embrassa Philoclès, qui l'arrosa de ses larmes sans pouvoir parler. Télémaque voulut prendre Mentor par la main pour se retirer de celles d'Idoménée; mais Idoménée, prenant le chemin du port, se mit entre Mentor et Télé-

maque : il les regardoit ; il gémissoit ; il commençoit des paroles entrecoupées, et n'en pouvoit achever aucune.

Cependant on entend des cris confus sur le rivage couvert de matelots : on tend les cordages, on lève les voiles ; le vent favorable se lève. Télémaque et Mentor, les larmes aux yeux, prennent congé du roi, qui les tient long-temps serrés entre ses bras, et qui les suit des yeux aussi loin qu'il le peut.

FIN DU LIVRE VINGT-TROISIÈME.

LIVRE XXIV.

SOMMAIRE.

PENDANT leur navigation, Télémaque se fait expliquer par Mentor plusieurs difficultés sur la manière de bien gouverner les peuples, entre autres, celle de connoître les hommes, pour n'employer que les bons, et n'être point trompé par les mauvais. Sur la fin de leur entretien, le calme de la mer les oblige à relâcher dans une île où Ulysse venoit d'aborder. Télémaque l'y voit, et lui parle sans le reconnoître; mais après l'avoir vu embarquer, il sent un trouble secret dont il ne peut concevoir la cause. Mentor la lui explique, le console, l'assure qu'il rejoindra bientôt son père, et éprouve sa piété et sa patience en retardant son départ pour faire un sacrifice à Minerve. Enfin, la Déesse Minerve, cachée sous la figure de Mentor, reprend sa forme et se fait connoître. Elle donne à Télémaque ses dernières instructions, et disparoît. Après quoi Télémaque arrive à Ithaque, et retrouve Ulysse, son père, chez le fidèle Eumée.



Telemaque Offre un Sacrifice a Minerve, qui se fait connaitre a lui.

Monnet Inv. Del - Duranton, aqua forti - Robert De Launay, Direxit.

LIVRE VINGT-QUATRIÈME.

DÉJA les voiles s'enflent, on lève les ancres; la terre semble fuir. Le pilote expérimenté apperçoit de loin les moutagnes de Leucate, dont la tête se cache dans un tourbillon de frimas glacés, et les monts Acrocérauniens, qui montrent encore un front orgueilleux au ciel, après avoir été si souvent écrasés par la foudre.

Pendant cette navigation, Télémaque disoit à Mentor : Je crois maintenant concevoir les maximes du gouvernement que vous m'avez expliquées. D'abord elles me paroissoient comme un songe; mais peu à peu elles se démêlent dans mon esprit, et s'y présentent clairement : comme tous les objets paroissent sombres et en confusion le matin aux premières lueurs de l'aurore; mais ensuite ils semblent sortir comme d'un chaos, quand la lumière, qui croît insensiblement, les distingue, et leur rend, pour ainsi dire, leurs figures et leurs couleurs naturelles. Je suis très-persuadé que le point essentiel du gouvernement est de bien discerner les différents caractères d'esprit, pour les choisir et les appliquer selon leurs talents; mais il me reste à savoir comment on peut se connoître en hommes.

Alors Mentor lui répondit : Il faut étudier les hommes pour les connoître ; et pour les connoître, il en faut voir et traiter avec eux. Les rois doivent converser avec leurs sujets, les faire parler, les consulter, les éprouver par de petits emplois dont ils leur fassent rendre compte, pour voir s'ils sont capables de plus hautes fonctions. Comment est-ce, mon cher Télémaque, que vous avez appris à Ithaque à vous connoître en chevaux ? c'est à force d'en voir et de remarquer leurs défauts et leurs perfections avec des gens expérimentés. Tout de même, parlez souvent des bonnes et des mauvaises qualités des hommes avec d'autres hommes sages et vertueux, qui aient long-temps étudié leurs caractères ; vous apprendrez insensiblement comme ils sont faits, et ce qu'il est permis d'en attendre. Qui est-ce qui vous a appris à connoître les bons et les mauvais poètes ? c'est la fréquente lecture, et la réflexion avec des gens qui avoient le goût de la poésie. Qui est-ce qui vous a acquis le discernement sur la musique ? c'est la même application à observer les bons musiciens. Comment peut-on espérer de bien gouverner les hommes, si on ne les connoît pas ? et comment les connoîtra-t-on, si l'on ne vit pas avec eux ? Ce n'est pas vivre avec eux que de les voir en public, où l'on ne dit de part et d'autre que des choses indifférentes et préparées avec art : il est question de les voir en particulier, de tirer du fond de leur cœur tous les ressorts secrets qui y sont, de les tâter de tous côtés, et de les sonder pour découvrir leurs maximes. Mais pour bien juger des hommes, il faut commencer

par savoir ce qu'ils doivent être; il faut savoir ce que c'est que le vrai et solide mérite, pour discerner ceux qui en ont d'avec ceux qui n'en ont pas.

On ne cesse de parler de vertu et de mérite, sans savoir ce que c'est précisément que le mérite et la vertu. Ce ne sont que de beaux noms, que des termes vagues pour la plupart des hommes, qui se font honneur d'en parler à toute heure. Il faut avoir des principes certains de justice, de raison et de vertu, pour connoître ceux qui sont raisonnables et vertueux. Il faut savoir les maximes d'un bon et sage gouvernement, pour connoître les hommes qui les ont, et ceux qui s'en éloignent par une fausse subtilité. En un mot, pour mesurer plusieurs corps, il faut avoir une mesure fixe; pour juger des esprits, il faut tout de même avoir des principes constants auxquels tous nos jugements se réduisent. Il faut savoir précisément quel est le but de la vie humaine, et quelle fin on doit se proposer en gouvernant les hommes. Ce but unique et essentiel est de ne vouloir jamais l'autorité et la grandeur pour soi; car cette recherche ambitieuse n'iroit qu'à satisfaire un orgueil tyrannique; mais on doit se sacrifier dans les peines infinies du gouvernement, pour rendre les hommes bons et heureux. Autrement on marche à tâtons et au hasard pendant toute la vie : on va comme un navire en pleine mer, qui n'a point de pilote, qui ne consulte point les astres, et à qui toutes les côtes voisines sont inconnues; il ne peut que faire naufrage.

Souvent les princes, faute de savoir en quoi consiste la vraie vertu, ne savent point ce qu'ils doivent cher-

cher dans les hommes. La vraie vertu a pour eux quelque chose d'âpre; elle leur paroît trop austère et indépendante; elle les effraie et les aigrit: ils se tournent vers la flatterie. Dès-lors ils ne peuvent plus trouver ni de sincérité ni de vertu; dès-lors ils courent après un vain fantôme de fausse gloire, qui les rend indignes de la véritable. Ils s'accoutument bientôt à croire qu'il n'y a point de vraie vertu sur la terre; car les bons connoissent bien les méchants, mais les méchants ne connoissent point les bons, et ne peuvent pas croire qu'il y en ait. De tels princes ne savent que se défier de tout le monde également; ils se cachent; ils se renferment; ils sont jaloux sur les moindres choses: ils craignent les hommes, et se font craindre d'eux. Ils fuient la lumière; ils n'osent paroître dans leur naturel. Quoiqu'ils ne veuillent pas être connus, ils ne laissent pas de l'être; car la curiosité maligne de leurs sujets pénètre et devine tout; mais ils ne connoissent personne. Les gens intéressés qui les obsèdent, sont ravis de les voir inaccessibles. Un roi inaccessible aux hommes l'est aussi à la vérité: on noircit par d'infâmes rapports, et on écarte de lui tout ce qui pourroit lui ouvrir les yeux. Ces sortes de rois passent leur vie dans une grandeur sauvage et farouche; ou craignant sans cesse d'être trompés, ils le sont toujours inévitablement, et méritent de l'être. Dès qu'on ne parle qu'à un petit nombre de gens, on s'engage à recevoir toutes leurs passions et tous leurs préjugés: les bons même ont leurs défauts et leurs préventions. De plus, on est à la merci des rapporteurs: nation basse et maligne

qui se nourrit de venin; qui empoisonne les choses innocentes; qui grossit les petites; qui invente le mal plutôt que de cesser de nuire; qui se joue, pour son intérêt, de la défiance et de l'indigne curiosité d'un prince foible et ombrageux.

Connoissez donc, ô mon cher Télémaque, connoissez les hommes : examinez-les, faites-les parler les uns sur les autres; éprouvez-les peu-à-peu, ne vous livrez à aucun. Profitez de vos expériences, lorsque vous aurez été trompé dans vos jugements; car vous serez trompé quelquefois : les méchants sont trop profonds pour ne surprendre pas les bons par leurs déguisements. Apprenez par-là à ne juger promptement de personne ni en bien ni en mal; l'un et l'autre est très-dangereux : ainsi vos erreurs passées vous instruiront très-utilement. Quand vous aurez trouvé des talents et de la vertu dans un homme, servez-vous en avec confiance : car les honnêtes gens veulent qu'on sente leur droiture; ils aiment mieux de l'estime et de la confiance que des trésors; mais ne les gâtez pas en leur donnant un pouvoir sans bornes : tel eût été toujours vertueux, qui ne l'est plus, parce que son maître lui a donné trop d'autorité et trop de richesses. Quiconque est assez aimé des Dieux pour trouver dans tout un royaume deux ou trois vrais amis, d'une sagesse et d'une bonté constante, trouve bientôt par eux d'autres personnes qui leur ressemblent, pour remplir les places inférieures. Par les bons auxquels on se confie, on apprend ce qu'on ne peut pas discerner par soi-même dans les autres sujets.

Mais faut-il, disoit Télémaque, se servir des méchants quand ils sont habiles, comme je l'ai ouï dire tant de fois? On est souvent, répondoit Mentor, dans la nécessité de s'en servir. Dans une nation agitée et en désordre, on trouve souvent des gens injustes et artificieux qui sont déjà en autorité; ils ont des emplois importants qu'on ne peut leur ôter, ils ont acquis la confiance de certaines personnes puissantes qu'on a besoin de ménager : il faut les ménager eux-mêmes, ces hommes scélérats, parce qu'on les craint, et qu'ils peuvent tout bouleverser. Il faut bien s'en servir pour un temps; mais il faut aussi avoir en vue de les rendre peu-à-peu inutiles. Pour la vraie et intime confiance, gardez-vous bien de la leur donner jamais; car ils peuvent en abuser, et vous tenir ensuite malgré vous par votre secret; chaîne plus difficile à rompre que toutes les chaînes de fer. Servez-vous d'eux pour des négociations passagères; traitez-les bien, engagez-les par leurs passions mêmes à vous être fidèles; car vous ne les tiendrez que par-là; mais ne les mettez point dans vos délibérations les plus secrètes. Ayez toujours un ressort prêt pour les remuer à votre gré; mais ne leur donnez jamais la clef de votre cœur ni de vos affaires. Quand votre état devient paisible, réglé, conduit par des hommes sages et droits dont vous êtes sûr, peu-à-peu les méchants dont vous étiez contraint de vous servir deviennent inutiles. Alors il ne faut pas cesser de les bien traiter; car il n'est jamais permis d'être ingrat, même pour les méchants; mais, en les traitant bien, il faut tâcher de les rendre bons. Il est

nécessaire de tolérer en eux certains défauts qu'on pardonne à l'humanité; il faut néanmoins relever peu-à-peu l'autorité, et réprimer les maux qu'ils feroient ouvertement si on les laissoit faire. Après tout, c'est un mal que le bien se fasse par les méchants; et quoique ce mal soit inévitable, il faut tendre néanmoins à le faire cesser. Un prince sage, qui ne veut que le bon ordre et la justice, parviendra, avec le temps, à se passer des hommes corrompus et trompeurs; il en trouvera assez de bons qui auront une habileté suffisante.

Mais ce n'est pas assez de trouver de bons sujets dans une nation, il est nécessaire d'en former de nouveaux. Ce doit être, répondit Télémaque, un grand embarras. Point du tout, reprit Mentor, l'application que vous avez à chercher les hommes habiles et vertueux, pour les élever, excite et anime tous ceux qui ont du talent et du courage; chacun fait des efforts. Combien y a-t-il d'hommes qui languissent dans une oisiveté obscure, et qui deviendroient de grands hommes, si l'émulation et l'espérance du succès les animoit au travail! Combien y a-t-il d'hommes que la misère et l'impuissance de s'élever par la vertu, tentent de s'élever par le crime! Si donc vous attachez les récompenses et les honneurs au génie et à la vertu, combien de sujets se formeront d'eux-mêmes! Mais combien en formerez-vous en les faisant monter de degré en degré, depuis les derniers emplois jusqu'aux premiers! vous exercerez leurs talents; vous éprouverez l'étendue de leur esprit, et la sincérité de leur vertu. Les hommes qui parviendront aux plus hautes places,

auront été nourris sous vos yeux dans les inférieures. Vous les aurez suivis toute leur vie, de degré en degré ; vous jugerez d'eux, non par leurs paroles, mais par toute la suite de leurs actions.

Pendant que Mentor raisonnoit ainsi avec Télémaque, ils apperçurent un vaisseau Phéacien qui avoit relâché dans une petite île déserte et sauvage bordée de rochers affreux. En même temps les vents se turent, les plus doux zéphyrs même semblèrent retenir leur haleine; toute la mer devint unie comme une glace ; les voiles abattues ne pouvoient plus animer le vaisseau ; l'effort des rameurs, déjà fatigués, étoit inutile ; il fallut aborder en cette île, qui étoit plutôt un écueil qu'une terre propre à être habitée par des hommes. En un autre temps moins calme, on n'auroit pu y aborder sans un grand péril.

Ces Phéaciens, qui attendoient le vent, ne paroissoient pas moins impatients que les Salentins de continuer leur navigation. Télémaque s'avance vers eux sur ces rivages escarpés. Aussitôt il demande au premier homme qu'il rencontre s'il n'a point vu Ulysse, roi d'Ithaque, dans la maison du roi Alcinoüs.

Celui auquel il s'étoit adressé par hasard n'étoit pas Phéacien : c'étoit un étranger inconnu qui avoit un air majestueux, mais triste et abattu; il paroissoit rêveur, et à peine écouta-t-il d'abord la question de Télémaque ; mais enfin il lui répondit : Ulysse, vous ne ne vous trompez pas, a été reçu chez le roi Alcinoüs, comme en un lieu où l'on craint Jupiter, et où l'on exerce l'hospitalité ; mais il n'y est plus, et vous l'y

chercheriez inutilement; il est parti pour revoir Ithaque, si les Dieux appaisés souffrent enfin qu'il puisse jamais saluer ses Dieux pénates.

A peine cet étranger eut prononcé tristement ces paroles, qu'il se jeta dans un petit bois épais sur le haut d'un rocher, d'où il regardoit attentivement la mer, fuyant les hommes qu'il voyoit, et paroissant affligé de ne pouvoir partir.

Télémaque le regardoit fixement; plus il le regardoit, plus il étoit ému et étonné. Cet inconnu, disoit-il à Mentor, m'a répondu comme un homme qui écoute à peine ce qu'on lui dit, et qui est plein d'amertume. Je plains les malheureux depuis que je le suis; et je sens que mon cœur s'intéresse pour cet homme, sans savoir pourquoi. Il m'a assez mal reçu; à peine a-t-il daigné m'écouter et me répondre : je ne puis cesser néanmoins de souhaiter la fin de ses maux.

Mentor, souriant, répondit: Voilà à quoi servent les malheurs de la vie : ils rendent les princes modérés, et sensibles aux peines des autres. Quand ils n'ont jamais goûté que le doux poison des prospérités, ils se croient des Dieux; ils veulent que les montagnes s'aplanissent pour les contenter; ils comptent pour rien les hommes, ils veulent se jouer de la nature entière. Quand ils entendent parler de souffrances, ils ne savent ce que c'est; c'et un songe pour eux : ils n'ont jamais vu la distance du bien et du mal. L'infortune seule peut leur donner de l'humanité, et changer leur cœur de rocher en un cœur humain : alors ils sentent qu'ils sont hommes, et qu'ils doivent ménager les autres hommes

qui leur ressemblent. Si un inconnu vous fait tant de pitié, parce qu'il est, comme vous, errant sur ce rivage, combien devrez-vous avoir plus de compassion pour le peuple d'Ithaque, lorsque vous le verrez un jour souffrir? Ce peuple que les Dieux vous auront confié comme on confie un troupeau à un berger, qui sera peut-être malheureux par votre ambition, ou par votre faste, ou par votre imprudence! car les peuples ne souffrent que par les fautes des rois, qui devroient veiller pour les empêcher de souffrir.

Pendant que Mentor parloit ainsi, Télémaque étoit plongé dans la tristesse et dans le chagrin; il lui répondit enfin avec un peu d'émotion: Si toutes ces choses sont vraies, l'état d'un roi est bien malheureux. Il est l'esclave de tous ceux auxquels il paroît commander: il est fait pour eux; il se doit tout entier à eux; il est chargé de tous leurs besoins; il est l'homme de tout le peuple et de chacun en particulier. Il faut qu'il s'accommode à leurs foiblesses, qu'il les corrige en père, qu'il les rende sages et heureux. L'autorité qu'il paroît avoir n'est point la sienne; il ne peut rien faire ni pour sa gloire ni pour son plaisir; son autorité est celle des lois, il faut qu'il leur obéisse pour en donner l'exemple à ses sujets. A proprement parler, il n'est que le défenseur des lois pour les faire régner; il faut qu'il veille et qu'il travaille pour les maintenir: il est l'homme le moins libre et le moins tranquille de son royaume; c'est un esclave qui sacrifie son repos et sa liberté, pour la liberté et la félicité publique.

Il est vrai, répondit Mentor, que le roi n'est roi que

pour avoir soin de son peuple, comme un berger de son troupeau, ou comme un père de sa famille; mais trouvez-vous, mon cher Télémaque, qu'il soit malheureux d'avoir du bien à faire à tant de gens? Il corrige les méchants par des punitions; il encourage les bons par des récompenses; il représente les Dieux en conduisant ainsi à la vertu tout le genre humain. N'a-t-il pas assez de gloire à faire garder les lois? Celle de se mettre au-dessus des lois est une gloire fausse qui ne mérite que de l'horreur et du mépris. S'il est méchant, il ne peut être que malheureux, car il ne sauroit trouver aucune paix dans ses passions et dans sa vanité: s'il est bon, il doit goûter le plus pur et le plus solide de tous les plaisirs à travailler pour la vertu, et à attendre des Dieux une éternelle récompense.

Télémaque, agité au-dedans par une peine secrète, sembloit n'avoir jamais compris ces maximes, quoiqu'il en fût rempli, et qu'il les eût lui-même enseignées aux autres. Une humeur noire lui donnoit, contre ses véritables sentiments, un esprit de contradiction et de subtilité pour rejeter les vérités que Mentor lui expliquoit: il opposoit à ces raisons l'ingratitude des hommes. Quoi! disoit-il, prendre tant de peine pour se faire aimer des hommes qui ne vous aimeront peut-être jamais, et pour faire du bien à des méchants qui se serviront de vos bienfaits pour vous nuire!

Mentor lui répondoit patiemment: Il faut compter sur l'ingratitude des hommes, et ne laisser pas de leur faire du bien; il faut les servir moins pour l'amour d'eux que pour l'amour des Dieux qui l'ordonnent. Le

bien qu'on fait n'est jamais perdu : si les hommes l'oublient, les Dieux s'en souviennent et le récompensent. De plus, si la multitude est ingrate, il y a toujours des hommes vertueux qui sont touchés de votre vertu. La multitude même, quoique changeante et capricieuse, ne laisse pas de faire tôt ou tard une espèce de justice à la véritable vertu.

Mais voulez-vous empêcher l'ingratitude des hommes? ne travaillez point uniquement à les rendre puissants, riches, redoutables par les armes, heureux par les plaisirs : cette gloire, cette abondance, ces délices, les corrompent; ils n'en seront que plus méchants, et par conséquent plus ingrats : c'est leur faire un présent funeste; c'est leur offrir un poison délicieux. Mais appliquez-vous à redresser leurs mœurs, à leur inspirer la justice, la sincérité, la crainte des Dieux, l'humanité, la fidélité, la modération, le désintéressement; en les rendant bons, vous les empêcherez d'être ingrats, vous leur donnerez le véritable bien, qui est la vertu; et la vertu, si elle est solide, les attachera toujours à celui qui la leur aura inspirée. Ainsi, en leur donnant les véritables biens, vous vous ferez du bien à vous-même, et vous n'aurez point à craindre leur ingratitude. Faut-il s'étonner que les hommes soient ingrats pour des princes qui ne les ont jamais exercés qu'à l'injustice, qu'à l'ambition sans bornes, qu'à la jalousie contre leurs voisins, qu'à l'inhumanité, qu'à la hauteur, qu'à la mauvaise foi? Le prince ne doit attendre d'eux que ce qu'il leur a appris à faire. Si au contraire il travailloit, par son exemple et son auto-

rité, à les rendre bons, il trouveroit le fruit de son travail dans leurs vertus, ou du moins il trouveroit dans la sienne et dans l'amitié des Dieux, de quoi se consoler de tous les mécomptes.

A peine ce discours fut-il achevé, que Télémaque s'avança avec empressement vers les Phéaciens dont le vaisseau étoit arrêté sur le rivage. Il s'adressa à un vieillard d'entre eux pour lui demander d'où ils venoient, où ils alloient, et s'ils n'avoient point vu Ulysse. Le vieillard répondit :

Nous venons de notre île, qui est celle des Phéaciens : nous allons chercher des marchandises vers l'Epire. Ulysse, comme on vous l'a déjà dit, a passé dans notre patrie; mais il en est parti. Quel est, ajouta aussitôt Télémaque, cet homme si triste qui cherche les lieux les plus déserts en attendant que votre vaisseau parte? C'est, répondit le vieillard, un étranger qui nous est inconnu; mais on dit qu'il se nomme Cléomènes; qu'il est né en Phrygie; qu'un oracle avoit prédit à sa mère, avant sa naissance, qu'il seroit roi, pourvu qu'il ne demeurât point dans sa patrie, et que, s'il y demeuroit, la colère des Dieux se feroit sentir aux Phrygiens par une cruelle peste. Dès qu'il fut né, ses parents le donnèrent à des matelots, qui le portèrent dans l'île de Lesbos. Il y fut nourri en secret aux dépens de sa patrie, qui avoit un si grand intérêt de le tenir éloigné. Bientôt il devint grand, robuste, agréable, et adroit à tous les exercices du corps; il s'appliqua même avec beaucoup de goût et de génie aux sciences et aux beaux-arts. Mais on ne le put souffrir

dans aucun pays : la prédiction faite sur lui devint célèbre ; on le reconnut bientôt partout où il alla ; partout les rois craignoient qu'il ne leur enlevât leurs diadêmes. Ainsi il est errant depuis sa jeunesse, et il ne peut trouver aucun lieu du monde où il lui soit libre de s'arrêter. Il a souvent passé chez des peuples fort éloignés du sien ; mais à peine est-il arrivé dans une ville, qu'on y découvre sa naissance et l'oracle qui le regarde. Il a beau se cacher, et choisir en chaque lieu quelque genre de vie obscure, ses talents éclatent, dit-on, toujours malgré lui, et pour la guerre, et pour les lettres, et pour les affaires les plus importantes ; il se présente toujours en chaque pays quelque occasion imprévue qui l'entraîne, et qui le fait connoître au public. C'est son mérite qui fait son malheur ; il le fait craindre et l'exclut de tous les pays où il veut habiter. Sa destinée est d'être estimé, aimé, admiré partout, mais rejeté de toutes les terres connues. Il n'est plus jeune, et cependant il n'a pu encore trouver aucune côte, ni de l'Asie, ni de la Grèce, où l'on ait voulu le laisser vivre en quelque repos. Il paroît sans ambition, et il ne cherche aucune fortune ; il se trouveroit trop heureux que l'oracle ne lui eût jamais promis la royauté. Il ne lui reste aucune espérance de revoir jamais sa patrie ; car il sait qu'il ne pourroit porter que le deuil et les larmes dans toutes les familles. La royauté même, pour laquelle il souffre, ne lui paroît point désirable ; il court malgré lui après elle, par une triste fatalité, de royaume en royaume, et elle semble fuir devant lui pour se jouer de ce malheureux jusqu'à sa vieillesse : fu-

neste présent des Dieux qui trouble tous ses plus beaux jours, et qui ne lui cause que des peines dans l'âge où l'homme infirme n'a plus besoin que de repos! Il s'en va, dit-il, vers la Thrace, chercher quelque peuple sauvage et sans lois qu'il puisse assembler, policer, et gouverner pendant quelques années; après quoi, l'oracle étant accompli, on n'aura plus rien à craindre de lui dans les royaumes les plus florissants; il compte alors de se retirer dans un village de Carie, où il s'adonnera à l'agriculture, qu'il aime passionnément. C'est un homme sage et modéré, qui craint les Dieux, qui connoît bien les hommes, et qui sait vivre en paix avec eux, sans les estimer. Voilà ce qu'on raconte de cet étranger dont vous me demandez des nouvelles.

Pendant cette conversation, Télémaque tournoit souvent ses yeux vers la mer, qui commençoit à être agitée. Le vent soulevoit les flots qui venoient battre les rochers, les blanchissant de leur écume. Dans ce moment le vieillard dit à Télémaque : Il faut que je parte; mes compagnons ne peuvent m'attendre. En disant ces mots, il court au rivage : on s'embarque; on n'entend que des cris confus sur ce rivage, par l'ardeur des mariniers impatients de partir.

Cet inconnu, qu'on nommoit Cléomènes, avoit erré quelque temps dans le milieu de l'île, montant sur le sommet de tous les rochers, et considérant de là l'espace immense des mers avec une tristesse profonde. Télémaque ne l'avoit point perdu de vue, et il ne cessoit d'observer ses pas. Son cœur étoit attendri pour un homme vertueux, errant, malheureux, destiné aux

plus grandes choses, et servant de jouet à une rigoureuse fortune loin de sa patrie. Au moins, disoit-il en lui-même, peut-être reverrai-je Ithaque ; mais ce Cléomènes ne peut jamais revoir la Phrygie. L'exemple d'un homme encore plus malheureux que lui adoucissoit la peine de Télémaque. Enfin cet homme, voyant son vaisseau prêt, étoit descendu de ces rochers escarpés avec autant de vitesse et d'agilité qu'Apollon dans les forêts de Lycie, ayant noué ses cheveux blonds, passe au travers des précipices pour aller percer de ses flèches les cerfs et les sangliers. Déjà cet inconnu est dans le vaisseau, qui fend l'onde amère et qui s'éloigne de la terre.

Alors une impression secrète de douleur saisit le cœur de Télémaque ; il s'afflige sans savoir pourquoi ; les larmes coulent de ses yeux, et rien ne lui est si doux que de pleurer. En même temps il apperçoit tous les mariniers de Salente couchés sur l'herbe, et profondément endormis. Ils étoient las et abattus : le doux sommeil s'étoit insinué dans leurs membres, et tous les humides pavots de la nuit avoient été répandus sur eux en plein jour par la puissance de Minerve. Télémaque est étonné de voir cet assoupissement universel des Salentins, pendant que les Phéaciens avoient été si attentifs et si diligents pour profiter du vent favorable ; mais il est encore plus occupé à regarder le vaisseau phéacien prêt à disparoître au milieu des flots, qu'à marcher vers les Salentins pour les éveiller ; un étonnement et un trouble secret tiennent ses yeux attachés vers ce vaisseau déjà parti, dont il ne voit plus que les

voiles qui blanchissent un peu dans l'onde azurée. Il n'écoute pas même Mentor qui lui parle; et il est tout hors de lui-même, dans un transport semblable à celui des Ménades, lorsqu'elles tiennent le thyrse en main, et qu'elles font retentir de leurs cris insensés les rives de l'Hèbre, et les montagnes de Rhodope et d'Ismare.

Enfin, il revient un peu de cette espèce d'enchantement; ses larmes recommencent à couler de ses yeux, et alors Mentor lui dit : Je ne m'étonne point, mon cher Télémaque, de vous voir pleurer; la cause de votre douleur qui vous est inconnue, ne l'est pas à Mentor : c'est la nature qui parle, et qui se fait sentir; c'est elle qui attendrit votre cœur. L'inconnu qui vous a donné une si vive émotion est le grand Ulysse : ce qu'un vieillard phéacien vous a raconté de lui, sous le nom de Cléomènes, n'est qu'une fiction faite pour cacher plus sûrement le retour de votre père dans son royaume. Il s'en va tout droit à Ithaque; déjà il est bien près du port, et il revoit enfin ces lieux si long-temps désirés. Vos yeux l'ont vu, comme on vous l'avoit prédit autrefois, mais sans le connoître : bientôt vous le verrez, et vous le connoîtrez, et il vous connoîtra; mais maintenant les Dieux ne pouvoient permettre votre reconnoissance hors d'Ithaque. Son cœur n'a point été moins ému que le vôtre; il est trop sage pour se découvrir à nul mortel, dans un lieu où il pourroit être exposé à des trahisons, et aux insultes des cruels amants de Pénélope. Ulysse, votre père, est le plus sage de tous les hommes; son cœur est comme un puits profond, on ne sauroit y puiser son secret. Il aime la

vérité, et ne dit jamais rien qui la blesse, mais il ne la dit que pour le besoin ; et la sagesse, comme un sceau, tient toujours ses lèvres fermées à toutes paroles inutiles. Combien a-t-il été ému en vous parlant ! combien s'est-il fait de violence pour ne se point découvrir ! que n'a-t il pas souffert en vous voyant ! Voilà ce qui le rendoit triste et abattu.

Pendant ce discours, Télémaque, attendri et troublé, ne pouvoit retenir un torrent de larmes ; les sanglots l'empêchèrent même long-temps de répondre ; enfin il s'écria : Hélas ! mon cher Mentor, je sentois bien dans cet inconnu je ne sais quoi qui m'attiroit à lui et qui remuoit toutes mes entrailles. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas dit, avant son départ, que c'étoit Ulysse, puisque vous le connoissiez ? Pourquoi l'avez-vous laissé partir sans lui parler, et sans faire semblant de le connoître ? Quel est donc ce mystère ? Serai-je toujours malheureux ? Les Dieux irrités veulent-ils me tenir comme Tantale altéré, qu'une eau trompeuse amuse, s'enfuyant de ses lèvres avides ? Ulysse, Ulysse, m'avez-vous échappé pour jamais ? Peut-être ne le verrai-je plus ! Peut-être que les amants de Pénélope le feront tomber dans les embûches qu'ils me préparoient ! Au moins, si je le suivois, je mourrois avec lui ! O Ulysse, ô Ulysse, si la tempête ne vous rejette point encore contre quelque écueil (car j'ai tout à craindre de la fortune ennemie), je tremble de peur que vous n'arriviez à Ithaque avec un sort aussi funeste qu'Agamemnon à Mycènes. Mais pourquoi, cher Mentor, m'avez-vous envié mon bonheur ? Maintenant je l'em-

brasserois; je serois déjà avec lui dans le port d'Ithaque; nous combattrions pour vaincre tous nos ennemis.

Mentor lui répondit en souriant : Voyez, mon cher Télémaque, comment les hommes sont faits : vous voilà tout désolé, parce que vous avez vu votre père sans le reconnoître. Que n'eussiez-vous pas donné hier pour être assuré qu'il n'étoit pas mort? Aujourd'hui, vous en êtes assuré par vos propres yeux, et cette assurance, qui devroit vous combler de joie, vous laisse dans l'amertume! Ainsi le cœur malade des mortels compte toujours pour rien ce qu'il a le plus désiré, dès qu'il le possède, et il est ingénieux pour se tourmenter sur ce qu'il ne possède pas encore.

C'est pour exercer votre patience que les Dieux vous tiennent ainsi en suspens. Vous regardez ce temps comme perdu; sachez que c'est le plus utile de votre vie, car il vous exerce dans la plus nécessaire de toutes les vertus pour ceux qui doivent commander. Il faut être patient pour devenir maître de soi et des autres; l'impatience, qui paroît une force et une vigueur de l'ame, n'est qu'une foiblesse et une impuissance de souffrir la peine. Celui qui ne sait pas attendre et souffrir, est comme celui qui ne sait pas se taire sur un secret : l'un et l'autre manquent de fermeté pour se retenir, comme un homme qui court dans un chariot, et qui n'a pas la main assez ferme pour arrêter, quand il le faut, ses coursiers fougueux; ils n'obéissent plus au frein, ils se précipitent, et l'homme foible, auquel ils échappent, est brisé dans sa chute. Ainsi l'homme impatient est entraîné par ses désirs indomptés et farou-

ches dans un abyme de malheurs : plus sa puissance est grande, plus son impatience lui est funeste; il n'attend rien, il ne se donne le temps de rien mesurer; il force toutes choses pour se contenter; il rompt les branches pour cueillir le fruit avant qu'il soit mûr; il brise les portes, plutôt que d'attendre qu'on les lui ouvre; il veut moissonner quand le sage laboureur sème : tout ce qu'il fait à la hâte et à contre-temps est mal fait, et ne peut avoir de durée non plus que ses désirs volages. Tels sont les projets insensés d'un homme qui croit pouvoir tout, et qui se livre à ses désirs impatients pour abuser de sa puissance. C'est pour vous apprendre à être patient, mon cher Télémaque, que les Dieux exercent tant votre patience, et semblent se jouer de vous dans la vie errante où ils vous tiennent toujours incertain. Les biens que vous espérez se montrent à vous, et s'enfuient comme un songe léger que le réveil fait disparoître, pour vous apprendre que les choses mêmes qu'on croit tenir dans ses mains, échappent dans l'instant. Les plus sages leçons d'Ulysse ne vous seront pas aussi utiles que sa longue absence, et les peines que vous souffrez en le cherchant.

Ensuite Mentor voulut mettre la patience de Télémaque à une dernière épreuve encore plus forte. Dans le moment où le jeune homme alloit avec ardeur presser les matelots pour hâter le départ, Mentor l'arrêta tout à coup, et l'engagea à faire sur le rivage un grand sacrifice à Minerve. Télémaque fait avec docilité ce que Mentor veut. On dresse deux autels de gazon. L'encens fume, le sang des victimes coule. Télémaque

pousse des soupirs tendres vers le ciel; il reconnoît la puissante protection de la Déesse.

A peine le sacrifice est-il achevé, qu'il suit Mentor dans les routes sombres d'un petit bois voisin. Là, il apperçoit tout-à-coup que le visage de son ami prend une nouvelle forme : les rides de son front s'effacent, comme les ombres disparoissent, quand l'aurore, de ses doigts de roses, ouvre les portes de l'Orient et enflamme tout l'horizon; ses yeux creux et austères se changent en des yeux bleus d'une douceur céleste et pleins d'une flamme divine; sa barbe grise et négligée disparoît; des traits nobles et fiers, mêlés de douceur et de grace, se montrent aux yeux de Télémaque ébloui. Il reconnoît un visage de femme, avec un teint plus uni qu'une fleur tendre et nouvellement éclose au soleil; on y voit la blancheur des lis mêlée de roses naissantes. Sur ce visage fleurit une éternelle jeunesse avec une majesté simple et négligée; une odeur d'ambroisie se répand de ses cheveux flottants; ses habits éclatent comme les vives couleurs dont le soleil, en se levant, peint les sombres voûtes du ciel, et les nuages qu'il vient dorer. Cette Divinité ne touche pas du pied à terre; elle coule légèrement dans l'air comme un oiseau le fend de ses ailes : elle tient de sa puissante main une lance brillante, capable de faire trembler les villes et les nations les plus guerrières; Mars même en seroit effrayé : sa voix est douce et modérée, mais forte et insinuante; toutes ses paroles sont des traits de feu qui percent le cœur de Télémaque, et qui lui font ressentir je ne sais quelle douleur délicieuse : sur son

casque paroît l'oiseau triste d'Athènes, et sur sa poitrine brille la redoutable égide. A ces marques, Télémaque reconnoît Minerve.

O Déesse, répondit-il, c'est donc vous-même qui avez daigné conduire le fils d'Ulysse pour l'amour de son père !.... Il vouloit en dire davantage, mais la voix lui manqua, ses lèvres s'efforçoient en vain d'exprimer les pensées qui sortoient avec impétuosité du fond de son cœur ; la Divinité présente l'accabloit, et il étoit comme un homme qui, dans un songe, est oppressé jusqu'à perdre la respiration, et qui, par l'agitation pénible de ses lèvres, ne peut former aucune voix.

Enfin Minerve prononça ces paroles : Fils d'Ulysse, écoutez-moi pour la dernière fois. Je n'ai instruit aucun mortel avec autant de soin que vous ; je vous ai mené par la main au travers des naufrages, des terres inconnues, des guerres sanglantes, et de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme. Je vous ai montré, par des expériences sensibles, les vraies et les fausses maximes par lesquelles on peut régner. Vos fautes ne vous ont pas été moins utiles que vos malheurs : car, quel est l'homme qui peut gouverner sagement s'il n'a jamais souffert, et s'il n'a jamais profité des souffrances où ses fautes l'ont précipité ?

Vous avez rempli, comme votre père, les terres et les mers de vos tristes aventures. Allez, vous êtes maintenant digne de marcher sur ses pas. Il ne vous reste plus qu'un court et facile trajet jusques à Ithaque, où il arrive dans ce moment : combattez avec lui, et obéissez-lui comme le moindre de ses sujets ; donnez-

en l'exemple aux autres. Il vous donnera pour épouse Antiope, et vous serez heureux avec elle, pour avoir moins cherché la beauté que la sagesse et la vertu.

Lorsque vous régnerez, mettez toute votre gloire à renouveler l'âge d'or : écoutez tout le monde, croyez peu de gens; gardez-vous bien de vous croire trop vous-même : craignez de vous tromper, mais ne craignez jamais de laisser voir aux autres que vous avez été trompé.

Aimez les peuples; n'oubliez rien pour en être aimé. La crainte est nécessaire quand l'amour manque; mais il la faut toujours employer à regret, comme les remèdes violents et les plus dangereux.

Considérez toujours de loin toutes les suites de ce que vous voudrez entreprendre; prévoyez les plus terribles inconvénients, et sachez que le vrai courage consiste à envisager tous les périls, et à les mépriser quand ils deviennent nécessaires. Celui qui ne veut pas les voir, n'a pas assez de courage pour en supporter tranquillement la vue : celui qui les voit tous, qui évite tous ceux qu'on peut éviter, et qui tente les autres sans s'émouvoir, est le seul sage et magnanime.

Fuyez la mollesse, le faste, la profusion; mettez votre gloire dans la simplicité; que vos vertus et vos bonnes actions soient les ornements de votre personne et de votre palais; qu'elles soient la garde qui vous environne, et que tout le monde apprenne de vous en quoi consiste le vrai honneur.

N'oubliez jamais que les rois ne règnent point pour leur propre gloire, mais pour le bien des peuples. Les

biens qu'ils font s'étendent jusques dans les siècles les plus éloignés : les maux qu'ils font se multiplient de génération en génération, jusqu'à la postérité la plus reculée. Un mauvais règne fait quelquefois la calamité de plusieurs siècles.

Surtout soyez en garde contre votre humeur : c'est un ennemi que vous porterez partout avec vous jusques à la mort; il entrera dans vos conseils, et vous trahira si vous l'écoutez. L'humeur fait perdre les occasions les plus importantes : elle donne des inclinations et des aversions d'enfant, au préjudice des plus grands intérêts; elle fait décider les plus grandes affaires par les plus petites raisons; elle obscurcit tous les talents, rabaisse le courage, rend un homme inégal, foible, vil et insupportable. Défiez-vous de cet ennemi.

Craignez les Dieux, ô Télémaque; cette crainte est le plus grand trésor du cœur de l'homme : avec elle, vous viendront la sagesse, la justice, la paix, la joie, les plaisirs purs, la vraie liberté, la douce abondance, et la gloire sans tache.

Je vous quitte, ô fils d'Ulysse ; mais ma sagesse ne vous quittera point, pourvu que vous sentiez toujours que vous ne pouvez rien sans elle. Il est tems que vous appreniez à marcher tout seul. Je ne me suis séparé de vous en Egypte et à Salente, que pour vous accoutumer à être privé de cette douceur, comme on sèvre les enfants lorsqu'il est temps de leur ôter le lait pour leur donner des aliments solides.

A peine la Déesse eut achevé ce discours, qu'elle

s'éleva dans les airs, et s'enveloppa d'un nuage d'or et d'azur, où elle disparut. Télémaque, soupirant, étonné, et hors de lui-même, se prosterna à terre, levant les mains au ciel; puis il alla éveiller ses compagnons, se hâta de partir, arriva à Ithaque, et reconnut son père chez le fidèle Eumée.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CET OUVRAGE.

A.

ACANTE, transfuge. Sa trahison est découverte. *Livre* XX

ACESTE, roi de Sicile, fils du fleuve Crinisus. Il est attaqué par des Barbares. Télémaque et Mentor le secourent. Sa reconnoissance envers eux. I

ACHÉLOÜS, fleuve d'Epire. XX

ACHERONTIA, ville de la Pouille, sur une montagne, au pied de laquelle est une caverne où le fleuve Achéron se précipite ; ce qui l'a fait regarder comme l'entrée des Enfers. XVIII

ACHILLE, fils de Pélée, roi de Thessalie, et de Thétis, fille de Nérée. Il fut tué par Pâris, après s'être distingué au siége de Troie. Dispute pour ses armes. IV–IX

ACHITOAS, fameux joueur de lyre. Sa jalousie contre Mentor. VIII

ADMÈTE, roi de Thessalie, dont Apollon exilé conduisit les troupeaux. II

ADOAM, frère de Narbal. Son amitié pour Télémaque. VIII

ADONIS, fils de Cynira, roi de Chypre et de Myrrha. Il fut déchiré par un sanglier, et Vénus le changea en anémone. *ibid*

ADRASTE, roi des Dauniens. Son impiété. Il attaque les rois de l'Hespérie. Il est mis à mort par Télémaque. XI, XVI, XX

AGAMEMNON, roi de Mycènes, fils d'Atrée et d'Erope, et généralissime des Grecs. X

AGE D'OR (l'), où la justice régnoit, et où tous les hommes étoient heureux. On le place sous le règne de Saturne. VIII

Agriculture. Moyens de la faire fleurir. Triptolème, instruit par Cérès, enseigne cet art aux hommes. XII–XIX

AJAX, fils d'Oïlée et roi des Locriens, Célèbre par son impiété. IX

AJAX, fils de Télamon et d'Hésione. Il dispute à Ulysse les armes d'Achille. N'ayant pu les obtenir, il perdit la raison, et se tua avec son épée. Son sang fut changé en hyacinthe. X

ALCIDE. Voyez *Hercule*.

ALLIÉS (les) font la paix avec Idoménée. X

ALPHÉE, rivière du Péloponèse. XX

AMATHONTE, ville de Chypre. III

Ambition. Rend les hommes malheureux. Moyens d'y rémédier. V

Ami. Caractère d'un véritable ami. Combien on doit l'estimer. III–IV

Amour (l'), inspire la jalousie. Est souvent ignoré de celui qui en est atteint. Moyens d'y remédier et de le combattre. *Livre* VII
AMOUR. Voyez *Cupidon*.
AMPHITRITE, fille de l'Océan et de Doris. Elle étoit femme de Neptune et Déesse de la mer. Description de son cortége. IV
ANCHISE, prince Troyen, fils de Capys et père d'Enée. Son tombeau étoit en Sicile. I
ANTIOPE, fille d'Idoménée. Elle est aimée par Télémaque, qui lui sauve la vie à une chasse. XXII, XXIII, XXIV
APOLLON, fils de Jupiter et de Latone. Il est aussi appelé Phébus ou le Soleil. Il est chassé du ciel, et il conduit les troupeaux d'Admète. Son rappel. II
APULIENS, peuples de l'Apulie ou de la Pouille, en Italie. X
ARACHNÉ, fille d'Idmon, roi de Lydie, changée en araignée par Minerve, à qui elle disputoit pour l'adresse à travailler en tapisserie. XVII
ARCÉSIUS, fils de Jupiter et père de Laërte. XIX
Architecture. On devroit la régler dans un état. XII
ARGONAUTES, héros de la Grèce, qui, sous la conduite de Jason, allèrent dans la Colchide pour enlever la toison d'or. Ils montoient le vaisseau *Argos*, dont Tiphis étoit le pilote. III
ARIADNE, fille de Minos et de Pasiphaé. XVII
ARISTODÈME, nommé roi de Crète. Conditions sous lesquelles il accepte la royauté. Sa sagesse et sa modération. VI
ASTARBÉ, femme de Pygmalion. Elle l'empoisonne, et s'empoisonne elle-même. III-VIII
ASTRÉE, ou la Justice, fille de Jupiter et de Thémis. Elle ne régna sur la terre que pendant l'âge d'or, après lequel elle se retira dans le ciel. VIII
ATALANTE, fille de Schénée, roi de Scyros, fut promise en mariage à celui qui la vaincroit à la course. Hippomène, fils de Macarée et de Mérope, la vainquit par le secours de Vénus qui lui donna des pommes d'or, qu'il jeta dans la carrière, et qu'Atalante s'amusa à ramasser. I
ATHAMAS, pilote trompé par Neptune, reconnoît son erreur. IX
ATLAS, frère de Prométhée et roi de Mauritanie. Il fut changé en montagne, si haute, qu'on ne pouvoit en apercevoir le sommet; ce qui a fait dire qu'il portoit le ciel sur ses épaules. *ibid*
ATRÉE, frère de Thieste, tous deux fils de Pélops et d'Hippodamie. Leurs divisions. XIX
ATYS, jeune phrygien, aimé de Cybèle. XVII
Avarice. Ses funestes effets. Elle étoit punie chez les Crétois. III-V
AUFIDE, aujourd'hui Ofanto, rivière du royaume de Naples. XX
AULON, montagne de la Calabre. XVIII

B.

BACCHANTES, ou Ménades, prêtresses de Bacchus. IV
BACCHUS, fils de Jupiter et de Sémélé. Il avoit été nourri par les Nymphes dans l'île de Naxos, une des Cyclades. Ses exploits. Il inventa le vin. V-VII
BALÉAZAR, fils de Pygmalion, est exilé à Samos; se sauve du naufrage, retourne à Tyr, et règne après la mort de son père. Ses vertus. VIII
Banqueroutes. Moyens de les prévenir. XII
Beauté. Une beauté modeste est quelquefois plus à craindre qu'une beauté sans retenue. VII

BELLÉROPHON, fils de Glaucus, roi de Corinthe. Monté sur le cheval Pégase, il triomphe de la Chimère. *Livre* VII
BÉLUS, roi d'Egypte, père de Danaüs et d'Egyptus. XIX
BÉTIQUE, partie de l'Espagne, a pris son nom du fleuve Bétis. Belle description de ce pays, fondée sur l'histoire. Mœurs admirables de ses habitants. Leur goût pour l'agriculture. VIII
BOCCORIS, succède à Sésostris son père. Sa tyrannie. Révolte de ses sujets. Sa mort. II
BRINDES (peuples de). Brindes, ou Brundusie, étoit la capitale de la Messapie, en Italie. X
BRUTIENS, ou peuples de l'Abruzze, en Italie. *ibid*

C.

CACUS, brigand, fils de Vulcain, tué par Hercule. XX
CALYPSO, déesse, fille d'Atlas et de Thétis. Son nom signifie *secret*, *caché*. Elle étoit reine de l'île d'Ogygie, dont on ne connoît pas bien la situation. Elle reçoit Télémaque dans son île. Description de la grotte de Calypso. Son amour pour Télémaque, sa jalousie, sa fureur. Ses Nymphes mettent le feu au vaisseau construit par Mentor. I-VII
CAPHARÉE, cap de l'île d'Eubée ou de Négrepont. Il est très-dangereux à doubler. X
CARON, fils de l'Erèbe et de la Nuit; nautonier des Enfers. XVII
CARTHAGE, et chez les Grecs *Charchédon*, ville célèbre d'Afrique, fondée par Didon. III
CÉCROPS, égyptien, premier roi d'Athènes. XIX
CERBÈRE, chien à trois têtes, placé à l'entrée des Enfers. VIII
CÉRÈS, déesse des moissons, fille de Saturne et de Rhée, et mère de Proserpine. Elle apprit aux hommes à cultiver la terre. V
CESTE (combat du), dans lequel on se servait d'un ceste, ou gantelet de cuir garni de plomb. *ibid*
CHAMPS-ÉLYSÉES. Voyez *Elysées*.
CHIMÈRE, montagne de Lycie, dont le sommet jetait des flammes, et étoit habité par des lions. Les chèvres paissoient au milieu de la montagne, et au bas, on voyoit des serpens. On en a fait un monstre à tête de lion, dont le corps est celui d'une chèvre, et la queue celle d'un dragon. Il fut vaincu par Bellérophon. XVIII
CHYPRE, île de la Méditerranée, et consacrée à Vénus. IV
CIRCÉ, fille du Soleil et de la nymphe Persée. Ulysse aborda dans son île, qui n'est autre chose que le mont Æea, ou Circei, près Formies, dont la mer et les marais font comme une presqu'île. *ibid*
COCYTE, ou le Fleuve des Pleurs. Il y avoit un fleuve de ce nom en Epire et un autre dans le pays des Cimmériens, en Italie. On en a fait un fleuve des Enfers. *ibid*
COLONNES D'HERCULE. Ce sont les monts Calpé et Abyla, au détroit de Gibraltar. Hercule n'alla point au-delà. Calpé est en Europe, et Abyla en Afrique. *ibid*
Commerce. Moyens de le faire fleurir. Il tombe si le prince s'en mêle. Il fleurit à Tyr. III
Conditions. On doit les régler dans un état. Avantage des conditions privées sur les plus élevées. XII
Conquérans. Voyez *Rois*.

Conseillers des princes. Caractère des bons et des mauvais. *Livre* II-XIII
Courage. Doit être accompagné de sagesse et de prudence. En quoi consiste le vrai courage. Le courage doit être exercé, même en tems de paix. II, VI, X, XII, XIV
Course de chariots dans l'île de Crète. V
Crainte : n'est pas un bon moyen pour retenir les sujets dans leur devoir. II
CRANTOR. Ses ruses inutiles pour remporter le prix à la course des chariots. V
CRÈTE, aujourd'hui Candie, île de la Méditerranée. Sa fertilité. Sagesse de ses lois. Son labyrinthe, ouvrage de Dédale, Athénien, fils de Micion. *ibid*
Critique. Modération qu'on doit apporter dans la critique des rois. XIX
CROTONE, ou Cortone, ville dans la Toscane. Ses habitants adroits à tirer des flèches. X
CUPIDON, ou l'Amour, fils de Jupiter et de Vénus. Il ne caresse que pour trahir. On les distingue quelquefois, et Cicéron dit que Cupidon étoit fils de l'Erèbe et de la Nuit, et l'Amour, fils de Jupiter et de Vénus. IV-XVII
Curiosité : doit avoir des bornes, et ne point s'étendre à ce que les Dieux ont caché aux yeux des mortels. X
CYCLOPES, géants qui n'avoient qu'un œil. Le plus fameux étoit Polyphême, fils de Neptune et de la nymphe Thoosa. Sa caverne étoit en Sicile. *ibid*
CYTHÈRE, aujourd'hui Cérigo, île de l'Archipel, consacrée à Vénus. VI

D.

DANAÏDES, filles de Danaüs, roi d'Argos, au nombre de cinquante, mariées à autant de fils d'Egyptus, leur oncle. Elles les tuèrent la nuit de leurs noces, à l'exception de Lyncée, qui fut sauvé par Hypermnestre. Elles furent condamnées dans le Tartare à puiser continuellement de l'eau, pour remplir un tonneau percé. VIII
DÉDALE. Voyez *Crète*.
Défiance. Description de cette passion. III
DÉJANIRE, fille d'Œnée, aimée d'Hercule. XV
DIDON, ou Elise, fille de Bélus, roi de Tyr et femme de Sichée, que Pygmalion fit mourir. Didon prit la fuite, et vint fonder Carthage. III
DIEUX PÉNATES, ou Dieux Lares, qui étoient particuliers à chaque maison. *ibid*
DIOCLIDÈS, roi des Cariens, se dévoue pour son peuple. XIX
DIOMÈDE, roi d'Etolie, fils de Tydée et d'Yphile. Il enlève les chevaux de Rhésus. Son courage. Il se réfugie en Italie. Il est différent de Diomède, roi de Thrace. IX, X, XXI
DIOSCORE, trahit Adraste et lui est renvoyé. XX
Dissimulation ; punie chez les Crétois. V
Distinction. La sagesse seule en mettoit parmi les Crétois. VIII
DOLOPES, peuples de la Thessalie et sujets de Pélée. XIX

E.

ÉCOLES PUBLIQUES ; nécessaires dans un état. XII
Education des enfants. Avantages qu'on en retire. Comment elle doit se faire. V, XIV
EGIDE, bouclier de Minerve, qui étoit couvert de la peau de la chèvre Amalthée. Mentor en couvre Télémaque, et les traits de Cupidon ne peuvent percer ce jeune prince. IV, VII, XII
EGYPTE. Fertilité de ce royaume. Sagesse de la police qui y étoit observée. II

ÉLYSÉES, ou Elysiens (champs), séjour des âmes heureuses. *Livre* IV, XVIII
ENFERS. Leur description. XVIII, X.X
EOLE, dieu des vents, fils de Jupiter et d'Aceste, ou d'Hyppote et de Ménecle. IV
ERICHTHON, roi d'Athènes, fils de Vulcain. Il inventa la monnoie et l'usage des chariots. XIX
Etat. Moyens de le faire fleurir. XII
EUCHARIS, une des nymphes de Calypso. Ses amours avec Télémaque, qu'elle cherche à dégoûter de Mentor. VII
EUNÉSYME, roi des Pyliens, se sacrifie pour son peuple. XIX
EUROPE, fille d'Agénor et sœur de Cadmus, fut enlevée par Jupiter, et donna son nom à une des parties du monde. IX
EUROTAS, aujourd'hui Basilos-Potamos, rivière qui passe à Sparte. XX

F.

FASTE; est inconnu dans l'île de Crète. V
Femmes. Les efforts qu'elles font pour plaire produisent quelquefois un effet contraire. IV
Flatterie. Combien elle est dangereuse pour les rois qui l'écoutent. IX
Foiblesses de l'humanité. Les hommes les plus estimables n'en sont pas exempts. XII

G.

GADÈS, ou Cadis, île et ville d'Espagne, qui donne son nom au détroit. Les Phéniciens sont les fondateurs de la ville. III, VIII
GARGAN, montagne près de Naples. XX
Généraux d'armées. Doivent prendre soin des blessés. Qualités qui leur sont nécessaires. Ils doivent observer les traités. XVII, XX
Gouvernement. En quoi doit consister sa sagesse. Quelles sont les maximes d'un bon gouvernement. XXII-XXIV
GRACES (les trois), Aglaé, Thalie et Euphrosine, filles de Jupiter et de Vénus, ou selon d'autres, d'Eurynome. IX
Guerre. Ses suites funestes. Moyens d'éviter la guerre. On ne doit pas la désirer pour acquérir de la gloire. V, VIII, XI, XIV, XVII

H.

HARUSPICES; devins qui prédisoient l'avenir en consultant les entrailles des victimes. XI
HAZAEL, Syrien, rend la liberté à Mentor; veut étudier les mœurs des Grecs et les lois de Minos. Il refuse d'être roi de Crète. IV, V, VI
HÉBÉ, déesse de la jeunesse, fille de Jupiter. XV
HECTOR, fils de Priam, fut tué par Achille. IV
HÉGÉSIPPE, officier d'Idoménée, arrête Protésilas et Timocrate, et ramène Philoclès de son exil. XIV
HERCULE, fils de Jupiter et d'Alcmène. Ses exploits. Son amour pour Omphale. Déjanire se venge de lui. Sa mort. Il fait présent de ses flèches à Philoctète. IV, XV
HESPÉRIE. Les Grecs appeloient ainsi l'Italie, parce qu'elle est au couchant de la Grèce. IX, etc.
HIMÈRE, ville de l'Italie, à l'embouchure du fleuve de son nom. *ibid*

HIPPIAS, frère de Phalante, combat avec Télémaque. Il est tué par Adraste, et Télémaque lui fait faire des funérailles magnifiques. *Livre* XVI, XVII
HIPPOLYTE, fils de Thésée. Phèdre, sa marâtre, l'accuse injustement, et le père crédule demande sa mort à Neptune. XIX
HIPPOMAQUE. Dispute le prix à la course des chars. V
HIPPOMENE. Voyez *Atalante*.
Hospitalité. Les Crétois l'exercent plus noblement que les autres peuples. V
HYLAS, jeune homme aimé d'Hercule, et qui fut enlevé par les Nymphes. XX
Hypocrisie; le plus horrible des vices. XIII

I.

IDA, montagne de Crète où Jupiter naquit. Différente du mont Ida, en Phrygie, où Pâris jugea les trois Déesses. VII
IDALIE, ville de Crète, au pied du mont Idalus. L'une et l'autre sont consacrées à Vénus. IV
IDOMÉNÉE, roi de Crète, fils de Deucalion et petit-fils de Minos. Son vœu téméraire au retour de la guerre de Troie. Il égorge son fils, se retire en Italie, et y fonde le royaume de Salente. Il reçoit Télémaque et Mentor. Ses défauts. Avis que Mentor lui donne. Il fait la paix avec les alliés, et réforme Salente. V, IX, etc.
INACHUS, premier roi d'Argos. XIX
Ingratitude. Étoit punie dans l'île de Crète. V
— Celui qui est ingrat envers les Dieux peut l'être envers son père et envers tous les hommes. XVIII
IRIS, fille de Thaumas, et messagère de Junon; elle fut changée en cet arc, qu'on nomme *Arc-en-Ciel*. IX
IXION, fils de Phlégias et roi des Lapithes. Dans les Enfers, il est attaché à une roue qui tourne sans cesse. VIII

J.

JALOUSIE. Inséparable de l'amour. VII
Jeunesse. Est présomptueuse. Se confie légèrement. Elle est sans expérience, et elle est exposée à la violence des passions. Manière de bien élever la jeunesse. I, VI, XIV
JOAZAR, jeune Tyrien fort riche, aimé par Astarbé. VIII
Joie. Différence de celle que produit la vertu, et de celle qui vient du vice. IV

L.

LABYRINTHE *de Crète*. Voyez *Crète*. Il est différent du grand labyrinthe d'Egypte. V
LACONIE, province du Péloponèse, dont la capitale étoit Sparte ou Lacédémone. X
LAERTE, fils d'Arcésius et père d'Ulysse. XIX
LAOMÉDON, fils d'Ilus et roi de Troie. Ingrat envers Neptune et Apollon. *ibid*
Lecture (la). Son éloge. II
LEMNOS, île de la mer Egée, où Philoctète fut abandonné. Les forges de Vulcain y étoient placées. X
LESBOS, aujourd'hui Mételin, île de l'Archipel. XXIV

LERNE, lac ou marais près d'Argos, célèbre par son hydre qu'Hercule défit. Livre XV
LESTRIGONS, habitants de Lamus, ou Formies, sur la côte de Campanie. Leur roi se nommoit Antiphates. Ils avoient d'abord habité la Sicile. I
LÉTHÉ, ou le fleuve d'Oubli, dans les Enfers. Il y avoit en Afrique un fleuve de ce nom qui se cachoit sous terre au milieu de sa course. IV
LEUCATE, promontoire d'Epire. XXIV
LIBAN, montagne de Syrie, qui fournissoit des bois pour la construction des vaisseaux. III
Libations, ou effusion de vin ou autre liqueur, sur les victimes ou sur l'autel. XI
Libre. Quel est le plus libre de tous les hommes ? V
LINUS, poëte et musicien, fils d'Apollon et de Terpsichore. II–VIII
LIRIS, fleuve de l'Abruzze. XX
LOCRIENS, peuples originaires de la Phocide, qui vinrent fonder en Italie la ville de Locres. X
Louanges. Leur danger. XXI
LUCANIENS, peuples de l'Hespérie ou de l'Italie. Ils descendoient des Samnites. X
Lutte (combat de la). V
Luxe. Est la ruine des Etats. Moyens de l'empêcher. Mauvaises raisons dont on se sert pour le justifier. VIII, XII, XXII
LYCAS. Hercule le lance dans la mer. Il est changé en rocher. XV

M.

MALACON, ou Malachon, jeune Crétois, ne répond point à l'amour d'Astarbé.
Maladies. Leurs causes ; moyens de les prévenir ou de les guérir. XVII
Malheureux. Quel est le plus malheureux de tous les hommes ? V
MANDURIENS, peuples de la Pouille. Attaqués injustement par Idoménée. Leur sagesse. Ils font la paix. X
Mariages. Lois sages qui les règlent dans la Bétique. VIII
Méchants. Leur caractère. XIII
MÉNADES. Voyez *Bacchantes*.
MÉNÉLAS, fils d'Atrée et d'Erope, frère d'Agamemnon et époux d'Hélène. Il étoit roi de Sparte. I
Mensonge. Sa laideur. Peut-il y avoir des mensonges innocents ? III
MENTOR, ami d'Ulysse, qui lui avoit confié le soin de toute sa maison. Lorsque Télémaque partit d'Ithaque pour aller chercher son père, Minerve, ou la Sagesse, prit la figure de ce même Mentor pour l'accompagner. I, etc.
MERCURE, fils de Jupiter et de Maïa. Etoit le messager des Dieux. VII
MESSAPIE, province de la Pouille. C'est aujourd'hui la terre d'Otrante. *ibid*
MÉTAPONTE, ville sur le golfe de Tarente, fondée par Nestor. *ibid*
MÉTOPHIS, officier de Sésostris. Trompe ce prince. Il est disgracié ; il revient à la cour après la mort de Sésostris. II
MÉTRODORE, fils d'Adraste. Est tué par un esclave. XXI
MINERVE, déesse de la sagesse, de la guerre, sous le nom de Pallas, et des Arts, fille de Jupiter. Description de cette Déesse. Elle accompagne Télémaque sous la figure de Mentor. I, etc.
MINOS, fils de Jupiter et d'Europe, roi de Crète. Sagesse de ses lois. Il est juge aux Enfers. Il est différent du père d'Androgée. Ce second Minos étoit fils du premier. IV

Modération. Moyens de retenir un peuple dans la modération. *Livre* XII
Mœurs des particuliers. Doivent être l'objet de la vigilance du Gouvernement. *ibid*
Mollesse. Est la ruine des empires. Elle régnoit en Chypre ; mais elle étoit inconnue en Crète. III, IV, V
Monde (le) n'est qu'un amas de boue aux yeux des Immortels. IX
Musique. Ses effets. La musique molle et efféminée doit être bannie des Etats bien réglés. Quelle est la musique qu'on peut y admettre. *ibid*

N.

Narbal, commandant d'un vaisseau phénicien. Ruse qu'il emploie pour empêcher Pygmalion de reconnoître Télémaque. Il est tout-puissant sous Baléazar qu'il a fait monter sur le trône de Pygmalion son père. III
Narcisse, fils du fleuve Céphise et de la nymphe Liriope. Devint amoureux de sa propre beauté. Il est changé en une fleur qui porte son nom. VIII
Navigation. Moyens de la perfectionner. III
Naxos, une des Cyclades de la mer Egée. Les Nymphes de cette île élevèrent Bacchus. VII
Némée, forêt dans l'Achaïe, où Hercule tua un lion, de la peau duquel il se couvrit dans la suite. XV
Némésis, fille de Jupiter et de la Nécessité. Présidoit à la punition des crimes. V
Néoptolème, ou Pyrrhus, fils d'Achille. Engage Philoctète à venir au siége de Troie. XV
Neptune, dieu de la mer, fils de Saturne et de Rhée. Il venge Vénus irritée contre Télémaque. VI-IX
Néréides, filles de Nérée et de Doris, nymphes de la mer au nombre de cinquante. VIII
Nérite, aujourd'hui Nardo, ville du royaume de Naples. X
Nessus, Centaure qui voulut enlever Déjanire, et qui fut tué par Hercule avec une flèche trempée dans le sang de l'hydre de Lerne. Nessus, en mourant, donna sa tunique ensanglantée à Déjanire, qui l'envoya à Hercule. Celui-ci l'ayant mise, devint furieux et se brûla lui-même. XV
Nestor, fils de Nélée et de Chloris, roi de Pylos. Etoit le plus sage des Grecs. Il vint s'établir sur la côte de l'Hespérie avec son fils Pisistrate, qu'il a le malheur de perdre dans un combat. Sa vive douleur. I, X, XX
Nirée, roi de Naxos. Très-beau et très-lâche. XX
Nosophuge, habile médecin (qui chasse les maladies). XVII

O.

Oasis, désert en Egypte. II
Oisiveté. Rend les peuples insolents et rebelles. XII
Olivier (rameau d'). Symbole de la paix. X
Omphale, reine de Lydie. Hercule oublia sa gloire jusqu'à filer aux pieds de cette princesse. XV
Orphée, fils d'Apollon et de Calliope. Excella dans l'art de jouer de la lyre. II
Oubli (fleuve d'). Voyez *Léthé*.
Ourse, constellation près du pôle arctique. *ibid*

P.

PAN, fils de Mercure et dieu des bergers. *Livre* XIII

PANDORE, statue que Vulcain anima. Tous les Dieux lui firent un présent. Jupiter lui donna une boîte qu'Epiméthée ouvrit : tous les maux en sortirent ; l'Espérance seule resta au fond. IV

PAPHOS, ville de Chypre, consacrée à Vénus. *ibid*

PARIS, ou Alexandre, fils de Priam et d'Hécube. Il conduisoit des troupeaux sur le mont Ida, lorsque Junon, Pallas et Vénus le prirent pour juge, il décida en faveur de Vénus. Il enleva Hélène ; ce qui fut cause de la guerre de Troie. IX

PARQUES (les trois), Clotho, Lachésis et Atropos, filles de l'Erèbe et de la Nuit. Elles présidoient à la vie de l'homme et à sa mort. XIV

Particuliers. L'Etat doit veiller sur leurs mœurs. XII

Passions. Se calment à la voix de la sagesse et de la vertu. On cherche toutes les raisons qui les favorisent, et on évite de voir celles qui les condamnent. VII-XI

Peintres. A quoi doit-on les employer dans un Etat? XII

PÉLOPONÈSE, aujourd'hui la Morée, presqu'île faisant partie de la Grèce. VI

PELUSE, île d'Egypte à l'embouchure du Nil. II

PÉNATES. Voyez *Lares*.

PÉNÉLOPE, fille d'Inachus et de Péribée, femme d'Ulysse, recherchée en son absence par plusieurs princes, qu'on nommoit les *Prétendants*. I, etc.

PÉRIANDRE, Locrien, tué par Télémaque. XX

Péril. Il faut avant de s'y jeter, le craindre et le prévoir ; mais quand on y est, il ne reste plus qu'à le mépriser. I

PÉRYSTILE, enceinte formée par des colonnes. XII

PÉTILIE, ville fondée par Nestor sur la côte de l'Abruzze. *ibid*

Peuple. Moyen de le multiplier. Comment on peut le rendre heureux. II-XII

PEUCÈTES, voisins des Dauniens. XIII

PHADAEL, fils aîné de Pygmalion. Est accusé d'avoir conspiré contre lui, et, quoique innocent, il est condamné à mort. VIII

PHALANTE, chef des Lacédémoniens, fils d'Aracus. Vient fonder Tarente sur la côte d'Hespérie. Sa dispute avec Télémaque. Il est mis à mort par Adraste. X-XVI

PHÉACIENS (île des). C'est Corcyre, ou Corfou, autrefois Schérie, sur les côtes de l'Epire. Vaisseau phéacien. I-XXIV

PHÉNICIENS, ou habitants de la Phénicie, province de la Syrie, et dont les principales villes étoient Tyr et Sidon. Quelle étoit leur puissance. Pourquoi ils étoient maîtres du commerce et si puissants sur mer. III, etc.

PHÉRÉCIDE. Avoit élevé Hippias. Douleur qu'il ressent de la mort de celui-ci. XVII

PHILOCLÈS, sage ministre d'Idoménée. Protésilas cherche à le perdre. Timocrate veut assassiner Philoclès qui lui pardonne. Philoclès s'exile. Il est rappelé. Il offre ses services à Protésilas. Il se retire dans une solitude. XIII-XIV

PHILOCTÈTE, fils de Pæan et fidèle compagnon d'Hercule, qui lui laisse, en mourant, ses flèches, sans lesquelles Troie ne pouvoit être prise. Les Grecs l'abandonnent dans l'île de Lemnos. Néoptolème lui persuade de venir à Troie. Après la prise de cette ville, Philoctète vient fonder dans l'Hespérie la ville de Pétilie. IX-X

PHOCIDE, province de l'Achaïe. X

Pholoé, fille du fleuve Liris. Est promise à Eléante, qui combat dans l'armée d'Adraste, et qui est mis à mort par Télémaque. *Livre* XX
Phtiotes, peuples de la Thessalie. XIX
Pisistrate, fils de Nestor. Est tué par Adraste. Douleur de Nestor. XX
Plaisir (le vrai). La Sagesse peut seule le procurer. VIII
Police. N'est pas nécessaire chez un peuple aussi vertueux que celui de la Bétique. VIII
Polymène. Idoménée lui donne le commandement de son armée à la place de Philoclès. XIII
Polydamas, sage général. Disgracié sous Adraste. Est choisi par Télémaque pour roi des Dauniens. XXI
Protésilas, favori d'Idoménée. Trompe ce prince ; lui rend suspect le vertueux Philoclès, et l'engage à l'exiler. Il est exilé à son tour. XIV
Pygmalion, roi de Tyr, fils de Bélus et frère de Didon. Sa cruauté envers Sychée. Son avarice ; sa défiance. Il est trompé par sa femme Astarbé qui l'empoisonne. III-VIII
Pyliens. Nestor, leur roi, vient fonder en Hespérie la ville de Métaponte. X

R.

Ragoûts. Sont le véritable art d'empoisonner les hommes. XII
Raison éternelle. Heureux ceux qui la consultent et qui la suivent, etc. Tout ce qui est dit ici paroît tiré des principes du père Malebranche. IV
Révoltes. Ce qui les cause dans un Etat. XIII
Rhésus, roi de Thrace, fils de Mars. Ulysse et Diomède le tuent et enlèvent ses chevaux avant qu'ils eussent bu de l'eau du Xanthe ; autrement, Troie n'eût jamais été prise. IX
Richesses. Source féconde d'inquiétude et de maux. III
Rois. Différence de ceux qui se font aimer et de ceux qui se font craindre. II
– Maximes que les rois doivent suivre. *ibid*
– Les plus sages sont trompés. II-XII
– Comment ils peuvent éviter de l'être. II, XII, XXV
– Ils sont malheureux de ne pouvoir pas tout voir par eux-mêmes. II
– Les bons rois sont regrettés après leur mort. *ibid*
– On est ravi de la mort des mauvais rois. Leur caractère. VIII-XXI
– Caractère de ceux dont la sagesse ne modère pas la valeur. II
– Caractère des rois avares. III
– En quoi doit consister l'autorité des rois. V
– Ceux qui croient être heureux en rendant leurs sujets misérables, sont les plus malheureux de tous les hommes. *ibid*
– Les rois qui ne savent gouverner que pendant la paix ou que pendant la guerre, ne sont rois qu'à demi. *ibid*
– Lequel est préférable d'un roi qui n'est que conquérant, ou d'un roi pacifique qui sait policer ses peuples pendant la paix, et qui, dans le besoin, est capable de soutenir la guerre par ses généraux. *ibid*
– Conduite assez ordinaire des rois envers ceux qui ont du mérite et qui les ont servis. VI
– En quoi les rois doivent surpasser leurs sujets. *ibid*
– Quelles sont les véritables richesses des rois. VIII
– Pourquoi ils s'usent plus que les autres hommes. IX

Rois. Ils se trompent lorsqu'ils croient que leur élévation les met au-dessus de toute crainte. *Livre* IX
– Comment on doit mesurer leur puissance. XII
– Quel doit être leur courage dans la guerre. *ibid*
– Conduite qu'ils doivent tenir envers les généraux qui ont fait quelque faute. *ibid*
– Les fautes des rois sont plus excusables que celles des particuliers. XII
– Pourquoi les rois sont d'ordinaire défiants et inappliqués. XIII
– Ils ne doivent point se livrer à un seul ministre. *ibid*
– Caractère des rois foibles et sans application. *ibid*
– Mauvaises maximes de quelques rois pour empêcher les révoltes. *ibid*
– Les rois sont trop sensibles à la flatterie. XIV
– Quels sont les avant-coureurs du renversement des rois. XXI
– Malheurs dans lesquels ils se jettent lorsqu'ils ne prennent point d'arbitres dans leurs différents avec les rois voisins. XXIII
– Par quels motifs les rois ne peuvent-ils soutenir la vue des malheureux. *ibid*
– Comment ils peuvent parvenir à se connoître en hommes. XXIV

Nota. L'ouvrage entier n'étant composé que pour instruire un jeune prince, presque toutes les maximes qu'on y trouve sont autant de leçons pour les rois.

Royauté. N'est qu'une servitude déguisée. Réflexions qui doivent en dégoûter. Refusée par Mentor, etc. Acceptée par Aristodème sous trois conditions. VI, XII, XIX, XXI

S.

Sagesse. En quoi elle consiste. Elle calme les passions. VIII
Salente, capitale du pays des Salentins, aujourd'hui Terre d'Otrante. Cette ville est fondée par Idoménée. IX
Sculpteurs. Quelle raison doit les faire conserver dans un Etat. XII
Scylla, ou *Scylle.* Voyez *Charybde.*
Secret. Eloge du secret. Comment on peut s'accoutumer à le garder. L'amour d'une vaine gloire le fait souvent découvrir. Ce qu'il faut faire quand on en a déjà trop dit. Caractère de ceux qui ne sauroient garder un secret. III, IV, XVI
Sesostris, roi d'Egypte, successeur de Moeris. Son éloge. On n'a que deux choses à lui reprocher. L'Egypte est inconsolable de sa mort. II
Sirènes, filles d'Achéloüs et de Calliope. On doit les représenter comme des monstres moitié femmes et moitié oiseaux, et non comme moitié femmes et moitié poissons. Elles chantoient avec tant de mélodie, qu'elles attiroient les passants, et ensuite elles les dévoroient. Elles demeuroient sur le rivage de Parthénopé, ou Naples. III
Sisyphe, brigand, fils d'Eole. Demeuroit dans l'Attique. Il fut tué par Thésée. Son supplice, dans les Enfers, est de rouler un gros caillou au haut d'une montagne, d'où il retombe sans cesse. VIII
Sobriété, mère de la Santé. XII
Sophronime, interprète des Dieux. Conseille à Idoménée de ne point accomplir son vœu barbare. V
Souffrances. Ceux qui n'ont jamais souffert ne savent rien. Utilité des souffrances. XV
Souverains. Ceux qui sont les plus absolus sont les moins puissants. XII
Styx, fontaine d'Arcadie, au pied du mont Nonacris, près du lac Phénée. Ses

eaux froides et venimeuses l'ont fait prendre pour un fleuve ou marais des Enfers, par lequel les Dieux n'osoient jurer en vain. *Livre* IV
Sychée, mari de Didon. Est mis à mort par Pygmalion. III

T.

Tantale, roi de Paphlagonie, fils de Jupiter et de la nymphe Plota. Pour éprouver les Dieux qui vinrent un jour chez lui, il leur servit à table les membres de son fils Pélops. Pour le punir, Jupiter le précipita dans les Enfers, où il souffroit sans cesse de la faim et de la soif, au milieu des eaux et environné de fruits délicieux. VIII
Tarente, ou Taras, ville de la Messapie, fondée par Phalante, chef des Lacédémoniens. IX
Tartare, lieu dans les Enfers où les méchants étoient punis. Sa description. IV, VIII, XVIII
Télémaque, fils d'Ulysse et de Pénélope. Voyage sous la conduite de Mentor, ou plutôt de la Sagesse, dans le dessein de trouver son père. I
— Ils arrivent en Sicile. *ibid*
— Ils sont pris par des Troyens. *ibid*
— Le service qu'ils rendent au roi Aceste engage ce prince à les renvoyer libres. *ibid*
— Ils sont faits prisonniers par des Egyptiens. II
— Sésostris trompé envoie Télémaque dans un désert. *ibid*
— Il est rappelé. *ibid*
— On le renferme dans une tour. *ibid*
— Il est délivré par des Phéniciens qui l'emmènent dans leur pays. III
— Narbal l'empêche d'être reconnu par Pygmalion. *ibid*
— Télémaque aborde en Chypre où il alloit se laisser corrompre par les mauvais exemples des habitants, lorsque Mentor, qui avoit été vendu à des Ethiopiens, paroît tout à coup devant lui. IV
— Ils partent pour la Crète. *ibid*
— Télémaque remporte le prix de tous les jeux, et refuse d'être roi de Crète. V–VI
— Ils partent pour Ithaque. *ibid*
— Une tempête les jette dans l'île de Calypso. *ibid*
— Dangers que Télémaque court dans cette île, dont Mentor l'arrache, en se précipitant avec lui dans la mer. VII
— Ils sont reçus dans un vaisseau phénicien, dont le commandant leur raconte l'histoire de Tyr, et leur fait la description de la Bétique. VIII
— Ils s'embarquent. *ibid*
— Neptune les fait arriver sur la côte d'Hespérie, où Idoménée, qui venoit de fonder Salente, alloit être attaqué par les peuples voisins. IX, etc.
— Mentor rétablit la paix, et les alliés tournent leurs armes contre Adraste. XI, etc.
— Tandis que Mentor donne à Idoménée de sages conseils pour faire fleurir Salente, Télémaque combat dans l'armée des alliés. *ibid*
— Sa dispute avec Phalante. XVI
— Il se conduit généreusement envers Hippias, frère de Phalante. XVII
— Il sort du camp et descend dans les Enfers, où il voit le Ténare et les Champs-Elysées. XVIII-XIX
— Il retourne au camp. *ibid*

TÉLÉMAQUE. Sa conduite à l'égard de deux traîtres. *Livre* XX
— Il combat Adraste et le met à mort. *ibid*
— Il engage les alliés à établir Polydamas roi des Dauniens, à la place d'Adraste. XXI
— Il retourne à Salente qu'il ne reconnoît plus, tant cette ville étoit embellie XXII
— Mentor donne des avis à Télémaque pour bien gouverner. *ibid*
— Télémaque aime Antiope, fille d'Idoménée, et lui sauve la vie dans une chasse. XXIII
— Il quitte avec peine la cour d'Idoménée. *ibid*
— Mentor, après avoir donné de nouveaux conseils à Télémaque, change de figure, et Télémaque reconnoît Minerve. XXIV
— Il aborde enfin à Ithaque, où il trouve son père chez le fidèle Eumée. *ibid*
TERMOSIRIS, sage vieillard, que Télémaque trouve dans les déserts d'Egypte. Il étoit prêtre d'Apollon. II
TERMUTIS. Est nommé roi d'Egypte, après la mort de Boccoris. III
THÈBES *aux Cent Portes*. Magnificence de cette ville d'Egypte. II
THERSITE. Le plus laid et le plus lâche des Grecs. XV
THÉSÉE, roi d'Athènes, fils d'Egée et d'Ethra. Il descendit aux Enfers, où il fut enchaîné jusqu'à ce qu'Hercule vînt le délivrer. IV–XVIII
THIESTE. Voyez *Atrée*.
TIMOCRATE, domestique d'Idoménée. Corrompu par Protésilas pour perdre Philoclès. Il est exilé avec Protésilas, et se reprochent mutuellement leurs crimes. XIII–XIV
TITYE, géant, fils de Jupiter et d'Elara. Il fut précipité dans les Enfers, où un vautour ronge son cœur sans cesse renaissant. VIII
TOPHA, première femme de Pygmalion, qui la répudia pour épouser Astarbé. III
TRAUMAPHILE, habile médecin (qui s'applique à guérir les plaies). XVII
Travail. Source de l'abondance. V
TRIPTOLÈME, roi d'Eleusis, fils de Célée, apprit de Cérès l'art de cultiver la terre. XIX
TRITONS, dieux marins, qui se servoient d'une conque, ou coquille, en forme de trompette. Triton étoit fils de Neptune et de Salacia. *ibid*
Tunique du Centaure Nessus. Voyez *Nessus*.
TYR. Description de cette superbe ville, capitale de la Phénicie. III

U.

ULYSSE, roi d'Ithaque, fils de Laërte et d'Anticlée, épousa Pénélope et fut père de Télémaque. Après le siége de Troie, il erra dix ans sur toutes les mers. Sa sagesse. Quoiqu'il fût le modèle des rois de la Grèce, il avoit ses foiblesses et ses défauts. VIII

V.

VALEUR. La valeur emportée n'a rien de sûr. La valeur n'est une vertu qu'autant qu'elle est réglée par la prudence. XII
VÉNUS, déesse de l'amour et de la beauté. Elle étoit fille du Ciel et de la Terre, ou du Ciel et de la Mer, et selon d'autres, de Jupiter et de Dioné, nymphe de l'Océan. Description de son temple à Cythère. Elle se venge de Télémaque. IV, VI, IX

VENUSE, ville du royaume de Naples. *Livre* XX

Vertu. Piéges que lui tendent les méchants. On ne peut la voir sans l'aimer. On ne peut l'aimer sans être heureux. IV

Vice. Inspire d'abord de l'horreur ; bientôt il n'effraie plus : on s'y livre sans écouter la raison, et ensuite on est déchiré par les remords. *ibid*

Vie champêtre. Source du bonheur. Ses agréments. II

Vieillards. Honorés dans l'île de Crete. Sagesse de ceux que Minos avoit établis juges et conservateurs de ses lois. V

Vieillesse. N'a plus rien de souple. La longue habitude la tient comme enchaînée, et elle n'a presque plus de ressource contre ses défauts. XVI

Vin. Les mauvais effets qu'il peut avoir empêchent les habitants de la Bétique d'en faire usage. VIII

Vœu téméraire d'Idoménée. Devoit-il l'accomplir? V

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

VARIANTES.

VARIANTES.

ABRÉVIATIONS.

F. Premier manuscrit que Fénélon écrivit avant 1697, et qu'il abandonna depuis. Il est à la Bibliothèque impériale.

B. Fragment imprimé par la veuve Barbin, en 1699.

S. Edition sans date, la première complète, de 350 pages, non compris le fragment de 80 pages.

9. Edition de 1699, en 4 vol. *in*-12, le premier sans aucune indication, les autres avec l'adresse : La Haye, Adrian Moetjens.

5. 1705, *ibid.*

15. 1715, *ibid.*

O. Toutes les éditions avant 1717.

17. 1717, la première conforme à la copie corrigée, et toujours sous-entendue dans la première leçon, lorsqu'elle est omise dans les autres.

19. 1719, Amsterdam, les Wetsteins, répétée en 1725.

31. 1731, Gottingue, répétée, à peu de chose près, en 1745 et en 1757.

34. 1734, Amsterdam, *in-folio*.

D. Editions des Didot, des Œuvres complètes, etc.

St. Les deux éditions stéréotypes.

T. Toutes les éditions, à l'exception d'une seule que l'on indique.

Nota. Jusqu'en 1756 environ, on a écrit *Avantures* et *Fenelon*, au lieu d'*Aventures* et de *Fenelon* ou *Fénélon*, qu'on écrit aujourd'hui. On écrit indifféremment *La Motte* ou *La Mothe*.

LISTE
DES PRINCIPALES VARIANTES
DU TÉLÉMAQUE.

LIVRE PREMIER.

De son chant, 17, 19, etc. [du doux chant de sa voix, F, O, 31, etc.

Ne faisoient que lui rappeler, 5, 15, 31, D. [lui faisoient rappeler, B, 5, 99, 17, 19, 31.

Des bancs de rameurs, 19, 31, D, etc. [des bancs des rameurs, O, 17.

Des cordages flottans, T, *exc.* D. *Mais Fénélon et La Fontaine font toujours accorder le participe actif avec le nom, surtout lorsque ce participe n'est suivi que d'un régime composé.*

Puis elle découvrit, 17, 19, 34, etc. [découvre, O, D.

Tout ce qu'il leur plaît, T, *exc* O *qui met* tout ce qui. *On lit cependant* qu'il *dans* 31.

En mon île, T, *exc.* 5, 15, *où on lit* dans.

Qu'on ne vient point, T, *exc.* O *qui met* pas.

Qui ont, après un siége, etc., renversé, 17, 19, D. [qui après, etc., ont, etc., 31, 34. [qui, après, etc., a renversé, O.

Dans toute la Grèce et dans toute l'Asie, T, *exc.* 31, *où* toute *est omise avant* la Grèce, *et* 34, *où ce mot est mis avant l'*Asie, *ce qui vaudroit peut-être mieux.*

Il parcourt, T, *exc.* O *où on lit* il a parcouru.

Daignez en instruire, T, *exc.* B et 5, *où* en *est omis.*

Et elle demeuroit, T, *exc.* 15 *où* et *est omis.*

Délasser de tous vos travaux, T, *exc.* 34 *qui omet* tous, *ce qu'on pourroit préférer.*

Ses branches épaisses, T, *exc.* 15 *qui omet* épaisses.

Et la douceur, T, *exc.* 34 *qui omet* et.

On arriva à la porte, T, *exc.* 15 *et* D *qui mettent* on arrive.

Il est vrai qu'on n'y voyoit

etc., mais, etc, 17, 19, 31, 34 [*dans les autres on omet* il est vrai *et* mais.

En voûtes pleines. T, *exc.* F *qui met* en voûte pleine.

Etendoit également ses branches souples, S, 17, 19, 31, 34. [également *est après* souples *dans les autres éditions*.

Au travers de la prairie, T, *exc.* 5 *et* 15 *qui mettent* à travers la prairie.

Jusques dans les nuës, O, 31, 34. D. [les nuées, 17, 19.

Qui formoient les isles, 17, 19, 31. [des, 34. [ces, O. D.

D'autres, par de longs détours, T, *exc.* O *qui met* et d'autres.

Qui se perdoient dans les nuées, 17, 34. [nuës, O, 19, 31, D.

Sous les feuilles, et la vigne étoit accablée, T, *exc.* O *qui met* sous les feuilles épaisses de la vigne accablée.

Nous vous reverrons, 17, 19, 31, 34, etc. [Nous nous, etc., O, D.

Mentor lui dit d'un ton grave, T, *exc.* O *qui met* grave et sévère.

Est-ce donc là, etc, les pensées, T, *exc.* D, *qui met* sont-ce donc là, etc. *Mais Fénelon et La Fontaine mettent toujours un singulier.*

Vainement, *signifie ici* avec vanité. *Fénelon s'en sert encore ailleurs. Ce sens est omis dans tous les dictionnaires.*

Craignez, répartit, etc., T, *exc.* O *qui met* lui répartit.

Comme un serpent sous les fleurs, T, *exc.* O *qui met* avec plaisir dans son cœur.

Avoient pris dans les filets, T, *exc.* F *qui met* des filets.

Dans des tasses d'or, O, D. [dans les, etc., 17, 19, 31, 34.

D'Atalante et d'Hippomènes, qui fut vainqueur, 17, 19, 31, D. [d'Hippomènes et d'Atalante, qui fut vaincue, *ce qui revient au même.*

Aux douces voix de toutes les autres, T, *exc.* O *où on lit* à ces douces voix, etc

Aux nymphes. A l'instant, T, *exc.* O *où on lit* aux nymphes, et à l'instant.

Pour en retirer sa chère Eurydice, 31, 34 [sa chère *omis dans* 17, 19, D.

Avec quelle faveur je vous reçois, T, *exc.* O *où l'on met* reçois ici.

De retourner dans sa, T, *exc.* O *où l'on met* de revoir sa, *mais* revoir *se retrouve plus bas.*

Après avoir été le jouet, O. [long-temps le jouet *dans les autres éditions ; mais*

long-temps *est déjà plus haut.*

Voyez tout ce qu'il a perdu, T, *exc.* D *qui omet* tout.

Pour Ithaque qu'il n'a pu revoir, T, *exc.* O *où on lit* pour revoir Ithaque qu'il ne reverra jamais, *et* 31, *où on lit* pour Ithaque qu'il ne reverra jamais.

Puisque vous trouvez une, T, *exc.* D *qui met* trouver ici une.

Et les dangers qu'il avoit courus, T, *exc.* 34 *et* D *qui mettent* les dangers, etc.

Entre Scylle et Charybde, T, *exc. Didot qui a préféré* Scylla, *parce qu'il est plus usité aujourd'hui.*

D'auprès d'elle. Elle voulut, T, *exc.* O *où on lit* d'elle, voulant.

Si bien traité de Calypso, T, *exc.* O, *où on lit* par Calypso.

Toucher le cœur du jeune homme, T, *exc.* O *où on lit* son cœur.

D'Enée et des Troyens, T, *exc.* O *où on lit* et les Troyens.

Je n'écoutai que ma passion. Le sage, T, *exc.* O *où on lit* je n'écoutois, etc., et le sage.

Et les Dieux permirent, etc. *Ces mots et le reste de la phrase sont omis dans* O.

Pendant que Télémaque parloit, T, *exc.* O *où on lit* pendant qu'il parloit.

Alors elle appréhenda, T, *exc.* O *qui met* mais elle, etc.

Alors je compris, T, *exc.* D *qui met* je compris alors.

Une force invincible, T, *exc.* B *et* S *qui mettent* une force extraordinaire.

Ne suis-je pas malheureux, T, *exc.* 5, 15, *où on lit* bien malheureux.

Il faut se soutenir par le courage. Avant que de se jeter dans le péril, il faut le prévoir et le craindre, mais, T, *exc.* S, *où on lit* : il faut prévoir et craindre le péril, mais.

Du sage Mentor me charmèrent, *exc.* B *et* S, *où on lit* me charmoient.

Il nous délivra des Troyens. Dans le moment où le ciel, etc., et où (et que, 5 et 15) les Troyens nous voyant de près, n'auroient pas manqué de nous reconnoître, il remarqua un de leurs vaisseaux qui étoit presque semblable au nôtre, et que la tempête, T, *exc.* O *où ce passage est différent. On lit dans* B, S : Il nous délivra. Les Troyens dans, etc., nous voyans (nous voyant, S) de près, n'auroient, etc., reconnoître. Il remarqua un de nos vaisseaux presque semblable à celui des nôtres que la tempête. (un de nos vaisseaux que la tempête, 5, 15.)

La poupe en étoit couron-

née, T, *exc.* O *où on lit* et dont la poupe étoit, etc.

Couleur que celle des Troyens, T, *exc.* 31 *et* D *où on lit* que celles.

Il ordonna à tous nos rameurs, T, *exc.* D *qui omet* tous, *et* 1711 *où on lit* à tous les.

Ils poussèrent des cris de joie, T, *exc.* S, 5, *où on lit* de longs, etc.

Comme en revoyant les, B, S, 31, D. [en voyant les, 17, 19. [en voyant leurs, 15.

Qu'ils avoient crus perdus, T, *exc.* O *qui omet* crus.

Voisine de Sicile, T, *exc.* 15 *où on lit* de la Sicile.

Aceste, O. *Fénélon écrit toujours* Acestes.

Qui gouvernoient ses troupeaux, T, *exc.* O *où on lit* les troupeaux. [*Dans* S *on lit* ses.

Tout le peuple applaudit, T, *exc.* O *où on lit* tout le monde; *mais ce mot est déjà plus haut.*

D'Anchise. On y avoit dressé, T, *exc.* O. *Dans* B, S, *on lit* d'Anchise, où l'on avoit, *et dans* 5 *et* 15, *on lit* d'Anchise, on avoit.

On nous avoit couronnés, T, *exc.* 15 *où on lit* et on, etc.

Demanda tranquillement à parler au roi. Il lui dit, 17. [demandant, etc., au roi, lui dit, 19, 45. [demanda, etc., et lui dit, 51, *ce qu'on pourroit préférer.*

Pour inonder votre ville, T, *exc.* 15 *où on lit* la ville.

Dont Mentor l'avoit menacé, T, *exc.* B *et* S *où on lit* averti.

Des petits enfans, T, *exc.* 11, 31, St. *où on lit* de petits enfans.

Les bœufs mugissans et les brebis, T, *exc.* 31 et 34, *où on lit* les troupeaux de bœufs mugissans et de, etc.

C'étoit de toutes parts des bruits, T, *exc.* D *qui met* c'étoient, *mais on ne doit rien changer. La Fontaine dit aussi* c'étoit des troupeaux, *comme s'il y avoit* ce étoit, etc. *Cependant on lit plus bas* c'étoient les Himériens. *Dans* T, *exc.* O, *où* c'étoient les Himériens *et le reste de la phrase est omis.*

Méprisé la prédiction, T, *exc.* O *où on lit* la sage prédiction.

Les Dieux vous ont envoyés, T, *exc.* O *et* 17 *où on lit* vous envoyent.

La sagesse de vos conseils, T, *exc.* O *où on lit* de vos paroles.

Animés par l'exemple, etc., eurent, T, *exc.* O *où on lit* furent animés par l'exemple, etc., et eurent.

Vomir, en expirant, des torrents d'un sang noir. Il pensa m'écraser dans sa chute. Le bruit, T, *exc.* O *qui met* vomir avec des torrents de sang noir et fu-

mant son âme cruelle ; en tombant, il pensa m'écraser, etc., et 31, 34, *où on lit* noir. En tombant, il pensa m'écraser. Le bruit.

Et je revins trouver Aceste. Mentor, T, *exc.* O *où on lit* : Je revins à Aceste avec les armes du mort que j'avois enlevées. Mentor, etc.

Nous avertit qu'il craignoit, T, *exc.* 5, 15, *qui mettent* nous dit.

Revenoient en Sicile, T, *exc.* O *qui met* venoient.

Sans retardement *est omis dans* O.

Nous combla de présents, T, *exc.* O *où on lit* il nous,

Qu'il prévoyoit *est omis dans* O.

Mots effacés par Fénélon dans le premier manuscrit.

Antre, *et ce mot est remplacé par* grotte.

Après bordoit son isle, *Fénelon avoit mis* : Souvent elle demeuroit immobile sur le rivage de la mer, sans cesse tournée.

Télémaque lui répondit : ô vous, etc. *Fénelon avoit mis* : Télémaque, dont Minerve régloit tous les discours, lui, etc.

C'est un des rois, *il y avoit* c'est un des héros.

Le feu qui sortoit de ses yeux, *il y avoit* le feu divin qui sortoit de ses yeux comme des éclairs.

Au travers de la prairie, *on lisoit* de la riche campagne.

Le penchant d'une colline, *on lisoit* d'une douce colline.

Accablée sous son fruit, *on lisoit* sous son riche fruit.

Toutes ces beautés naturelles, *il y avoit* toutes ces merveilles

Dont la bonne odeur se répandoit, *il y avoit* qui répandoit son parfum odoriférant.

Qui aime à se parer, *il y avoit* qui se pare.

Craignez, répartit Mentor, *au lieu de* Mentor, *il y avoit* Minerve *ici et dans quelques autres endroits.*

Craignez ce poison, *on lisoit* mais *avant* craignez.

Après à la chasse *et avant* un vin, *on lisoit* tout étoit simple, mais propre.

A l'instant, on chanta, *on lisoit* et à l'instant, etc.

La déesse prit Télémaque, *on lisoit* Télémaque en particulier.

Elle appréhenda de laisser voir, *on lisoit* craignant ; etc.

Délivra des Troyens, *on lisoit* délivra des Troyens.

il remarqua, *et Fénélon a ajouté à la marge* : délivra. Les Troyens, dans le moment où le ciel commençoit à s'éclaircir, nous voyant de près, n'auroient pas manqué de nous reconnoître, il remarqua.

Semblable au nôtre, et que la tempête. *Fénélon a effacé* au nôtre, *et il a mis* à celui des nôtres que.

Avoit écarté. La poupe, *on lisoit* avoit écarté, et qui avoit, au bout de son mât, une statue de Neptune avec des bandelettes rouges qui voltigeoient sur ses épaules. Aussitôt il fit mettre une statue du même dieu que nous portions, au haut de notre mât. Il y mit des bandelettes de la même couleur.

Ils égorgent tous nos compagnons, *on lisoit* ils égorgent d'abord, etc. *Fénélon a effacé* d'abord, *et a remplacé ce mot par:* dans le premier emportement.

Que nous étions Grecs. *Après ces mots, on lisoit:* La sagesse de Mentor nous sauva encore dans cette extrémité. Pour moi, j'allois tout dire; j'allois me déclarer le fils d'Ulysse, et je ne songeois plus qu'à mourir.

N'est pas loin de là. *Après ces mots, on lisoit* : Il vouloit, en disant la vérité, éviter de dire que nous étions Grecs, et je m'en repentis.

Par des peuples barbares, *il y avoit* sauvages.

Pour inonder votre ville, *il y avoit* la ville.

Les dons de la fortune, *il y avoit* les autres dons, etc.

Qui est plus estimable, *il y avoit* qui est au-dessus de.

Sa cuirasse, *il y avoit* son bouclier.

A un lion de Numidie, *il y avoit* de Lybie.

Fuyent, tremblans, *il y avoit* tremblans de peur.

Sauvage et brutal, *il y avoit* sauvage et cruel.

LIVRE II.

Contre eux le roi Sésóstris, T, *exc.* D *qui met* le grand roi, etc.

Le massacrer à son retour, T, *exc.* O *qui met* à son retour le massacrer.

De troubler leur commerce, T, *exc.* O *qui met* de ruiner leur commerce et les troubler. [15 *met* et de les, etc.

De la Sicile, T, *exc.* 34 *où on lit* de Sicile.

Que nous n'étions pas Phé-

niciens, T, *exc.* O *qui met* que je n'étois pas Phénicien.

Et ils ne songèrent, T, *exc.* O *qui omet* ils.

Déjà nous remarquons, etc., *et le reste de la phrase est omis dans* O, *ainsi que le mot* ensuite *devant* nous arrivons.

Voisine de la ville de No, *omis dans* O.

Appercevoir des villes, *on lit* des îles *dans* O.

Que la terre épanchoit de son sein. *On lit* qu'ils avoient semés *dans* O.

Doit tout son bonheur. *Dans* 15, *on omet* tout.

Comme ils le veulent être, *on lit* comme ils veulent l'être *dans* O., *exc.* 5 *où on lit* comme ils veulent être.

Maximes suivant lesquelles. *Dans* O *on lit* avec lesquelles.

Que vous n'avez jamais connu, T, *exc.* O *où on lit* que vos yeux n'ont jamais vu, *et* D *qui met* que vous n'avez point connu.

La joie et l'abondance répandue, T, *exc.* D *qui met* répandues; *mais Fénelon et La Fontaine mettent ordinairement le verbe ou l'adjectif au singulier après deux substantifs singuliers. On en trouve même des exemples dans Cicéron.*

Il tient les hommes par un lien cent fois plus fort que celui de la crainte; c'est celui de l'amour, T, *exc.* O *où on lit* il est plus que craint, car il est aimé.

Il règne dans tous les cœurs. *On lit* il est le roi de tous les cœurs *dans* O.

Pour la commodité des bains. *On lit* la conduite des, etc., *dans* O.

Et pour la sûreté. *Dans* O et *est omis.*

Et qu'obélisques, B, S, 99. [et obélisques, 17, 19, 31, D. [*omis dans* 5, 15.

D'or et d'argent massifs, T, *exc.* D *qui met* massif.

Il écoutoit chaque jour, *on lit* tous les jours *dans* O.

Du bien à ses sujets. *On lit* à tous ses sujets *dans* O.

Et des manières des peuples, T, *exc.* O *qui met* et des maximes des autres peuples éloignés, *et* 31 *et* D *qui omettent* autres.

Il étoit sur un trône, T, *exc.* O *qui met* quand il me vit, il étoit; *mais* quand il me vit *se retrouve plus bas.*

Et de ma douleur, O, 19, 34. [*omis dans* 17 *et* D. [et de ma douceur, 25, 31.

Chargé de s'informer. *Dans* O *on lit* de savoir.

Mon plaisir est de secourir. *On lit* tout mon plaisir *dans* O.

Depuis ce temps-là je ne

aus point, T, *exc*. D *qui met* depuis ce moment, *et* point *est omis dans* O.

Les plus sages mêmes, 17, 19, 34. [même, 31, D. [mêmes *est omis dans* O.

Et je rappelois, T, *exc*. D *qui met* et je me rappelois.

D'Oasis, *omis dans* O.

Pour travailler à me délivrer. *Dans* O *on lit* pour me délivrer.

Des pâturages parmi les rochers; vers le milieu du penchant de ces montagnes escarpées, les vallées y sont si profondes, 17, 19, 31. [Parmi les rochers, vers le milieu du penchant de ces montagnes escarpées. Les vallées y sont, etc., D, *et* 5, 15, *qui mettent* les vallées sont. [du penchant *est omis dans* O. *Quelque ponctuation que l'on suive, le sens n'est pas bien déterminé.*

Butis, T. [Buthis, F. [Buffus, B, S. [Busous, 5, 15.

Descendre du sommet de la montagne, T, *exc*. D *qui met* de son sommet.

Si tu surmontes tes malheurs, *on lit* ces *dans* O.

Tu reverras Ithaque. *On lit* tu verras *dans* O.

Horreur qui fait dresser les cheveux sur la tête et qui glace, O, 17, 31, 34, D. [Horreur qui glace, 19, *et le reste omis.*

Car j'étois accablé de tristesse. *On lit* et j'étois accablé d'ennui *dans* O.

Se contenter des douceurs d'une vie. *Dans* O des douceurs *est omis*.

Au milieu même des délices. *Dans* O même *est omis*.

Heureux ceux qui aiment, etc. *Cette phrase est omise dans* O.

Un livre à la main, S, 17, 19, 31, 34. [dans sa main, D. [en la main un livre, B. [en sa main un livre, 5, 15.

Ses yeux vifs et perçans, 5, 15, 19, 31, 34. [les yeux vifs, etc., B, S, 17. [ses yeux étoient, etc, D.

Sa voix douce, O, 17, 19, 34, D [Sa voix étoit, 31.

Qu'il servoit, *omis dans* O

Consacré au dieu, T, *exc*. D *qui met* à ce.

Ils m'appelloit son fils, S, 31. [Il m'appelloit mon fils, 31, S, 15, 17, 19, D.

Sa lyre d'ivoire, T, *exc*. O *qui met* sa lyre d'or.

Les arbres mêmes paroissoient, T, *exc*. 31 *et* D *qui mettent* même.

Et il les perça, T, *exc*. D *qui omet* les.

On n'entendit. *On lit* on n'entendoit *dans* 15.

Et couvert de poussière, T, *exc*. O *qui met* d'une noire poussière, *ce que l'on pourroit admettre.*

Jupiter s'irrite, T, *exc*. S

qui met s'irritant, *qui paroît préférable.*

Bientôt Apollon. *On lit* bientôt après Apollon *dans* O.

A tous les bergers, T, *exc.* D *qui met* à tous ces.

Les arts qui peuvent rendre leur vie agréable, T, *exc.* D *qui met* la vie, *et* O *qui met* les douceurs d'une vie rustique.

La jeunesse folâtre, T, *exc.* D *qui met* la folâtre jeunesse.

Enfin il représentoit. *Dans* O *on lit* tantôt il, etc.

Où les rivières, par mille détours, semblent se jouer, T, *exc.* O *qui met* où les rivières qui font, etc.

Il apprit ainsi. *Dans* O *on met* aussi.

Nature a de gracieux. *Dans* O *on lit* a de merveilleux.

Bientôt les bergers, T, *exc.* D *qui met* les bergers, etc., se virent bientôt.

Attiroient en foule. *On lit* attirèrent *dans* O.

Etoient des jours de fête, O, 31. [étoient des fêtes, 17, 19, D.

Les Dieux mêmes, T, *exc.* 31 *où on lit* même.

Plus douce que toute, T, *exc.* S, 5, 15, *où on lit* douce plus que toute.

Apprenez à tous ces bergers. *Dans* O *on lit* apprenez, comme lui, à, etc.

Adoucissez les cœurs, T, *exc.* D *qui met* leurs cœurs.

Regretter sur le trône. *Dans* B, S, sur le trône *est omis.*

Tout y étoit doux. *Fénélon a mis* tout y étoit devenu doux, *ce qui vaudroit mieux.*

Les bergères y alloient, etc. *Cette phrase est omise dans* O, *ainsi que* après le sacrifice.

Les arbres touffus. *Dans* O *on lit* nos arbres.

Trois fois je l'abatis, *omis dans* O *où on lit* toutefois je l'abattis, *avant* enfin je l'étouffai.

Que je me revêtisse. *On lit* vêtisse *dans* B, S.

L'âge d'or dans ces déserts, 5, 15, 19, 31, 34, D. [dans ses déserts, B, S, 17.

Pénélope de tous ses amants. *Dans* O tous *est omis.*

Dans de nouveaux malheurs. *Dans* O *on lit* dans tous mes malheurs.

Pour nous, etc., *jusqu'à* pendant quarante jours, *est omis dans* O.

Y accouroient en foule, T, *exc.* F *qui met* y accoururent, *ce qui vaudroit mieux.*

Boccoris, F, *et* O. *Depuis* 1717, *on a écrit* Bocchoris.

Ni amour pour la gloire, T, *exc.* B *et* D *qui mettent* de la gloire.

Si indigne de régner. *On omet* si *dans* O.

Et qu'à sucer, T, *exc.* D *qui omet* et.

Les conseils flatteurs, T, *exc.* O *et* D *qui mettent* le conseil flatteur.

Des jeunes insensés. *On lit* des jeunes fous *dans* O.

A considérer des vaisseaux. *On lit* les vaisseaux *dans* O.

En danger d'être brisés, T, *exc.* D *qui met* de se briser.

Disois-je en moi-même, O, 31. [à moi-même *dans les autres éditions.*

Sous des rames innombrables, 17, 19, 31. [sous les coups des, etc., B, S, 15. [sous les coups de, etc., D.

Chypre, B, 3, 15. *Fénelon écrit toujours ainsi ; ce qui vaut mieux que* Cypre *qu'on lit dans les autres éditions.*

A croire que l'insensé Boccoris. *Dans* O *on lit* que l'insensé roi, etc.

Le roi à leur tête. *Dans* O *on lit* en tête.

Long-temps sa valeur le soutint contre, T, *exc.* 15 *qui ajoute* le soutint dans le combat contre.

Les rênes lui échappèrent des mains, *omis dans* O.

Il tomba de son char sous les pieds des chevaux, T, *exc.* O *où on lit* : et tomba de son char, que les chevaux traînoient toujours, et ne pouvant plus tenir les rênes, il fut renversé sous les pieds des chevaux, B, S. [de ses propres chevaux, 5, 15.

Les yeux fermés, T, *exc.* 5, 15 *et* D, *où on lit* ces yeux, etc.

Eh! quel malheur. S, 5, 15, D. [Hé, 17, 19, 31. [Et, B.

Mots effacés par Fénélon dans le premier manuscrit.

Les navires des Egyptiens, *on lisoit* voiles.

A l'amour des arts, *on lisoit* et à, etc.

Des autres peuples éloignés. *Fénélon a ajouté* éloignés, et a négligé d'effacer *autres.*

Quand il me vit, il étoit sur un trône. *On lisoit ainsi, et c'est ce qu'on trouve dans* O; *mais Fénélon a ajouté les douze lignes suivantes entre* il me vit *et* il étoit.

Et de ma douleur, *n'étoit point d'abord dans le manuscrit, et Fénélon l'a ajouté.*

Métophis. *Fénélon écrit* Methophis.

La fureur brutale, *on lisoit* les rigueurs.

Et qui glace le sang, etc ,

jusqu'à mortel, *est ajouté pour remplacer, à ce qu'il paroît,* qui fait dresser les cheveux sur la tête, *qui manque dans* 25.

Je cherchai des livres, *on lisoit ensuite* : et je trouvai dans ce désert un vieillard qui en avoit plusieurs.

Heureux ceux qui aiment à lire, etc. *Cette phrase et les deux paragraphes suivants sont ajoutes On lisoit à la place* : Le bon vieillard qui étoit le prêtre d'un temple médiocrement éloigné de notre désert, m'envoyoit tous les livres que je lui demandois, et il venoit même me voir, car il aimoit la jeunesse, quand elle lui sembloit docile, et qu'elle paroissoit avoir le goût de la vertu.

Au milieu des riantes prairies, *on lisoit ensuite* : tantôt il dépeignoit des torrents qui se précipitent des hautes montagnes. *C'est pour cela que dans* O *on lit plus haut* : tantôt il représentoit, *au lieu de* enfin il représentoit.

Sur le trône la vie pastorale. *Fenélon n'avoit pas mis d'abord* sur le trône.

La politesse des habitants, *on lisoit* la douceur des, etc.

Les bergères y alloient, etc. *Ce paragraphe et le suivant sont ajoutés par Fenélon. Ces additions n'étoient pas d'abord dans la copie, et c'est pour cela qu'elles manquent souvent dans* O.

Nos siéges étoient, *on lisoit* nos siéges et nos lits étoient.

Dans de nouveaux malheurs. *Tout ce paragraphe est ajouté par Fen.*

LIVRE III.

Que Télémaque, T, *exc.* O *qui met* que le jeune Télémaque.

Dans ce jeune homme qui, T, *exc.* O *qui met* dans ce prince qui.

Continuez, dit-elle, T, *exc.* D *qui met* disoit-elle.

Nomme Termutis, *omis dans* 5, 15. Termutis *est en blanc dans* B, S.

Celui-ci rendit. [il rendit, O.

Commença à renaître, O. *Les autres éditions portent* à reluire.

L'eau, pendant que, T, *exc.* D *qui met* l'eau. Pendant que, etc., *et il ne met qu'une virgule avant* ses rayons.

Le ciel peint d'un, etc. Peint *est omis dans* O.

Je ne suis point Phénicien, T, *exc.* O *et* D *qui mettent* de Phénicie.

J'ai demeuré captif. [long-temps captif, O; *mais* long-temps *est déjà plus bas.*

De quel pays êtes-vous? [es-tu? O.

Reprit alors Narbal. *Dans* O alors *est omis.*

Et de retrouver son père. [trouver, O. *exc.* 15.

Le commun des hommes. [le reste des, etc., O.

Quoique je sois si jeune. *Dans* O *et dans* D si *est omis, ce qui vaudroit mieux.*

Qu'on me l'a raconté. [le raconte, O.

Si vous m'aimez, éloignez de lui, T, *exc. quelques éditions qui joignent* si vous m'aimez *à ce qui précède.*

A garder un secret, T, *exc.* D *qui met* le secret, *ce qu'on trouve aussi dans* O.

Souvent, et qu'elles ont pénétré jusqu'au fond de mon cœur. Je me les redis souvent à moi-même. [*Dans* O *on lit* souvent à moi-même, *et le reste est omis.*

Ecarter ces prétendants, T, *exc.* O *et* D *où on lit* les prétendants.

Par là, je me croyois déjà un homme fait, *omis dans* O.

Qui auroit vu, T, *exc.* D *qui met* qui pourroit avoir vu.

Ce que je ne devois point leur dire. [Leur *est omis dans* O, *se trouve plus haut.*

Le joug de la servitude, T, *exc.* D *qui met* le joug et la, etc.

De tomber dans les mains. [dans les cruelles mains, O.

Il les a trempées, ces mains cruelles. [ces mains cruelles, *omis dans* O.

Pleine de desirs de la vengeance, T, *exc.* O *qui met* d'horreur et de vengeance, *et* D *qui met* du desir de la, etc.

S'est sauvée de Tyr. [s'est enfuie, etc., O.

C'est un crime encore, etc., *omis, ainsi que le reste de la phrase, dans* O.

Encore plus douce, *omis dans* 5, 15. [plus douce encore, B, S, F, *qu'on pourroit admettre.*

Et se sent tout ému. [il se, etc., O.

Il n'a eu toute sa vie. [en toute sa vie, 5, 15.

Que la cruauté, T, *exc.* D *qui met* sa.

Qu'un homme se pût rendre. [pût se rendre, D.

Il possède tout ce qu'il peut desirer. [Il fait tout ce qu'il peut, O.

Il en seroit aimé. [et en, etc., O.

Il s'en faut bien qu'il le

fasse, O, 31, 34. [qu'il ne le fasse, 17, 19, D.

Ses passions féroces. [féroces, *omis dans* O.

Par sa crainte et, *omis dans* O.

Sésostris, disois-je [Ce Sésostris, B, S.

Jamais vu de gens de bien, T, *exc.* O *et* 34, *où on lit* des gens.

Sous les apparences, T, *exc.* B, S, *qui mettent* et les seules, *et* 5 *et* 15, *qui mettent* sous les seules.

Qu'il n'y avoit aucune vertu sincère, T, *exc.* D *qui met* qu'il n'y a aucune sincère vertu. *On pourroit mettre* a *au lieu d'*avoit.

Ainsi il regardoit, etc., *et les cinq lignes suivantes, jusqu'à* pour revenir à moi, *omises dans* O.

Je fus confondu. [Je fus donc, etc. B, S.

Trembloit de crainte. [dans la crainte, O.

Si célèbres chez. [si célèbres dans O, D.

Le nombre des villes et des villages, T, *exc.* D *qui met* de villes et de.

Elle est rafraîchie. [et elle, etc, 31.

Du Nord qui souffle. [qui vient, O.

Ce pays est au pied. [le pays, O. [aux pieds, F.

Jusques vers les nues. [jusques aux nues, O.

Agneaux bondissent, 17, 19. [agneaux qui bondissent, O, 31, 34. [agneaux bondissant, D. [et bondissent, F.

Mille ruisseaux d'une eau claire. [mille divers ruisseaux qui distribuent partout une, etc., O.

Et qui brûle tout. [qui *omis dans* O.

Que ce n'est point une ville. [pas, O.

Semblables à deux bras. [qui sont comme, etc., O.

On s'en sert pour des laines, T, *exc.* 31 *qui met* pour les laines, *et* O *qui met* pour une teinture de laine fine.

D'une broderie d'or. [d'une broderie, *omis dans* O.

Les Phéniciens ont le commerce, T, *exc.* F *qui met* font, *ce qui est préférable.*

Et ils ont même pénétré. [et *omis dans* O.

Dans des îles inconnues. [dans les O.

Du spectacle magnifique. [magnifique *omis dans* O.

Ou regarder les étrangers. [pour regarder, etc., O.

Ou de filer les laines. [ou *omis dans* O.

Ou de ployer, T, *exc.* O *qui met* ni de ployer, *et* D *qui met* ou de plier.

Vous le voyez, me répondit-il. [me dit-il, O.

Heureux pour le commerce. [pour la navigation, O *qui omet la ligne suivante.*

Qui domptèrent les flots,

etc., *jusqu'à* qui osèrent, *omis dans* O.

Typhis. [Tiphys, D; *ce qui vaut mieux; mais on écrit l'un et l'autre.*

Et des tempêtes, *omis dans* O.

Qui sondèrent les abîmes de. [qui domptèrent l'orgueil de, O.

Enfin qui réunirent. [enfin, *omis dans* O.

Laborieux, propres. [propres, *omis dans* O.

Et ménagers. [et *omis dans* O.

Chercher d'autre cause. [d'autres causes, F.

Les premiers de la nation. [d'entre eux, O.

Envers les étrangers [vers, O.

S'ils négligeoient, etc., *jusqu'à* vous verriez, *omis dans* O.

Les vrais moyens d'établir. [vrais, *omis dans* O.

D'établir un jour à Ithaque un pareil commerce. [un jour un pareil commerce à Ithaque, O, *exc.* 15 *qui omet* un jour.

D'exciter la jalousie, T, *exc.* 5, 15 *et* D, *où on lit* leur.

Qui ruinent le commerce. [qui ruine, D.

Il est plus convenable que le prince. [Il faut, O, D.

Détourner leurs cours, O, 17, F. [leur, 19, 31, D.

Suivant notre ancienne coutume, *omis dans* O.

Le nom des hommes. [le nombre, O.

D'avoir affaire avec lui, O, 17, 31. [d'avoir quelque affaire, D. [d'avoir à faire, *dans quelques éditions.*

Etoit autrefois si connu. [si doux, O, D.

Si puissants sur la mer. [la *omis dans* O.

Je voulois n'ignorer rien, T, *exc.* O; *mais* B, S, *mettent* je ne voulois ignorer rien; *et* 5, 15, *mettent* je ne voulois rien ignorer.

Que nous fournissent les bois. [le bois, B, S, 5.

On n'en coupe jamais. [l'on, O.

Lui disois-je. [lui disje, O.

Pu trouver. [pu faire pour trouver, D.

Il me répondit : ils se sont formés. [Ils se sont formés, répondit Narbal, O.

Un habile astronome. [astrologue, O.

Proportionnées à leur service. [à leurs services, D.

On a soin d'eux quand ils sont malades; en leur absence, *omis dans* 25.

A tendre les cordages [à tendre, *omis dans* O.

Dans les choses, *omis dans* B, S.

Après ce discours. [ces, D.

Par cette proportion exacte. [si exacte, D.

Et j'interrogeois l'ouvrier. [et *omis dans* O.

Je vais chercher cet ouvrier. [je chercherai, O, *exc.* B *qui met* je cherche.

Le roi que sa défiance. [que la, O.

Il ordonne. [il veut, O.

Il me veut faire périr. [il veut me, etc., D.

Au palais du roi. [au roi, 5, 15.

S'ils le veulent, *omis dans* O.

Narbal me répondit. [répondoit, B, St.

Trop loin l'amour. [trop loin, Télémaque, l'amour, O.

C'étoit un autre officier. [autre, *omis dans* O.

Enjouée, flatteuse. [flatteuse, enjouée, O.

Avec tant de charmes flatteurs, elle avoit, comme les Syriens, un cœur. [avec une apparence de douceur, elle avoit un cœur, O.

De sa lyre. Pygmalion. [et Pygmalion, B, S.

Un jeune Lydien, T, *exc.* 31 *qui met* Lyctien. *La ville de Lyctis étoit dans l'île de Crète, et Virgile, dit* Lyctius Idomeneus: *aussi il est dit plus bas que Malacon étoit* Crétois, *ce qu'on a corrigé dans quelques éditions par* Lydien, *mais sans autorité. Dans* 1742, *on lit deux fois* Crétois.

Malachon, T; *mais il faut écrire* Malacon, *ce mot, qui signifie* mou, efféminé, *étant écrit en grec par un* C *et non par* Ch.

Aux plis de sa robe. [à sa robe, O.

Ses amours sur sa lyre. [les amours sur la lyre, O, *exc.* 5 *où on lit* les amours sur sa lyre.

Elle l'aima, et en devint. [en *omis dans* B, S. [elle *et* en *omis dans* 5, 15.

Ainsi Malacon. [ainsi le jeune Malacon, O.

Connu pour Crétois. (*Voy.* ci-dessus.)

Avez amené d'Egypte, T, *exc.* 34 *où on lit* emmené.

Qui craignoit que Narbal. [qui craignit, B, S.

Envoya en diligence à Narbal. [lui envoya en diligence, O.

De pouvoir ainsi sauver. [ainsi *omis dans* O.

Et qui ont un soin si touchant de ceux qui hasardoient, 17, 19, 31, 34. [qui avoient, etc, hasardoient, B, S [qui avoient, etc., qui hasardent, 5. 15. [qui ont, etc, qui hasardent, D; *ce qui paroît préférable.*

Et l'est presque toujours. [il l'est, etc., O.

Et s'abandonne. [et il, etc., O. [dans les rivages. [sur. D.

Que vos yeux, etc., que vos mains. [que vos deux

yeux, etc., que vos deux mains, O.

Un fils égal à sa sagesse, T. *ex.* D *qui met* quiégale sa.

Je l'arrosai de mes larmes. [je l'arrosois, O.

Mots effacés par Fénélon dans le premier manuscrit.

Narbal, *on lisoit* Torbal.

Il les a trempées, ces mains. *Fénélon n'ajoute point* cruelles.

Répondit : je vais chercher, *on lisoit* : Répondit qu'il chercheroit, *et Fénélon a mis depuis* : Répondit : je cherche.

Je ne puis me résoudre à mentir, *on lisoit* : Mon cœur ne peut se.

Malacon, *on lisoit* Callistandre, Nausiclès.

Un jeune Lydien, *on lisoit* Crétois. *Fénélon, qui a effacé ici ce mot, a négligé de l'effacer plus bas.*

Qui égale sa sagesse, *on lisoit* égal à son père.

Quand il eut achevé ces paroles, *on lisoit* pendant qu'il me parloit ainsi; *dès-lors il n'est pas surprenant qu'on lût* je l'arrosois, *dans* O, *ce qui ne va cependant plus avec* quand il eut, etc.

LIVRE IV.

A la joie. Goûter la paix et tous les autres dons. [à la joie, et à la paix, et à tous, etc., B, S. [à la joie, la paix, etc., 5, 15.

La terre de tant de monstres. [la terre de monstres, B, S. [des monstres, 5, 15.

N'ont fait voir. [n'ont montré, O.

Vous rende cette nuit courte. [rende cette nuit courte pour vous, O.

Et de vous demander. [de *omis dans* O.

Dans cette grotte séparée. [dans une grotte, D.

Elle s'étoit engagée, etc., *jusqu'à* quand est-ce, *omis dans* O.

Pour ne parler jamais. [pour ne jamais parler, D.

Je ne puis vous pardonner rien. [rien vous pardonner, O.

Je suis le seul qui vous connois, T, *exc.* 15 *qui met* qui vous connoît, *et* D *qui met* connoisse.

Quoi donc, répondit Télémaque. [mais quoi donc, etc, O.

Raconter mes malheurs. [nos, 15.

Puis en Egypte. [et puis, etc., O.

Allons, retournez à Calyp-

sd, B, S, 17, 19, 31, 34. [allons retrouver Calypso, D.

Qu'à cause qu'elle vous croit. [que parce qu'elle vous croit, O.

Cependant toutes les nymphes en silence. [toutes, *omis dans* O.

Faisoient une espèce de demi-cercle pour mieux écouter et pour mieux voir. [et faisoient un demi-cercle pour mieux voir et pour mieux écouter, O.

De toute l'assemblée, F, D. [toute, *omis dans les autres éditions.*

La suite de son histoire. [le fil de son discours, O.

Elle descendit tout à coup d'un vol rapide, T, *exc.* O *qui met* tout d'un coup, *et* D *qui omet* tout à coup, *qui en effet se trouve déjà plus haut.*

Les plaisirs, les ris et les jeux folâtres, 17, 19, 31. [D *omet* et. [les plaisirs, les jeux et les ris folâtres, O.

Que j'avois remarquée. [remarquées, D.

Il eut honte de se voir vaincu. [et eut honte, etc., O.

Tes honteux plaisirs. [les, O.

En baissant mes yeux, 17, 19, 25, 34, D. [en rabaissant les yeux, O [en baissant les yeux, 31.

En ce lieu, je reconnus. [en ce lieu, *omis dans* O.

Cette île empestée. [empoisonnée, B, S.

Je voulus me jeter, 31, D. [je me voulus jeter, O, 19. [je me voulois, 17, 34.

Et je connus que ce songe, 31, D. [et je sentis, O, 17; *mais* sentis *est une ligne plus bas.*

Troubla le ciel et la mer, T, *exc.* 5, 15, *où on lit* le ciel *et* l'eau, *et en effet* mer *se trouve une ligne plus haut.*

Que j'avois souvent ouidire. [souvent *omis dans* O.

Ni pour les faire. [ni pour travailler, O.

Troublé par le vin comme une bacchante. [semblable à une bacchante, O.

De la mort. Cette aventure. [de la mort. Enfin, nous arrivâmes dans l'île de Chypre. Cette aventure, O.

La conservation de leurs vies. [de leur vie, D, *ce qu'on pourroit adopter.*

En l'île de Chypre au mois du printemps qui est consacré à Vénus. [en l'île de Chypre, dans le mois d'avril, consacré, etc., O.

Cette saison, disoient les Cypriens, T, *exc.* O *qui met* disent, *ce qui vaudroit mieux.*

Car elle semble animer.

[ranimer, O, *ce qui est préferable.*

Des femmes et de jeunes filles. [des femmes et des filles, O.

Y étoient trop affectées, T, *exc.* 5, 15, D, *qui omettent* trop.

Leurs jalousies entre elles. [leur jalousie, O, D.

A force de me vouloir plaire. [me *omis dans* D.

De la déesse, elle en a plusieurs, etc. Je fus conduit. Le temple. [de la déesse. Ce temple, O, *et le reste omis.*

On n'égorge jamais. [on n'y, etc., O.

Leurs cornes sont dorées et ornées. [dorées et *omis dans* O.

Toutes sortes de liqueurs, T, *exc. Fénélon qui met toujours* toute sorte, *ce qu'on auroit dû suivre.*

De longues robes blanches. [de grandes robes, etc., O.

Toutes les colonnes du temple. [Toutes les colonnes de marbre, O.

Le vice ne m'effrayoit plus. [le vice même ne me faisoit plus aucune peur, B, S. [le vice ne me faisoit plus aucune peine, 5, 15.

Et sa force l'abandonne. [et *omis* 5, 15, D.

Des vertus de mon père. [des malheurs, etc., O.

De folie ou de fièvre. [de folie et, etc., D.

Puis je me voyois plongé. [replongé, D.

Qu'un chasseur a blessée, T, *exc.* 31 *qui met* que le chasseur.

Si triste et si austère, 31, D [et *omis dans les autres éditions.*

Est-ce donc vous, ô mon cher ami, T, *exc.* D *qui met* m'écriai-je *entre* vous *et* ô.

Est-ce vous, Mentor. [ô Mentor, O.

Parlez, Mentor. [parlez, *omis dans* O.

Sans faire un pas. [aucun pas, O.

Je sentis que mes mains. [mes bras, O.

Amollit les cœurs, T, *exc.* O *où l'on met* tous les cœurs, *ce qu'on pourroit adopter.*

De cette autre joie. [autre, *omis dans* O.

Avoient été empoisonnés, O, 17, 19, 31. [avoient d'abord été, D. [avoient été d'abord, 34.

Et je trouvois que rien. [et je trouvai, etc., O.

Que de pleurer ainsi. [ainsi, *omis dans* B, S.

Vous espérez de me retenir, T, *exc.* 15 *où* de *est omis, ce qu'on pourroit suivre.*

Croyant en tirer. [et croyant, etc., O.

Somme d'un nommé Hazaël, T, *exc.* S, 5, 15, *où on lit* somme, ils me vendirent à.

Est-il impitoyable. [Est-il si, etc., O.

S'il me refuse, c'est fait de moi. [de moi *est omis dans* O, *et on lit* c'en est fait *dans* B, S, *et* c'est fait *dans* 5, 15.

Je ne vous dis pas ma naissance. [point, D.

Dans toutes les mers. [par, D.

Et contre mes larmes. [et mes larmes, O.

De ne pouvoir être reçu. [pouvoir pas, O.

Parmi les esclaves, T, *exc.* 5, 15, D, *où on lit* parmi vos.

A tous les peuples d'Orient. [de l'Orient, D.

De la gloire de votre père. [d'Ulysse, 5, 15.

Que les mortels puissent. [peuvent, O.

Sur le sable du rivage, O, D. [sur le bord, etc., *dans les autres éditions.*

Se joue dans nos voiles; il anime. [se joue de nos voiles, et anime, O.

De cette lumière infinie, immuable, T, *exc.* D *qui met* infinie et immuable, *et* O *qui ajoute* simple *avant* infinie. *Tout ce passage est conforme au système du P. Malebranche, dont Fénélon goûtoit beaucoup les écrits.*

Sage, et il est insensé. [et *omis dans* D. [sage, et il est fou, O.

Il apperçoit de sombres et fausses lueurs, de vaines ombres, des fantômes. [il n'apperçoit que de sombres, etc., que de vaines, etc., que des fantômes, O.

Qui suivent cette raison. [cette vérité, 31.

Comme de petits ruisseaux. [des, O.

La sagesse de ce discours. [la profonde sagesse de, etc., D.

De la pouvoir perdre. [de pouvoir la perdre, D.

Hazaël. *Fénélon écrit Hasaël.*

Et d'azur. En se jouant, ils soulevoient. [lesquels, en se jouant, soulevoient, O.

Et leurs bouches fumantes, O. [étoient fumantes, 17, 19, 31. [leurs bouches écumantes, 34.

Sur la face des eaux paisibles. [paisibles, *omis dans* O.

Flottoient au gré du vent. [des vents, O.

Qui faisoit fuir. [enfuir, O.

De leurs grottes profondes. Des grottes, etc., O.

Mots effacés par Fénélon dans le premier manuscrit.

Qu'un profond sommeil vous rende cette nuit courte, *on lisoit* : que cette nuit soit courte pour vous, *et Fénélon a écrit au-dessus* : qu'un profond sommeil rende cette nuit courte pour vous.

Nous arrivâmes dans l'île de Chypre. *Le reste du paragraphe a été ajouté par Fénelon.*

Temple de la déesse, *on lisoit ensuite* qui est de marbre.

On n'égorge jamais, *on lisoit* on n'y égorge, *et Fenélon a ajouté* dans l'enceinte du lieu sacré.

Qui puissent présenter les victimes, *on lisoit* qui soient admis à, etc.

Ses membres épuisés s'engourdissent, *on lisoit* tombent en décadence.

Doit suivre fidèlement son maître, *on lis.* gaîment.

LIVRE V.

Ida, qui s'élève au-dessus, O. [qui s'élève, *omis dans les autres editions.*

Porte son bois rameux. [ses, O.

Aucun champ où la main du laboureur diligent, T, *exc.* D *qui met* du diligent laboureur, *et* O *qui met* ni vallées, ni montagnes où.

De bœufs mugissent, etc. Les moutons paissants, T, *exc.* D *qui met* mugissoient, etc., paissant.

Pour charmer les soucis. [qui charment, etc., O.

La terre ne se lasse jamais. [ne cesse jamais, O.

Les seules sources de leurs malheurs. [de leur malheur, D.

L'union et la paix. [la paix et l'union, D.

Frugale et laborieuse. [et *omis dans* O.

D'être invincible par la vertu, T, *exc.* 15 *et* D *où on lit* invincibles.

Seulement le courage. [seulement ici le courage, O.

Les trop grandes richesses, T, *exc.* O *où l'on omet* trop, *ce qui vaudroit mieux.*

La dissimulation et l'avarice. [et *omis dans* O.

Et de belle couleur. [et de belles couleurs, D.

On y mange de grosses viandes. [un peu de grosse viande, D.

La paix et l'union. [et *omis dans* 15.

Et la crainte des justes, etc. [et *omis dans* 34.

Il peut tout sur les peuples. [ses, 15.

Régneroient suivant ces maximes. [ses, St.

Pendant que Mentor faisoit ce discours. [Mentor faisoit encore ce discours, quand, 5, 15.

Impatient de revoir son père. [de le revoir, 5, 15.

Que c'étoit courir. [que c'étoit aller, 5.

Parmi les siens, et il appréhendoit. [siens, il baissoit les yeux, il appréhendoit, O.

D'une main fatale et invisible. [et invincible, 5, 15.

Que son père répond si mal. [réponde, D.

Vous détournez vos yeux. [les yeux, 15.

Cent taureaux, etc., à Neptune. [à Neptune cent taureaux, etc., D.

Pour appaiser le dieu de la mer. [de la mer, *omis dans* D.

N'attirez pas sur vous sa colère, *omis dans* O.

Qui craigne de mourir. [qui appréhende, 5, 15.

Et toute pleine de sang. [toute, *omis dans* D.

Par ceux qui l'environnent. [qui l'environnoient, B, S.

Ni ce qu'il fait. [ni ce qu'il a fait, F, D.

Et demande son fils. [en demandant son fils, B.

Nota. Ici finit le fragment imprimé chez la veuve Barbin. L'édition de 1699 porte au titre : *Seconde partie des Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse*, et commence par : *Il marche chancelant vers la ville en demandant des nouvelles de son fils*. L'édition sans date commence ainsi : *Cependant le peuple*.

Ne trouvent plus de salut. [d'autre salut, O.

Sont assemblés ici, 99, 17 *et suiv*. [ici, *omis dans* S, 5, 15.

Tous les prétendants combattront. [combattent, O.

Pour prix la royauté, 99, 17 *et suiv*. [la royauté pour prix, S, 5, 15.

A l'un de vous. [de vous deux, O.

Mais par la seule curiosité. [mais dans, etc., S, 5, 15.

Et avec le plus de religion. [le *omis dans* O.

De mon corps, et je me mêlai. [de mon corps; et couvert de poussière, je me mêlai, 99, S, F. *On voit par Ovide, Stace, etc., qu'avant de combattre, les athlètes se couvroient de poussière*.

De remporter le prix. [les prix, F, St.

Pendant qu'il me tâtoit ainsi. [tenoit ainsi, S, 5.

Les courses des chariots. [de, O. [la course, D.

Le suivoit de près. [le *omis dans* 15.

Qui aspiroit. [et qui aspiroit, D.

Lâchant les rênes. [lâchoit, O.

Etoit tout penché. [il étoit penché, 99, 5, 15.

Et ôta, par sa chute, à son maître. [et par sa chute, il ôta, etc., D.

De pouvoir éviter la mort. [de pouvoir, en tombant, etc., O.

Crantor voyant. [Pisistrate, O. *Fénelon a oublié d'effacer ici le mot* Pisistrate, *qu'il avoit remplacé plus haut par* Crantor.

Que je ne passasse. [que je passasse, 15.

De me fermer le passage. Pour y réussir. [de me boucher, etc., pour le boucher, O.

Nul autre n'y fut admis. [ne fut, O, *exc.* 15 *où tout cela est omis.*

Ouvrirent les livres. [le livre, D.

Leur donnoit de grandes vues. [leur donnoient, etc., D.

Leur raison, étoit le calme, 99, 19, 31, 34. [leurs raisons, S, 5, 17. [leur raison, c'étoit, D.

Et noble plaisir d'écouter la raison, 99, 17, 19, 31, 34. [et noble plaisir de la raison, S, 5, 15.

D'être si impétueuse et, *omis dans* O.

Car ils disent qu'après les Dieux. [disoient, O.

Tel étoit le discours. [tel est, etc., 99.

Si riche qu'il pouvoit contenter tous ses désirs. D'autres, que c'étoit un homme, *omis dans* O.

Sans être jamais assujéti. [sans jamais être, etc., D.

Aux Dieux et à la raison, 5, 15, 17, 19, 31, 34. [à sa, 99, S, D.

Etoit précisément, O. [fût, 17 *et suiv.*

Qui sache bien gouverner. [qui sait, O.

Pacifique, seroit meilleur. [étoit, O.

Et sa gloire propre, O, 17, D. [et sa propre gloire, 19, 31.

A quoi sert-il à un peuple. [il *omis dans* 99, 5, 15.

Pendant ce temps de confusion. [ces temps, O.

Voyez ce qu'il en coûte. [en *omis dans* S, 5, 15.

Lorsque tout est en feu. [pendant que tout, etc., O.

Sans avoir beaucoup à souffrir. [sans avoir eu, etc., 5, 15. [sans avoir beaucoup souffert, D.

Que les nations vaincues, S, 5, 15, D. [la nation vaincue, 99. [les autres nations vaincues, 17, etc.

Et qui usurperoit celui du voisin même, S, 5, D. [qui *omis dans* 15. [celui de son voisin même, 99, 17, 19, 31, 34.

Pour rendre le peuple heureux, T, *exc.* O *et* D *qui mettent* un peuple.

Pour troubler le repos, 99, 17, 19, 31, 34. [le bonheur. S, 5, 15, D.

Nations que la justice ne lui a pas soumises, 31, D. [peuples, etc., soumis, O, 17, 19. [peuple *est plus haut.*

A gouverner en paix, 99, 17 *et suiv.* [en père, S, 5, 15.

Contre eux rien. [contre eux aucun dessein, O.

S'il a quelque voisin. [s'il y a, etc., 5, 15.

Qui craignent ce voisin, etc., et qui n'ont, etc., du roi, etc., se joignent, 99, 17 *et suiv.* [craignent le voisin, etc., et n'ont, etc., contre le roi, etc. Ils se joignent, S, 5, 15.

Odieux à tous les autres, etc. Le tuteur de tous les autres rois. Voilà les avantages. [*Dans* S, 5 *et* 15, *on lit seulement*: Odieux à tous les autres rois, tels sont les avantages, *excepté que* S *met* voilà les, etc.

Sont encore plus solides. [plus merveilleux, O.

A gouverner en paix. [en père, S, 5, 15.

Ne servent qu'à flatter les vices. [ne servent qu'aux vices, S, 5. [tous les arts, etc., *jusqu'à* qui sont utiles, *omis par erreur dans* 15.

Exercé par la vertu, T, *exc.* O *et* D *qui mettent* à la vertu.

Mourir que de perdre. [que perdre, 99.

Appliqué à ne régner. [qui ne règne, O.

En bataille, ou à dresser des machines pour assiéger une ville. [en bataille, ou à assiéger, O, *exc. que* en bataille *est omis dans* S, 5, 15.

De souffrir la pauvreté. [à souffrir, etc., O.

D'ailleurs si ce roi. [si le roi, 99.

Ses sujets aimeroient mieux [aimeront, O, D.

Voyez quelles ressources, 99, D. [quelle ressource *dans les autres éditions.*

Car la plupart, etc., *jusqu'à* mais les vieillards, *omis dans* O.

Mais tous les vieillards, O, 31, D. [mais les, etc., 17, 19.

Minos avoit consulté les Dieux, O, 17, 19, 31, 34. le dieu, D.

Nous avons craint que quelque étranger ne vînt, 99, 15, D. [étranger vînt, 5. [étranger viendroit, S, 17, 19, 31.

Nous montre le sens, S, 17, 31. [nous montrent, 19, D. [nous a montré, 99, 5, 15.

Mots effacés par Fénélon dans le premier manuscrit.

Sont inconnues en ce pays, *on lisoit ensuite* : elle paie avec usure de toutes ses peines celui qui la cultive plus, ou elle répand avec abondance des moissons dorées, riches dons de Cérès. Elle fait ensuite couler des fleuves de vin, quand le vendangeur foule le raisin, doux présent de Cérès.

Lâchant les rênes, *on lisoit* lâchoit.

A ses chevaux pour les animer, *on lisoit* : en voulant trop vaincre, il se priva de la victoire; il s'approcha téméprairement de la borne, et de peur que je.

Ce qui perfectionnoit le plus leur raison, *on lisoit* leur sagesse.

Je trouvois la jeunesse malheureuse, etc. *Cette phrase est ajoutée par Fén.*

Un homme si riche, qu'il pouvoit, etc., *jusqu'à* un homme qui ne se marioit point, *est ajouté par Fénelon, et ne se trouve point dans* O, *ce qui prouve que ces additions ont été faites avant qu'on eût tiré des copies du premier manuscrit.*

D'ailleurs, si ce roi n'est pas assez expérimenté, *on lisoit* : D'ailleurs, ce conquérant, que peut-il espérer de la conquête d'un peuple.

LIVRE VI.

Les vieillards sortirent, T, *exc.* F *et* D *qui mettent* sortent.

A peine acheva-t-il, etc., qu'on entendit. [achève-t-il, etc., qu'on entend, F *et* 99.

Chacun poussa des cris de joie, 19, 31, 34. [pousse, O, 17, D.

Retentirent de ce cri, T, *exc.* 99 *et* D.

Contre le vain desir. [vain *omis dans* O.

Qu'on vient d'apporter, T, *exc.* 31 *et* D *où on lit* de rapporter.

La pauvre petite île. [pauvre *omis dans* O.

Que de régner sur tous. [de *omis dans* 99, S.

Qu'il s'éleva un bruit. [qu'il s'éleva dans toute l'assemblée un bruit, O.

Voici les paroles que je leur dis. [Voici les paroles que *omis dans* 34 *et* D.

Vous devez choisir, non pas l'homme, etc.; mais celui. [vous devez votre

choix, non pas à l'homme. etc., mais à celui, O.

Que vous estimez en moi. [que vous avez estimé, etc., O, D.

Presque jamais le bien, 15, 19, 31. [les biens, O, 17, D.

Nous ne devons qu'à notre seule. [on ne doit qu'à sa seule, O.

Quand elle nous confie. [vous, 99.

Le sacrifice de notre liberté. [de sa liberté, O.

Revenir de leur surprise, O, 17, 19, 34, D. [de leur étonnement, 31.

Dans un étrange étonnement, T, *exc.* 31 *qui met* surprise.

Nausicrates, O, *exc.* 99, 17, 19. [Nausicrate, 99, 31, D.

Mentor et moi nous étions venus, F. D. [nous, *omis dans les autres éditions.*

Etoit venu de Damas en Syrie. [en Syrie *omis dans* 5, 15, *et pourroit s'omettre, Fénélon ayant déjà dit que cette ville est en Syrie.*

Qui est-ce que nous pouvons. [qui nous pouvons, S, 5, 15.

Quelle a été la vie. [quelle étoit la vie, 15.

Il craignoit un homme. [il craignit, 99, 5, 15.

Qu'il ne pouvoit se résoudre, T, *exc.* 31 *et* D *qui mettent* pourroit.

Hommes grossiers et lâches. [grossiers et *omis dans* O.

Et par leur travail. [par *omis dans* D.

Le père, après l'avoir. [après avoir, D.

Et à tous les plaisirs. [ses plaisirs, S, 5, 15.

Pour aller en Ithaque. [à Ithaque, O, *ce qui est indifférent; on peut parler ou de l'île ou de la ville.*

D'une paix éternelle, verront. [d'une éternelle paix. Nous verrons, S, 5, 15. [d'une éternelle paix, verront.

Pouvoient aussi être, 5, 15, D. [ainsi être, S, 17, 19, 31. [ainsi *omis dans* 99.

Des torrents. [un torrent, D.

Les Dieux mêmes la sentent. [les Dieux même la respectent, 99.

Souleva des flots, T, *exc.* 31 *et* D *qui mettent* les flots.

Vers des rochers, O, D. [vers les rochers, 17, 19, 31, 34.

Sur ses profondes racines. [ses plus profondes, etc., S.

Et qui auroit pu ne le, T, *exc.* D *qui met* hé!

Aussi paisible qu'il est, T, *exc.* D *qui met* qu'il l'est, *ce qui vaudroit mieux.*

Et la mer mugissant. [mugissante, 99, F.

Que comme les sillons. [des sillons, 99, 15.

L'Orient étoit tout en feu. [tout l'Orient étoit en feu, O.

Les submergea avec le vaisseau. [les submergea tous avec; etc., 19, D.

Mots effacés par Fénélon dans le premier manuscrit.

Sortent de l'enceinte, *on lisoit* sortirent; *mais il paroît que dans la suite Fénélon remit* sortirent.

Annonça au peuple; *on lisoit* annoncèrent; *mais l'auteur a ajouté depuis*: Le premier me prenant par la main.

Avec l'homme que vous choisirez, *on lisoit* avec celui que, etc.

Meilleure vie après la mort, *on lisoit* meilleure vie au-delà de celle-ci.

Un de vos citoyens m'a répondu, *on lisoit* on m'a, etc.

D'hommes armés, *on lisoit ensuite*: Un bon pilote.

Reparurent, et s'enfuirent, *on lisoit* reparoissants, s'enfuirent.

LIVRE VII.

Se regardoient les unes. [le regardèrent, etc., 5, 15.

Quels sont donc ces hommes, T, *exc.* O *et* D *qui mettent* ces deux hommes.

Ecoutoit ce discours. [ces discours, S, 5.

Elle l'interrompoit elle-même, 5, 15. [elle s'interrompoit, 17, 19, 31. [elle interrompoit, S.

Tantôt flattant Télémaque, T, *exc.* 34 *et* D *où on lit* tantôt en flattant, etc.

Elle employoit ses plus belles nymphes, 19, 31. [les, O, 17, D.

Et la douleur se répandant sur son visage orné de nouvelles grâces, elle parla ainsi, 17, 19. (*qui mettent* elle lui parla ainsi). 31, 34, D (*qui mettent aussi* elle lui, etc.) [répandant sur son visage de nouvelles graces, etc., 99. [répandant sur son visage, orné de, etc., S, *ce qui est une faute*. [répandant sur son visage encore de nouvelles, etc., elle lui parla ainsi, 5, 15.

Va, perce de tes flèches. [va percer, S, 5, 15.

La flamme qui couloit déjà, 99, 17, *et suiv.* [qui voloit déjà, S, 5, 15. [déjà *omis dans* 99.

Qu'on y sentoit. [y *omis dans* S, 5, 15.

N'avoit pu le percer. [n'auroit, D.

Ces beautés immortelles. [mais ces, etc., O.

Pourquoi ne demeurons-nous pas, S, 5, 17. [ne demeurerions, etc., 19, 31, D. [ne demeurerons, 15.

Nous ne pourrions y retourner, 99, F. [pouvons, *dans les autres éditions*.

Mentor répondoit : voilà. [lui répondit, etc, O.

Etouffer ses remords. [les remords, 99, 15.

Attendri aux discours de Mentor. [attendri pour Mentor, 99.

Télémaque ne répondoit. [ne répondit, O, *exc.* 15.

Malgré lui de l'île. [de l'île malgré lui, 99.

Agitoient tour-à-tour son cœur. [tour-à-tour *omis dans* S, 5, 15, *et remplacé par* tout *dans* 99.

Une fleur qui étant épanouie, etc., répand. [répandoit, O, D.

Fait qu'on n'aime guère, 99, 17, 19, 31, *qui écrit* guères [fait quelquefois qu'on aime peu, S. [fait souvent, etc., peu, 5, 15.

La déesse lui découvroit ses peines. [lui faisoit ses plaintes, O.

On proposoit même déjà une. [on parloit même déjà d'une. O.

Non, non, que jamais. [non, que jamais, O, *exc.* 99.

Ne s'arrêtoient en aucun. [jamais en, etc., 99, S.

Quelques-unes sur ses joues. [quelque une, 99, D.

Tousses mouvements. [ces, D.

Pour se retirer du péril. [tirer, 99, F.

D'être spectateur, O. [le spectateur, 17, 19, 31, D.

De la déesse Calypso même. même *omis dans* 5, 15.

Elle eut honte de se voir. Alors elle se cacha, 17, D. [et elle, etc., 99, 19, 31. [elle eut, etc., voir, elle se cacha, S, 5.

Je saurai bien les en empêcher. [en *omis dans* S, 5.

Et que deviendrai-je. [eh! que, etc., D.

O cruelle Vénus, Vénus, vous. [cruelle Vénus, ô Vénus, vous, 5, 15.

Qui ai mis le flambeau dans. [le flambeau fatal dans, O, D.

N'ont pas besoin d'un grand temps. [n'eût pas besoin, S. [n'a pas besoin, 5, 15.

De vue les deux amants. [ces, 5, 15.

A Télémaque d'un ton moqueur. [comme en se moquant, O.

Toute interdite, T, *exc.* D *qui met* tout interdite.

Il paroissoit confus. [il demeuroit, etc., O, D.

Qu'aucune de mes nymphes lui parle. [ne lui parle, 99.

Sans le connoître. Tu ne

te réuniras. [sans le connoître et sans pouvoir te faire connoître à lui. Tu ne, etc., O.

Vas : je conjure, 17, 19, 31. [va, etc, 99, D. [ah! etc., S, 5, 15.

Qu'est-ce que l'amour ne devine pas. [l'amour jaloux, O, D.

Elles coururent en foule. [courent, O, D.

Augmente la beauté d'Eucharis. [augmentoit, S, 5.

Les paroles lui manquent encore davantage, *omis dans* S, 5, 15.

On vous auroit parlé en vain. [en vain, *omis dans* O.

Toutes ces nymphes jalouses. [ses, 5, 15. [les, D.

Et pour revoir votre chère patrie. [chère, *omis dans* 5, 15.

Devant la déesse avec tant de transports. [de transport, D.

Mais encore qu'il lui enlevoit. [qu'il *omis dans* O.

Télémaque, sors de mon île, T. [sort, 99, F, D, *ce qu'on pourroit préferer.*

Sa diligence qui vous a surpris, T, *exc.* 99 *qui met* qui nous a surpris, *et* D *et quelques éditions modernes qui mettent* qui vous a surprise, *ce qui seroit plus exact.*

Elle s'arrêta, elle sourit. [elle rit, O.

Errantes et dispersées. [errantes et désespérées, O.

De fumée et de flamme [et de flammes, 5, 15, D.

Sur le bord du rocher, 19, 31, D, F. [d'un rocher, O, 17; *mais on en a déjà parlé.*

Ni vents, ni tempête. [ni tempêtes, 99, D.

Mots effacés par Fénélon dans le premier manuscrit.

Mais le père des Dieux souriant, *on lisoit* qui souriant.

Et la douleur, etc., sur son visage, *on lisoit* se montrant sur son visage, orné, animé par les grâces.

A la nymphe qui étoit, etc., *on lisoit* aux nymphes.

Menez ici une vie molle, *on lis.* demeurez mollement.

Une fleur qui, étant épanouie le matin, répand, *on lisoit* une fleur épanouie le matin qui répandoit, *et Fénélon a ajouté* qui étant. *Dès-lors il faut* répand, *quoique* répandoit *ne soit pas effacé.*

Et se flétrit, *on lisoit* et qui se flétrit.

O divinités de l'Olympe,

on lisoit : Je conjure toutes les divinités de l'Olympe.

Je ne sais quoi de sombre, *on lisoit* de noir.

Noires et livides, *on lisoit* noires et violettes.

D'aller plus loin qu'il ne vouloit, etc., *on lisoit* de s'engager à changer de conduite.

A qui on a enlevé ses petits, *on lisoit* arraché.

Suspendu aux pointes d'un rocher, *on lisoit* à un rocher.

Vous souffrez des maux si horribles, *on lisoit* si violents.

Plus cher que mes entrailles, *on lisoit* que toutes mes, etc.

L'Amour lui dit : Vous êtes déesse, *on lisoit* : cependant l'Amour, etc.

Elle se prépara de nouvelles douleurs, *on lisoit* fureurs.

LIVRE VIII.

Et qui couloit de toutes parts. [de tous côtés, O.

Mentor répondit : Nous y avons été jetés. [aussi est-ce par un naufrage, répondit Mentor, que nous, etc., O.

Arrêtant ses yeux sur Télémaque, etc., croyoit. [arrêta, etc., croyant, 99. arrêta, etc., il croyoit, S, 5, 15, 17.

Peut-être aidera à la mienne, 17. [aidera peut-être la mienne, O, 19. [peut-être aidera la mienne, 31.

Télémaque lui répondit avec un, [alors Télémaque, etc., O.

Qui a disparu à son réveil. [qui disparoît, O.

Je ne fis presque alors que vous entrevoir. [presque alors *omis dans* O.

Que la fortune vous confie. [que la fortune favorable, D.

Pour vous que Narbal même. [que Narbal lui-même, 5, 15

Croyoient ne pouvoir assurer leur vie, 99. [leurs vies, S, 5, 15, 17, 19, 31. [ne croyoient pouvoir assurer leur vie, D.

Ainsi à force de chercher sa sûreté, *omis dans* O, *et remplacé par* et.

Par sa défiance, *omis avant* continuel *dans* O.

Baléazar, 17 *et suiv.* [Dionas, F, 99. [Balcazar, S. [Baccazar, 5, 15.

Ils se sauvèrent. [et ils, etc., O.

Et ils jetèrent le jeune prince. [ce, etc., 99.

Qu'il ne savoit pas apprêter lui-même. [lui-même *omis dans* 99, S.

Avec des ragoûts, *omis dans* O.

Par des cuisiniers, 99, 17 *et suiv.* [ses, S, 5. [les, 15.

Dont il gardoit. [et dont, etc., 31, 34.

Interdit et ne sachant. [et *omis dans* D.

Et craignoient les ennemis qu'Astarbé s'étoit attirés. Enfin, *omis dans* O.

Il ne se trouve pas un seul homme. [il ne se trouve pas aucun homme, O.

Un tyran monstrueux. [terrible et monstrueux, O; *mais* terrible *est déjà plus haut.*

Narbal savoit que, *omis dans* O.

Ceux qui assurèrent. [et ceux, O.

Et des marchands de Crète. [des pêcheurs de, etc., O. *Même changement plus bas.*

Et il l'engagea à souffrir. [et *omis dans* O.

Il fut aisément reconnu. [*Baléazar* ou *Dionas* fut, etc., O.

Ses longs malheurs mêmes. [même, O *et* D.

Du peuple, les vieillards, etc., de Phénicie. Ils saluèrent, 99, 17 *et suiv.* [ils *omis dans* S, 5, 15.

Par les hérauts. [des, D.

Car les méchants craignent. [c'est que les méchants, etc., O.

De les voir en crédit. Les hommes, etc., et quelle seroit leur violence. [de les voir en autorité, parce qu'ils connoissent combien ils en abuseroient, et quelle, etc., O.

Voulut se sauver; mais un soldat, 17, 31, 34. [voulut se sauver dans la foule, mais, O, 19, D.

Espérant de l'éblouir, etc., et de lui faire espérer, T; *mais Fénelon a mis une croix sur* espérer, *qu'il se proposoit de corriger: mais qui osera se charger de la correction?*

Les autres Tyriens qui aiment la vertu. [qui aimoient, 99, 5, 15.

Punir les plus grands crimes. [plus, *omis dans* O *et* D.

Ceux qui la gardoient apperçurent. [s'apperçurent, 31.

Pour insulter aux Dieux. [les, 15.

Son visage mourant. [agonisant, O.

Avoit saisi tout son corps, S, 5, 15, 17, 19. [avoient, 99, 31, D.

Après qu'Adoam eut ainsi parlé. [eut parlé ainsi, O, D.

Tous les bancs des rameurs. [de, 31, St.

Digne d'être entendue, S, 5, 15, 17. [dignes d'être entendus, 99, D. [dignes d'être entendues, 19, 31.

Ne vous amolissent point. [point *omis dans* O.

Plaisirs qui vous délassent et que vous goûtiez en vous possédant, mais non pas des plaisirs qui. [plaisirs que vous possédiez, et non pas des plaisirs qui vous possèdent, et qui, O, F.

N'eût enlevé l'âme. [n'eût, dans ce moment même, enlevé, etc , O, F, *ce qu'on pourroit adopter.*

Qu'il ne finît trop tôt. [qu'il finiroit, etc., 99, S.

D'une voix si touchante et avec tant de religion. [d'un ton si religieux et si sublime, O, F.

Un autre répondit : Vous, [répondoit, O, *exc.* S.

Car il ignoroit que Mentor. [car il n'avoit jamais su que Mentor, O.

Car il sentoit que Mentor. [sentit, O.

Je serai bien aise. [fort aise, O, D.

Le nom de ce fleuve. [du fleuve, 99, D.

Les chemins y sont bordés, etc. *Cette phrase est omise dans* 99, S, 5.

A leur vie simple et frugale. [pour leur, etc., O, D.

Les femmes filent cette belle laine, O, 19, 31, D. [belle, *omis dans* 17.

Et en font des étoffes. [et en *omis dans* O

Car on ne vit en ce pays que de fruits. [car on vit en ce pays des fruits, 99.

Et rarement de viande. [et *omis dans* D. [de viandes, 99, 15.

Elles emploient le cuir. [elles font des cuirs, 99. [elles font du cuir, S, 5, 15, F.

Et les autres d'écorces. [et *omis dans* O *et* D *qui mettent* d'écorce.

Elles font et lavent tous les habits de la famille, tiennent. [elles lavent les habits, tiennent, O.

Admirable. Leurs habits sont aisés à faire [admirable, et font tous les habits de la famille : ils sont aisés à faire, O.

Car en ce doux climat. [car dans, etc , D.

Ne bâtissent jamais de maison [de maisons, D.

Incapables des plaisirs purs, O, 19, 31, 34. [de, 17, D.

Il prend l'avis du reste de la famille. [Il prend avis, 99. [les avis, S, 5, 15.

Qu'on dit qui s'est retirée, 31 [qu'on dit retirée, D. [qu'on dit être retirée, 99. [qu'on dit qui est, S, 5, 15, 17, 19.

D'un lieu à l'autre, 99, 19, 31 [à un autre, S, 34. [à autre, 17. [en un autre, 5, 15, D.

Que de s'assujétir à gouverner. [que de vouloir s'assujétir, etc., S, 5, 15.

Comme son père et son pasteur. [et son protecteur, D.

Usurpateur et tyrannique. [et *omis dans* 5, 15, 19, 31.

Leur santé et leurs forces sans le vin, dont l'effet est de perdre les bonnes mœurs, 17. [leur santé et perdre les bonnes mœurs, 99, S. [leur santé et leur force sans le vin; avec le vin ils courent risque de ruiner leur santé et de perdre, etc. [et leurs forces sans vin; avec le vin ils courent risque de ruiner, etc., 19, 31, D.

Règlent les mariages dans cette nation, 17, 19, 31. [de cette, O, F.

Féconds, sans tache, O, 17, D. [et sans tache, 19, 31.

Et le charme moins par sa beauté que par sa vertu. Le vrai charme de leur société dure. [et met, moins par sa beauté que par sa vertu, un charme qui dure, O. [ce vrai charme, etc., D.

Et exempte de maladie. [de maladies, O, D.

Avec les peuples voisins, 31, 34. [avec les autres peuples voisins, O, 17, 19, D.

De hautes montagnes vers le Nord. [vers le Nord, *omis dans* O.

Souvent les autres nations ne pouvant s'accorder ensemble, etc., qu'ils disputoient, T. [qu'elles, D. [les autres peuples, etc., entre eux, etc., qu'ils, O. Qu'ils *va mieux avec* peuples. *Cependant il y a des exemples qu'on peut mettre* qu'ils *après* nations *ou tout autre mot collectif qui signifie* des hommes, *comme* personnes, etc.

Qui viendroient s'en saisir. [qui voudroient, etc., O.

Et ils ne peuvent espérer. [ils *omis dans* O.

C'est pourquoi ils le laissent en repos, O, D. *Il s'agit ici d'un* peuple, *nom collectif; c'est ce qui fait que dans les autres éditions, on a mis* les.

Qu'il est incapable de vouloir. [qu'il est éloigné, etc., S, 5, 15. [que capable de subjuguer, 99.

Ces peuples, disoit-il, furent étonnés quand ils virent. [ce peuple, disoit-il, fut tout étonné quand ils virent, O. *Voilà encore un singulier de nom collectif avec un pluriel.*

Ils nous laissèrent fonder une ville dans l'île de Gadès, *omis dans* O.

Ils nous reçurent même chez eux. [même chez eux *omis dans* O.

De plus, ils nous offrirent. [de plus *omis dans* O.

De nous donner libéralement, *omis dans* O.

Ce qui leur resteroit. [restoit, O.

En effet, ils nous en envoyèrent. [et en effet, etc., O.

De donner aux étrangers. [de donner libéralement, etc., O.

Par de mauvaises industries, *omis dans* O. [des, *faute dans* 17.

Pour assouvir l'avarice des marchands, et pour flatter les passions des autres hommes. [pour assouvir leur avarice, O, *le reste est omis.*

Et se réjouissoit. [et, *remplacé par* il *dans* O.

Mots effacés par Fénélon dans le premier manuscrit.

Qui a disparu, *on lisoit d'abord ainsi; Fénélon avoit mis depuis* qui disparoît, *et il paroît qu'il est revenu à ce qu'il avoit effacé.*

Quelque cruel traitement, *on lisoit* quelque traitement indigne.

Et ils jetèrent le jeune prince au fond de la mer, *on lisoit* : et le jeune prince fut noyé.

Avoit cueillis lui-même dans son jardin, *on lisoit ensuite* : ou des gâteaux qu'il faisoit cuire sous la cendre, sans aucune pâte levée, ou des œufs qu'il faisoit bouillir, et il ne buvoit.

Dont il gardoit toujours la clef, *on lisoit ensuite :* Mais la source de cette fontaine, qui venoit d'une montagne voisine de Tyr, fut empoisonnée par une vieille femme, qui étoit la principale confidente d'Astarbé.

Ils manquoient de courage *est ajouté par Fénélon*, *et ce qui suit* : et craignoient les ennemis qu'Astarbé s'étoit attirés; enfin *est omis.*

Un tyran monstrueux, que d'être, selon le devoir d'un roi, le père de son peuple, *on lisoit* un tyran terrible et monstrueux, qu'un bon roi de son peuple.

Il fut même obligé de garder, *on lisoit* contraint.

Par l'injustice et par la violence, *on lisoit* et par le crime.

Ne sont-ils pas assez mortels, *on lisoit ensuite* : eux dont la vie s'évanouit aussi promptement qu'un songe.

Tyrannique sur tous ses voisins, *on lisoit* fléau de tous, etc.

Et le charme moins par sa beauté, *on lisoit* et le fait moins, etc.

De nous donner libéralement, *omis.*

De mauvaises industries, *omis.*

Pour assouvir l'avarice des marchands et pour flatter les passions des autres hommes, *on lit seulement* pour assouvir leur avarice

Comme un songe monstrueux, *on lisoit* comme un égarement, etc.

LIVRE IX.

Athamas. [Achamas, O.

Dans les transports de sa douleur, etc. *Ce qui suit jusqu'à* elle monte, *omis dans* 5, 15. [le transport, 99, D.

Demeurer dans des lieux, 99, S, 5, 15, 17, 31. [ces, 99, D.

Qui agitent les foibles humains. [mortels, O.

Profonde politique, *omis dans* O.

Sur laquelle paroissent les Grâces. [sont représentées les, etc., O.

Ceux des mortels le sont. [le sont, *omis dans* O.

La superbe ville de Troie. [de la, etc., S, 5, 15.

Ni la jeunesse, O, 17, 19, 31. [ni sa, F. D.

D'autres héros et tant d'immortels. [tant *omis dans* 5, 15.

Dont tout l'Olympe fut parfumé, O, 34. [tout *omis* 17, 19, 31, O.

Son retour à Ithaque. [en Ithaque, 5, 15.

Nulle autre nation ne cultive. [nulle autre nation de l'univers, etc., D.

Les sens de ceux qui veillent. [les sens des hommes qui, etc., O.

La clarté de la lune, T. [à la clarté, F, *ce qui n'est pas nécessaire.*

Un faux ciel et une terre feinte se présentèrent [un autre ciel se présenta, O.

Changer leur cours. [leur course, O.

Dérober le retour de Télémaque aux amants de Pénélope conjurés contre lui, 31, 34 [dérober aux amants, etc., conjurés contre Télémaque, le retour de celui-ci, 17, 19. [de ce jeune prince, O, D.

Se briser contre ces écueils, 19, D. [les 99, S, 17, 31. [ces écueils, *omis dans* 5, 15.

Comme de petits nuages. [des, O, *exc.* 99.

Ce n'est point là ma chère Ithaque, *omis dans* O.

En considérant les bords. [pour reconnoître les, etc., O.

Lorsqu'ils semblent menacer. [qui semblent, O, D.
Une côte assez relevée. [assez reculée, O.
Et qui ne sont pas encore achevés. [encore *omis dans* 34.
Il faut par votre, etc., lasser. [Il faut que votre, etc., lasse, O.
Idoménée maltraité. [si maltraité, O, D.
Cette ville naissante, semblable. [cette ville puissante, etc, 5. [naissante. Semblable, etc, 19, 31.
Ainsi fleurissoit, 99, 15, F. [florissoit, S, 5, 17, 19, 31, D.
Donnant partout ses ordres, S, 5, 15, 17, 31. [les ordres, 99, 19, D.
D'une amitié sincère, 31. [d'amitié sincères, D, S, 5, 17, 19. [d'amitié sincère, 99, 15.
Ce cher ami! de ce sage héros, 99, F, D. [de, *omis dans les autres éditions.*
Qu'on l'amène ici, et que, etc. [qu'on me l'amène, et que, O.
Qui lui demande l'hospitalité en lui disant son nom, *omis dans* O.
Idoménée lui répondit avec un visage. [et lui dit avec, etc., O.
Je vous aurois reconnu. [connu, 19. *Il est vrai qu'il ne l'avoit pas encore vu : cependant on peut dire aussi* reconnu.
Est si ferme. [étoit, 99, D.
De vivacité et de grace. [et de graces, 99, 19, 31, D.
Quelle aventure vous amène. [vous mène, O.
Télémaque lui répondit. [répondoit, 19, 31.
Je ne devrois vous marquer. [vous témoigner, O.
De ne point retrouver mon père. [de ne pouvoir trouver, 99, 19, D.
Vous avez fondé un nouveau. [formé, O.
Errant dans tous les pays. [en tous, S, 5.
Que je supporte le plus volontiers. [le *omis dans* 99.
Connoître le plus généreux. [connoître le plus sage et le plus, etc., O.
Idoménée embrasse. [embrassa, 99, D.
Il me semble que je l'ai vu. [souvent vu, S, 5, 15, D.
A qui il a confié. [il avoit, 99, 19.
Souffert dans vos malheurs. [par vos malheurs, S, 5, 15.
Et exempte d'inquiétude. [et *omis dans* 99, D. [d'inquiétudes, 19, 31, D.
Les Salentins se disoient. [ils se, etc., O.
Avec des bas-reliefs, O, 19, 31, D. [de bas-reliefs, 17.
Et que Mentor même. [et que Nestor, etc., 99, F, D.

En foule sous ces vastes portiques. [sous les, 99, D.

De roses et parfumées. [de roses et de parfums, S, 5, 15.

Tu reverras enfin, T, *exc.* 99, 15 *et* F *qui mettent* tu verras, etc.

N'a point étonné. [pas, O.

Seroit-ce vous-même que je dois revoir. [seroit-ce vous, vous-même que, etc., 99, D.

Hé! c'est leur élévation même. [et c'est, etc., 99, D. [eh! c'est, S, 5. [ah! c'est, etc., 15.

Et aimé de mes sujets. [et *omis dans* O.

Pendant que je tâchois. [tandis que, etc., D.

Et le doux sommeil m'étoit inconnu. [leur étoit, etc., D.

Leurs secours dans la guerre. [leur, etc., O, D.

Je vous renvoyerai. [renverrai, 31, D.

Cependant je ferai partir. [j'envoyerai, O.

Vers toutes les côtes. [dans, etc., O.

Pour vous, je vous renvoyerai. [renverrai, 31, D.

Qui ont jamais été construits, 17, 19. [qui ayent jamais, etc., 99, 31, D. [qui ont, S, 5, 15; *et* jamais *est omis*.

N'oseroit soulever les vagues. [ses, D.

Heureusement à Ithaque. [en Ithaque, D.

Qui ont renversé l'injuste ville, 17, 19, 31 [l'impie ville, *et la phrase qui suit* : l'oracle, etc., *omises dans* O, F. [renversé la ville, D.

Mots effacés par Fénélon dans le premier manuscrit.

A leurs yeux qu'un peu de sable, *on lisoit* : à leurs yeux que des grains de sable qui couvrent une partie.

Il ébranle le ciel, *on lisoit* il fait trembler le ciel.

Approchent qu'avec tremblement, *on lisoit* qu'avec crainte.

Obéit avec tant de violence, *on lisoit* avec tant de force.

Déjà l'aurore, etc. *Il y a ici un alinéa.*

Et la maison d'Ulysse votre père, *on lisoit* et le palais, etc.

Avoit enchanté mes yeux, *on lisoit* trompé.

Cet autre, quoique bien plus âgé, *on lisoit* mais cet autre, etc.

Tu reverras enfin. *Fénelon a effacé* re, *ce qu'il a fait aussi plus bas.*

Renvoyerai. *Fénelon écrit toujours ainsi.*

LIVRE X.

Regardant d'un œil doux. [d'un air, D.

De voir en vous une si belle passion. [si grande, etc., 15.

Quoique sûr de porter. [quoiqu'il portât, O, F.

Du vainqueur d'Hector. [du meurtrier, etc., O.

Erroit dans les forêts, vivant de sa chasse. [qui vivoit dans les forêts de sa, etc., 99. [de la, etc., S, 5, 15.

Les peuples qu'on nomme les Manduriens furent. [ils furent, O.

La vie à cette troupe, etc., *jusqu'à* des hommes, *est remplacé dans* O *par* la vie à cette troupe d'hommes.

C'étoit des peaux de bêtes, T, *exc.* 31 *et* D *qui mettent* c'étoient.

Voilà la paix ou la guerre. [et la, O, D.

Dont ils se piquent, ne leur inspire, 99, 17, 19, 31, 34 [inspirent, S, 5, 15, D.

Nous ferons gloire, T, *exc.* D *qui met* nous nous ferons, etc.

Ignorants et barbares. [ignorants et *omis dans* O.

Fidèles, désintéressés. [et désintéressés, S, 5, 15.

La vigueur du corps et de l'esprit. [de corps et d'esprit, 15, D. [du corps et d'esprit, S, 5.

Pour nos proches, l'attachement à nos amis. [pour ses proches, etc., à ses amis, O.

Etoient noués, etc., et laissoient voir. [étant noués, etc, laissoient, etc., 99, F.

Nous en prîmes tous les Dieux. [en *omis dans* O.

Envoyés, lorsqu'ils revenoient. [comme ils, etc., O.

Les bois, 15, F, D. [le bois, *dans les autres éditions.*

De Nérite, de Messapie et de Brindes, D. [de Messapie, *qui est nécessaire, est omis dans toutes les autres éditions, exc. dans* S *où on lit* de Messajue.

Quelques traces de leurs pas. [quelque trace, O.

Ils y remporteront les prix. [le prix, O, *exc.* 99 *et* D. [y *omis dans* 99.

De Nérite, de Messapie et de Brindes. [de Nérite, de Messaque, etc., 99. [de Nérite, de Messajue,

etc, S. [de Méssapie, *omis dans* 5, 15.

Voilà, Mentor, ce que vous désirez. [désiriez, 19. D.

Que tant de colonies fleurissent. [que tant de colonies grecques, etc., D.

Les mêmes guerres que vous à soutenir. [à soutenir que vous, D *et* O, *exc.* 99.

O Idoménée, vous dites. [eh! etc., S. [ah! etc., 5, 15.

Pour prévenir la guerre. [pour éviter, etc., D.

De rigoureuses peines. [des peines rigoureuses, O. D.

Contre ceux de vos sujets. [contre tous ceux, etc., F.

Je crus. répondit Idoménée. [j'ai cru, etc., 99.

Que n'imitiez-vous sa modération [que n'imitez-vous, etc., 15, 31.

Quand ils ont senti votre modération, font que votre état. [qui ont senti, etc., font qu'un état, O.

Réparer le passé par l'avenir. [par l'avenir réparer le passé, O.

Ceux-mêmes qui ne nous font pas. [même, D.

Quelles sont donc ces villes grecques qui refusent votre alliance. [qui refusent votre alliance, *omis dans* 17, 34.

Phalante. [Phalantus, O, F.

Ramassa en Laconie. [dans la, etc, 99.

Un grand nombre. [un nombre, O, *exc.* 99.

Cette jeunesse nombreuse. [cette nombreuse jeunesse, 99, 19, D.

Et qui sut gagner. [sait, O, D.

Avec ces jeunes Laconiens. [avec les, etc., O, *exc.* 99.

De guérir sa défiance. [la défiance, 15.

M'obliger à rechercher la paix. [à chercher, 19.

Pendant qu'ils raisonnoient ainsi. [s'entretenoient ainsi S, 5, 15.

Et de trompettes qui remplissoient. [et des, D.

On voyoit de dessus les murailles, etc. [de dessus, etc., on voyoit, D.

Prépare dans les campagnes d'Enna en Sicile. [prépare dans la Sicile, 99. S.

Une abondante moisson, etc; *jusqu'à* déjà on remarquoit, *omis dans* 5, 15.

Il marche vers une porte. [il s'avance, etc, O.

Aussitôt tous les chefs s'assemblèrent, et il leur parla ainsi. [tous *et* et leur *omis dans* 99. [tous, *omis dans* S, D. [tous les chefs s'assemblèrent, *om. dans* 5, 15.

Justice, sous la protection. [justice et sous, etc., O, D.

Quels carnages des Grecs. [quel carnage, etc, D.

Au promontoire de Capharée, *omis dans* O, *et au lieu de* ont fait naufrage, *on lit* le naufrage *dans* 5, 15.

C'est donc dans votre colère. [donc *omis dans* 99, 5, 15.

Jouît de ses infâmes amours. [jouît en paix de ses, etc., O.

Par une suite des malheurs que causa la guerre de Troie, O, D. [*Dans les autres éditions, on lit* par une suite, etc., qui ont été les suites de, etc., *Fénelon ayant oublié de corriger cette répétition.*

Après avoir ainsi parlé. [parlé ainsi, 31.

C'est avec plaisir que je vous revois, *omis dans* O.

Mais par quelle aventure. [mais *omis ici et transporté à la ligne suivante avant* quels sont donc, etc., *dans* O.

Que vous avez de finir cette guerre. [de fuir, S.

Nous ne demandons que la paix. [demandions, 99, D.

Plus de sûreté avec lui. [aucune sûreté avec lui, 99. [de sûreté en lui, 15.

La paix avec lui, etc., *jusqu'à* il a montré, *omis dans* O.

Il a montré à tous les autres peuples. [peuples, *omis dans* O. [autres, *omis dans* D.

Qu'on puisse se confier en lui. [à lui, D. [se fier à lui, 99.

Vous lui donnâtes même votre fils. [même *omis dans* O, *exc.* 99.

L'horreur d'une cruelle guerre. [les horreurs, D.

Le regardoient du haut. [les regardoient, etc., D *et* O, *exc.* 5.

Comme un ruisseau de miel. [de lait, O.

Et il n'y avoit que lui. [et *omis dans* O, *exc.* 99.

Les injures de la froide vieillesse. [de la foible, 15.

Auprès de celle de Mentor. [auprès de Mentor, O, *exc.* 99.

Qui commençoient à manquer à l'autre. [qui commençoit, 99, 15.

Court, précis, nerveux. [et nerveux, 99, 31, D.

C'étoit toujours par des tours nouveaux. [toujours *omis dans* O, *exc.* 99.

Et l'air de leur visage. [de leurs visages, 99.

Mots effacés par Fénélon dans le premier manuscrit.

Dont le poison est mortel, *on lisoit* dont le poison n'est pas moins terrible que celui de l'hydre.

De Messapie, *ajouté par Fénélon.*

De trompettes, *on lisoit* des.

Que Cérès prépare, etc., de toutes ses peines, *tout cela est omis.*

Des ennemis étonnés, *on lisoit* qui sont étonnés.

Cette éclatante expédition, *on lisoit* cette glorieuse expédition, *et ensuite on lisoit* : il leur eût mieux valu de ne vaincre jamais, et de laisser Hélène à son injuste ravisseur, car la victoire a été presque aussi funeste aux vainqueurs qu'aux vaincus.

La paix, etc., avec lui, *omis.*

Il a montré, etc., son nouveau royaume, *omis.*

LIVRE XI.

Enfin, il s'écrie : ô mon père. [il s'écria, 31.

Le malheur de ne retrouver point. [de ne trouver point, O. [de ne point retrouver, D.

Me donnent droit. [le droit, 99, F, D, *ce qu'on pourroit préférer.*

Ainsi puissé-je revoir Ulysse. Voir, 99, S.

Nestor ne put à ces paroles. [à ces paroles, Nestor ne put, F, D.

Et il fut touché. [et *omis dans* D.

Etonna tous les alliés. [étonnèrent, D.

Dans les deux âges les plus opposés de la vie. [dans des caractères de différents âges, 99. [les caractères des, S, 5, 15.

Voilà, lui dit-il, le fils. [lui *omis dans* 31, D.

Comme un ôtage et comme le gage. [comme un ôtage et *omis dans* 99. [et comme le gage, *omis dans* S, 5, 15.

Etablir à jamais une solide paix. [une paix solide, O, D.

Croyant perdre tout le temps. [et croyoient, 99, D.

Où l'on retardoit le combat. [où l'on différoit, S, 5, 15.

Ils s'imaginoient (ces nations). [elles, D.

Manduriens. [Manduciens, O, *exc.* 99.

Ne détachassent leurs alliés. [ne relâchassent, O, *exc.* 99.

Ils commençoient à se défier. [ils commencèrent, 15.

Demander quelque réparation. [quelque *omis dans* O, *exc.* 99.

Qui font, sur cette côte, des colonies, soient. [qui font des colonies, soient, 99. [qui sont celles des colonies les plus réglées, soient, S.

Mais il n'est pas juste, etc., *jusqu'à* je sais qu'I-

doménée, *omis dans* 5, 15.

Télémaque et moi nous nous offrons, 99, 15, 19, 31. [nous vous offrons, S, 5, 17, D.

Sur les rivages de la mer. [sur le rivage, 99, D.

Pour leur laisser, etc., de la mer, *omis dans* 5, 15.

Ces passages. [les passages, O, *exc.* 99.

La paix nous est échappée. [nous a échappé, O, D.

Pour chercher notre sûreté. [notre salut, O, D.

Qu'ils ne songeassent qu'à vivre. [plus qu'à vivre, 99, D.

Alloient de rang en rang rallumant. [rallumer, 15.

Pour ôtages Télémaque et moi, 99, 19, 31, D. [pour ôtage, S, 5, 15, 17.

Douze des plus notables. [des plus nobles, O, D.

Mais il est juste que vous donniez aussi. [mais il est juste aussi que vous donniez, D. [mais *omis dans* O. [il est juste aussi, 99. [que vous donniez aussi, S, 5, 15.

Dont la guerre menace les hommes. [les hommes, *omis dans* O, *et pourroit s'omettre.*

Il est prêt à périr. [à mourir, 15.

Il aime mieux la paix que, 99, 17, 31, D. [il préfère la paix à, S, 5, 15, 19.

Il offre la paix. [il vous offre, etc., 99, D.

Dont toutes les parties (terme de barreau) soient contentes, T, *exc.* 99 *et* D *qui mettent* dont tous les partis soient contents.

Ecoutez donc, ô peuples. [donc *omis dans* O, *exc.* 99.

Il n'est pas juste aussi que ses voisins. [aussi *omis dans* O.

Peuples de l'Hespérie. [d'Hespérie, 19, D.

Semblable à celle que vous avez fondée. [celles, etc., fondées, 15, D.

C'est foiblesse, c'est vanité. [c'est vanité ridicule, c'est foiblesse, 99. [c'est foiblesse, c'est vanité ridicule, S, 5, 15.

Arrêtent au milieu de l'Olympe. [au milieu de l'Olympe, *omis dans* O.

Ne pouvant résister à cet homme. [et ne pouvoient, O.

On n'osoit parler. [s'écrier, O.

Ne l'empêchât d'être entendu. [d'être entendu, *omis dans* O.

Qu'il avoit dites. On auroit souhaité. [qu'il avoit dites. Ses paroles avoient paru courtes, et on auroit souhaité, O, *excepté que* et *ne se trouve que dans* 99.

Gravé dans tous les cœurs. [tous *omis dans* 19, 31, *et*

en effet tout *est déjà dans la ligne qui précède.*

Phalante avec les Lacédémoniens furent surpris de trouver leurs entrailles si attendries. [avec ses, etc., fut surpris; ses entrailles de fer, etc., 99 *et* D *qui omettent* de fer *et* si. [furent, etc. 5, 15, *qui omettent* de fer *et* si.

Qu'on venoit leur montrer. [de leur, etc., 5, 15, D.

Où le discours de Mentor, etc., l'embrassa tendrement. [où ce discours venoit, etc., embrassa tendrement Mentor, O.

S'écrièrent aussitôt. [aussitôt *omis dans* O.

Courut vers la porte de Salente. [de la ville, O.

Et pour mander. [et fit dire, 5, 15.

Aimable fils. [ô aimable fils, 19, 31, D.

Que leur courroux se rallumoit. [courage, O.

Comme le rocher d'Atlas qui soutient, O, 17, 19, 45. [les rochers d'Atlas qui soutient, D. [qui soutiennent, 31.

Et les autres rois jurèrent. [jurent, 99, D.

On donna de part et d'autre. [on donne, 99, D.

Entre la ville et l'armée. [et l'armée ennemie, O.

Les mugissements affreux. [le mugissement, etc., D.

Brûloient sur l'autel. [sur les autels, F, D.

Buvoient ensemble le vin. [du vin., D.

Tout à coup Mentor dit aux rois et aux capitaines assemblés : Désormais sous, etc., vous ne ferez plus, O. (*exc. qu'on lit* serez *dans* S, 5, 15), F, D. [*dit* : ô rois, ô capitaines, etc., ne serez plus, 17, 19, 31.

Les plus puissantes villes. [plus *omis dans* O.

Pour raffermir l'amitié, 19, 31. [pour affermir, S, 5, 15, 17, D.

Pour tourmenter les hommes. [les hommes insensés, O, D.

Eloignez de vouloir faire la guerre. [vouloir *omis dans* 19.

S'établir dans cette côte. [sur cette côte, D.

Afin de tourner ensuite. [pour tourner, etc., O.

Il a amassé de grands trésors, 99, 5, 15, 31, 34, D. [ramassé, S, 17, 19.

Ni les reproches de sa conscience [ni le reproche, etc., 99, D, F.

De liberté nous sera ôtée. [nous est, etc., O.

Hâtons-nous donc tous. [donc *omis dans* 5, 15, 31.

Mots effacés par Fénélon dans le premier manuscrit.

Sur les joues de Télémaque, *on lisoit* sur les belles joues.
De rang en rang rallumant, *on lisoit* réveillant.
Au milieu de l'Olympe, *ajouté par Fénélon.*
Représenter quelque difficulté, *on lisoit* montrer, etc.
Se changent en amitié, *on lisoit* en amour de la paix.
Il ne parviendra même qu'à une fausse gloire, *on lisoit* il ne trouvera qu'une, etc.

LIVRE XII.

Toute l'armée dressoit déjà ses tentes, et la campagne étoit. [cependant toute, etc., dressoit ses tentes, et la campagne étoit déjà, O.
Et de s'embellir tout à coup. [tout à coup, *omis dans* 5, 15.
Et chacun conclut. [concluoit, 99, D.
On proposoit à Idoménée. [on propose, O, *exc.* 99.
Il ne put rejeter. [il ne peut, etc., O, *exc.* 99.
Mais j'ai cru que vous pourriez souffrir, 99, F, D. [pouviez, *dans les autres éditions.*
Il faudra, si vous voulez. [et il faudra, O, *exc.* 99 *qui met* et il vous faudra.
Selon votre besoin, etc. *Les quatre lignes qui suivent jusque* à ces mots, *omis dans* O.
De mon nouveau royaume. [nouveau, *omis dans* O, *exc.* 99.
Personne qui m'ait assez aimé. [qui m'eût, O, *exc.* 99.
Et il embrassa tendrement. [embrassoit, 99.
C'est que vous avez craint des conseillers trop sincères. [c'est pourquoi vous avez craint les conseillers, S. [c'est pourquoi, etc., les conseils, 5, 15 *qui omettent* trop sincères.
Avez-vous pris soin de choisir. [de faire parler, 99, D.
Les plus désintéressés dans leur conduite, *omis dans* 5, 15; *et en effet, on lit plus haut* les gens les plus désintéressés.
Voyons si vous aurez. [si vous auriez, O, *exc.* 99.
Le courage de vous laisser. [le courage de faire

mieux, et de vous laisser, O.

Je vous disois donc. [vous *omis dans* O.

Renoncer à ce faste. [au faste, O, *exc.* 99.

Posséder une bonne terre, O, 31, D. [une terre, 17, 19.

Laborieux et disciplinés. [et *omis dans* O, *exc.* 99.

Et plus rempli de gloire. [et *omis dans* O, *exc.* 99.

Dans la puissance royale, *omis dans* O, *exc.* 99.

Dont vous cacherez l'épuisement. [cachez, 19, 31.

Ils feront deux choses à la fois. [à la fois deux choses, D.

Quand même il n'y auroit plus. [même *omis dans* O, *exc.* 99.

De choisir un nouvel époux. [nouvel *omis dans* O.

Que ce roi avoit emmenée, 99, F, D. [que le roi, 17, 19, 31 *et* O, *exc.* 99.

Mentor lui avoit conseillé, etc., *jusqu'à* les rois alliés, *omis dans* 5, 15.

Que toute la nation ne s'amollisse. [ne *omis dans* S.

Il se sentoit arrosé de ses larmes. [et se sentoit, 99. [se sentoit S, 5, 15, *et* il *est omis*.

Couvrit Télémaque de son égide, elle répandit. [couvroit, etc., répandoit, D.

Les dangers dans les combats, qu'en n'allant jamais à la guerre [les dangers à la guerre, 99, *qui omet le reste*. [les dangers de la guerre, qu'en n'y allant jamais, S, 5, 15.

De conserver son chef ou son roi. [et son roi, O.

Ne craignez donc aucun danger, ô Télémaque, et périssez dans les combats, plutôt que de faire douter de votre courage. [exposez-vous donc, ô Télémaque, et périssez, etc., que de vous exposer à la malignité de ceux qui pourroient douter de votre courage, O, *exc.* 5, 15 *où on lit* de vous livrer à la, etc.

Les flatteurs qui auront, etc., *jusqu'à* mais aussi, *omis dans* O.

Pour donner de bons ordres, *omis dans* O.

Pour renverser les ennemis et pour servir. [de renverser, etc., ou de servir, O, *exc.* 99 *où on lit* pour, etc., ses.

L'ordre de la discipline. [et la discipline, O.

Avec impatience. [avec trop d'impatience, O.

S'exposer au péril, augmente. [s'augmente, O, *exc.* 99.

De votre côté ne soyez point jaloux du succès. [d'un autre côté, etc., des succès, O, *exc.* 99.

Louez-les pour tout ce qui mérite. [louez le premier, tout, etc., O, *exc.* 99.

Devant ces anciens capitaines. [les, O, *exc.* 99.

N'écoutez jamais des discours. [les, 99, D.

Si au contraire ils ne sont pas. [au contraire, s'ils, O, *exc.* 99.

En eux d'injuste à souffrir. [d'injuste et à souffrir, S. [d'injustice, *en omettant* à souffrir, 15. [d'injuste, *en omettant* à souffrir, 5.

Des sujets de peines. [de plaintes, O, *exc.* 99.

De travailler pour le bonheur. [au bonheur, O.

Pour le bonheur de ses peuples. *Les cinq pages qui suivent, jusqu'à* je vous attendrai, ô mon cher Télémaque, *sont omises dans* O, *et dans quelques traductions italiennes, on ne les trouve que sur une feuille volante, jointe à la copie qui appartient à la famille.*

Que ses mauvais conseils et les flatteurs, O, 17, 19, 31. [les mauvais conseils, D; *mais* conseils *signifie ici* conseils d'état, conseillers.

Tant ils exigent de perfection de lui. [de perfections. D.

Et qui donnent tant de peines. [de peine, D.

Qu'un homme semblable à eux, 31, 34. [qu'homme semblable, 17, 19. [qu'homme et semblable, D.

Et les plus louables, et *omis dans* D.

L'ont admiré, malgré ces défauts. [ses, F, D, *ce qu'on pourroit admettre.*

L'étudier sans cesse comme votre modèle, 19, 31, D. [un modèle, 17, 34.

Accoutumez-vous, ô Télémaque. [vous donc, etc. F, *ce qu'on pourroit mettre.*

Pour Idoménée, malgré tout, etc., 17, D. [*Dans* 17, 31, *on met à la ligne*: Malgré tout, etc.

Peuvent préserver de certaines fautes. [peut, D.

Mais aucun roi ne fait. [mais presque aucun, etc., D; *mais* presque *se trouve déjà dans la même phrase.*

Le soleil s'élevoit déjà, S, 17, D. [se levoit, O, *exc.* S, 19, 31.

Quand les rois sortirent, 99, 17, 19, 31, D. [quand le roi sortit, O, *exc.* 99.

Pour rejoindre leurs troupes. [les troupes, O, *exc.* 99.

On voyoit de tous côtés le fer, T, *exc.* 99 *et* D *qui mettent* briller le fer.

Qui s'éloignoient des murs. [et s'éloignoit, D. [qui s'éloigne, 15.

Par ses sentiments naturels. [les, O, *exc.* 99.

Dans tous les quartiers de la ville, etc. *Les huit lignes suivantes, jusqu'à* c'est par-là qu'il faut juger, *sont omises*

dans O, *excepté* 99, *et on lit à la place* : ville, et dans la campagne voisine. Mais Mentor voulut auparavant voir les forces maritimes qu'avoit Idoménée : Faisons, lui dit-il, le dénombrement de vos vaisseaux ; examinons-en avec soin la quantité, et combien vous avez de matelots pour les monter, soit pour soutenir la guerre, ou entretenir le commerce de vos sujets ; c'est par-là, etc. [*Dans* 99, *on lit seulement* : ville, et dans la campagne voisine ; faisons-en le dénombrement, examinons aussi combien vous avez de vaisseaux et de matelots ; c'est par là, etc.

Il s'informa du pays. [des pays, 99, D.

Alloit faire le commerce. [alloit pour le commerce, 99. D. [alloit porter le, etc., S, 5, 15.

Quelles marchandises il portoit. [il y apportoit, 99.

De ne jamais faire banqueroute. [de ne faire jamais, 99.

Ceux qui ne les suivroient pas. [suivoient, O.

Semblable au flux et reflux, O, 31, D, etc. [aux flux et reflux, 17, 19.

Viennent l'un sur l'autre. [viennent poussés l'un, etc., O.

Les marchandises des pays. [de pays, D.

Les grandeurs et l'ornement. [la grandeur et, etc, , 99, 19, D.

Pour rendre votre peuple modeste. [un peuple, S.

Les différentes couleurs, etc., les. [ces, etc., les, S, 5, 15.

Mettez au premier rang. [et mettez S, 5, 15.

Possession des premiers honneurs. [premiers, *omis dans* O.

Trop haute et trop prompte. [trop prompte et trop haute, 99, D.

Avec une frange d'or au bas. [avec une frange d'or ou d'argent au bas, 99. [et d'argent, S, 5, 15.

Au bas de leurs habits. [de leur habit, O.

Les troisièmes (*cet article est omis dans* 99) de vert et sans anneau, sans frange ; mais, 17. [de vert et sans frange, mais, S, 5, 15. [de vert, sans anneau et sans frange, mais, D, *qui ajoute* d'argent *après* la medaille.

Les septièmes. [et les septièmes, 99.

Les esclaves seront habillés [tous les esclaves seront vêtus, 99. [tous les, etc., habillés, D.

Tous les artisans qui seront. [qui seroient, 99, D.

Serviront ou aux arts. [s'uniront, etc, O.

Car il est indigne que des hommes [car il est honteux, etc., O.

De retrancher le faste qui. [le faste inutile qui, O, St.

Quelle honte, disoit-il. [dit-il, S, 5, 15.

Et ruinent incessamment la santé. [insensiblement, 5, 15, D. Incessamment *signifie ici* sans cesse, en peu de temps.

La santé de leur corps, 99, 31, D. [leurs, S, 5, 15, 17, 19.

La plus simple très-agréable. [la plus agréable, S, 5, 15.

Au-delà des vrais besoins. au-delà de leur vrai besoin, 99. [de leurs vrais besoins, S. 5, 15.

Si l'exemple du roi. [si son exemple, O, *ex.* 99.

Qui est fort et agréable, 17, 19, 31, D [fort agréable, O.

N'osa se plaindre d'une règle. [d'une loi, O, *exc.* 99.

Il ne condamna pas avec une moindre sévérité. [il ne condamna pas moins, 99. [il condamna aussi, S, 5, 15.

Pleines d'emportement, 99, 19, 31, D. [d'emportements, S, 5, 1711, 17.

Tels que les colonnes. [telles, O, *exc.* 99.

Il voulut que chaque maison, etc., *jusqu'à* ces divers. *Ces deux phrases sont omises dans* O.

Ces divers modèles de maisons, 99, 5, 15, D. [des maisons, S, 17, 19, 31, 34.

Cette nouvelle ville, etc., *jusqu'à* la peinture et la sculpture, *omis dans* O.

Des arts qu'il n'est pas permis [qu'il ne falloit pas, O, *exc* 99.

Et de foible dans les arts. [dans ces, 99, D.

Admettre que des jeunes gens, O, D. [de, 17, 19, 31.

Et qui tende à la perfection, S, 5, 17, D. [et qui tendent, 99, 15, 19, 31.

Les autres qui sont nés, etc., seront, 17, 31. [les autres sont nés, etc., et ils seront, O, 19, D.

Il ne faut employer. [il ne faut, disoit-il, employer, O, D; *mais* disoit-il *est déjà plus haut.*

Tous les grands bâtiments, 99, 19, D. [tous ces, S, 5, 15, 17, 31.

Aux combats de lutteurs, S, 5, 15, 17, D. [des, 99, 19, 31.

Des pays éloignés, *omis dans* 19, 31.

Des figures de Dieux, 99, 19, 31, D. [des Dieux, O, *exc.* 99, 17.

Enfin des liqueurs et des parfums. [enfin, *omis dans* 15.

Mais c'étoit des richesses, 99, F, 17, 19. [c'étoient, S, 5, 15, 31, D.

Et que de diminuer ses besoins en les réduisant aux. [et que de se réduire aux, 99.

Au malheur de la faire. [de

se la laisser faire, O, *exc.* 99.

De tourbillons de fumée et de flammes, S, 5. [de fumées et de flammes, 99, D. [de fumées et des flammes, 15, 17. [de fumée et des flammes, 19, 31, *qu'on pourroit préférer.*

Pour le père des Dieux. [au père, etc., O.

Par la négligence et la pauvreté. [et par la pauvreté, 99, D.

Qui manquant d'hommes, O, 17, D. [d'hommes et de bestiaux, 31. [d'hommes et de bœufs, F. [qui, manquants d'hommes, 19.

De courage et de force de corps, O, 17, 19, D. [de courage et de moyens, 31, 34.

Dont les métiers ne serviroient. [ne serviront, O, *exc.* 99.

Qu'à dérégler les mœurs. [leurs, 15.

Que tous ces hommes exercés. [les, 15.

Et dociles aux lois. [et doux aux lois, O, *exc* 99.

Et au joug de la vie champêtre. [goût, 99. *Les quinze lignes suivantes, jusqu'à* dans la suite tout le pays, *sont omises dans* O.

Ont de l'inclination pour se marier, 1712, 15. F. [ont l'inclination de se marier, 19, 31, 34, D. [ont inclination de, 99. [ont de l'inclination de, S, 5, 17.

Si vous ne les chargez point. chargiez, O, *exc.* 99.

Ils vivent. [ils vivroient, O, *exc.* 99. [ils vivront, 99, D.

Car la terre n'est jamais, etc., *jusqu'à* plus le laboureur, *omis dans* 5, 15.

Elle ne refuse des biens, 17, 19, 31. [ses biens, 99, S, 34, D.

Déjà les grands troupeaux. [les plus grands, O.

La mère de toute la famille, 99, F. [la mère et toute la famille *dans les autres éditions.*

Ses vaches et ses brebis, et on voit courir. [couler, 99. [ses brebis, *omis dans* O, *exc.* 99.

A chanter tous les soirs. [tout le soir, 99, D.

Soucis par leurs charmes. [soucis et charment, 99. [soucis, charment, S, 5, 15.

Ces hommes sans ambition. [les hommes, etc., S.

Pour des desseins, 99, F, D. [par *dans les autres éditions.*

Mais que ferai-je, disoit Idoménée, O, F, 19. [mais *omis dans les autres éditions.*

Dans ces fertiles campagnes, 99, 17, 31. [dans une fertile, etc., S, 19.

[dans la campagne, 5, 15.

Négligent de les cultiver, 99. [de la, S, 5, 15, 17, 19, 31. *C'est une faute dans* 17 *et* 31, qui ont mis *fertiles campagnes.*

Que leur paresse rend plus misérables, 31. [que la paresse, O, 19, D. [que la nature, 17.

Au contraire donnez des graces. [au contraire, *omis dans* O, *exc.* 99.

Qui se multiplient; augmentez-les à proportion de la culture de leur terre, 31. [qui se multipliant, augmentent, etc., la culture de leurs terres, 99, 19, D. *Ce sens paroît le mieux convenir.* [qui se multiplient; augmentez à proportion la culture de leur terre, S, 5, 15, 17.

On reverra en honneur la charrue, 17, 31. [la charrue en honneur, O, 19, D.

Par des mains victorieuses. [les, O.

Qui auront défendu la patrie. [des ennemis de la patrie, O.

L'héritage de ses ancêtres. [l'héritage reçu de, etc., 99.

Joindront leurs voix avec leurs flûtes. [chanteront sur leurs flûtes leurs peines et leurs plaisirs, O.

Les délices des peuples. [du peuple, S. [de tout un peuple, 5, 15.

Un si charmant spectacle. [si *omis dans* S, 19.

Idoménée lui répondit, *omis dans* O.

Suivant les différentes conditions, 99, F, D. [leurs *dans les autres éditions.*

D'acquisitions sur les pauvres. [des acquisitions, etc, 99, 19, 31.

Par-là à les bien cultiver, 5, 15. [à la, 99, S, 17, 19, 31, D.

Qui augmenteroient cet état. [la puissance de cet état, O, D.

Un nombre infini de désordres, 99, 17, 31, D. [une infinité de, S, 5, 15. [un nombre de désordres, 19.

Que de ne croire trouver, 99, F, D. [que, *omis dans les autres éditions.*

Dans l'oppression des peuples. [de ses peuples, 99, 19, D.

De votre tyrannique domination? Est-ce là le vrai moyen, 99, 17, etc. [de votre tyrannie? Quelle domination est-ce là? Est-ce là le chemin, S, 5, 15.

On le flatte, *omis dans* S, 5, 15.

Dans les cœurs des peuples. [le cœur, D.

Tous les membres de ce corps. [de ces corps, D.

Se brise, *omis dans* O.

Assez hardi pour lui dire. [qui osât lui dire, O.

Après ce discours, Idoménée [ces discours, etc., S.

Il réserva, etc. *Cette dernière phrase est omise dans O.*

Mots effacés par Fénélon dans le premier manuscrit.

De s'embellir tout à coup, *on lisoit ensuite* : mais ils ne voyoient pas qu'Idoménée faisant en même temps de si grands efforts et au-dehors et au-dedans, avoit épuisé les richesses de son peuple. Ainsi, en voulant trop paroître agissant, il s'étoit mis en grand danger de ruiner sa puissance : c'est ce que Mentor ne manqua pas de lui remontrer en secret.

Il ne put rejeter une si juste, etc., *on lisoit* refuser.

C'est à cette bonté, *on lisoit* c'est à cette tendresse de cœur.

Dans les guerres étrangères la jeune noblesse, *on lisoit ensuite* qui ne s'applique pas à l'agriculture.

Modérer sa douleur, *on lisoit* retenir ses larmes.

Nécessaire de ne le voir point, *on lisoit ensuite* : Vivre privé de la gloire due à la valeur, à celui qui doit, par son exemple, animer et conduire toute la nation.

A été nourri dans des idées de faste, *on lisoit* a eu, etc.

Tel critique aujourd'hui impitoyablement les rois, *on lisoit* les hommes qui sont chargés du gouvernement.

Les personnes du premier rang, etc., etc *On voit par le grand nombre de variantes, que Fénélon a été un peu embarrassé à habiller les habitants de Salente.*

Les lois de Minos sur la sobriété, *on lisoit ensuite* : On se réduisit sans peine à deux repas par jour.

De bas et de foible, *on lisoit* de médiocre.

D'hommes et de bœufs, *on lisoit* et de bestiaux.

Mais quelle horrible inhumanité, *on lisoit* cruauté.

LIVRE XIII.

Déjà la réputation, etc., *jusqu'à* déjà ces campagnes, *omis dans* O, F. [ces campagnes. [les, O.

Servent à engraisser les. [se vont engraisser dans les, O, *exc.* 99.

Mentor conseille [conseilla, D.

Peucètes, *omis dans* O, *exc.* 99.

Plus souffrir. [pas, D.

On n'entendoit, etc., que les chansons. [des, 15.

Qui célébroient leurs hyménées. [leur hyménée, O, *exc.* 99.

Et dansants au son, 99, F. [dansant *dans les autres éditions.*

Et ces plaisirs ne servoient. [et les, 99, F.

Rendez-lui tous les biens, 99, F. D. [tout le bien, *dans les autres éditions.*

Qu'ils épousoient, 99, F. [qui s'épousoient, *dans les autres éditions.*

Dès ma plus tendre enfance. [jeunesse, O, *exc.* 99.

Tous les malheurs de ma vie. Alors Idoménée commença cette narration : Protésilas, etc. [alors Idoménée, *jusqu'à* Protésilas, *est omis dans* 99, S. [*Dans* 5 *et* 15, *ces mots sont aussi omis, et remplacés par ce qui suit, et qui commence le dixième livre, ces deux éditions étant divisées en seize livres.*

Les conseils de Mentor faisoient sur Idoménée et sur son nouveau royaume tous les bons effets qu'on pouvoit espérer. On voyoit dans la ville revivre le commerce, et dans la campagne renaître l'agriculture. Ce prince, qui avoit été l'objet de la flatterie, ne cessoit de faire des réflexions sérieuses sur les malheurs où l'avoient engagé ses courtisans qui lui avoient toujours déguisé la vérité : Que j'ai de grâces à rendre au ciel, disoit-il à Mentor, de m'avoir envoyé en vous un ami sincère qui me fait voir les choses telles qu'elles sont, et qui m'ouvre les yeux sur les erreurs et sur les illusions où j'avois été comme enseveli. Je reconnois maintenant que les flatteurs ont été la principale cause de tous les malheurs de ma vie, et il faut que je vous les raconte. Protésilas, etc.

Protésilas qui est, etc., fut. Protésilas est, etc., il fut, 5, 15.

Que j'aimai le plus, 99, F, D. [que j'aimois, *dans les autres éditions.*

Selon mon goût. [mon génie, O, *exc.* 99.

Pour me préserver des flatteurs, *omis dans* S, 15.

Sur les traces de Minos,

17, 31. [de mon aïeul Minos, O, 19, D.

Que vous, ô Mentor. [ô *omis dans* O, *exc.* 99.

Et laissoit l'autre prévaloir. [se prévaloir, 5, 15.

Il se contentoit de me dire, O, F. [Il se contenta, *dans les autres éditions.*

Qui me parloit si librement. [si *omis dans* 15.

Qu'il faisoit assez entendre. [qu'il laissoit, D, 99.

S'ouvrir un chemin à la royauté, T, *exc.* 99 *et* D *qui mettent* le chemin.

Contre mes foiblesses [ma foiblesse, T, *exc.* 99.

Le parti de ne m'en plus parler. [de ne m'en parler plus, O, D.

Que toutes ses paroles, S, 5, 15, 17, 31 [les, 99, 19, D.

Et je me crus trop heureux. [je, *omis dans* D.

Que je ne me connoissois. [connois, S.

Qu'ils ont de l'artifice, T, *exc.* 99, F, *qui mettent* des artifices.

Accoutumés à avoir des gens. [à voir, D.

Qu'il ne lui seroit pas difficile, 17, 31, D. [qu'il ne seroit, etc., 19. [qu'il n'auroit pas grande peine, 99, F. [qu'il n'auroit pas beaucoup de difficulté, S. 5, 15.

Surtout l'absence, O, 19, D. [et surtout, *dans les autres éditions.*

De n'avoir d'autre récompense, 99, 15, 17, 19, 31, D. [d'autres récompenses, S, 5.

Ne parle point de vous. [pas, 99.

Il faut vous l'avouer, Mentor, 19, D. [vous, *omis dans* 5, 15, 17. [il faut l'avouer maintenant, S. [Mentor, *omis dans* S, 5, 15.

Ni pour le succès des affaires. [de mes affaires, O, *exc.* 99.

Un ton décisif, T, *exc.* 99, 19 *et* D *qui mettent* un certain ton décisif.

Et se hâtoit de revenir, 99, D. [et se hâta, *dans les autres éditions.*

Où il les laisse vivre. [où il laisse vivre les troupes, 99.

Une lettre qu'il a écrite. [qu'il écrit, 99.

On avoit parfaitement imité. [mais on avoit, etc., 99, 19. [car on avoit, etc., F, *ce qu'on pourroit admettre.*

Dans le dessein de Philoclès, et ils se sont accommodés à vos dépens. Vous savez que c'est Protésilas. [raccommodés, 99, 19, D, *ce qu'on pourroit préférer.* [de Philoclès. C'est Protésilas, S, 5, 15, *et le reste est omis.*

Il le loue, il l'excuse. [il le loue, il l'excite, S. [il l'élève, 5, 15.

Ils se voient. [ils se voyoient, D.

Ainsi servir. [servir ainsi, 99, D.

S'élever ensemble, etc., et peut-être pour renverser le trône. [monter sur le trône, et peut-être pour renverser celui, 99. [pour monter ensemble, etc., celui, S, 5, 15.

Vous leur laissez encore votre autorité dans les mains. [encore l'autorité, 99. [vous laissez encore votre autorité dans leurs mains, 15.

Je ne voyois plus d'homme. [d'hommes, 5, D.

Dont la vertu me pût rassurer, S, 5, 17, 31. [pût me, 99, 15, 19, D

De faire périr au plutôt. [au plutôt périr, F.

Ne perdit pas un moment. [ne perdoit, 99, D.

Et pour m'obliger. [et *omis dans* O, *exc.* 99.

Que les autres hommes paroissent [qu'ils paroissent, O, *exc.* 99.

Jusqu'au bout la dissimulation, 15, F. [sa, S, 5, 17, 19, 31, D. [ses dissimulations, 99.

Embarrassé dans sa descente. [la descente, O, *exc.* 99.

S'en servit contre lui, O, 19, 31. [et s'en servit, 17, D.

Et le renvoya en Crète; il céda le commandement, S, 5, 15, 17, 31. [et *omis*..... il déféra, 99. [et, etc., Crète, déféra, etc, 19. [et *omis*, le renvoya, etc., et déféra, D.

Hélas! répondit Idoménée, est-ce que. [hélas! reprit, etc., D. [est-ce, mon cher Mentor, que, 99. [hélas! mon cher Mentor, est-ce que, S, 5, 15. [répondit Idoménée, *omis dans* S, 5, 15.

A des hommes qui ont l'art, O, 17, 31. [à des hommes corrompus et hardis qui, etc., F, 19, D.

Je ne connoissois pas...qu'il n'y en avoit pas. [point... point, D. [pas... point, 19.

De faire un grand éclat [de se donner de la peine, O. *exc.* 99 *qui met seulement* de penser, *ce qui est obscur.*

J'étois, lui répondit Idoménée. [lui *omis dans* O, *exc.* 99.

Et à décider contre. [et *omis dans* D.

Ma lenteur et ma paresse, 17, 19, 31, 34. [ma hauteur, etc, 99, S, D. [ma lenteur et, *omis dans* 5, 15.

Que j'étois peiné contre lui, 17, D. [piqué, O, 19, 31.

M'embarquer en quelque affaire. [dans quelque, etc., 99

Me résoudre à le perdre. [songer à le détruire, O.

Me punit d'avoir sacrifié, 17, 19, 31, 34, D. [me parut d'avoir, 99, S. [me parut bien grande d'avoir, 5, 15.

Ceux mêmes qui avoient, 17, 19. [même, O, 31, D.

Détromper. Après un si terrible exemple, moi-même, 99, 17. [un si funeste, S, 5. [détromper après un si, etc., 15, 19, 31. D, *qui met à la ligne* Moi-même. [15 *met* funeste.

Insensiblement sur moi. [insensiblement *est omis dans* O.

Me jetoient, O, *exc.* 99, 17, 31. [me plongeoient, 19, D [me jetoit, 99.

Il les conduisoit en mon absence, S, 5, 15, 17, 19, 31, D. [conduisit, 99, F.

Dans la suite il me contraignit. [dans la suite, *omis dans* O.

Il en étoit devenu jaloux. [depuis notre retour, il en devint, etc., O.

Je tâchois de n'y penser pas. [de n'y pas penser, 19, *ce qu'on pourroit admettre.*

Auprès de vous comme je le vois. [comme je les vois, O, D.

Pour leurs intérêts. [leur intérêt, 15.

Et la misère qui les rende souples et qui les empêche, 99, S, 17, 19, 31, [rendent... empêchent, D. [et qui les empêche de résister à l'autorité, *omis dans* 5, 15.

En punissant avec fermeté tous les coupables., *omis dans* O.

Ne peut-on pas soumettre. [pas *omis dans* O.

Et très-fidèles à leurs princes, O, 17, 19, D. [et très-soumis à leurs souverains, 31, 34.

Quand on leur a donné trop de licence. [quand on ne sait pas les tenir dans le devoir, 31, 34.

Sans bornes. C'est la licence dans les autres ordres de l'état; si on néglige de la réprimer, c'est la multitude, 31, 34. [*Dans les autres éditions, on lit seulement* sans bornes; c'est la multitude.

Utiles dans le temps de paix, 17, 19, 31, 34. [les temps, D. [utiles qu'il faut prendre dans les temps, 99, S. [utiles qu'il faut prendre dans le temps, 5, 15.

Inébranlable dans ces maximes. [les, 31.

Que je pourrois souhaiter. [je puis, O, D.

Et inappliqué, *omis dans* O.

D'ajouter à tous les autres vices. [leurs, 19, D.

Pour conserver l'autorité. [Pour se conserver, etc., 5, 15.

La vertu, loin de les flat-

ter. [bien loin, etc., O.

Ne sont point aimés, puisqu'ils n'aiment rien. [ne sont point aimés, puisqu'ils ne sont point aimables et qu'ils, etc., 99 S. [s'ils ne sont point aimables, et qu'ils n'aiment rien, 5, 15.

Mots effacés par Fénélon dans le premier manuscrit.

Protésilas, ne pouvant souffrir, *on lisoit* qui ne pouvoit, etc.

Chargés de penser pour eux, *on lisoit* qui pensent, etc.

Et passa pendant la nuit, *on lisoit* et se retira pendant, etc.

Me représenter mes véritables intérêts, *on lisoit* me dire la vérité.

Tout le royaume de Crète gémissoit, *on lis.* soupira.

LIVRE XIV.

A des complaisances. [et à des, etc., O.

Libre et ingénu, etc. *Les deux phrases suivantes, jusqu'à* ils deviennent, *omises dans* O.

N'est point flatterie. [n'est point flatteur, F, 19, D.

Que la vérité, et qui vous aime, 99, S, 17, 31. [que la vérité et vous; qui vous aime, 5, 15, 19, D.

D'être plus long-temps que vous l'avez été jusqu'ici. Les princes gâtés comme vous l'étiez, se, 17. [d'être comme ces princes qui, se contentant, O, *exc. qu'on lit* contentants *dans* 99 *et* S. [plus long-temps comme vous avez, etc., les princes gâtés, etc. [se contentant, etc., 19, 31, D.

Et de les combler de bienfaits. [et *omis dans* 15.

D'un autre côté, ils se piquent de connoître aussi les hommes vertueux; mais ils ne leur donnent. [et qui se piquant, etc., ne leur donnent, O, *exc. que dans* 99 *et* S, *on lit* piquans, *et plus bas* n'osans.

Mentor n'eut même, etc., *et les six lignes qui suivent, jusqu'à* aussitôt le roi, *omis dans* O.

Aussitôt le roi ordonna. [ordonne, 99.

Hégésippe, *Fénélon écrit* Egésippe.

Surpris de cet ordre. [de ces ordres, O.

Le roi eut horreur de tout ce qu'il entendoit. [voyoit, O.

Hégésippe se hâta, etc. *Les quarante lignes suivantes, jusqu'à* la guérison de son fils unique, *sont omises dans le premier manuscrit de Fénélon, et remplacées par* : Hégésippe se hâta d'aller prendre Protésilas qui étoit alors environné d'une troupe des principaux Salentins. Ils étoient devant lui dans un grand respect. Chacun étudioit les yeux et le visage de Protésilas pour deviner ses pensées, et pour lui tenir des discours conformes à ses inclinations. A peine avoit-il ouvert la bouche pour parler, qu'il étoit déjà applaudi. On élevoit jusqu'au ciel ses proches et ses amis. On jugeoit indigne de vivre tous ceux qui ne lui plaisoient pas. L'un le faisoit ressouvenir d'une action éclatante qu'il avoit faite autrefois; un autre lui présentoit des vers qu'il avoit faits à sa louange; un autre se moquoit, pour lui plaire, de la police que Mentor travailloit à établir. Plusieurs lui demandoient des grâces avec autant de soumission qu'une mère en témoigne, lorsqu'elle demande aux pieds des autels des Dieux la guérison de son fils unique ».

Se récrioit. [s'écrioit, O.

Des vers où il disoit [où il assuroit, O; *mais* assuroit *est déjà plus haut.*

L'assemblée se mit à rire. [se mit aussitôt, etc., D.

Leur posture suppliante, 19, 31, 34 [leurs, etc., O, 17, D.

L'épée de Protésilas. [son épée, O.

L'arrogance de ce favori. [de Protésilas, O.

Tremblant aux pieds [tremblant et troublé aux, etc., D.

En des insultes sans pitié. [en des injures, etc., O.

Et qui sont cause de leur chute [et *omis dans* D.

De revoir Salente. [de revoir jamais, etc., D.

On les laissoit dans une terre, 31, 34, D. [on les menoit, etc., O, 17, 19.

Semblables à deux bêtes. [là, semblables, etc., 5, 15.

Et de sa tranquillité. [et *omis dans* D.

Faisoit qu'il n'avoit, O, 17, 19, 31. [faisoient, etc., D.

Fuir l'oisiveté, *omis dans* O.

Etoit une Minerve, T, *exc.* D *qui met* c'étoit.

Qui animoit ces arts, 99, S, 17, 34. [les arts, 5, 15, 19, 31, D.

A voir ces statues, 34, D. [les statues, O, 17, 19, 31.

Quelle apparence, 1712, 15, 19, 31, D. [quelle espérance, O, 17.

Qui vous arrache. [qui vous a arraché, O.

Depuis tant d'années, 99, S,

17 *et suiv.* [depuis que j'y suis, 5, 15.

De douceur et de repos. [et de repos, *omis dans* 5, 15.

Les hommes, et je n'entends plus [et *omis dans* O, D.

Facilement la nourriture. [facilement, *omis dans* O.

N'ayant plus de besoin, 17, 31 [de besoins, S, 19, D. [n'ayant plus d'autre besoin, O.

Voulant trahir le roi. [en voulant, 15.

Les misères de sa grandeur, 17, 19, 31, 34. [de la, O, D.

Pour moi, après mon naufrage, il ne me convient pas. [pour moi, il ne me convient plus, après le naufrage, O.

A la merci des vents. [des flots, F. D.

Que de maux à souffrir. [quels maux, etc., O.

Etes-vous donc, lui disoit-il. [lui *omis dans* S. [lui dit-il, 15.

Ce n'est pas le véritable, etc. *Ces deux lignes, jusqu'à* mais maintenant, *omises dans* 5, 15. [ce n'étoit pas, D.

Le bon, le juste Philoclès. [le bon *omis dans* 99, S.

Qui avoit d'abord été attendri. [qui avoit été d'abord, F.

Austère en écoutant ce discours. Semblable à, etc., il demeuroit. [austère. En écoutant ce discours, il, *et la comparaison du rocher est omise dans* 5, 15.

Les Dieux, il découvrit. [il *omis dans* D.

Ensuite Philoclès vint. [ensuite *omis dans* 5, 15.

Ne chercheroit point à le voir, 31. [ne voudroit point le voir, O, 17, 19, D, *ce qu'on pourroit adopter.*

Toute sorte de bassesse, O, 17. [toute sorte de bassesses, St. [toutes sortes de bassesses, 19, 31, D.

Avec empressement, *omis dans* 5, 15.

Doucement, lui témoigna. [doucement, il lui, etc. 15.

Ne daigne le délivrer, O, 17, 19, D. [ne daigne point le, 31.

Il courut au-devant de Philoclès avec Mentor [il courut avec Mentor au-devant, etc., D.

Qui avoit aimé le peuple. [qui avoit toujours, etc., D, F.

Unis par la vertu qu'ils aiment. [unis parce qu'ils s'aiment bientôt, O.

Les deux principales choses qu'on examina, fut l'éducation des enfants, et la manière de vivre pendant la paix. Pour les enfants, Mentor disoit qu'ils appartiennent, 17, 31, D. [disoit : ils appartiennent, 19. [les deux principales choses qu'il examina, fut l'éducation

des enfants : ils appartiennent, etc., qu'à la république, disoit Mentor, 99 *et* S, *et* la manière, etc., *est omis*. [la première chose qu'il examina, etc., à leur patrie, etc., disoit, etc. 5. [la première, etc., à leur père, etc., disoit, etc., 15.

Quand ils se sont corrompus. [se *omis dans* 17 *en un vol.*

Lorsqu'on voit qu'ils s'en sont. [lorsqu'ils s'en sont, O.

Qu'il faut préparer les fruits. [que se préparent les fruits, S, 5, 15. [qu'il prépare, etc., 99.

Le mensonge, l'ingratitude et la mollesse, 19, 31, F. [et *omis dans* 17, D. [le mensonge et la mollesse, 99. [le mensonge, la mollesse, S, 5, 15. [l'ingratitude, *omise dans* O.

Dès leur plus tendre enfance, 17, 19, 31, 34. [plus, *omis dans* O, D.

Reproche de leur conscience, O, D. [de leurs consciences, 17, 19, 31, 34.

Et pour éviter la mollesse. [et *omis dans* O.

Qui animassent tout le peuple. [tous les peuples, S, 5, 15.

Souples et vigoureux. [et *omis dans* S, 5, 15, D.

De la guerre sont encore plus horribles que vous ne pensez. La guerre épuise un état, et le met toujours. [de la guerre, épuisent un état, et le mettent, etc., O.

Supériorité de forces, 99, 17, 19, 31, 34. [de force, S, 5, 15, D.

On se détruiroit soi-même, 99, 17, 19, 31, 34 [on se détruit, S, 5, 15, D.

Ne s'adonne plus qu'au vice, 34. [qu'aux vices, 31. [plus aux lettres, O, 17, 19, D.

Ce qui ne lui appartenoit pas, 17, 31. [appartient, O, 19, D.

Vous ne laisserez pas. [ne laissez pas, O, *et* vous *omis*.

Les hommes excellents dans, 17, 19, 31, 34. [qui excellent, F, D. [excellant, St.

La discipline et les manières de faire la guerre [la discipline militaire, F, D.

Par-là vous acquérez. [vous acquérerez, 5, 15.

Vous régnez sur eux par la confiance, comme, *omis dans* O.

Vous demeurez le dépositaire. [vous devenez, F, D.

Vole dans tous les pays. [par tous, etc., O.

De pays en pays chez les peuples les plus reculés. [*On lit seulement* de tous côtés, O.

Aimé et secouru. [et *omis dans* O.

Tous vos voisins s'alarment pour vous, 99, 17, 19, 31, 34, D. [s'arment, S, 5, 15.

Et qui ne s'en éloignent. [point, *omis dans* O, *exc.* 99.

Mots effacés par Fénélon dans le premier manuscrit.

Tout ce qui est libre et ingénu. *Les sept lignes qui suivent, jusqu'à* séditieuse, *sont omises.*

Hégésippe se hâta, etc. *Voyez* les Variantes.

A ces paroles, toute l'arrogance, etc., *on lisoit* : à ces paroles, Protésilas, qui avoit un air plein d'arrogance et de faste, perdit toute sa fierté.

La disgrace de deux traîtres, *on lisoit* la disgrace de deux indignes favoris.

C'est que les Dieux, qui ont refusé aux méchants, *on lisoit* : C'est que les bons sont simples, ingénus, sans mystère. La vertu médiocre peut être quelque temps équivoque et douteuse ; les méchants peuvent la méconnoître, et la rendre suspecte d'artifice ; mais la parfaite vertu porte avec elle je ne sais quoi de décisif qui ne permet pas d'en douter ; si les méchants veulent l'obscurcir, elle ne peut demeurer toujours dans ce nuage, il faut qu'elle perce et qu'elle éclate.

Des écoles publiques. *Fénélon a écrit au-dessus* palestres, gymnases.

LIVRE XV.

Cependant Télémaque montroit. [montroit cependant, 5, 15.

Comme si c'eût été. [s'il eût été, F, D.

Qui avoit vécu. [qui a vécu, F.

Inclination pour Télémaque, que Nestor. [que Nestor, *est omis dans* O, *et il est placé après* inclination *dans* D.

A aimer la vertu dans le fils d'Ulysse, je me le suis souvent reproché ; mais enfin la vertu. [à vous aimer, mais la vertu, O.

S'engagea insensiblement à lui. [lui déclara qu'il étoit résolu de lui, O.

En présence de l'aigle. [auprès de, etc., O.

Qui avoit vaincu tant de

monstres, ne pouvoit vaincre cette. [qui avoit, etc., fut assujéti à cette, O.

Hommes, tant il avoit été entraîné par un amour aveugle. Cent fois. [hommes, tant il avoit été entraîné, etc., 99, S. [hommes. Cent fois, 5, 15, *et le reste est omis*.

Cependant, ô Dieux, etc. Hercule retomba. [*On lit seulement* cependant il retomba, O.

Qu'il avoit si souvent détestés. [détesté, D.

Constant dans cette passion. [cet amour, O.

Ravirent son cœur, 17. [ravit, 19, 31, D. [enlevèrent, O.

Cette tunique pleine. [hélas! cette tunique, etc., O.

Empoisonnoit ses flèches. [les, O.

Lycas, F. [Lychas, O, 17. [Licas, 19, 31. [Lichas, D.

Sa douleur, le prit. [le prit, *omis dans* O.

Je le voyois déraciner sans peine d'une main les hauts sapins et les vieux chênes, qui. [je le voyois qui, d'une main, déracinoit sans peine les, etc., et les, etc., qui, O.

De l'autre main. [main *omis dans* 19, 31.

Dit-il, je n'ose t'embrasser, cette, O. [je n'ose t'embrasser, *omis dans* 17, 19, 31, 34, D.

Tant elle lui étoit funeste, *omis dans* 5, 15.

Je craignis même que l'excès. [craignois, 5, 15.

Je le lui promis, hélas! je le jurai même. [je lui promis, etc., je le, 5. [je lui, etc., je lui, 15.

Au travers des flammes, 19, 31, D. [à travers les, O. [à travers des, 17.

M'élever au-dessus de tous les héros, F, D. [des héros, O, 17, 19, 31, 34.

Il ne put néanmoins, 5, 12, 15, 31, 34. [il ne put jamais néanmoins, 99, S, 17, 19, D.

De ne dire jamais, j'eus la foiblesse. [de ne point dire, mais j'eus, etc., 5, 15.

Un daim qui se lançoit, O, 17, D. [qui s'élançoit, 19, 31, F.

Je laissai tomber par mégarde, 17, 31, 34. [par mégarde je laissai, etc., F, O. [je laissai par mégarde, etc., 19, D.

J'éprouvai les mêmes douleurs, F, D. [ces, O, 17, 19, 31, 34.

Et la victoire, à toutes. [et la victoire, qu'on cherchoit, à toutes, O.

Son infection, *omis dans* 5, 15.

Par les conseils d'Ulysse. [le conseil, 15.

Au milieu de cette soli-

tude. [dans cette, O.
Pour aller amasser ma proie, T, *exc.* D *qui met* ramasser.
Quelques provisions, 5, 15, D. [quelque provision, 99, S, 17, 19, 31; *ce qui ne va point avec* mais elles.
M'auroit paru douce, O, 17, 31. [m'eut, 19, D.
Ma triste aventure. [cette triste, etc., 15.
Et combien je versai. [et *omis dans* O.
Je n'y trouvai que la douleur. [que douleur, O.
En effet, il n'y a ni port, 17, 31, 34. [en effet *omis dans* O. [dans cette île, il n'y a, etc., 19, D.
Ni homme qui y aborde, O, 17, D. [ni hommes qui y abordent, 19, 31.
On n'y voit que les malheureux que, 17, 19, 31, D. [on n'y voit que ceux, 99, S, 5. [voyoit, 15.
Et on n'y peut espérer. [et *omis dans* 19.
Je souffrois la douleur. [la honte, la douleur, 19, D.
Beau et gracieux. [et *omis dans* F, D.
Echos de tout le rivage. [échos de ce, D.
O étranger, lui dis-je, O, D.] lui disois-je, 17, 19, 31.
O douce parole, O, 17, 19, 31, 34. [ô douces paroles, D.
La Grèce ignore que je souffre, O, 17, 19, 31, 34. [ce que je souffre, F, D, *ce qu'on pourroit préférer*.
Et fit les siennes, O, 17, 19, 31, 34. [il me fit, etc., F, D, *qui paroît préférable*.
J'arrive au siége, O, 17. [j'arrivai, 15. [j'arrive à Sigée, 19, 31, D.
Et Ulysse ne meurt pas. [point, F, D.
Quoi! morts! [quoi! ils sont morts, O.
Que les Dieux vous guérissent. [te guérissent, O.
De ne me pas laisser seul, O, 17, 19, 31, 34. [de ne me laisser pas seul, F, D.
Dans les maux que tu vois. [que tu vois, *omis dans* 99.
Aucun vestige d'homme. [d'hommes, S, D.
Oëta. [*Fénélon écrit* Eta.
Renvoie-moi à mon père. [rends-moi à, etc., 19, D.
De lui dire ma misère, 17, 31, D [de le lui dire, 19. [de lui dire, 99, S, 5, *et on omet* ma misère.
Craindre d'en abuser. [d'en user, 5. [d'en mal user, 15.
O heureux jour! [O l'heureux, etc., O.
Qu'il baisât ces armes, T, *exc.* F *et* D *qui mettent* qu'il les baisât, ces armes.
D'être seul d'entre les

Grecs, 17, 19, 31, 34. [le seul, O, D.

Je tombai soudainement, F, D. [je tombe, etc., O, 17, 19, 31, 34.

Je reconnus son embarras. [je reconnois, O.

Qu'y a-t-il donc? il faut. [donc *omis dans* O.

Que vous me suiviez. [que tu me suives, O.

Surprise. Que ferai-je? Rends, mon fils, sois semblable, 17, 31. [surprise. Rends, mon fils, rends-toi semblable, O. [rends, mon fils, rends, sois semblable, 19, D.

Rends-moi mes armes. [moi *omis dans* O.

Et vous ramener dans votre patrie. [remener, 31.

Alors je me croirai guéri. [croirois, O.

Loin d'être fâché, 17, 31. [irrité, O, 1 . D.

Supporte, etc. *Les deux lignes suivantes*, *jusqu'à* semblable, *omises dans* 99, S.

Que la fortune a aigri; je le voyois, *omis dans* 5, 15.

Adieu, vous êtes indigne. [adieu, *omis dans* 5, 15.

Elle remplit les forêts de ses rugissements, *omis dans* 5, 15.

Tenté tous les autres moyens. [toutes les autres voies, O.

Les rendit aussitôt. Alors je lui dis. [les rendit. Aussitôt je lui dis, O.

J'allois tirer une flèche. [aussitôt je voulus tirer, O; *mais* aussitôt *se trouve plus haut.*

Avec Ulysse et avec les Atrides. [et les, 5, 15.

Ses traits un peu rudes. [un peu grossiers, O.

A Pœan. [Péan, D.

Je t'obéis, je pars, etc. *Les six lignes suivantes*, *jusqu'à* je vais où m'appelle, *omises dans* 5, 15.

J'ai recouvré toute ma vigueur, 12, 15. [j'ai retrouvé, 99, S, 5, 17, 19, 31, 34, D.

Par le souvenir de mes maux, T, *exc.* D *qui met* ressouvenir.

Mots effacés par Fénélon dans le premier manuscrit.

Etoit comme une histoire, *on lisoit* comme une histoire écrite.

Renversé la ville, etc., ruiné la superbe ville, *on lisoit* ruiné, etc., renversé.

Il faut, dit-il, reprendre mon histoire de plus haut, *on lisoit ensuite*: La suite de mes malheurs, *et* mon histoire *a été ajouté.*

De tous les hommes, *on*

lisoit ensuite qu'il aimoit d'un, *et Fénelon a écrit au-dessus* tant il avoit été entraîné par un.

Cependant, ô Dieux, etc., Hercule retomba, *on lit seulement* : cependant il retomba.

Les taureaux les plus furieux, *on lisoit* mille bœufs qui auroient mugi ensemble.

Lycas lancé, *on lisoit* poussé.

Tomba dans les flots de la mer, *on lisoit* tomboit de rocher en rocher jusque.

Les hauts sapins, etc., *on lisoit* les forêts entières.

Le déroba presqu'à ma vue, *on lisoit* à mes yeux.

Au-dessus de tous les héros, *on lisoit ensuite* : Toute la Grèce envia mon bonheur, cependant les, etc.

Voloient autour de ce rocher, *on lisoit ensuite* : où les cerfs et les sangliers qui sortoient des forêts voisines.

De silence et de douleur sans consolation, *on lisoit* de solitude.

Pourroient jamais savoir autrement, *on lisoit* savoir dans une vie douce.

Et consacrées par, *on lisoit* qui ont été celles de.

Comme je brûlai le fils, *on lisoit* comme je rendis autrefois cet office au fils.

Je reconnus facilement, *on lisoit* il étoit facile de reconnoître.

LIVRE XVI.

Télémaque étoit demeuré. [avoit demeuré, O.

Représentées dans la suite de cette narration. Quelquefois il s'écrioit, 5, 15, 19, 31, D. [représentées. Dans la suite de cette narration, quelquefois, etc., 99, S, 17.

Quand Philoctète dépeignoit, O, 17, 31. [dépeignit, 19, D.

Télémaque paroissoit. [parut, 19, D.

Cependant l'armée des alliés marchoit, 99, S, 31. [l'armée des alliés marchoit cependant, 5, 15. [l'armée des alliés marchoit, 17, 19, D, *et* cependant *est omis*.

Qui ternissoit tout ce qu'il, O, D, F. [qui ternissoient, 17, 19, 31, 34.

Pour lui plaire, pour, etc. *Les trois derniers* pour *sont omis dans* O.

Et ils diminuoient tous les jours. [et ils se, etc, O.

Il rappeloit aussitôt. [il rappeloit d'abord, S.

Sa sagesse rendoit, O, 17, 19. [la sagesse de Mentor rendoit, 31, D. *Peut-être faudroit-il lire* la sagesse rendoit.

Le déréglement de leurs mères, T, *exc.* O *qui met* leurs mœurs.

A la tête de ses Lacédémoniens [des, etc., 15.

Sa fureur redouble, 12, 15, D. [se redouble, 99, S, 5, 17, 19, 31, 34.

Aussitôt il crie à Hippias. [aussitôt *omis dans* 5, 15.

Dans les rives sombres du Styx, O, 17, 19, 31, 34. [sur les rives, etc., D, *ce qui vaudroit mieux.*

Capitaines des Epirotes. [des *omis dans* 12 *et* 15.

Qui vouloit profiter. [voulut, 15.

Ils se saisissent et se serrent, 99, 5, 15, 19, 31. [se saisirent et se serrèrent, S, 17.

Comme deux bêtes cruelles. [comme deux lions, O, *exc.* 15. [des lions, 15.

Ils se baissent. [ils s'abaissent, O.

Pieds, etc., mains. [pied, etc., main. 5, 15.

Paroissoient n'en faire qu'une. [paroissent, O.

Ses genoux chanceler, 17, 31, 34. [chancelants, O, 19, D.

Redouble ses efforts, 17, 19, 31, 34. [redoubloit, O, D.

Fendoit, O, 17, 19. [fendit, F. [fend, 31, D.

Qui peignoit, 5, 12, 15, D. [que peignoit, 99, S, 17, 19, 31.

Le rivage de la mer, 5, 12, 15, D. [les rivages, 99, S, 17, 19, 31.

La presse et l'attaque. [et *omis dans* O.

Que le fils d'Ulysse comprit. [qu'il comprit, O.

Il rappela en lui-même, 5, 12, 15, 19, D. [en *omis dans* 17, 31. [à lui-même, 99, S.

Il eut horreur de sa victoire, 12, 15. [honte, 99, S, 5, 17, 19, 31, D.

Et vit bien, 17, 19, 31, 34. [et comprit, O, D; *mais* compris *est déjà plus haut.*

Qu'il avoit mérité. [combien il, etc., O.

Ensemble contre les Dauniens. [contre *omis dans* D.

Tous les rois alliés accourent; ils mènent, 5, 12, 15; *mais dans celle-ci* alliés *est omis*, 19, 31, D. [accoururent, ils menèrent, 17, 34. [accoururent, ils mènent, 99, S.

Et de l'autre, Phalante. [et *omis dans* F.

Hippias, semblable. [qui étoit semblable, O.

Tentèrent autrefois de chasser. [osèrent autrefois chasser, O.

Dans cette hauteur déme-

surée. [démesurée et injuste, O.

Je n'ai pas même su lancer. [j'ai oublié de, O.

Exposé avec Hippias. [exposé dans un combat avec, etc., 19, D.

Et voudrai faire encore les mêmes fautes. [les mêmes choses, O, *qui omet* encore.

Alloient et revenoient sans cesse. [et venoient, D.

Otoit la respiration. *La phrase qui suit, jusqu'à* l'épouvante, *omise dans* O.

Il avoit fait une incroyable. [pendant deux nuits, il avoit fait, etc., O, D.

Ce qu'il avoit résolu de taire. [de faire, O.

Si peu qu'on parut douter de ces moyens, 12, 15, D, *exc. qu'on lit* si on paroissoit, 5, 12, 15. [ses moyens, 99, S, 5, 17, 19, 31, 34.

Jamais de l'applaudir, T, *exc.* D *qui met* d'applaudir.

Dès son enfance de se cacher. [de cacher ses desseins, O.

Même certain air réservé. [un certain, etc., 19, D.

Chargé du secret. [du poids du secret, D.

Son cœur sur ses lèvres. [sur les, O.

Tout ce que l'on pouvoit. [tout ce qu'on, 19, D.

Ses meilleurs amis même, T, *exc.* F *qui met* mêmes.

Pour en tirer de sages conseils. [pour en avoir, etc., O.

La tient comme enchaînée. [la retient, 15.

Et la tendre jeunesse. [et *omis dans* D.

Sachant s'accommoder. [s'accommodent, O.

Que ceux qui flattent leurs passions dominantes. [que leurs passions dominent, O, *exc.* S *où on lit* que leurs passions dominantes.

D'Adraste pour lui mander. [pour lui apprendre, 5, 15.

Une côte de la mer, 17, 19, 31, 34. [de mer, O, D.

Qu'il leur venoit un grand secours, que les vaisseaux attendoient des troupes qui devoient arriver, et que l'armée. [qu'ils attendoient un, etc., attendoient l'arrivée des troupes qui devoient venir, et que, etc., O.

Sur le bord de la mer, etc., *jusqu'à* Adraste surprit, *ces huit lignes sont omises dans* O, *et on lit* : là, il surprit.

La hardiesse et le travail. [et le travail obstiné, D.

Puis il remonta très-promptement sur. [puis remontant sur, O.

S'élève des pavillons, et

monte. [des pavillons, *omis dans* 5, 15.

Il ne peut s'assouvir de carnage, 12, 17, 19, 31, 34. D. [de carnages, 99, S, 5. [du carnage, 15. [et il ne peut, F.

Et le désespoir donnent, S, 12, 15, D. [donne, 99, 5, 17, 19, 31, 34.

Hippias étendu par terre. [par terre, *omis dans* O.

Mots effacés par Fénélon dans le premier manuscrit.

Pendant que Philoctète avoit, *on lisoit* après que, etc., eut.

Hippias ayant vu, etc. *Au lieu des quatre lignes suivantes, on lisoit* : Phalantus voulant faire périr Télémaque, dont il ne pouvoit plus souffrir la hauteur, persuada à son frère Hippias que Télémaque s'étoit vanté de le vaincre quand il lui plairoit. Hippias sortit en frémissant de rage.

Cherchant des yeux son ennemi, *on lisoit ensuite* : Il trouve Télémaque seul qui revenoit de faire un sacrifice à Minerve, et qui marchoit négligemment appuyé, s'en retournant dans sa tente. Aussitôt il lui crie : O lâche efféminé, nous allons voir si tu pourras porter mes dépouilles aux femmes d'Ithaque.

D'un dard qu'il portoit, *on lisoit* qu'il tenoit.

Echappoit du fond de son cœur, *on lisoit* sortoit.

Le tronc rude et noueux, *on lisoit* dur et.

Poursuit à la lueur, etc., moissonne par le fer, *on lisoit seulement* déchire par le fer.

Elève les mains et les yeux, *on lisoit* tend les, etc.

LIVRE XVII.

Regardoit du haut. [regarde, O.

Poussé par les vents. [le vent, D.

Les rayons du soleil. On y voyoit Neptune, etc., *jusqu'à* d'un autre côté le bouclier représentoit. *Au lieu de cette histoire de la dispute entre Neptune et Pallas*, etc., *on trouve*

dans O *l'histoire d'Œdipe.*

Ces armes étoient polies comme une glace, et brillantes comme les rayons du soleil. Dessus étoit gravée la fameuse histoire du siége de Thèbes. On voyoit d'abord le malheureux Laïus, qui, ayant appris, par la réponse de l'oracle d'Apollon, que son fils, qui venoit de naître, seroit le meurtrier de son père, livra aussitôt l'enfant à un berger pour l'exposer aux bêtes sauvages et aux oiseaux de proie. Puis on remarquoit le berger qui portoit l'enfant sur la montagne de Cithéron, entre la Béotie et la Phocide. Cet enfant sembloit crier et sentir sa déplorable destinée. Il avoit je ne sais quoi de naïf, de tendre et de gracieux, qui rend l'enfance si aimable. Le berger qui le portoit sur des rochers affreux, paroissoit le faire à regret, et être touché de compassion : des larmes couloient de ses yeux; il étoit incertain et embarrassé; puis il perçoit les pieds de l'enfant avec son épée, les traversoit d'une branche d'osier, et le suspendoit à un arbre, ne pouvant se résoudre ni à le sauver contre l'ordre de son maître, ni le livrer à une mort certaine; après quoi il partit, de peur de voir mourir ce petit innocent qu'il aimoit.

Cependant l'enfant alloit mourir faute de nourriture: déjà ses pieds, par lesquels tout son corps étoit suspendu, étoient enflés et livides. Phorbas, berger de Polybe, roi de Corinthe, qui faisoit paître dans ce désert les grands troupeaux du roi, entendit les cris de ce petit enfant: il accourt, il le détache, il le donne à un autre berger, afin qu'il le porte à la reine Mérope qui n'a point d'enfant; elle est touchée de sa beauté, elle le nomme OEdipe, à cause de l'enflure de ses pieds percés, et le nourrit comme son propre fils, le croyant un enfant envoyé des Dieux. Toutes ces diverses actions paroissent chacune en leurs places.

Ensuite on voyoit OEdipe déjà grand, qui, ayant appris que Polybe n'étoit pas son père, alloit de pays en pays pour découvrir sa naissance. L'oracle lui déclara qu'il trouveroit son père dans la Phocide. Il y va, il y trouve tout le peuple agité par une grande sédition : dans ce trouble, il tua Laïus, son père, sans le connoître. On le voit encore qui se présente à Thèbes, et explique l'énigme du Sphinx. Il tue le monstre, et épouse la reine Jocaste, sa mère, qui ne le connoît point, et qui croit OEdipe fils de Polybe. Une horrible peste, signe de la colère des Dieux, suit de près un si détestable mariage. Là, Vulcain avoit pris plaisir à représenter les enfants qui expiroient dans le sein de leurs mères, tout un peuple languissant, la mort et la douleur peintes sur les visages. Mais ce qui étoit de plus affreux, étoit de voir OEdipe qui, après avoir long-temps

cherché le sujet du courroux des Dieux, découvre qu'il en est lui-même la cause. On voit sur le visage de Jocaste la honte et la crainte d'éclaircir ce qu'elle ne vouloit pas connoître; sur celui d'OEdipe, l'horreur et le désespoir; il s'arrache les yeux, et il paroît conduit comme un aveugle par sa fille Antigone. On voit qu'il reproche aux Dieux les crimes dans lesquels ils l'ont laissé tomber. Ensuite on le voyoit s'exiler lui-même pour se punir, et ne pouvant plus vivre avec les hommes.

En partant, il laissoit son royaume aux deux fils qu'il avoit eus de Jocaste, Ethéocle et Polynice, à condition qu'ils régneroient tour-à-tour chacun leur année; mais la discorde des frères paroissoit encore plus horrible que les malheurs d'OEdipe. Ethéocle paroissoit sur le trône, refusant d'en descendre pour y faire monter à son tour Polynice. Celui-ci, ayant eu recours à Adraste, roi d'Argos, dont il épousa la fille Argia, s'avançoit vers Thèbes avec des troupes innombrables. On voyoit partout des combats autour de la ville assiégée: tous les héros de la Grèce étoient assemblés dans cette guerre, et elle ne paroissoit pas moins sanglante que celle de Troie.

On y reconnoissoit l'infortuné mari d'Eriphyle: c'étoit le célèbre devin Amphiaraüs, qui prévit son malheur, et qui ne sut s'en garantir. Il se cache pour n'aller point au siége de Thèbes, sachant qu'il ne peut espérer de revenir de cette guerre, s'il s'y engage. Eriphyle étoit la seule à qui il eût osé confier son secret. Eriphyle, son épouse, qu'il aimoit plus que sa vie, et dont il se croyoit tendrement aimé, séduite par un collier qu'Adraste, roi d'Argos, lui donna, trahit son époux Amphiaraüs. On la voyoit qui découvroit le lieu où il s'étoit caché. Adraste le menoit malgré lui. Bientôt en y arrivant, il paroissoit englouti dans la terre qui s'entrouvroit tout à coup pour l'abîmer.

Parmi tant de combats où Mars exerçoit sa fureur, on remarquoit avec horreur celui des deux frères Ethéocle et Polynice; il paroissoit sur leurs visages je ne sais quoi de hideux et de funeste. Le crime de leur naissance étoit comme écrit sur leurs fronts: il étoit facile de juger qu'ils étoient dévoués aux furies infernales et à la vengeance des Dieux. Les Dieux les sacrifioient pour servir d'exemple à tous les frères dans la suite de tous les siècles, et pour montrer tout ce que fait l'impie discorde, quand elle peut séparer des cœurs qui doivent être si étroitement unis. On voyoit ces deux frères pleins de rage qui s'entre-déchiroient; chacun oublioit de défendre sa vie pour arracher celle de son frère; ils étoient tous deux sanglants et percés de coups mortels; tous deux mourants, sans que leur fureur pût se ralentir; tous deux tombés par terre et prêts à rendre le dernier soupir;

mais ils se traînoient encore l'un contre l'autre, pour avoir le plaisir de mourir dans un dernier effort de cruauté et de vengeance. Tous les autres combats paroissoient suspendus par celui-là. Les deux armées étoient consternées et saisies d'horreur à la vue de ces deux monstres. Mars lui-même détournoit ses yeux cruels pour ne pas voir un tel spectacle. Enfin, on voyoit la flamme du bûcher sur lequel on mettoit les corps de ces deux frères dénaturés. Mais, ô chose incroyable! la flamme se partageoit en deux, la mort même n'avoit pu finir la haine implacable qui étoit entre Ethéocle et Polynice; ils ne pouvoient brûler ensemble, et leurs cendres, encore sensibles aux maux qu'ils s'étoient faits l'un à l'autre, ne purent jamais se mêler. Voilà ce que Vulcain avoit représenté, avec un art divin, sur les armes que Minerve avoit données à Télémaque.

De l'autre côté, Minerve, 17, 31, D. [d'un autre côté, 19.

D'un autre côté, le bouclier représentoit Cérès, T, *exc.* 19 *qui met* ce bouclier. [d'un autre côté, *omis dans* F.

Le moissonneur avec sa faux. [la faux, O.

Et à faire naître. [et qu'à faire naître, D.

Tous les plaisirs. [tous *omis dans* 5, 15.

Appuyé d'une main sur son thyrse. [d'une main *omis dans* O.

Je ne sais quoi de noble. [de noble *omis dans* O.

Et abîmée. [et *omis dans* O.

Le lion et le tigre, ayant quitté. [les lions ayant quitté, O.

S'étant revêtu de ces. [ayant pris ces, 19, *sinon qu'on lit* ses *dans* 99 *et* S.

De prendre son bouclier. [son baudrier, 5, 15, *et le même changement deux lignes plus bas.*

D'une voix forte tous les chefs. [tous *omis dans* D.

Toujours doux, toujours libre et tranquille, *omis dans* O.

Toujours appliqué [toujours *omis dans* 5, 15.

A donner les ordres, O, D. [des ordres, 17, 19, 31, 34.

Comme pourroit faire un sage vieillard attentif à régler sa famille et à instruire ses enfants, *omis dans* 5, 15.

Les chefs des Manduriens, O, F, D. [et les chefs, etc., 17, 19, 31, 34.

Que tous cèdent [tout cède, 19, D.

Sans y faire de réflexion, 5, 12, 15, 19, 31, D. [de réflexions, 17, 34. [sans y faire réflexion, St. [des réflexions, 99, S.

Où ils se sont mis, en. [où ils sont, en, O.

Agite toutes les branches. [toutes *omis dans* 5, 15.

Que Télémaque renverse. [fait tomber, O.

Il perce le cœur. [et perça, etc., 99, S.

Des enfants d'Adraste, qui ose, O. [d'Adraste. Celui-ci osa, 17, 19, 31, 34, D, *ce qui pourroit aussi se mettre.*

Iphiclès, 19, 31. [*Les autres éditions portent* Iphyclès.

Mais qui ne devoit jamais la revoir, *omis dans* 5, 15, *et on lit* et *au lieu de* mais *dans* 99, S.

Voyant la mort de son fils. [de son cher fils, F, 19, D.

Phalante, noyé. [est noyé, 5, 15.

Entend les cris. [mais il entend, etc., O; *mais c'est une faute dans* 99 *et* S, *où on lit plus haut* noyé.

A qui des bergers assemblés. [les, 99, D.

Un nuage épais que Jupiter. [épais *omis dans* O, D.

Et dans le moment où ils. [et dans l'instant où ils, O; *mais* instant *se trouve deux lignes plus bas.*

De faire passer ses troupes. [les, O.

Et à réparer leurs pertes, 19, 31. [et qu'à réparer leur perte, O, D. [et à réparer leur perte, 17.

En y rentrant, ils virent. [en entrant dans le camp, ils, etc., O.

Manquant de forces pour se traîner, 17, 19, 31, 34. [de force, D. [n'ayant pu se traîner, O.

Poussant vers le ciel. [poussans, 99, S.

Il ne put retenir. [il ne put plus, etc., 5, 15.

Etant saisi d'horreur. [comme saisi, 5, 15 *qui omettent* étant.

Sont moins cruelles qu'eux. [qu'eux, *omis dans* O, D.

Quoi donc! une fausse gloire, un vain titre. [quoi donc! une vaine idée de gloire, un titre, O.

Ainsi un homme seul. [ainsi un tel homme, 99, S.

En sacrifie brutalement tant d'autres à sa vanité, il faut. [rend tant d'autres hommes misérables. Pour satisfaire à sa gloire, à sa vanité, il faut, O, *exc. que dans* 5 *et* 15 *on lit* et *avant* sa vanité.

Dévoré par les flammes. [détruit par, etc., O.

Afin qu'un seul homme, 19, D. [que cet homme, 17, 31. [enfin qu'un seul homme, O.

Qui se joue de la nature humaine entière, trouve dans cette destruction générale son plaisir et sa gloire. [se joue (*en omettant* qui *dans* 99 *et* S) de la nature humaine, entraîne tout dans une désolation générale, pour

son plaisir et pour sa gloire, O.

Et trop mépriser des hommes [trop *omis dans* O. *Il est aussi omis devant* abhorrer, *dans* 15, *mais c'est une faute.*

Ils doivent être même en exécration, O, *exc.* 15 *où on lit* ils devroient. Même *se trouvant déjà dans la ligne précédente*, *il faudroit lire* et ils doivent être en, etc., *avec* F, 19 *et* D.

Dans tous les siècles. [à tous les siècles, 19, D; *ce qui vaudroit mieux pour éviter* dans.... dont *qui suivent.*

Doivent bien prendre garde. [bien *omis dans* F, *et on lit :* ah! que les rois, O, *au lieu de* oh! que les rois.

Pour le bien public, *omis dans* O.

Le sang du peuple. [d'un peuple, D.

Mais les conseils flatteurs, les fausses idées de gloire, les vaines jalousies, l'injuste avidité qui se couvre de beaux prétextes, enfin les engagements insensibles, entraînent presque toujours les rois. [mais des conseils flatteurs, une fausse idée de grandeur, de vaines jalousies, la fausse avidité qui se couvre de prétextes spécieux, engagent insensiblement les rois, O.

Qui les rendent malheureux [où ils se rendent, O, D.

Où ils hasardent tout sans nécessité, et où ils font autant de mal à leurs sujets. [qui leur font hasarder tout, etc., et qui sont aussi funestes à leurs sujets, O.

Traumaphile. [Trausmaphile, 99, S.

Qui consumoit les chairs. [consommoit, O.

Mérion, 31, D. [Mérione, O, 17, 19.

A la conformation, O, 19, D. [à la conformité, 17, 31.

La cause de sa maladie. [la source, O.

Facilitée ou diminuée, déconcerte ou rétablit, 5, 15, 19, 31 [facilite ou diminue, etc., 99, S, 17. [diminuée ou facilitée, D, *ce qui est plus exact.*

Tantôt il donnoit. [tantôt *omis dans* O.

Qui fortifioient. [qui rétablissoient, O.

Il assuroit. [il assuroit souvent, O.

Change en poisons mortels. [mortels, *omis dans* 5, 15.

Qui ruinent la nature. [qui usent, 19, D.

On dissipe toutes les humeurs. [et on, 19, 31, D, *ce qui vaut mieux.*

Ces deux hommes furent envoyés. [étoient envoyés, O.

De flatterie, comme, etc. *Les six lignes suivantes, jusqu'à* celles-là, il sentoit, *sont omises dans* O, *où on lit seulement*: de flatterie. Comme il n'en vouloit point d'autres, son cœur étoit ému de celles-là. Il sentoit.

Pour prévenir tous les besoins. [leurs, 19.

Avant que j'aie pu le forcer de m'aimer, *omis dans* O.

Les grands pins, gémissans. [gémissant, 31, D.

Sur ces visages farouches. [si farouches, 19, 31, D.

C'est moi cruel, moi impitoyable, qui t'ai appris à mépriser la mort. [c'est moi qui t'ai donné la mort, c'est moi qui t'ai appris à la mépriser, O.

Pour me faire voir la mort d'Hippias, O, 19, D. [la fin de celle d'Hippias, 31. [pour me faire voir celle, 17, *mais c'est une faute.*

Qui m'a coûté tant de soins, 31, D. [qui m'as coûté tant de soins, 19. [qui m'a coûté tant de soin, O, 17.

A demi-peintes, *omis dans* O.

Le fils d'Ulysse ne put voir. [le jeune fils, etc., O, D.

Toutes ses bonnes qualités. [ses belles, O.

Les plus précieux dons. [le plus précieux don, 99, D.

Lui avoient données. *Ce qui suit, jusqu'à* le corps étoit déjà, *est omis dans* 5, 15.

De liqueurs parfumées, 19, 31. [de liqueur parfumée, O, 17, D.

Les cendres encore fumantes, O, 19, 31. [ses, 17, 34, D.

Il entrevoyoit près de lui, 17, D. [déjà, *au lieu de* près de lui, O. [de près, 31. [il entrevoit près de lui, 19.

Le ranimoient insensiblement. [naissoient insensiblement dans son cœur, O.

Le déroboit aux mains glacées de la mort. [ranimoit ses membres, O.

Sans pouvoir lui parler. [lui *omis dans* 5, 15.

Seroit malheureusement errante. [erreroit malheureuse, O.

A un homme que j'ai tant haï. [que j'ai toujours tant haï, 31.

Pour vous, ô Télémaque. [et vous, Télémaque, O.

Qu'il avoit montrées en sauvant. [montrée, 5, 15.

Il jugea nécessaire, O, D. [à-propos, 17, 19, 31, 34.

Mots effacés par Fénélon dans le premier manuscrit.

Appuyé d'une main sur son thyrse, *on lisoit* tenant son thyrse en main.

Lassés du travail, *on lisoit*: Ramenant au logis leurs bœufs fatigués du travail, et traînant avec un cou penché la charrue.

Vieillard attentif à régler, *on lisoit* qui règle, *et on lit* appliqué *au lieu* d'attentif.

Le tranchant de la faux, *on lit* de la charrue.

Sans être touché de leur pouvoir, *on lisoit* sans reconnoître leur, etc.

Cette retraite montra, etc., *on lit*: Cette retraite ne fut guère moins glorieuse pour lui qu'une victoire.

LIVRE XVIII.

Adraste, dont les troupes.... affoiblies. [cependant Adraste, dont les troupes.... diminuées, O.

La montagne d'Aulon. [une montagne, 5, 15, *et* d'Aulon *omis*.

Pour égorger tous les troupeaux. [tous *omis dans* 5, 15, D.

Cette chère image revenoit. [cette image d'Ulysse revenoit, O.

Voir Ulysse nu. [le voir nu, O. [nu *omis Œuvres choisies*.

Avec plaisir et admiration. [avec plaisir, et l'admiroient, O.

O mon cher père Ulysse, s'écrioit-il. [Ulysse *omis dans* 5, 15.

Récompensent de leur vertu, 19, 31, 34. [leurs vertus, O, 17, D.

Avec tant de peine. [tant de peines, D.

Je ne suis pas Hercule. [point, D.

De ce dieu qu'on dépeint comme. [de ce dieu qu'on dit qui est, 99, S. [qu'on dit, 5, 15.

Qui pourra comparer. [qui pourroit, 19, D. *Cette phrase, jusqu'à* allons, mourons, *omise dans* 5, 15.

Les sombres demeures des morts. [la sombre demeure, 19, D.

De laquelle on descendoit. [par où on, etc. O.

Les Dieux mêmes craignent, 5, 15, 17, 19, 31, 34, D. [craignoient, 99, S.

Il ne croissoit ni herbes. [ni herbe, O.

Amers et troubles. [et troublés, O.

Les oiseaux ne chantoient jamais dans cette terre hérissée de ronces et d'épines, et n'y trouvoient aucun bocage. [nul oiseau ne chantoit dans, etc., et ne trouvoit point de bocage, O, *sinon que* point *est omis dans* S.

La sombre demeure de Pluton. [la noire, etc., O.

Un certain nombre de morts. [de mortels, O.

Tomber sur la terre. [sur la terre *omis dans* O.

Mais son courage le soutint, T, *exc.* S *et* D *qui mettent* se.

Il se présenta hardiment. [présente, 19, F.

Se dissipe [se dissipa, O, 19, 31, D.

Il les écarte. [et il les écarte, 19. [écarta, 99.

Ensuite il voit les tristes. [bientôt il voit, O.

Charon. [*Dans* T, *on lit* Caron *qui se dit, mais qui est moins exact.*

Déjà d'horribles traitemens [injures, O.

L'un lui disoit. [l'une, etc. D. *Cette correction n'étoit pas nécessaire, quoiqu'il s'agisse d'ombres. Plus bas,* D *met aussi* une autre.

Il m'est défendu de te découvrir [il ne m'est pas permis de, etc., O, *mais* te *est omis dans* 99.

Il sent ses genoux chancelants. [chanceler, O.

Son visage étoit pâle. [son teint, O, *exc.* S.

Son front ridé. [son visage, etc., O.

Accoutumé de ne sortir. [à ne sortir, O.

Que pendant la nuit. [que la nuit, O.

Aux pieds du trône. [au pied, D.

Qui fit mugir. [gémir, O.

Jeune mortel, le destin t'a. [les destins t'ont, 19, D.

Le noir Tartare; il en sortoit. [d'où il sortoit, O.

De feu, et des tourbillons de flamme. [de feu et de flamme, O. [et de tourbillons, 31.

Il y remarqua. [y *omis dans* 15, 31.

Quoiqu'elle soit le plus grand don. [qui est le, etc., O.

Dans le sang de leurs époux. O, D. [de leurs maris, 17, 19, 31, 34.

Avoient livré leur patrie. [leurs patries, O.

Se venger de leur insulte. [leurs insultes, 19, 31.

Qui se commet envers les Dieux. [où l'on tombe contre, etc., O.

Pour son père ou pour un ami, D. [ou pour son ami, T.

Reçu quelques secours, 17,

19, 31, 34. [quelque, O, D.

Plus qu'au père et à la mère de qui [plus qu'au père même de qui, O, *et le reste est omis.*

Plus les crimes sont impunis et excusés, 17, O, *exc* 15 *où on lit* excusés et impunis. [plus tous ces crimes, 19, D. [plus ces, 31.

Les trois juges qui étoient assis, qui condamnoient, 99, S, 17, 19, 31, 34 [et qui condamnoient, D. [les trois juges assis qui condamnoient, 5, 15, *ce qui vaudroit mieux.*

Juste, compâtissant. [complaisant, O.

A aucun devoir envers les hommes. [à rien vers, O, *exc.* 15 *où on lit* en rien vers.

A toi-même, et non aux Dieux. [et non pas aux Dieux, O, *exc.* S.

Et le renfermer en toi-même. [et tu l'as renfermée en, etc., O.

Se change en désespoir, 5, 12, 15, D. [se changent, *faute dans* 99, S, 17, 19, 31, 34.

Pour se cacher aux autres morts. [morts *omis dans* O.

Le suit partout. [le poursuit partout, O.

Qui étoient condamnés pour avoir. [qui étoient dans les supplices pour, etc., O.

Là, ils voyoient et ne pouvoient, O, 19, D. [là, ils regardoient, etc, 17, 31, 34.

Dont ils auroient dû faire, 19, 31, D. [avoient, O, 17, 34.

La félicité. [leur félicité, F.

Leur inclination pour les hommes lâches. [leurs inclinations, etc., O.

Leur défiance déplacée [déplacée, *omis dans* O.

Et leur excessive magnificence. [et *omis dans* 31.

Ils se voyoient sans cesse. [voyent, 31.

Ils se trouvoient, *omis dans* O. [ils se trouvent, 31.

Que n'est la chimère. [ni la chimère, 5, 15.

Les orateurs de leur temps. [leurs, F.

Au lieu que sur la terre, etc., *jusqu'à* dans le Tartare, *est joint à la phrase précédente, et il y a un point avant* dans le Tartare, 99, S, 17, 19, 31, 34. [*La phrase commence par* au lieu, *et il n'y a qu'un point et une virgule avant* dans le Tartare, 5, 12, 15, D.

Devenus leurs tyrans. [des, 15.

Sous les coups de marteaux, 17. [des marteaux, 31, D. [sous les marteaux, O, 19.

Hideux et consternés, 19,

31, D. [et contristés, O, 17, 34.

Point besoin d'autre châtiment, 19, 31. [de besoin d'autre, 99, S, 5, [pas besoin d'autre, 15. [point de besoin d'autres, 17. [point besoin d'autres, D.

Que leurs fautes mêmes, 15, 19, D. [de leurs, 99, S, 5, 17. [que leurs fautes mêmes, 5, 31.

La voir s'élever [illegible] contre eux. [la voir qui s'élève, [illegible] O.

Semblable à un métal. [metail, O. *Furetière et Richelet écrivent ainsi.*

On ne vit plus que par la rage. [on n'y tient plus que, etc, O.

Parmi ces objets. [les objets, O.

Sur sa tête, *omis dans* O.

Au travail pour le soulagement des peuples, qui doit être inséparable de la royauté, T, *exc.* D, 19 *et* O, *qui transposent et mettent* qui doit être, etc., pour le, etc.

Ah! malheureux père, disoit le fils, 17, 31. [disoit l'autre, O. [le fils répondoit : ô malheureux père, c'est, etc., 19, D, F.

C'est votre exemple qui m'a inspiré le. [qui m'a accoutumé à, O.

Et entouré de lâches flatteurs, O, D. [et avec tant de lâches flatteurs autour de vous, 17, 19, 31, 34.

Etoit à l'égard des rois ce que les chevaux et les autres bêtes de charge sont à l'égard des hommes, c'est-à-dire, des animaux. [étoit à l'égard des princes comme des animaux, 5, 15, *et le reste omis* [*Dans* 99, S, *on lit* étoit à mépriser à l'égard des hommes, c'est-à-dire des animaux; *ce qui n'a aucun sens.*

Mais pour avoir négligé le bien, 34. [les biens, 31. [illegible]is pour le bien, O, [ma[illegible] pour les biens, 19, 17. [[illegible] D.

De violer le[illegible]es lois pour ac[illegible] 31. [de mépriser les lois [illegible] quérir, 17, [illegible] pour, etc., O, 19, D.

D'être bons et vig[illegible] [illegible]vigilants pasteurs. [de bons, [illegible] F.

Qui ayant passé, etc. avoient été, 17, 31. [qui avoient passé, etc., bons. Ils avoient été, 19, D. [qui avoient passé, etc., avoir été, 99, S. [qui avoient passé, etc., condamnés, 5, 15,

De plus la plupart de ces rois, O, F, 19. [de plus *omis dans* 17, 31, D.

De ne pas connoître, 17, 19, 31, 34. [de ne connoître point, O, D.

Leur plaisir à faire du bien. [leur gloire, etc., O.

Mots effacés par Fénélon dans le premier manuscrit.

Souffre déjà d'horribles traitements, *on lisoit* d'étranges indignités, *et Fénélon a corrigé par* d'horribles injures.

Il sent ses genoux chancelants, *on lisoit ensuite* et prêts à se dérober.

Ou pour un ami, *on lisoit* pour son protecteur, *et F. a corrigé par* son ami.

Et on ne peut mourir, *on lisoit ensuite* : il se fait une séparation de l'âme d'avec elle-même.

De violer les lois. *Fénélon a effacé* violer *pour mettre* mépriser.

D'être bons et vigilants pasteurs, *on lisoit* et tendres pasteurs.

LIVRE XIX.

Les malheurs de ceux, O, 17, D. [le malheur, 19, 31, 34.

Tant de difficulté de connoître, O, 17, 19. [difficultés, 31, D.

Si envié, si agité, si traversé, O, 17, 19. [si envié *omis dans* 31, 34. [si agité, si envié, si traversé, D.

Il se troubloit, etc., et tomba. [il se trouble, etc., et tombe, O.

Qui lui fit sentir. [qui lui fait, etc., 15.

A mesure qu'il s'éloignoit, 17, 19, 31, 34. [s'éloigna, O, D.

C'est dans ce lieu qu'habitoient. [là, habitoient, O.

Jusqu'alors gouverné les hommes. [gouverné sagement, etc., O, D. *Les autres éditions omettent* sagement, *qui devient inutile après* bons rois.

Elysées. [*Fénélon a mis* Elysiens.

De leurs doux chants. [de leur doux chant, 19, 31.

Là, jamais on ne ressentit. [là, on ne ressentit jamais, O.

Les ardeurs de la canicule. [de la furieuse canicule, 19, D.

A la lumière sombre. [à celle, O.

Et porte dans le fond de l'âme. [et nourrit dans, etc., D.

Ces hommes bienheureux, 5, 12, 15. [les, 99, S, 17, 19, 31, 34, D.

Et s'incorpore à eux comme les aliments s'incorpo-

rent à nous, 17, 19, 31, 34. [et s'incorpore en eux, O, *et le reste est omis.*

Dans cet abîme de délices. [de joie, O.

Ils ne veulent plus rien. [plus *omis dans* O.

Car le goût de lumière, 99, S, 17, 31. [ce goût, 5, 15, 19, D.

Toutes les délices. [tous les délices, O. *On disoit alors* un délice : *on ne se sert plus que du pluriel, et au feminin.*

Se nourrir de viandes grossières. [des, 99, S, D.

Ils sont tels que les Dieux, etc., *jusqu'à* tous les maux, *omis dans* 5, 15.

Les espérances mêmes, O, 17, 19. [même, 31, D.

Souvent autant de peines. [de peines *omis dans* O.

Une gloire toute divine est peinte. [ne joie, etc., 5, 15.

Sur leurs visages. [leur visage, D.

Sans interruption, à chaque moment. [sans, etc., dans tous les moments, O.

Les molles délices. [les mols délices, 99, S.

De leurs anciennes conditions. [de leur ancienne condition, 19, 31, D.

Au milieu de tant de périls. [au travers de, etc, O.

Ils voyent, ils goûtent qu'ils sont heureux, et sentent qu'ils le seront, 17, 19, 31, 34, D. [ils voyent, ils goûtent, ils sont heureux et sentent, 99, S. [ils voyent, ils goutent, ils sentent qu'ils sont heureux et qu'ils, 5, 15, *ce qu'on pourroit préférer, car il est douteux qu'on dise* ils goûtent qu'ils sont, etc.

Ils chantent les louanges. [ils chantent tous ensemble les, etc., O.

Une même félicité fait. [une seule félicité qui fait, O, *et il n'y a qu'une virgule avant* une.

Et toujours entière. [et toujours toute entière, O.

Et qui avoit craint de le trouver, 99, S, D. [avoit espéré, 17, 19, 31, 34. [et qui avoit craint, *omis dans* 5, 15, *ce qu'on peut préférer, à moins de mettre* craint, *comme la suite le prouve.*

Contraint lui-même de retourner ensuite dans. [contraint de retourner dans, 5, 15.

C'étoit d'avoir vu tant de rois, O, 17, etc. [étoit, 19, F.

Qui excitent toutes leurs passions. [toutes *omis dans* 5, 15.

Elysées. [Elysiens, O, F.

Il est réservé pour relever. [et il, etc., 19.

Revienne lui fermer les yeux. [pour lui, etc., O.

Et qui le soir sont flétries. [sont flétries le soir, O.

Tu te verras changé insensiblement : les grâces, etc. [tu verras changer insensiblement les grâces, etc., 19.

Qui t'accompagnent, *omis dans* O.

Affoiblir les membres. [les membres tremblants, O.

Le voilà qui arrive. [qu'il, 5, 15.

Tu reverras enfin bientôt ton père reprendre l'autorité dans Ithaque. Tu es né pour régner après lui ; mais, hélas. [*On lit seulement* : tu es né pour régner après ton père Ulysse, que tu verras enfin le maître dans Ithaque. Tu es né pour régner ; mais, hélas, O.

On ne voit que grandeur, éclat. [on ne voit qu'autorité, qu'éclat, O.

Permis d'être à lui-même. [même *omis dans* O.

Et quelquefois pendant. [et *omis dans*, 15, D.

Crains donc, mon fils, crains donc. [*Le second* donc *omis dans* D.

Une monstrueuse. [une monstreuse, 99, 5.

Sur l'airain les figures, 17, 19, 31, 34 [les figures ineffaçables, O, D.

Un sentiment vif et délicieux. [une douleur douce et paisible, un sentiment vif, etc., O, *excepté qu'on lit* ressentiment *dans* 99.

Comme un songe trompeur [trompeur *omis dans* O

Tantôt la bouche altérée de cet homme dormant poursuit. [tantôt sa bouche altérée poursuit, O.

Et ne prennent rien. [et ne peuvent rien, O

L'ornement de leurs siècles, 19, 31, F, 34. [de leur siècle, O, 17, D.

Le petit nombre des rois, 17, 19, 31, 34, D. [de rois, O, St.

Ils n'ont pas voulu livrer. [ils n'ont pu livrer, O.

Ont accourci le fil. [ont tranché, O.

Et il a été comme une fleur. [et *omis dans* 99, S. [*Cette phrase, jusqu'à* les Dieux, *est omise dans* 5, 15.

Où on l'avoit vu naître, O, 17, 19, 31, 34 [vue naître, D ; *mais le plus grand nombre des grammairiens regardent comme indéclinable le participe passé devant un infinitif.*

Après avoir ainsi employé, 17, 19, 31, 34. [employé ainsi, O, D.

Au monde dans le même temps [dans le même temps, *omis dans* O.

Combien un crime en attire d'autres. [en attire-t-il, etc., O.

Tous ces hommes que tu vois. [les, O.

Elysées. [Elysiens, 99, S.

Ni d'autrui, ni d'autres. [ni d'autrui, ni, *omis dans* O.

Une lyre d'ivoire [d'or, O.

Apportant des lois. [apporta, O.

Disoit-il à tous ces peuples. [les, 19, D.

Aux vrais besoins de l'homme. [des hommes, 99, 5, 17.

Plus vous aurez d'enfants, etc. *Les dix lignes suivantes, jusqu'à* pour l'argent monnoyé, *omises dans* 5, 15.

Le sage Erichthon. [ce, F.

Qui couvroient les campagnes. [couvrent, O.

Les peuples mêmes sauvages. [même, 31, D.

Pour se nourrir de gland, O, 17, 19, 31, 34. [de glands, D.

Et à se nourrir du pain, 17, 19, 34. [de pain, O, 31, D.

Que par l'imagination des hommes, qui les tentent de chercher. [que par, etc, qu'ils tentent, etc., 99, S. [qu'en l'imagination; qui tentent les hommes de chercher.

Puissants, libres, heureux et dignes de l'être par une solide vertu! Mais. [puissants! Heureux amateurs de la liberté et de la vertu! Mais, 99, S, 5. [puissants, heureux, amateurs de la liberté et de la vertu, mais, 12, 15.

Ils commencent à admirer. [à aimer, 15.

Remarquez, mon fils, 17, 31. [remarques, 19. [remarque, O, D.

C'étoit le grand roi Sésostris. [c'est, O.

Jamais été sur son trône d'Egypte. [le trône, 19.

Dioclides. [Dioclide, O.

Qu'ils ne violeroient jamais aucune de ses lois, 17. [de ces, 19, 31, D. [aucunes de ses, O, *et* jamais *est omis*; *il se trouve en effet plus bas.*

Est Eunésyme, roi des Pyliens. [est l'onzième roi des, etc., 99, S, *faute assez singulière*.

Peste qui ravageoit. [qui ravagea, D.

Hâte-toi, il est temps d'aller chercher. [de chercher. 34. [il en est temps, d'aller, etc., D.

Mots effacés par Fénélon dans le premier manuscrit.

Il se sentoit ému et embrasé, *on lisoit* ému et échauffé.

Embrasser une personne si chère, *on lisoit* cette ombre si, etc.

A l'homme qui croit en jouir, *on lisoit ensuite* et qui se dissipe par un soudain reveil.

Tous les moissonneurs ardents, *on lit* : Les peuples ardents et infatigables virent, pour fruit de leurs peines, les campagnes couvertes de jaunes épis.

Il est temps de chercher, *on lisoit* d'aller chercher, *que Fénelon paroît avoir remis dans les dernières copies de son ouvrage.*

LIVRE XX.

Peucètes [Puceres, 99. [Pucètes, S, 5, 15.

Justice sur cette invasion, 17, 19, 31, 34. [sur cette irréligion, 99, S, 5. [de cette irréligion, 15. *On pourroit mettre* de cette invasion.

De manière que les Lucaniens. [de façon que, O, 19.

Les Lucaniens avoient. [la nation des Lucaniens avoit, O, 19.

Vous ne ferez que vous mettre, O, 17, 34 [feriez, 19, 31, D.

Vous seriez dès le lendemain maîtres. [maîtres dès le lendemain. O.

Les préparatifs de guerre qu'Adraste y a assemblés, et qu'ainsi. [les préparatifs d'Adraste, et qu'ainsi, O.

Tort de le vouloir punir. [de vouloir le punir, D.

Est toujours à la solde [toujours *omis dans* O.

Au moins en apparence. [du moins, D.

N'est point oublié des Dieux. [pas, D.

Vous serez les ennemis perpétuels. [l'ennemi perpétuel, O.

De la réputation de probité et de la confiance, 31, D. [*Les autres éditions portent* de la réputation, de la probité, etc.

Un intérêt encore plus pressant. [un motif, D.

Quelque sentiment de probité, *omis dans* 15. [de probité, *omis dans* 99, S, 5.

Sur vos intérêts, *omis dans* O.

L'assemblée émue lui demanda, 31, D. [demandoit, O, 17, 19.

La ligue pouvoit la ruiner. [pourroit, O.

Pourrez vous confier. [pourriez, 12, 15.

Besoin de vous attaquer, vous vous déchirerez. [besoin de vous détruire, vous vous détruirez, O.

Dans les plus affreuses ex-

trémités. [les plus fâcheuses, O.

Rétablir ni la confiance, etc., ni ramener, T, *exc.* D *qui met* ni rétablir la, etc. *Ce premier* ni *pourroit être omis.*

Qui se répandoit peu à peu dans l'assemblée. [dans l'assemblée *omis dans* O, *et en effet on le trouve déjà plus haut.*

Il dit, et toute l'assemblée, etc., à ses. [et *omis dans* O *qui lit* ces.

Adraste, toujours cruel et perfide. [Adraste, perfide et cruel, O.

Les plus illustres chefs. [célèbres, O.

Que celui-ci devoit donner, 5, 15. [lui devoit donner, 99, S, 17, 19, 31. [leur devoit, D.

Qu'il falloit dans le doute sacrifier Acante, 17, 19, 31, 34. [de sacrifier Acante dans le doute, O, *exc.* 5, 15, *où* dans le doute *est omis.*

Quand il s'agit d'assurer celle de tant de rois. [pour sauver celle, O.

Les loups cruels et non pas les pasteurs, T, *exc.* D *qui met* des.... des, *ce qui vaudroit mieux.*

Pour tondre et pour égorger. [pour tondre et *omis dans* O.

Il faudra aussi égorger. [vous égorger, D.

Pour vivre à ce prix-là. [pour vouloir vivre à ce prix, D. [pour vivre à ce prix, 19, 31.

Que si je le faisois moi-même périr injustement dans le doute. [que de le faire périr, etc., 5, 15. [que si, dans le doute, je le faisois moi-même, etc., D.

Mais écoutez, ô vous qui étant, etc. [vous qui étant, etc., vous devez, 5, 15, *et* mais écoutez *est omis.*

Il fait semblant plusieurs fois. [il fit, O.

S'il avoit peur. [auroit, D.

Demeurèrent tranquilles. Enfin ne pouvant. [tranquilles, et Télémaque en conclut qu'Adraste pouvoit n'être pas coupable. Enfin, etc., O, *exc.* 99 *qui met* demeurent.

La vérité du fond de son cœur. [du fond *omis dans* O.

Acante pâlit, il fut embarrassé. [et il fut, F.

L'apperçut, il prit cet anneau. [s'en apperçut, il, etc., D.

Par les mains d'un Lucanien. [Lucanien artificieux, O.

Etre favorisé dans cette entreprise. [dans son, O, D.

Sa femme. Il étoit content de périr, s'il ne pouvoit l'enlever après avoir tué le roi. [sa femme; que

s'il ne pouvoit, etc., il étoit content de périr, O.

Ne seront d'aucun usage. [ne seront plus, etc., 19, D.

Nous ne ressentirions, etc., et nous mériterions, puisque nous aurions. [nous en ressentirons, etc., le mériterons, etc., aurons, 19, D. [*Toute cette phrase, jusqu'à* je conclus donc, *omise dans* O.

Du moins tâcher de remporter. [tâcher de, *omis dans* O.

Jalousie ne peut plus entrer. [ne pouvoit, O, 19.

Conduit invisiblement. [insensiblement, O.

Son action n'avoit plus rien. [n'avoit rien, O, 19, D.

Arrangeant toutes choses, O, 19, D. [toutes les choses, 17, 31.

Quelque marque d'estime. [quelques marques, D.

Leur imputeroit le mauvais succès. [les mauvais, etc., D.

Rayons du soleil; la mer, O, 19. [de soleil et la mer, 17. [du soleil et, etc., 31, D.

La confusion, l'horreur. [la nuit, l'horreur, O.

Point eu honte de rechercher. [de chercher, O, 19.

Qui nous donneront la victoire. [donnera, O.

Et puisque vous êtes juste, O, 19, 31, D. [juge, 17.

De la peau d'un lion qu'il avoit tué, 5, 15, 31. [d'~~une~~ peau de lion, 99, S, 17, 19, D.

Il leva sa massue. [il lève, 17, D.

Brise la roue d'un char, 17, 31. [une roue, etc., O, 19, D.

Ne sentant plus sa main défaillante et les rênes flottants sur leur cou, l'emportent çà et là. [flottant, 19, 31, D. [ne, etc., défaillante, s'emportent çà et là, les rênes flottants sur leurs cols, 99, S. [qui ne sentoit plus sa main, s'emportent çà et là; les rênes flottent sur, etc., 5, 15.

Les yeux fermés. [déjà fermés, O.

Ensuite il cherche Adraste. [aussitôt il, etc., O.

Passant par l'Hespérie, 17, 31, D. [dans, S, 15, 19. [passant l'Hespérie, 99, S.

Hypocoon, S, 5, 15, 19. [Hippocoon, 19, D. [Hyppocon, 17. [Hipocoon, 99.

Sommets couverts de neiges. [de neige, D.

Et qui avoit été, disoit-on, 19. [et *omis dans les autres éditions, quoique nécessaire.*

Qui vomissoit le feu. [du feu, D.

Eléante. [Cléante, F, D.

[Philistor, *effacé par Fénélon*.

Sur le bord du fleuve. [les bords, D.

Arracha ses beaux cheveux. [beaux cheveux blonds, D.

Elle oublia les guirlandes. [elle *omis dans* O, *et on lit dans* 15 ses guirlandes de fleurs qu'il, *au lieu de* qu'elle.

Sur ses tristes bords, *finit la phrase dans* T, *exc. dans* D *où ces mots sont placés avant* on ne trouve. [ces, O.

Cependant Adraste, qui apprit. [cependant *omis dans* 5, 15.

Et il menoit autour de lui. [il *omis dans* D.

Et d'une audace extraordinaire. [extraordinaires, D.

Il trouve le vieux Nestor. [il apperçoit, O, 19, D.

Adraste, dans sa fureur, veut. [dans sa fureur, il veut, O.

Sous un monceau de corps morts. [corps *omis dans* O, 19, D.

Ennemies des hommes. [de l'homme, O.

Et tenant dans sa main. [ses mains, D.

Eusilas, O, 17, 31. [Etesilas, 19. [Ctésilas, 34, D.

Entiphron, 17, 19, 31, 34. [Entyphion, S, 5, 15. [Entiphion, 99.

Ptérélas, 5, 17, 19, 31, 34, D. [Ptéréléas, 99, S. [Prételas, 15.

Comme les épis, etc., *jusqu'à* moissonneur, *omis dans* 5, 15.

Oublioit le danger. [oubliant, 99, S. [oublia, 5, 15.

Le danger où il s'exposoit inutilement. Sa sagesse l'avoit, 31. [inutilement sa vieillesse. Sa sagesse l'avoit, 19, D. [sa vieillesse l'avoit, 17. [sa vieillesse, sa sagesse l'ayant, O.

Ses entrailles commencèrent à sortir. [les, etc., d'abord à sortir, O. [ses, etc., d'abord, 19.

Alcée. [Alice, O.

O mon fils, ô mon fils, ô mon cher fils Pisistrate, 17. [ô mon fils, ô cher Pisistrate, 19, D. [ô mon fils, ô mon cher fils Pisistrate, O, 31.

Je ne t'ai plus, rien ne me consolera, O, 17, 31, 34. [je ne t'ai plus, je n'ai plus rien, et rien ne, etc, 19, D.

D'un dard qu'il tenoit. [qu'il avoit, O.

Et on lui arracha, O, 17, 31. [et *omis dans* 19, D. *Il pourroit s'omettre.*

Et multiplier le carnage. [les carnages, 19, 31, D.

Qu'il tira la flèche. [sa flèche, D.

Si tendre et si délicat. [si

tendre et si grâcieux, 19, D.

Tout à coup se défigura. [se défigura tout à coup, 19.

Archidamas. [Archidame, O.

De tous les OEbaliens, etc., Pétilie. [Tébaliens, etc., Phélibie, O, *exc. qu'on lit* Tabaliens *dans* 15.

L'auroit sans peine abattu. [abattu sans peine, D.

Et il vit le désordre. [et *omis dans* D.

Les bois, les montagnes. [et les montagnes, 99, S. [traversent les vastes, etc., *jusqu'à* Télémaque gémit, *omis dans* 5, 15.

Et les fleuves mêmes, 99, 17.

Les lieux où il a combattu, O, 19, D. [il avoit, 17, 31.

Le cri de Télémaque. [ce cri, 19, D.

Se répandoient dans tous ses membres, 17, 31. [se répandit, O, 19. [se répand, D.

Alors il commence à croire, 17, 34. [il commença, 19, D. [alors, etc., *et le reste de la phrase*, *omis dans* O, *où on lit ensuite* : il croyoit voir les Dieux irrités et entendre, *au lieu de* il s'imagine les voir. [il s'imaginoit, 19, 31. [il s'imagina, D.

Qui sort du fond. [qui sortoit, O, 19, D.

Lui fait sentir, O, 17, 19, 31. [lui faisoit, 31, D.

Trop long-temps souffert sur la terre, si les hommes. [*Dans* O, 19, D, trop long-temps *est répété avant* si les hommes.

Voir l'Averne qui s'ouvre. [voir l'abîme, O.

Celui-ci intrépide, comme l'ami. [intrépide et paisible, comme, etc., O.

Montra une lâche crainte, O, 17, 31. [montre, 19, D, *ce qui seroit plus exact*

Fils d'Ulysse, lui dit-il. [lui *omis dans* O, 19, D.

Vivez donc, Adraste. [ô Adraste, D.

Sur la côte de la grande Hespérie. [sur les bords de la, etc., O.

Donnez-nous pour ôtage. [ôtages, D.

Lui lança un second dard. [lui lance, 19, D.

La poursuite du jeune Grec, 17, 31, D. [la poursuite de Télémaque, O, 19.

De couper le chemin. [de couper chemin, S, 19, F.

Il le renverse comme le cruel aquilon, 19, D. [comme un, 31. [et comme le, S. [comme, *jusqu'à* il ne l'écoute plus, *omis dans* 5, 15; *ce qui vaut mieux*.

Il lui enfonce son glaive, 17, 31. [lui *omis dans* O, 19, D.

Mots effacés par Fénélon dans le premier manuscrit.

Avoit mis cette ville en dépôt, *on lisoit* avoit fait semblant de mettre cette, etc.

Efforts pour les détourner, *on lisoit ensuite* : Quoi, lui dit-il, voulez-vous par votre exemple autoriser toutes les tromperies qu'Adraste a faites contre vous ?

Cette perte est irréparable, *on lisoit* cette perte seroit, etc.

Avec justice, prudence et modération, *on lisoit* : Voici ce qu'il faut faire. Il faut déclarer à Acante..... envoyer à Adraste l'anneau d'Acante avec une lettre qu'on lui fera écrire de sa main.

D'Acante demeurèrent tranquilles, *on lisoit ensuite* : et Télémaque en conclut qu'Acante, dans un déguisement impénétrable.

Donnez-moi votre anneau, *on lisoit ensuite* : Et écrivez dans ce moment de votre main ces paroles à Adraste : « Je vous envoie mon anneau pour vous persuader que vous pouvez vous fier à celui qui vous l'apportera, et qui vous rendra ce billet. Il vous dira ce que nous devons faire demain, et vous n'avez en même temps qu'à venir attaquer l'armée qui sera dans une étrange consternation. » Acante refusa long-temps d'écrire. Télémaque l'ayant pressé de le faire, et lui ayant dit que s'il refusoit, il le renverroit comme transfuge à Adraste pour être puni, il parut craindre moins d'être renvoyé à Adraste. Cette circonstance augmenta les soupçons de Télémaque. Il le pressa encore plus vivement, et lui dit : « S'il est vrai que vous haïssiez de bonne foi Adraste, et que vous désiriez que nous puissions le vaincre, vous n'aurez aucune peine à lui écrire une lettre qui peut le faire tomber dans les piéges où nous prétendons l'attirer. » Acante aveuglé, se laisse enfin persuader d'écrire cette lettre sur l'assurance que Télémaque lui donna de le garantir des tourments. Aussitôt que la lettre fut écrite, Télémaque alla la lire à Arion. Celui-ci comprit par cette lettre que leur conspiration étoit découverte, puisqu'on en avoit une preuve par écrit de la main d'Acante. Il avoua tout : il chargea Acante. Celui-ci fut bientôt convaincu ; et Télémaque obtint qu'on lui donneroit la vie.

Fénélon a jugé sans doute qu'il n'y avoit pas assez de noblesse dans ce détour, même en l'employant à l'égard d'un traître.

A peine l'aurore ouvroit, *on lisoit* : commençoit à répandre ses premiers feux sur le bord de la mer.

Nicostrate, vainqueur d'un géant, *on lisoit* : Nicostrate qui avoit abattu un géant dans les plaines toujours fleuries de Parthénope.

Au secours de Nestor, *on lisoit* du sage Nestor.

Plus beau qu'Hylas, *on lisoit ensuite*, et plus adroit à tous les exercices du corps.

LIVRE XXI.

Plus il s'égare et s'éloigne, O, D. [s'égare et *omis dans* 17, 19, 31, 34.

De tout sentiment de vertu, F, 19, D [de tous ses sentiments, etc , O, 34 [de tous sentiments, 99, S, 5. [de tous les sentiments, 31.

Graces aux Dieux, S, 5, 15, 17, 19, 31, 34. [grace, 99, D.

Les Dauniens assemblés demandèrent. [demandent, O.

Les soutiens sont détruits. [les soutiens souterrains sont, etc., 99, S.

Le terrain s'abaisse et ouvre. [s'affaisse et, etc., D, *ce qui vaudroit mieux*.

Sappent peu à peu. [sappe, F.

Fondements de l'autorité légitime. [illégitime, O, 19. *Il s'agit en effet d'un pouvoir injuste*.

Et rien ne la peut relever. [ne peut la relever, F, D.

On prenoit plaisir à voir. [on prend, etc., O.

Plus qu'à quitter son corps. [plus qu'à mourir, O.

O Pisistrate, etc. *Ce mot n'est que deux fois dans*, 5, 15.

Puis il passoit des heures. [puis *omis dans* 19, D.

Levant les mains, etc. [vers le ciel *est mis après* levant, O.

Etoit auprès du corps de Pisistrate. [auprès de Pisistrate, O.

O mon cher compagnon, lui disoit-il. [lui *omis dans* O, *et pourroit s'omettre*.

Je t'aimois, tu m'aimois aussi. [aussi *omis dans* O.

Elle auroit surpassé celle de plusieurs. [elle auroit su t'égaler à plusieurs, O.

Elle t'a fait mourir. [périr, 19, D.

Egalé celle de ton père. [celle d'Achille, O.

Auroient été semblables à celle de ce vieillard, 19, 31, D. [auroit, etc., 17,

[auroit, etc., de ce héros, O.

L'admiration. [admiré, O.

On ne pouvoit résister quand tu parlois. [on ne peut résister quand il parle, 19, D, *ce qui vaudroit mieux*.

Couloit doucement, O, 19. [doucement, *omis dans* 17, 31, 34.

Nous ont enlevé à jamais, O, 19, D. [pour jamais, 17, 31, 34.

Au moins si tu avois fermé. [hélas, si, etc., O.

Et non pas que nous eussions. [avant que nous, 19, D.

Tout ce qu'il voit, et il ne seroit, O, 17. [et *omis dans* 31. [tout *et* et *omis dans* 19, 31.

Sur un lit de pourpre. [dans un lit, etc., O.

Où la tête penchée, etc, il ressembloit. [il *omis dans* 99, S. [où sa tête..... ressembloit, F.

Ses rameaux fleuris. [des, O.

Il ne tient plus à sa. [qui ne tient plus à la, 99. [qui, etc., sa, S.

Qui nourrit ses tiges. [les, O.

Le mettre sur le bûcher, 19. [*Les autres éditions portent* dans le, etc.

Où dès qu'on l'apperçut, chacun garda le silence pour l'écouter, 31, 34. [où chacun, etc., l'écouter, dès qu'on l'apperçut, 15, 17, 19, *ce qu'on lit aussi dans* 99, S *et* 5, *sinon que* dès qu'on l'apperçut *est joint à* il en rougit.

Sont ceux qui se font le plus louer, 31, 34. [qui se sont faits, O, 15, 17, 19, D.

Un homme amoureux de louanges. [des, O, D.

Les louanges qu'on lui donnoit. [les éloges qu'on lui donnoit, 19, D. [éloges.... faisoit, O.

Ainsi les louanges finirent, *qui ne se trouve que dans* 19 *et* D *est avant* mais l'admiration.

Augmenta, tout le monde sachant. [augmenta; tout le monde sut, 19, 31. [sent la, O.

Il est humain, il est bon, il est ami fidèle et tendre, il est compâtissant, libéral, bienfaisant. [il est homme, il est bon, il est ami, il est tendre, il est compâtissant, il est bienfaisant, O.

Et nous rend sensibles, O, 17, 31, 34. [et qui nous, 19, D.

Contrée d'Arpi. [d'Arpos, O, 19.

~~Les~~ rochers affreux de Dulichie, D. [*Dans les autres on lit* et les.

Zacinthe, 17, 19, D. [Zacante, 99, S, Zacynte, 5, 15. [Zacinthe, 31. [Zacynthe, F.

Possèdent depuis votre départ. [depuis long-temps, O.

Télémaque l'étoit à toutes ces offres. [toutes *omis dans* O, 19, D.

Touché ni de richesses, ni de délices, T, *exc.* D *qui met* ni des.... ni des.

N'y regardant que sa propre autorité, 17, 31, D. [ne regardant, etc., O, 19.

Ensuite Télémaque dit : Ecoutez. [ensuite il dit, etc., O.

Jamais le bien de ses voisins. [jamais sur ses voisins, O.

Vous n'aurez rien à craindre, 17. [à craindre d'eux, O, 19, D.

Et le peuple, seront l'ouvrage, 5, 17, 31, 34. [et le peuple, tout sera l'ouvrage, 19, D. [et le peuple, sera, 99, S, 15.

L'abondance à vos terres. [et l'abondance, etc., D.

Sont-ce donc là ces peuples. [est-ce donc là, etc., O.

Ces peuples florissants. [si florissants, 15.

Assez d'autorité parmi les autres pour, 17, 31, 34. [sur les peuples pour, O, 19. [sur les autres pour, D.

Faire ce partage paisiblement, 17, 31, 34. [paisiblement ce partage, 19, D. [le partage paisiblement, O.

Ne vaut-il pas mieux, 99, 15, 17, 31, D. [bien mieux, S, 5, 19.

Cet inconnu est d'une haute mine, 17, D. [et cet inconnu, etc, 19, 31. [d'autre mine que les autres, O.

Comme un suppliant. [comme suppliant, D.

A être conduit vers ceux. [mené, O.

Qui gouvernent dans cette côte. [dans *omis dans* D.

Ici pour défendre la patrie. [ici, ou pour, etc, 19, D.

Qui blessai Vénus. [qui blessa, O, 19.

Ont brisé plusieurs fois mes vaisseaux contre. [qui m'ont brisé plusieurs fois contre, O.

Du pays où j'ai commencé de voir le jour, O, 17, 31. [où je commençai à, 19, F. [d'un pays où j'ai commencé de voir, D.

Quelque coin de terre infertile, quelques déserts, quelques sables, 17, 19, D. [de terre stérile, 31, 34. [infertile, quelque sombre désert, O, *et le reste est omis*.

Que cet homme majestueux seroit son père, 17, 31, 34. [si majestueux, 19, D. [que ce seroit son père, O.

L'attendrirent par le souvenir. [l'attendrit, etc., O.

Mêlées et de douceur et de joie, 17, 34. [et de dou-

leur et de joie, D. [de douleur et de joie, O, 19, 31. [douleur *doit être préféré*.

Comme vous sans pitié. [sans pitié comme vous, 19, D.

Compassion que j'ai pour les vôtres, O, D. [pour les autres, 17, 31, 34.

L'avantage qu'il y a à être malheureux, c'est qu'on sait, O, 17, 19, 31, 34. [c'est l'avantage, etc., qu'on sait, D. [d'être, F.

Aux peines d'autrui. [des autres, O.

Je puis, ô grand Diomède, 17, 31, 34. [ô *omis dans* O, 19, D.

Vous procurer quelque. [quelques, 19, D.

Tandis qu'ils n'ont, 17, 31, 34.[quand ils, 19, D.[lorsqu'ils, O.

Les Dieux vous mènent à nous, 17, 31, 34, D. [vous donnent à, O, 19.

Comme s'ils avoient été long-temps. [long-temps *omis dans* O.

Philoctète embrassa aussi, 17. [embrasse, O, 19, D. [aussi *omis dans* 31, 34.

Ils se racontoient, O, 17, 31. [racontent, 19, D. [racontèrent, 31.

Leur entrevue fut pour le vieillard [pour le vieillard *omis dans* O.

Cet ami appaisa son cœur. [le cœur du vieillard, O.

Par le plaisir de raconter ce qu'il avoit souffert et d'entendre. [de les raconter et d'entendre, O.

Télémaque leur conseilloit. [et Télémaque, O.

D'avoir seul toute la gloire, O, 17, D. [avoir seul, 31. [seul avoir toute, etc., 19.

En ne les suivant pas. [et ne les suivant pas, O.

Menacé n'arrivoient pas. [point, D.

Non-seulement des fruits et des légumes. [les... les, O

Toutes sortes de fleurs.[toutes les fleurs, O.

Proposa pour le faire régner, 19, 31, D. [le *omis dans* O, 17.

Son courage et sa vertu. [et sa valeur, O.

Ne cessoit de s'informer partout. [partout *omis dans* O.

Qui servoient en cette guerre. [qu'il servoit, etc., 19.

Un prince foible et ignorant est plus, etc. Le prince foible, ignorant et sans expérience, ne verra, 17, 31, 34. [un prince foible, ignorant et sans expérience est plus, etc. Le prince foible et ignorant ne verra, 19, D. [et sans expérience, *omis*, *ainsi que* et *avant le second* ignorant, *dans* O.

Car il ne pourra jamais

être sûr. [jamais *omis dans* O, 19, D.

Si on nous eût proposé. [nous *omis dans* O.

N'attendent rien de nous que de juste. [n'attendent de nous rien que de juste, D.

Contre la liberté et la gloire. [et contre la gloire, 19, D. [*Dans* O, *on lit seulement* contre la liberté.

D'aimer des rois si bienfaisants. [un peuple si bienfaisant, O.

Puissent se ressouvenir nos derniers neveux. [nos derniers neveux se ressouvenir, 19, D.

D'Arpi. [d'Arpos, O. [d'Arpine, 19.

Polydamas et lui étant unis ensemble par les liens. [Polydamas et Diomède étant unis par, etc, D.

Qui sont les seuls durables. [les *omis dans* O.

A votre terre un roi. [à votre terre et à votre nation un roi, O, 19, D.

Avant que de partir. [avant de partir, O.

Pourroit secourir puissamment, 17, 31, D. [fortifioit considérablement, O. [fortifioit puissamment, 19.

Ne songèrent qu'à se séparer. [ne songèrent plus, etc., D. [*Depuis* tous les princes, *jusqu'après* séparer, *omis dans* O.

Partit avec ses troupes, O. [sa troupe, 17, 19, 31, 34, D; *ce qui est indifférent.*

Mots effacés par Fénélon dans le premier manuscrit.

D'injustice et d'inhumanité, *on lisoit* d'injustice et de cruauté.

Qui paroissent fermes et immobiles, *on lisoit* et inébranlables.

Que de te revoir sur les rives, *on lisoit* que de te joindre.

Des parfums exquis, *on lisoit ensuite* : Mais le plus précieux étoit les sincères louanges qu'il donnoit à la vertu du mort. *Fénélon a remplacé cette espèce de concetti par* : et versoit des larmes amères.

Elle auroit surpassé celle, *on lisoit* : elle auroit égalé celle des Grecs les plus fameux.

Un grand trésor à Callimaque, *on lisoit* un précieux trésor, etc.

Exemples de patience et de fermeté, *on lisoit ensuite* : contre les caprices d'une fortune ennemie.

LIVRE XXII.

L'ouvrage et la sagesse, 17, 31, 34. [de la sagesse, O, 19, D.

Occupèrent aussitôt. [occupèrent alors, D.

Il fit venir, *jusqu'à* son cœur, *omis dans* O, *qui omet par conséquent* aussitôt.

Aussitôt son cœur fut ému, 17, 19, 31, 34, D. *Ce second* aussitôt *est une faute dans ces éditions, exc. dans* D *où le premier est remplacé par* alors.

Et suspend les flots. [et *omis dans* 19, D. [*Dans* 5 *et* 15, *on omet* elle a tenu, etc., *jusqu'après* les flots irrités.

Interrogeoit avec curiosité les Crétois. [parloit aux Crétois, O.

Ecoutoit les sages conseils, O, 31. [écoutoit ainsi, 19, D. [écoutoit aussi, 17. [ces, F.

Et lui disoit : Voici, 17, 31, 34. [et disoit à Mentor, etc., O, 19, D.

Je ne comprends pas bien. [bien *omis dans* O.

Les bâtiments qu'on y fait, 17, 31, 34, F. [y *omis dans* O, 19, D.

Une ville superbe en marbre, 17, D. [en marbre *omis dans* O, 19, 31.

Qui forme la vraie force, 17, 31, 34. [qui fait, etc., O, 19. [qui font, D.

Idoménée a maintenant. [a présentement, 19.

N'est plus qu'une ville, 17, 31, 34. [qu'une seule ville, O, 19, D.

De plus, nous avons transporté *jusqu'à* plus ces peuples, *ces deux phrases sont omises dans* O.

Plus ces peuples. [les, 19.

Les pauvres de la culture de la terre pour. [les pauvres de l'attention pour, O.

Il y a deux choses, etc., dans le. [il y a dans le, etc., deux choses, D.

D'autres lois que leurs volontés absolues. [absolues, *omis dans* O.

Ils sappent le fondement. [les, 19, 31, D.

Ni de maximes. [maxime, D.

Des bornes au torrent [à ce, O, 19, D.

Ramener cette puissance, etc., dans son cours. [dans son cours, etc., cette puissance, 19, D. [amener, 25. [dérobée, *faute de* 15.

Elle est semblable à un arc. [elle *omis dans* O.

Par cette autorité si flatteuse *est réuni à ce qui suit dans* 17, *et à ce qui*

précède, *dans* 19, 31, D. [*Dans* O, *au lieu de* gâté jusqu'au fond du cœur, *on lit* juste, etc., *leçon ridicule*.

Ne convient pas à des hommes. [point, 19, D.

On dit que le luxe sert. [ce luxe, S, D.

Les choses les plus superflues, 17, 19, 34. [les plus *omis dans* 31, D.

Des choses qu'on ne connoissoit pas. [point, 19, D.

Sa contagion jusqu'aux derniers, O, 17, 31, 34. [sa contagion depuis le roi jusqu'aux D. [depuis les rois, 19.

Pour oser lever la tête les premiers, S, 5, 15, 19, 31, D. [des premiers, 99, 17.

Télémaque ne répondit rien, T, *exc.* D *qui met* répondoit.

Ensuite il disoit à Mentor. [il dit, 19.

Au succès de la guerre. [aux, F, D.

Les succès de la guerre sont toujours funestes, 19, 31, D. [ces, O, *où* il faut, *jusqu'à* ces succès, *est omis. On lit aussi* ces *dans* 17, *quoiqu'on y ajoute la phrase précédente*.

De la gloire qu'il avoit acquise. [dont il étoit environné, O.

Faire des choses encore meilleures. [faire encore des choses meilleures, 99, S. [encore *omis dans* 5, 15.

A gouverner son peuple, 17, 31. [son peuple avec justice, 19, D. [à modérer son, etc., O.

Qui sont les suites. [des suites, 19, D.

Pour former des plans, *omis après* de ses affaires, O.

Le suprême et le parfait, etc., *jusqu'après* toujours dans la main, *est remplacé dans* O *par* : de les discerner, de les corriger, de les modérer, de leur inspirer une bonne conduite. *Et auparavant on lit* qu'il gouverne *au lieu de* qui gouvernent.

Les changer de place, D. [de places, 17, 19, 31.

Toujours dans la main, 17, 31, D. [dans sa, 19.

C'est se livrer à une jalousie pour les détails qui. [c'est une jalousie pour les détails médiocres qui, O.

Qui n'a plus de force ni de délicatesse, O, 17, 31. [ni force, ni délicatesse, 19, D.

Des sons harmonieux. [des tons, 19.

Voir que l'ouvrier. [que cet ouvrier, O.

Et de justes proportions. [et des, O.

Celui qui taille les colonnes. [des, F, D.

Un côté du bâtiment, 17, 19, 31. [d'un bâtiment, O, D.

Et qui font le plus d'affaires. [et *omis dans* 19, D.

Ainsi ceux qui travaillent, etc., *jusqu'à* le vrai génie, *omis dans* 5, 15, *où on lit seulement* ainsi le vrai génie.

Qui pénètre dans l'avenir. [qui prévoit l'avenir, O.

Qui se roidit sans cesse pour lutter. [qui est sans cesse en lutte, F.

Et ce travail servile éteindroient, 19, 31, D [éteindroit, 17. [et cette sujétion éteindroit, O.

Qui donnent de la noblesse, de la vie et de la passion à ses. [qui donnent de la douceur et de la noblesse, de la vie, de la passion à des, O, *excepté qu'on lit* à ses *dans* 5, 15. *Fénélon a ajouté* de la douceur *avant* de la noblesse, *ce qu'on pourroit admettre*.

Il se transporte dans les siècles. [dans leurs, 19, D.

Et d'efforts de pensée. [d'effort, 5, 15.

Faire un bon peintre. [un grand, D.

Doit être de penser, de former de grands projets et de choisir les hommes propres à exécuter sous lui, 17, 31, 34. [à les exécuter, etc., 19, D. [doit être de penser et de choisir ceux qui travaillent, O.

Savent ce qu'ils doivent chercher en eux et les. [savans, ce qu'ils doivent vouloir et les, O.

Ils connoissent du moins en gros, C. [ils *omis dans* O. [ils reconnoissent du moins, etc., 17, 31. [ils reconnoissent assez du moins, etc., D. [ils connoissent assez du moins, 19.

Ils sont outre cela au-dessus. [outre cela *omis dans* O, D. [d'ailleurs ils sont au-dessus, 19.

On perd plus dans l'irrésolution. [par l'irrésolution, 19, 34.

Ne laissent pas de *s'acheminer*. [que de se terminer, O.

Tous les sages établissements. [ces, 19, D.

Pour notre retour. Aussitôt Télémaque. [*Avant* aussitôt *on lit dans* O, ainsi Mentor qui régloit tous les moments de la vie de Télémaque pour l'élever à la plus haute gloire, ne l'arrêtoit en chaque lieu qu'autant qu'il le falloit pour exercer sa vertu, et pour lui faire acquérir de l'expérience. Aussitôt Télémaque. (*Voyez ci-dessous liv.* 23, *après* la chasse). *Ces neuf*

pages sont ajoutées sur une feuille séparée dans le premier manuscrit.

C'est estime, c'est persuasion. Que je serois heureux. [c'est estime. C'est persuasion que je serois, etc., F, D, *ce qui vaut mieux.*

Me rendent mon père et qu'il me permette, F. *La suite prouve qu'il faut lire ainsi, et non* permettent, *comme dans* T.

Dans le temple des Dieux. [les temples, F, D.

L'avons-nous vu offrir, 17. [vue offrir, O, 31. [la voyons-nous, etc., 19

Et détourner la colère. [et fléchir, etc., 19, *ce qui vaut mieux*, détourner *étant plus bas*,

Quand il a fallu. [quand il faut, 19, D.

Avec une troupe de filles. [de femmes, F, 19, D, *ce qui vaudroit mieux.*

Par les charmes de sa voix. [le charme, D.

Les Dieux à témoins. [à témoin, D.

Que je suis prêt à partir. [tout prêt, etc, 19, D.

A Ithaque [en Ithaque, 19.

Je la quitterai, etc. Je ne veux. [je la quitterois, etc., F, 25. [quoique, etc., *doit être réuni à la phrase qui précède, et non à la suivante, comme dans quelques éditions.*

Douce, simple, sage. [et sage, F.

Et agir de suite, 19, 31. [et agit, 17, 34, D. [elle agit, O.

Haïr presque toutes les femmes. [presque *omis dans* O.

D'un seul regard. [et d'un, 99, S.

Par les ardeurs. [l'ardeur, O.

Quoique vive, est retenue. [retenue par sa discrétion, 99, S, 5. [par la, etc., 15

Je vous loue de n'avoir pas. [point, D.

Remplisse toutes les bienséances. [toute bienséance, O.

D'obtenir une épouse. [une femme, O, 19, D.

Qui est fille d'un roi. [du roi, D.

Trop heureux de la posséder. *On lit ensuite dans* O : Ces paroles enflammèrent le cœur de Télémaque d'un desir impatient de s'en retourner à Ithaque, et de presser Idoménée de le laisser partir ; le vaisseau étoit déjà prêt, *exc. que dans* 5 *et* 15, le vaisseau *commence un alinéa.*

Mots effacés par Fénélon dans le premier manuscrit.

Les poursuivre long-temps, *on lisoit* les suivre justement.

De la passion à ses figures, *on lisoit* il est occupé de la perspective.

Au roi qu'il s'étoit trop emporté, *on lisoit* au roi son tort.

N'appaise pas avec plus de douceur, *on lisoit* avec plus de charmes.

LIVRE XXIII.

Idoménée qui craignoit, etc., *jusqu'après* la chasse, *environ* 23 *pages*, *omis dans* O. *On lit seulement* : Le vaisseau étoit déjà prêt ; Mentor avoit eu soin de le faire préparer. (*Voy. après* cette chasse).

Pourquoi, lui dit Mentor, 17, 31, 34. [lui répondit, 19, D.

Ils la mettent en servitude, 17. [mettront, 19, 31, D.

L'unique juge de votre peuple, 17, 31, 34 [de tout votre, etc., 19, D.

Vous ferez alors les véritables fonctions de roi, *omis dans* 19.

Les filles riches, malgré leur parenté. [leurs parents, O.

Sibarites, 17, 19, 31, 34. [Sybarites, D.

Un souverain est-il obligé à se soumettre. [de se, 31.

De se faire justice à elle-même par violence, 17, 19, 31, 34. [de se faire par, etc., justice à, etc., D.

Et par le jugement du magistrat, 17, 19, 25. [des magistrats, 31. [d'un magistrat, D.

Puissent employer d'abord, 17, 31, D. [d'abord employer, 19. [d'abord *omis dans* 25.

Elle le fit pour ne désobéir pas, T, *exc.* D *qui met* pour ne pas désobéir.

D'appercevoir le dessein du roi, 19, 31. [les desseins, 17, D.

Et il est encore plus touché. [et *omis dans* 19, 25, 31.

De la voir hors de péril, 25, 31. [du péril, 17, 19, D.

Ainsi Mentor, qui régloit tous les moments, 17, 25, 31. [car Mentor, etc., 19, D. *On lit aussi* car Mentor

dans un examen fort étendu de la religion. Je ne pourrai pas raconter tout ce qu'il me dit sur cette matière; j'en dirai seulement la substance ». Il entre ensuite dans un assez long détail, et le résultat de ces conférences fut que Ramsay, qui avoit été élevé dans la religion protestante, et qui avoit des difficultés sur quelques dogmes de la religion chrétienne, fut éclairé par de si vives lumières, que tous ses doutes furent dissipés, et il fit son abjuration entre les mains de M. de Cambray. Le duc de Chartres, depuis duc d'Orléans et régent du royaume, consulta aussi Fénélon sur des matières de religion, et il en reçut plusieurs lettres, dont quelques-unes ont été conservées.

Louis, dauphin, fils de Louis XIV, mourut le 14 avril 1711, et par sa mort, le duc de Bourgogne, son fils, devenoit l'héritier présomptif de la couronne. Tout sembloit annoncer un changement qui devoit être favorable à l'archevêque de Cambray. « Le roi, dit Saint-Simon, en deux ou trois occasions, depuis peu, n'avoit pu s'empêcher de louer Fénélon ». Il ajoute que ce fut le service que Fénélon avoit rendu en ouvrant ses greniers aux troupes dans un temps de cherté, qui fit hasarder, pour la première fois, de prononcer son nom devant le roi. « Le duc de Chevreuse, continue-t-il, avoit enfin osé l'aller voir, et le recevoir une autre fois à Chaulnes, et on peut juger que ce ne fut pas sans s'être assuré que le roi le trouvoit bon ».

Cependant Fénélon, du fond de son diocèse, n'avoit pas cessé de diriger son illustre élève, au moins indirectement, et par l'entremise du duc de Beauvilliers. Mais ce ne fut que le 22 décembre 1701, que le duc de Bourgogne, à son retour de la frontière d'Espagne, se hasarda d'écrire à Fénélon, et de rompre,

comme il le dit lui-même dans sa lettre, le silence où il avoit demeuré pendant quatre ans. « J'ai souffert, ajoute ce prince, bien des maux depuis; mais un des plus grands a été celui de ne pouvoir point vous témoigner ce que je sentois pour vous pendant ce temps, et que mon amitié augmentoit par vos malheurs, au lieu d'en être refroidie. Je pense avec un vrai plaisir au temps où je pourrai vous revoir; mais je crains que ce temps ne soit encore bien loin ». Il est aisé de s'imaginer tous les sentiments qu'éprouva Fénélon en recevant cette lettre, dont la lecture fut souvent interrompue par ses larmes : « Monseigneur, lui répondit-il, jamais rien ne m'a tant consolé que la lettre que j'ai reçue, etc. Je ne vous parle que de Dieu et de vous : il n'est point question de moi; Dieu merci, j'ai le cœur en paix. Ma plus grande croix est de ne point vous voir, mais je vous porte sans cesse devant Dieu, dans une présence mille fois plus intime que celle des sens ». Le jeune prince fut envoyé en 1702, pour commander une armée en Flandre, et vers la fin d'avril, il écrivoit à Fénélon pour lui fixer l'endroit où il pourroit le voir et l'embrasser; il lui marque que le roi lui a donné la permission de le voir en passant. Il ajoute : « Il y a mis néanmoins la condition de ne point vous parler en particulier. Je suivrai cet ordre, et néanmoins je pourrai vous entretenir tant que je voudrai, puisque j'aurai avec moi Saumery, qui sera le tiers de notre première entrevue, après cinq ans de séparation : c'est assez vous en dire que de le nommer, et vous le connoissez mieux que moi pour un homme très-sûr, et qui plus est, fort votre ami ». Le grand nombre de personnes qui s'étoient rendues dans le lieu de l'entrevue, ne lui permit pas d'entretenir Fénélon en présence du seul Saumery; et en quittant l'archevêque, il se contenta de lui dire en élevant la voix : « Je sais ce que je vous dois, vous savez ce que je vous

Allez, conduisez. [allez conduire, 19, D.

Soyez heureux ensemble. [ensemble *omis dans* O.

Pour se retirer de celles d'Idoménée, 17, 19. [se tirer, O. [le retirer, 34. [le tirer, 31.

Cependant on entend, etc. [cependant *omis dans* O.

Le vent favorable se lève. [le vent favorable commence à les enfler, O.

Les larmes aux yeux, *omis dans* O.

Prennent congé. [ont pris congé, O.

Qui les tient long-temps serrés entre ses bras, et qui les suit des yeux aussi loin qu'il le peut. [qui les accompagne jusqu'au port et les suit des yeux, O.

Mots effacés par Fénélon dans le premier manuscrit.

Qui regardoit les choses sacrées, etc. *L'histoire de ce différent est une des additions faites par Fénélon sur la copie qui a servi à l'édition de* 1717, *et il en a même effacé quatre ou cinq lignes qui commençoient par :* Si les rois montrent quelques préventions..... *Dans l'édition du Télémaque, donnée en* 1731 *par le ministre Durand, on trouve la note d'un anonyme qui remarque que Fénélon expose ici ses principes sur l'autorité qui doit décider les affaires de religion.*

Commence à ronger la tige, *on lisoit* ronge le tronc jusques.

N'ont jamais ébranlé, *on lisoit* n'ont point attaqué.

Se plaît à nourrir, *on lisoit* nourrit.

Découvrir la cause, *on lisoit* voir, etc.

Il ne montre plus qu'un tronc, *on lisoit* tronc aride.

Il cherchoit des prétextes, *on lisoit* il cherchoit de jour en jour des, etc.

LIVRE XXIV.

Déjà les voiles s'enflent, on lève les ancres. [*Dans* O, *on lit seulement :* cependant on lève, etc.

Et le pilote expérimenté. [et *omis dans* 19, D.

Apperçoit de loin. [apperçoit déjà de loin, O.

Les montagnes de Leucate. [la montagne, etc., O.

De frimats. [frimas, St.

Pendant cette navigation. [pendant la, etc., 5, 15.

Les maximes du gouvernement. [les manières du, etc., 99, S.

Paroissent sombres. [sombres et en confusion, F, D.

Aux premières lueurs. [au premier lever, O.

Mais ensuite ils semblent, 19, D. [mais qu'ensuite ils semblent, 17. [mais qui ensuite semblent, 31, 34. [et qu'ensuite ils, etc., O. *On pourroit mettre* mais ensuite semblent, *ou* et ensuite semblent.

Pour ainsi dire leurs figures et leurs couleurs. [pour ainsi dire *et* leurs figures, *omis dans* O. [les couleurs, 99. [des, 5, 15.

Caractères d'esprit. [d'esprits, O.

Et pour les connoître, *omis dans* O.

Les rois doivent converser avec. [ceux qui gouvernent doivent traiter avec, O.

Capables de plus hautes fonctions, 5, 19, D. [des *dans les autres éditions.*

Comment est-ce, mon cher Télémaque, que vous avez. [comment, mon cher Télémaque, avez-vous, O.

Vous connoître en chevaux, T, *exc.* 19 *qui met* en statues.

Comme ils sont faits. [comment ils, etc., 19, F.

Observer les bons musiciens. [bons, *omis dans* O, 19. [les divers, F, D.

Si l'on ne vit jamais avec eux, O, 17, D. [si on, 19. [si l'on ne vit pas avec eux, 31, 34.

Que de les voir en public. [voir tous en, etc., O, 19.

Tous les ressorts secrets, 31, 34. [toutes les ressources secrètes *dans les autres éditions.*

De les sonder pour découvrir leurs maximes. [de sonder leurs maximes, O.

Le vrai et solide mérite. [le *omis dans* D.

De raison et de vertu. [de *omis dans* O, *exc.* 15.

Connoître les hommes qui les ont. [qui ont ces maximes, 19, D.

Pour juger des esprits, il faut avoir tout de même, 25, 31, 34. [des esprits, *omis dans* O, 17, 19, D; *mais celui-ci met* il faut tout de même avoir.

Auxquels tous nos jugements se réduisent. [auxquels tout se réduise, O.

Ce but unique. [le but, O.

Car cette recherche ambi-

dans O. (*Voyez la note avant* c'est estime, c'est persuasion.

Mentor avoit eu soin de faire préparer le vaisseau, 17, 19, 31. [ce vaisseau, D. [de le faire préparer, O, *où cette phrase suit* le vaisseau étoit déjà prêt. (*Voyez la dernière note du livre précédent.*

Il oublioit le soin de se nourrir, 17. [le besoin, O, 19, 31, D.

Et que la hache du laboureur. [et *omis dans* O.

A toujours respecté. [n'a jamais frappé, O.

Qui font sa gloire; il ne montre, 17, 19, 31, 34. [qui sont, D. [qui font sa gloire et ses ornements, et il ne montre, O.

Votre cœur ne se laissoit toucher. [ne vous laissant, O; *et* votre cœur, *omis.*

Le faire consentir à notre départ, O, 19, D. [à votre, 17, 31, 34.

La mauvaise honte et la timidité. [honte ou la férocité, O.

La nature obéisse à leurs volontés, 19, 31. [à leur volonté, O, 17, D.

C'est que, pour leur propre commodité, ils, 19, D. [que *omis dans les autres éditions.*

Et pendant qu'ils sont dans. [et *omis dans* 31.

Interrompre leur joie. [leurs joies, D.

Corriger, détromper quelqu'un. [détromper *omis dans* O.

La commission à une autre, O, 17, 31, 34. [à quelque autre, 19, D.

Une douce fermeté. Dans ces occasions, ils, 17. [une douce fermeté dans ces occasions. Ils, S, 5, 15, 19, 31, D. [une si douce fermeté, *dans* 99.

Ils se laisseroient plutôt arracher. [plutôt *omis dans* D.

Avec qui ils ont à faire, 17, 19, 31. [auxquels ils ont à faire, O. [avec qui, etc., affaire, D.

A ces foibles tiges de vigne, 15, D. [de vignes *dans les autres éditions.*

Du tronc de quelque grand arbre, T, *exc.* 31 *qui omet* grand.

Qui êtes tendre jusqu'à n'oser, etc., 17, 19, 31, D. [si tendre pour n'oser, 99, S. [si tendre pour parler, 5, 15.

Vous ne serez plus touché de ses peines. [de ses maux, O.

Ce n'est point sa douleur. [ce n'est point la peine, O, *exc. qu'on lit* sa peine *dans* 15.

Allez parler vous-même. [vous-même *omis dans* O.

La nécessité de votre départ. [de notre, 19, D.

N'osoit ni résister. [n'osoit plus ni, etc., O.

Ce fils du sage Ulysse, et qui doit être, D. [et ce fils du sage Ulysse qui doit être, 17, 19, 31. [ce fils, etc., qui, etc., O, *exc. que dans* 15 *il y a deux points avant* qui.

Pour revoir son père, [voir, O.

Combien seriez-vous, etc., si vous aviez. [serez-vous, etc., avez, D.

Dans les occasions communes, D. [actions *dans les autres éditions*; *mais* actions *se trouve plus haut.*

Sans s'écouter lui-même, O, 19, 31, D. [soi-même, 17, 34.

Les yeux baissés, O, 19, 31, D. [ses yeux, 17, 34.

Il n'osoit le regarder, T, *exc.* 5 *et* 15 *qui mettent* ils n'osoient, *et* S, *où on lit* se, *faute.*

Sans se rien dire. [se *omis dans* O.

Demeurez ici, vous serez mon gendre et mon héritier; vous régnerez après moi, etc., *jusqu'à* du moins laissez-moi, *omis dans* O, *où on lit seulement* demeurez ici, régnez avec moi; du moins, etc. *Dans* 5 *et* 15, *il y a plusieurs points avant* du moins.

N'endurcissez point votre cœur. [pas, 19, D.

Je comprends combien les Dieux. [je comprends bien; les Dieux, O.

Qui vous la demande pour moi. [pour moi *omis dans* 19.

Votre royaume est plus riche, etc. *Les deux phrases suivantes, jusqu'à* ne m'avez-vous pas promis, *omises dans* O.

Je n'ai plus ni bien. [ni biens, D.

Et consentir qu'il m'abandonne. [et m'abandonner à moi-même, O.

La vie n'est rien. [ce n'est rien, O.

Mais si la flatterie qui se glisse, 17, 19, 31, D. [si la jalousie qui, etc., O, *ce qu'on pourroit préférer.*

Si jamais vous avez besoin, 15, 17, 31, 34. [aviez, 99, S, 5, 19, D.

Je reviendrai. [je reviendrois *dans les éditions qui portent* aviez.

Pourrois-je jamais. [pourrai-je, F.

La confiance et l'amitié. [la confiance de l'amitié, 17, 34.

Que vous m'avez témoignée. [témoignées, D.

Appaise les flots en courroux [les flots séditieux, 99, S.

Comme Neptune, etc., *jusqu'à* il restoit, *omis dans* 5, 15.

Et si vous n'êtes point une divinité. [pas, D.

pondit, O, 19. [patiemment, *omis dans* O.

Et ne laisser pas. [et ne pas laisser, 19.

Quoique changeante et capricieuse. [et capricieuse, *omis dans* O.

De faire tôt ou tard. [tôt ou tard *omis dans* O.

Ces délices, les corrompent, T, *exc. que dans* O *on omet* ces délices, *et qu'on lit* les corrompt, *et* D, *où on lit* et ces délices les corrompront. [*Dans* 19, *on lit* et les délices les corrompent, *on pourroit mettre* les corrompront *et omettre* et.

C'est leur faire un présent, etc., *jusqu'après* délicieux, *omis dans* O.

Qui est la vertu; si elle est solide, T, *exc.* 19 *et* D, *où on lit* : qui est la vertu; et la vertu, si elle est solide, les attachera, *au lieu de* elle les attachera.

Ainsi, en leur donnant, etc., *jusqu'après* ingratitude, *omis dans* O.

Vous ferez du bien à vous-même. [vous vous ferez, etc., 19, D.

Ne les ont jamais portés, T, *exc.* 19 *et* D, *où on lit* exercés.

Qu'à l'ambition sans bornes. [sans bornes *omis dans* O.

Que ce qu'il leur a appris. [aura appris, 19.

Si au contraire il travailloit, O, 19, D. [que si au contraire *dans les autres éditions.*

Par ses exemples. [son exemple, 19.

Le fruit de son travail dans leurs vertus, O, 17, 34. [leur vertu, 19, 31.

Dieux, de quoi se consoler de tous les mécomptes. [Dieux, à se consoler, O, *et les deux pages*, *depuis* consoler *jusqu'à* pendant cette conversation, *sont omises.*

Dont le vaisseau étoit arrêté. [du vaisseau qui étoit, etc., 19, D.

Ajouta aussitôt Télémaque. [ajoute, 19.

Eclate, dit-on, toujours. [toujours, dit-on, D.

Vers la Thrace chercher. [chercher vers la Thrace, 19, D.

Il compte alors de se retirer dans un village de Carie, 17, 31. [de se retirer alors, etc., 19, D, *exc. que* 19 *ajoute* en liberté *après* alors.

Télémaque tournoit souvent les yeux, 17, 31, 34. [retournoit, 19, D.

Les blanchissant, 99, S, 17, 19, 31, 34. [et les blanchissoient, 5, 15.

De leur écume. Dans ce moment, le vieillard, etc., cet inconnu avoit erré, etc. [*Dans* O, *on lit* : le vaisseau levoit déjà ses voiles que le vent

enfloit : on entendoit des cris confus sur le rivage par l'ardeur des matelots qui avoient impatience de partir. Cet inconnu, à qui Télémaque avoit parlé, avoit erré, etc. [*Dans* 19 *et* D, *on lit* : cet inconnu, qu'on nommoit Cléomènes, avoit erré, *ce qui doit être ajouté*. [F *ajoute* Phéacien *après* le vaisseau.

Et il ne cessoit d'observer. [il *omis dans* 19.

Son cœur étoit attendri, etc. *Ces deux phrases*, *jusqu'à* enfin cet homme, *omises dans* O.

Etoit descendu de ces rochers. [descendit, O.

Alors une impression. [alors *omis dans* O.

De la nuit avoient été répandus. [étoient répandus, O.

Si attentifs et si diligents. [si attentifs et *omis dans* O.

Si diligents à profiter, 17, 31, 34. [pour profiter, 19, D.

Un étonnement et un trouble secret tiennent, 19, 31. [tient, 17, 34. [je ne sais quoi tient, O.

Il est tout hors de lui-même. [et il est, etc., F, 19, D.

Et les montagnes de Rhodope et d'Ismare, 31, D. [de Rhodope à Ismare, 99, S, 17. [de Rhodope et Ismare, 19. [et le mont Rhodope, F.

Ses larmes recommencent, 17, 31. [et les larmes recommencèrent, 19. [et les larmes recommencent, D. [ses larmes recommencèrent, O.

Et alors Mentor lui dit. [et *omis dans* 19, D.

Ce qu'un vieillard, etc., *jusqu'après* son royaume, *omis dans* O.

Fiction pour cacher. [fiction faite pour, etc., 19, D.

Il s'en va droit à Ithaque, 17, 31, 34. [tout droit à, 19, D. [il s'en va à Ithaque, O.

Vous le verrez, vous le connoîtrez, 17, 31, 34. [et vous le connoîtrez, O, 19, D.

Son cœur n'a point été. [n'a pas, D.

A nul mortel. [à un, 99. [à un, 99 [à nul mortel, *omis dans* 5, 15.

Et la sagesse, comme un sceau, tient toujours ses lèvres fermées à toute parole inutile, 19, 31. [à toutes paroles inutiles, O, 17, D.

Combien a-t-il été ému en vous parlant? Combien s'est-il fait de violence pour ne point se découvrir? [combien de fois a-t-il, etc., combien de fois s'est-il interrompu lui-même pour ne se, etc., O.

L'empêchèrent même long-

tieuse n'iroit qu'à. [ce qui ne va qu'à, O.

Quelque chose d'âpre; elle leur paroît trop austère et indépendante; elle les effraie et les aigrit; ils se tournent. [quelque chose d'âpre, d'austère et d'indépendant qui les effraie; ils se, etc, O.

Qu'il n'y a point de vraie vertu sur la terre. [qu'il n'y en a point de vraie sur, etc., O.

Inaccessibles. Un roi inaccessible aux hommes l'est aussi à la vérité. On noircit par d'infâmes rapports, et on écarte de lui tout ce qui pourroit lui ouvrir les yeux. Ces sortes de rois passent. [inaccessibles, de noircir par d'infâmes rapports, et d'éloigner tout ce qui pourroit leur ouvrir les yeux. Ils passent, O.

Où craignant sans cesse, 17, 19, 31, 34, D. [ou craignant, St., *qui paroît entendre* vel. [en craignant, O.

Dès qu'on ne parle qu'à. [lorsqu'on, etc., O.

Faites-les parler les uns sur les autres. [faites parler les uns et les autres, O.

Mais vos erreurs, 17, 25, 31. [ainsi vos, etc., O, 19, D.

Car vous serez trompé quelquefois: apprenez, etc., les méchants, etc. Mais vos erreurs. [car vous serez trompé quelquefois, *omis dans* O, *où on lit* : Lorsque vous aurez été trompé quelquefois dans vos jugements. [car vous serez, etc., et les méchants, etc., apprenez, 19, D. *Celui-ci omet* et *avant* les méchants. [*après* ni en bien, ni en mal, *on ajoute* l'un et l'autre est très-dangereux, *dans* 19, D.

Trop d'autorité et de richesses. [et trop de richesses, 19, D.

Discerner par soi-même dans les autres sujets, 17, 31, 34. [sur les, 19, D. [dans les autres sujets, *omis dans* O.

Je l'ai oui dire tant de fois. [dire souvent, 19, D; *mais* souvent *se trouve trois mots plus bas.*

Répondit Mentor, dans la. [répondoit, D.

Tout bouleverser. [tout soulever, O.

Quand votre état devient. [quand un état, O.

Devient paisible. [est paisible, F.

Rendre bons. Il est nécessaire de tolérer. [bons et tolérant, O.

Relever peu à peu l'autorité, et, *omis dans* O. [peu à peu l'autorité, F.

Tendre néanmoins à le faire cesser, O. [néanmoins peu à peu à le,

etc. *Dans les autres éditions ; mais* peu à peu *est déjà plus haut.*

Les animoit au travail. [les animoient, etc., D.

De leur esprit et la sincérité de leur vertu. [de l'esprit et la sincérité de la vertu, O.

Retenir leur haleine. [leurs haleines, D.

Un écueil qu'une terre. [qu'une île, O.

Ces Phéaciens qui. [les, O, 19, D.

Aussitôt il demande au premier homme qu'il rencontre. [le premier qu'il trouve, il lui demande, O.

Alcinoüs, *omis dans* 99, S. [dans la maison du roi Alcinoüs, *omis dans* 5, 15.

Ulysse, vous ne vous trompez pas, T *exc.* 5, 15, *où on lit* : vous ne vous trompez pas, Ulysse.

Et vous l'y chercherez. [chercheriez, 19, D. [et vous le chercherez, 99, S. [et vous l'y cherchez, 5.

Un petit bois épais sur le haut. [qui étoit sur le haut, O.

Regardoit attentivement la mer. [tristement, O; *mais ce mot est une ligne plus haut.*

A peine a-t-il daigné, etc., *jusqu'à* je ne puis, *omis dans* O.

Je ne puis cesser néanmoins. [et je ne puis, O, [néanmoins *omis dans* 99.

Quand ils entendent parler de souffrances, 19, 25, 31, D. [des souffrances, O, 17, 34.

Un jour souffrir ? Ce peuple, etc., sera peut-être malheureux. [un jour souffrir, ce peuple, etc., et qui sera, 19, D; *ce qu'on pourroit adopter.*

Il paroît commander. Il n'est pas tant fait pour leur commander qu'il est fait pour eux. [*Dans* 19 *et* D, *on lit seulement après* commander : il est fait pour eux; *ce qui paroît préférable.*

Qu'il paroît avoir, n'est pas. [n'est point, D.

Tranquille de son royaume. [du royaume, O.

C'est un esclave, etc., *jusqu'à* il est vrai, *omis dans* O.

A faire à tant de gens. [tant de monde, O.

Qui ne mérite que de l'horreur, O, 19, D, [qui n'inspire que, *dans les autres éditions.*

Télémaque agité, etc., Télémaque opposoit, *omis dans* O.

Que Mentor expliquoit. Télémaque opposoit. [que Mentor lui expliquoit; il opposoit, D, etc.

Prendre tant de peine. [de peines, D.

Mentor lui répondoit patiemment, 17, 31, D. [ré-

LES
AVENTURES
DE
TÉLÉMAQUE.
II.
Avec 25 figures.

1811.

LES
AVENTURES
DE
TÉLÉMAQUE.
I.
Avec 25 figures.

1811.

temps. [long-temps *omis dans* O.

Et qui remuoit. [et qui ranimoit, O.

Veulent-ils me tenir. [me veulent-ils, etc., D.

Comme Tantale altéré, qu'une eau. [altéré comme Tantale, qu'une eau, 19.

Je tremble que vous n'arriviez, 17, 34. [je tremble de peur que vous n'arriviez, O, 19, 31, D.

Répondit en souriant : Voyez. [*Les douze lignes qui suivent* souriant, *jusqu'à* c'est pour exercer, *sont omises dans* O.

Car il vous exerce dans. [car ces peines servent à vous exercer dans, 19.

Et une impuissance de souffrir la peine, *omis dans* O.

Pour arrêter, quand il faut, T, *exc.* D *qui met* il le.

A la hâte et à contre-temps. [et à contre-temps *omis dans* O.

Et semblent se jouer, etc., *jusqu'à* les biens, *omis dans* O.

Ensuite Mentor voulut mettre, etc., *jusqu'à* il apperçoit tout à coup que le visage de son ami prend, etc., *omis dans* O, *et remplacé par* : Télémaque écoutoit ces paroles avec amertume; il regardoit la mer, et ne voyoit plus le vaisseau phéacien; puis il reportoit ses yeux baignés de larmes sur Mentor qui parloit; mais tout à coup il apperçut que le visage de Mentor prenoit, etc.

Il reconnoît la puissante. [et reconnoît, etc., D.

De son front s'effacent [s'effaçoient, O, *où les autres verbes qui suivent, jusqu'à* ô déesse, *sont à l'imparfait au lieu d'être au présent.*

Impétuosité du fond de son cœur. [impétuosité de sa bouche et du fond, etc., O.

Comme les remèdes violents et les plus dangereux, 17, 31, 34, D. [les plus violents et les plus, etc., 19. [comme les remèdes violents et dangereux, O.

Les suites de ce que vous voudrez, O, 19, D. [voulez, 17, 31.

En quoi consiste le vrai honneur. [bonheur, O.

Un mauvais règne, etc. *Les douze lignes suivantes, jusqu'à* craignez les Dieux, *sont omises dans* O.

Et la gloire sans tache. [sans attache, 99, S, *faute.*

En Egypte et à Salente. [en Phénicie et en Salente, O, *exc.* 1711.

Chez le fidèle Eumée, F, 99, S, 17, *et dans presque*

toutes les éditions suivantes. [Euménée, 5, 15. [Euménès, 19, 31. [*Homère met* Eumée.

Mots effacés par Fénélon dans le premier manuscrit.

Dont la tête se cache, *on lisoit* est couverte de.

Les distingue et leur rend, *on lisoit* les démêle et leur, etc.

Quoiqu'ils ne veuillent pas être connus, *on lisoit* comme ils ne veulent, etc.

Ils le sont toujours inévitablement, *on lisoit* effectivement.

Alcinoüs. *Ce nom est laissé en blanc dans le manuscrit.*

Et d'agilité qu'Apollon, *on lisoit* qu'un chevreuil ou un daim.

Plus uni qu'une fleur tendre, *on lisoit* plus poli que la glace.

Et nouvellement éclose au soleil, *effacé sur la copie.*

Je vous quitte, il en est temps. [il en est temps *est effacé.*

NOTA. Nous n'indiquons point les omissions en grand nombre qui se trouvent dans ce premier manuscrit; elles sont les mêmes que celles des éditions avant 1717, calquées plus ou moins fidèlement sur ce même manuscrit.

FIN DES VARIANTES DU TÉLÉMAQUE.

DE L'IMPRIMERIE D'ADRIEN ÉGRON (1811).